









REVUE
DE PARIS.



REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

5^{me} ANNÉE. — TOME 9^{me}.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PERSIL, n° 12.

~~1834.~~ ?

[1833]

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES VIEUX ROMANS.



ORIGINE DU ROMAN SPIRITUEL. — LÉGENDE DORÉE. — CONTES DÉVOTS. — GUERINO MESCHINO. — LYCIDAS ET CLÉORITHE. — ROMANS DE CAMUS, ETC.

§ I^{er}.

Les variations du roman comme de la littérature en général correspondent aux variations des mœurs. Il faut sans doute accorder quelque chose au caprice du talent et à l'allure particulière d'un génie original ; mais il y a toujours au milieu de la variété une certaine unité, et quand le caractère d'un siècle ou d'un peuple est décidé (ce qui n'existe peut-être pas encore en France au moment où nous écrivons), ce caractère doit donner son empreinte et son impulsion aux écrivains qui ont été nourris dans les préjugés généralement reçus.

De tous les sentimens innés (s'il y a des sentimens innés), il n'en est pas de plus naturel que le sentiment religieux ; faut-il s'étonner qu'à certaines époques de la société et dans certaines circonstances ce sentiment ait été assez dominant pour constituer le caractère du siècle. Il a dû par conséquent s'emparer de tous les moyens d'expression, et la fiction, entre autres, lui a prêté sa magie.

L'histoire de JOSAPHAT ET BARLAAM, écrite pour inspirer le goût des vertus asiatiques, paraît avoir été le modèle primitif du roman spirituel, quoique dans les premiers siècles du christianisme il y eût déjà nombre de fables superstitieuses et extraordinaires ; mais comme elles contenaient des opinions

contraires à la foi orthodoxe , elles furent combattues par les pères de l'Église , et tombèrent bientôt en discrédit. L'histoire de JOSAPHAT ET BARLAAM, qui était d'une meilleure doctrine , passa de bonne heure dans l'Europe occidentale , et , par le moyen d'une vieille traduction latine , manuscrite d'abord , puis imprimée dès 1470, elle obtint une vogue générale.

Au quatrième siècle, saint Athanase se rendit à Rome, afin d'obtenir les secours de l'Église d'Occident, contre l'arianisme, qui prévalait à l'Orient; pendant son séjour en Italie , il écrivit la vie de saint Antoine , le plus célèbre cénobite du siècle. Dès les premiers temps de l'Église, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Tours écrivirent ou compilèrent d'innombrables légendes dont les plus remarquables ont été publiées depuis , sous le titre de VIES DES PÈRES DU DÉSERT.

Le fond de ces légendes est presque toujours le même , mais les détails varient à l'infini leur poésie et leur naïveté. Ce sont de grands pécheurs ou des âmes toutes célestes, qui se retirent dans la solitude où ils se livrent à toutes sortes de pénitences et de mortifications ; tour à tour effrayés et tentés par le démon, dont elles triomphent toujours. Leur solitude est interrompue par ceux qui viennent les admirer et les consulter : ils guérissent les malades, et lavent les pieds des lépreux qu'eux seuls ne craignent pas d'approcher; ils prévoient leur mort, et, malgré leurs austérités et leurs prières, malgré leurs ardentes aspirations vers le ciel, leur existence est ordinairement prolongée au-delà du terme naturel.

Une particularité de l'histoire de ces saints est l'empire qu'ils exercent sur les animaux. Ainsi saint Hélénius , qui traversait les déserts de l'Égypte, arrivant un dimanche dans un monastère sur les rives du Nil , fut justement scandalisé de trouver qu'il n'y avait point de messe pour ce jour-là. Les moines s'excusèrent sur ce que leur prêtre , qui résidait de l'autre côté du fleuve , hésitait à le traverser à cause d'un crocodile qui s'était posté sur le rivage , vraisemblablement dans l'attente du saint homme. Saint Hélénius alla aussitôt trouver le crocodile , et lui commanda de le porter sur son dos jusqu'à l'autre côté de la rivière , où il vit le prêtre; mais il ne put persuader cet homme de peu de foi de s'embarquer avec lui sur le crocodile. Obligé de revenir seul , saintement irrité d'avoir manqué le but de son

expédition , et , pour faire honte au prêtre de sa résistance à la voix de Dieu même qui parlait en lui , il commanda au crocodile d'expirer sans délai , ce que le monstre s'empressa de faire en toute humilité.

Saint Florentin trouvant un jour que la solitude à laquelle il s'était condamné était au-dessus de ses forces , demanda au ciel quelque adoucissement. Après avoir prié ainsi dans les champs , il trouve à son retour un ours à l'entrée de sa cellule. A l'approche de Saint Florentin , l'ours *fit son obéissance* , et loin de montrer aucun trait de son naturel morose , il témoigna , autant que le permettait son éducation imparfaite , qu'il se tenait là pour le service du saint homme. Notre saint reçut tant de plaisir de sa compagnie , qu'il craignit d'enfreindre ses vœux de pénitence ; c'est pourquoi il résolut de s'abstenir de la société de l'ours , pendant la plus grande partie du jour. Comme il avait dans sa caverne cinq ou six moutons , et personne pour les mener paître , il fut frappé de l'idée d'y envoyer l'ours. Le troupeau d'abord montra quelque répugnance ; mais encouragé par les assurances du saint et la mine béate du berger , il le suivit agréablement au pâturage. Saint Florentin enjoignait ordinairement à son ours de ramener ses brebis à six heures , mais les jours de grand jeûne , il lui disait de ne point revenir avant neuf. L'ours était ponctuel , et , soit que son maître désignât six ou neuf , cet animal exemplaire ne manqua jamais l'heure , et ne prit jamais neuf pour six !

Ce miracle continua plusieurs années ; mais enfin , le démon , envieux des vertus de l'ours , souffla son venin à quelques mauvais moines du voisinage , qui , à son instigation , tendirent des pièges , et tuèrent le merveilleux animal. Le saint ne pouvait que maudire les auteurs inconnus de cette méchanceté ; il les maudit , et ils moururent tous le lendemain , d'une maladie épidémique.

Il se peut qu'une des causes de la longue popularité de ces légendes soit dans les fréquens détails des tentations auxquelles les saints étaient exposés. A la vérité ils en triomphaient toujours , et saint Macaire est presque le seul exemple du contraire. Ce saint , déjà très-avancé en âge , résolut de se retirer du monde où il laissa sa femme et ses enfans. L'ange Raphaël le conduisit dans une affreuse solitude où il choisit pour sa ré-

sidence une caverne habitée par deux jeunes lions que leur mère y avait abandonnés. Après avoir vécu là plusieurs années, le démon devint jaloux de sa vertu, et le séduisit sous la forme d'une belle femme, *laquelle forme*, remarque sérieusement le narrateur, *il prend avec une grande facilité*. Saint Macaire ne tarda pas à s'apercevoir de la trame d'iniquité qui venait de s'ourdir autour de lui, et il tomba, comme on peut le croire, dans la dernière consternation. Les lions, sans comprendre toute l'étendue de sa calamité, ne laissèrent pas que d'être fort scandalisés, et ils abandonnèrent la caverne. Bientôt après cependant, ils revinrent et creusèrent une fosse de six pieds de long. Le pécheur contrit, comprenant que ces animaux lui traçaient l'espèce de pénitence la plus convenable à sa transgression, s'étendit dans la fosse, où les lions, avec beaucoup de solennité et de gémissemens, le couvrirent de terre, à l'exception de la tête et des bras. Il resta trois ans dans cette position, ne vivant que des herbes à la portée de ses mains. Les lions qui l'avaient laissé revinrent au bout de ces trois années, et déterrèrent leur ancien maître avec la même gravité qu'ils avaient mise à son enterrement. Le saint accepta ce retour et cette attention comme un signe que ses péchés lui étaient pardonnés, ce que lui confirma l'apparition du Sauveur à l'entrée de la caverne.

Outre les légendes latines, les moines de l'église grecque en importèrent beaucoup d'autres en France et en Italie. L'allégorie et les fictions orientales leur étaient familières, et par imitation, les légendes de l'occident prirent souvent la forme du roman. Même les premières histoires latines ayant été traduites en grec avec les embellissemens de l'imagination orientale, ne revinrent en Europe et à leur langue originale que pour supplanter les textes plus simples et plus anciens. D'autres légendes latines, de composition plus récente, tirèrent leurs ornemens des fictions arabes, devenues enfin populaires en Europe.

Un âge d'ignorance et de foi recevait comme vrai ce que nos temps plus éclairés considéreraient seulement comme allégorique. Le malin esprit, si importun au lit et à la table des moines et des anachorètes, ne prouve plus autre chose, sinon que l'on chercherait en vain la tranquillité *dans le désert*, et

que les tentations nous poursuivent , que les passions nous assiègent aussi violemment dans les profondeurs de la solitude que dans les dissipations du monde. De nos jours , le Sténio de G. Sand va plus loin, comme on sait, et il entreprend de démontrer au courageux solitaire Magnus les avantages de la débauche , pour devenir désormais invulnérable.

Le grand répertoire de la fiction pieuse paraît avoir été LA LÉGENDE DORÉE , par Jacobus de Voragine , dominicain génois. Ce titre *d'or* lui vint de sa popularité de même qu'à l'*Ane d'Apulée*. Une composition pareille en grec , par Simon Méta-phrastes , écrite vers la fin du dixième siècle , fut le modèle de cet ouvrage du treizième , qui comprend les vies détaillées des saints dont l'histoire était déjà dans la tradition orale ou écrite. LA LÉGENDE DORÉE cependant ne consiste pas seulement dans cette biographie , mais elle est entremêlée de beaucoup de relations étranges et naïves , probablement extraites des GESTA LONGOBARDORUM et autres sources trop obscures et trop volumineuses pour être aisément recherchées ; mais il est de fait qu'un des titres primitifs de la LEGENDA AUREA était bien l'HISTORIA LOMBARDICA. L'ouvrage de Jacobus fut traduit en français par Jean de Vignai , et c'est l'un des trois livres dont l'Anglais Caxton tira la compilation de sa LÉGENDE DORÉE.

L'histoire des saints les plus remarquables fut successivement extraite de ce grand magasin de Jacobus de Voragine. Là , nous trouvons la chronique de *Saint-Georges et le Dragon* et celle des *Sept Dormans d'Éphèse* , que Gibbon n'a pas dédaigné d'introduire dans son histoire , chronique qu'on retrouve partout et jusque dans le Koran. La vie de saint Paul ermite , originairement écrite par saint Jérôme , fait partie de ces légendes ; un professeur de Cambridge , le savant docteur Porson , dans ses lettres à l'archidiacre Travis , en a retracé les principaux faits. Mais le protestantisme anglais n'a pas su reproduire le caractère de foi et d'éloquence naïve , qui nous charme et nous subjugue presque encore dans les anciens chroniqueurs. La visite de saint Antoine à saint Paul ermite est trop connue pour la citer ici , surtout après la poétique narration de M. de Chateaubriand dans ses MARTYRS.

Le TRÉSOR DE L'ÂME est à peu près dans le même genre que la LÉGENDE DORÉE. Il fut traduit du latin en français , et im-

primé vers la fin du quinzième siècle ; mais il était composé depuis deux cents ans. C'est une collection d'histoires qui se distinguent en ce qu'elles rapportent plus souvent les miracles posthumes des saints que des prodiges qu'ils auraient accomplis pendant leur vie. Le plus long chapitre est celui du purgatoire de saint Patrice ; la LÉGENDE DORÉE en fait mention , mais elle est ici plus particulièrement détaillée par un chevalier espagnol qui avait été envoyé au même lieu pour l'expiation de ses péchés.

Outre les légendes des saints, une espèce de conte mystique, LE CONTE DÉVOT, soit en prose soit en vers, eut une véritable vogue en France pendant le douzième et le treizième siècles. C'était l'ouvrage des moines, qui voulaient par là contrebalancer l'effet des productions licencieuses des joyeux trouvères et ménestrels.

Le plus ancien recueil de contes spirituels est attribué par quelques-uns à Ceriton, moine anglais du douzième siècle, et par d'autres à Hugo de Saint-Victor, Parisien. Il contient un mélange des fables d'Ésope, avec une grande variété d'histoires pieuses et profanes. Tel est le conte d'une espèce de roitelet nommé depuis l'oiseau de saint Martin. Un jour, étant perché sur un arbre, cet animal, qui a les jambes longues et déliées, s'écria dans la plénitude de son orgueil : « Que les cieus tombent s'ils veulent, mes jambes sont assez longues et fortes » pour les soutenir. » Au même instant une feuille tombe de l'arbre et le petit fanfaron s'envole à tire d'ailes en s'écriant : « Saint Martin ! saint Martin ! secours à votre pauvre oiseau ! »

Legrand mentionne deux autres recueils de contes spirituels en vers français, le premier par Coinsi, ou Comsi, prieur d'un monastère, à Soissons, et qui mourut en 1236. La plupart de ces contes versifiés avaient été d'abord écrits en latin, par Hugues Farsi, qui était aussi un moine de Soissons. Les histoires de Farsi se composent en grande partie des miracles accomplis dans le voisiage de Soissons, par la Vierge ou par une de ses pantouffles conservée dans le monastère. Coinsi les traduisit en rimes françaises, en y ajoutant d'autres sujets pieux fournis par la tradition ou inventés par lui-même, et il intitula le tout : MIRACLES DE NOTRE DAME. La diable, irrité

contre lui (ainsi que l'auteur nous l'apprend), à cause du bien que son livre devait produire, s'efforça un jour de l'effrayer; heureusement, il eut le temps de faire le signe de la croix, mais peu après l'ennemi désappointé lui déroba certaines reliques précieuses qu'il possédait.

Le second recueil dont parle Legrand est intitulé : *VIES DES PÈRES*, soit parce qu'il rapporte les aventures des anachorètes, soit parce qu'il est en partie extrait des *VIES DES PÈRES DU DÉSERT*. Legrand le proclame bien supérieur à celui de Coinsi, tant pour le choix des sujets que pour la narration. Il a donc fourni à Legrand les meilleures de ces histoires publiées sous le titre de *CONTES DÉVOTS*, et qui forment une espèce de continuation et de supplément à ses *CONTES ET FABLEAUX*.

Mais entre tous les miracles, les plus célèbres furent ceux de la Vierge. La France ne resta point en arrière du culte rendu par toute la chrétienté à celle qui fut saluée par un ange et bénie entre toutes les femmes, à celle qui suivant la parole de M. de Chateaubriand, réunit les deux états les plus divins de la femme, la vierge et la mère. Nombre de cathédrales et de monastères lui furent dédiés, et elle devint l'objet d'une fervente invocation. Elle est l'héroïne des histoires de Farsi, des vers du prieur de Soissons, des *VIES DES PÈRES* et de beaucoup d'autres, parmi lesquels on ne peut omettre saint Bernard. Tous ces ouvrages attribuent à la Vierge un grand amour pour le genre humain, une puissance presque infinie dans le ciel et un soin très-singulier non-seulement des âmes, mais de la réputation même des plus grands criminels, lorsqu'ils ont été ses serviteurs.

On raconte d'une jeune et jolie nonne, sacristine dans un couvent, et qui, d'après son emploi, sonnait les offices, qu'en se rendant à la cloche, elle était obligée de passer par une galerie où il y avait une image de la Vierge, et que jamais elle ne manqua de s'agenouiller et de dire un *Ave*. Mais le démon, qui avait comploté la ruine de cette religieuse, lui souffla dans l'oreille qu'elle serait bien plus heureuse dans le monde que dans ce perpétuel emprisonnement; qu'avec les avantages de jeunesse et de beauté qu'elle possédait, il n'y avait point de plaisirs ni d'honneurs où elle ne pût prétendre, et qu'il serait assez tôt de s'en-sevelir dans un couvent quand l'âge aurait altéré ses charmes.

En même temps le tentateur rendit le chapelain amoureux de la religieuse, déjà séduite, et il ne fut pas difficile de lui persuader de se laisser enlever. A cet effet, le chapelain fixa un rendez-vous pour la nuit suivante, à la porte du couvent. Au moment marqué, la nonne quitta sa cellule; mais, ayant traversé la galerie et dit son *Ave* à la Vierge comme à l'ordinaire, elle trouva à la porte une femme d'un aspect sévère, qui ne lui permit point de franchir le seuil. Le lendemain, la même prière ayant été répétée, le même obstacle se représenta. Le chapelain, qui commençait à s'impatienter, envoya un message de plainte. Mais ayant appris le motif de sa maîtresse pour ne pas tenir son engagement, il lui conseilla de ne point dire l'*Ave Maria* en passant par la galerie, et même de tourner le dos à l'image de la sainte Vierge. Notre nonne n'était pas assez endurcie pour suivre ces instructions à la lettre: elle trouva un autre chemin pour aller au rendez-vous, en sorte qu'il n'y eut plus d'obstacle à sa fuite avec le chapelain.

Pendant les *Ave* qu'elle avait dits depuis son entrée au couvent ne furent point perdus. Notre Dame, dans l'espoir de son retour, fit en sorte que la honte de sa fidèle servante ne fût point divulguée; elle prit la figure et les habits de la fugitive, et pendant son absence elle remplit exactement tous ses emplois, rangeant la sacristie, sonnant les cloches, allumant les cierges, et chantant dans le chœur.

Après dix années passées dans le tourbillon du monde, la nonne fatiguée de son nouvel esclavage, abandonna le compagnon de sa fuite, et conçut le dessein de retourner au monastère et à la pénitence. S'étant mise en route, elle s'arrêta un soir dans une maison peu éloignée du couvent, où elle reçut une charitable hospitalité. Pendant le souper, après divers sujets de conversation, elle saisit l'occasion de demander ce qu'on disait de la sacristine du monastère voisin, qui s'était enfuie, environ dix ans auparavant, avec le chapelain. La maîtresse de la maison fut très-scandalisée de cette question, et répondit que jamais plus pure vertu n'avait été si outrageusement calomniée, que la religieuse en question était un parfait modèle de sainteté, et que le ciel même semblait lui rendre témoignage, en permettant qu'elle opérât journellement des miracles.

Ce discours fut un mystère pour la pénitente ; elle passa la nuit en prières , et le matin , dans une grande agitation , elle était à la porte du couvent. Une religieuse parut et lui demanda son nom. « Je suis une pécheresse , répondit-elle , et je viens faire pénitence. » Puis elle avoua sa fuite et toutes les erreurs de sa vie. « Et moi , repartit la prétendue tourière , je suis Marie , que vous avez longtemps fidèlement servie , et qui , en retour , ai caché votre honte. » La Vierge alors lui raconta qu'elle avait rempli les devoirs de sa charge ; elle l'exhorta au repentir , et lui rendit les saints habits qu'elle avait laissés en fuyant ; après quoi elle disparut , et la religieuse reprit ses fonctions de tourière sans que personne soupçonnât ce qui s'était passé ; jamais on ne l'aurait su , si elle-même ne l'avait découvert. Les sœurs ne l'en aimèrent que davantage , et l'estimèrent doublement pour avoir obtenu une si spéciale protection de la mère de Dieu.

La Vierge est l'héroïne de ces compositions ; mais c'est le diable qui en est le principal acteur. — Les moines d'un certain monastère souhaitaient d'orner la porte de leur église. Un d'eux , qui était sacriste , peintre et sculpteur , y plaça une superbe statue de la Vierge , au-dessous de laquelle il mit , suivant l'usage , un tableau représentant le jugement dernier. On y voyait Notre Seigneur avec les élus à sa droite et les damnés à sa gauche. Parmi ces derniers était Satan , armé d'un croc de fer , et si horrible que personne ne pouvait le regarder sans frissonner d'épouvante. L'original , offensé de la liberté qu'on avait prise de lui faire un tel portrait , vint un jour trouver l'artiste et lui demander pourquoi il l'avait si maltraité. Le sacriste lui dit franchement que c'était en raison du peu de goût qu'il avait pour lui et dans le but formel de le rendre odieux. A cette réponse peu satisfaisante , Satan le menaça de sa vengeance s'il ne changeait sa figure dans le courant du jour. Le lendemain matin , quand le diable vint pour examiner les changemens , il trouva le sacriste monté sur un échafaudage et dans l'action de lui ajouter de nouvelles laideurs. « Puis- » que tu veux que nous soyons ennemis , s'écria le démon plein » de rage , voyons comment tu sauteras d'ici ; et en même temps il renversa l'échafaud ; mais le sacriste appelant la Vierge à son secours , la statue lui tendit les bras pour le soutenir ,

et après l'avoir tenu quelque temps en l'air pour donner à tous les assistans le loisir d'admirer ce miracle, elle le descendit doucement sur le sol, à la grande honte et mystification de Satan. Néanmoins il ne renonça pas à sa vengeance, et adopta un nouveau plan, qui faisait plus d'honneur à son génie que le renversement de l'échafaudage.

Il y avait dans le voisinage du monastère une veuve jeune et dévote. Le tentateur excita entre elle et le sacristain un mutuel attachement. Les amans concertèrent de fuir à une terre étrangère, et le moine joignit à ce projet celui d'emporter les trésors du couvent. Ils partirent à l'heure convenue, et le sacristain, suivant son plan, traînait après lui croix, calices, encensoirs; mais le démon faisait le guet, et à peine son ennemi fut-il hors du monastère qu'il courut dans les dortoirs, en criant qu'un moine emportait les trésors de l'abbaye. Les fugitifs aussitôt furent poursuivis et pris. Cependant la dame fut remise en liberté, et le sacriste seul conduit dans un cachot. Là le diable lui apparut bien vite pour insulter à son infortune; mais en même temps il lui proposa un moyen de réconciliation. « Efface, lui dit-il, la vilaine figure que tu as » peinte, fais-m'en une belle, et je promets de te tirer d'em- » barras. » Cette offre tenta le prisonnier. Aussitôt ses chaînes tombèrent, et il put aller se coucher dans sa cellule. Le lendemain matin, l'étonnement de ses frères fut extrême de le voir au large, et, comme si de rien n'était, vaquant à ses occupations ordinaires. On le prit de nouveau, et on le ramena dans le cachot; mais quelle nouvelle surprise d'y trouver à la place du sacriste le diable, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine, dans toute l'apparence de la contrition. La chose ayant été rapportée à l'abbé, il vint en procession au cachot avec la croix et l'eau bénite; *Nolens, volens*, Satan fut obligé de déloger; mais il signala son départ en saisissant l'abbé par son capuchon, et l'emportant avec lui en l'air. Heureusement pour le révérend, il était si maigre qu'il glissa à travers ses habits, et tomba nu au milieu de l'assemblée. L'ennemi ne put emporter que la défroque, qui aurait pu lui servir de déguisement sans ses cornes, qui le trahissaient toujours.

Il parut évident que le vol avait été commis par le démon, sous la figure du sacriste, qui bientôt après remplit sa pro-

messe de faire une belle image de son ancien ennemi, devenu son bienfaiteur. « Cette histoire, dit l'auteur, était lue chaque année dans le monastère des moines blancs pour leur édification. » Quoi qu'il en soit des défauts ou du mérite de ces écrits, ils se transmirent de génération en génération, et furent souvent copiés dans les ouvrages ascétiques des siècles suivans. De l'ombre du cloître, où ils avaient pris naissance, ils passèrent dans le sein des familles. L'usage s'introduisit aussi d'en faire des citations dans les églises. Une longue et curieuse histoire de cette sorte, au sujet d'un évêque dissolu, nommé Edea, se trouve dans un des sermons de Justitia de Maillard, prédicateur du quinzième siècle. En 1389, il parut à Paris un système de théologie intitulé *Doctrine de Sapyence*, où l'apologue et la parabole surabondent. L'an 1480 environ, un dominicain publia une espèce de dictionnaire d'exemples pour la composition des sermons, et il nous informe dans un prologue que les discours de saint Dominique étaient riches en anecdotes de ce genre.

Ceux du petit père André, sous Henri IV, sont peut-être trop connus pour les rapporter ici. C'est lui qui ne défendait point aux dames de danser, mais qui leur disait de danser comme la sainte Vierge, et tenant son surplis, il leur figurait du haut de sa chaire la manière modeste et composée dont la sainte Vierge dansa *la pretentaine* aux noces de Cana. Il ne tarissait point sur les avantages de la dévotion à cette divine mère, et il racontait entre autres exemples celui d'un homme qui disait le rosaire tous les jours, et qui mourut subitement, ce dont le diable profita pour l'escamoter en enfer. Or donc, la sainte Vierge n'entendant point monter jusqu'à elle le rosaire accoutumé, s'informa de ce qui pouvait en être la cause, et l'apprenant de ses suivantes, elle s'écria, outrée de douleur : « Est-il possible que mon fils ait permis un tel méfait sur un de mes plus zélés serviteurs ? Vite, allons lui en demander raison. Donnez-moi ma robe bleu céleste et mon mantelet de taffetas rose ; vite, à la cour de mon fils ! » Notre Seigneur, comme on le pense bien, fut très-sensible aux plaintes de sa mère. On fit venir Satan ; on lui demanda comment il avait eu l'audace de s'emparer d'un tel dévot du saint rosaire. Satan nia que le défunt en eût véritablement récité

autant qu'on lui en attribuait. « Eh bien ! reprit la Vierge , que tous ceux qu'il a dits se trouvent en ce moment sur lui ! Allez me chercher le premier grain, et nous verrons ! » — Effectivement on apporta entre les mains de la Vierge le commencement du rosaire, qui formait une chaîne si longue que par ce moyen elle attira son serviteur de l'enfer au ciel.

Le petit père André faisait volontiers sa partie de cartes. Ayant été surpris dans ce délassement par la cloche qui l'appelait en chaire, il s'y rendit en serrant précipitamment son jeu de cartes dans sa manche ; mais à peine eut-il fait quelques gestes, que toutes les cartes défilèrent par terre. Alors le prédicateur interpella un garçon de dix ans qui se tenait près de la chaire. « Qu'est-ce que cela ? lui demanda-t-il. — Le roi de trèfle.—Et celui-ci ? — Le roi de carreau, etc., etc. » Il répondait encore, au grand étonnement de l'auditoire qui examinait cette scène, quand le petit père André s'écria tout-à-coup : « Honte à vous, pères et mères ! voilà un enfant qui connaît les jeux de cartes ; que je l'interroge sur sa religion il ne saura pas me répondre. » Et il leur fit une très-bonne morale à ce sujet qui remplaça le sermon qu'il avait préparé.



ART DRAMATIQUE.

§ II (1).

LA TRAGÉDIE DE SENEQUE,

ou

LA TRAGÉDIE DE RECETTE.

Dans cette espèce de tragédie, la recette est tout ; la tragédie n'est rien.

La recette consiste dans l'emploi par doses égales ou à peu près des trois grandes sources de développemens enseignés dans les écoles :

- 1^o la description ;
- 2^o la déclamation ;
- 3^o les sentences philosophiques.

La tragédie est le cadre dans lequel on mêle et distribue ces

(1) Voir le premier article dans le volume précédent.

trois élémens, soit pour en faire l'objet d'une lecture publique, soit pour s'exercer à l'art oratoire; car les rhéteurs recommandent à ceux qui aspirent à la gloire de l'éloquence la culture de la poésie et particulièrement de la poésie dramatique, comme prêtant plus que toute autre à la passion, aux mouvemens, à l'appareil oratoire, au trait, qui est le *beau* de cette époque.

Chercher un art dramatique dans les tragédies dites de Sénèque, ce serait tout à la fois perdre son temps et se donner fort inutilement le facile avantage de critiquer le poète pour des fautes qu'il a voulu faire. Il y aurait dans ces tragédies un mélange monstrueux d'ineptie et de vrai talent, trop difficile à expliquer. Sénèque pouvait n'être pas propre au drame sérieux; mais il est sûr qu'il n'en pouvait ignorer les règles, je dis les principales et les plus vulgaires. Si donc il les a violées ou négligées, c'est bien sciemment; c'est que, visant aux morceaux brillans et point à un ensemble, il s'est peu embarrassé de l'arrangement dramatique de ces morceaux, et les a mis à la suite les uns des autres, sans autre fil que son caprice. Il est aisé de voir, en effet, que c'est bien volontairement qu'il n'y a nulle conduite dans ses pièces, nul lien entre les scènes, nulle préparation des événemens; que les entrées et les sorties n'y sont point motivées; que l'intrigue s'y dénoue quelquefois au premier acte, quelquefois au premier et au second, ce qui n'empêche pas la pièce d'aller jusqu'au cinquième; qu'il n'y a ni gradation ni intérêt, toutes choses capitales, dont on ne se dispense que quand on le veut bien, ou quand on est dépourvu d'esprit et de sens, ce qui ne peut se dire de l'auteur de ces tragédies.

Mais ce que le poète n'a pas pu ne pas vouloir faire, c'est apparemment peindre des passions et leur prêter un langage, faire converser entre eux des interlocuteurs animés d'intérêts ou d'affections contraires, décrire certains états de l'ame, exciter la terreur ou la pitié, sinon par un enchaînement de situations intéressantes, du moins par des traits amenés à propos; faire parler des personnages qui aiment, qui haïssent, qui souffrent, qui meurent; produire enfin successivement, d'une manière ou d'une autre, toutes les émotions qui doivent résulter, sinon d'une tragédie, du moins d'un sujet tragique; et c'est par cette

intention seulement que les tragédies de Sénèque justifient leur nom. Quant à les juger comme œuvres d'art, je le répète, ce serait prostituer la critique.

Cette négligence des premiers principes de l'art dramatique, qui serait si choquante si elle n'était pas volontaire, s'explique par deux raisons naturelles. La première, c'est que ces pièces n'étaient point destinées à la représentation : c'était du drame inédit, de la tragédie de cabinet, destinée tout au plus à la lecture, et pouvant se passer de presque toutes les conditions d'intérêt, de conduite, d'émotion croissante, sans lesquelles une tragédie représentée ne se supporterait pas. La seconde raison, c'est que le poète ne voulait pas, pour la seule publicité des lectures, prendre la peine de faire tout-à-fait une tragédie. C'est cette paresse des temps de décadence qui consiste à faire beaucoup et à faire vite, la paresse des *ardéliens*, dont parle Phèdre, qui, *faisant beaucoup, ne font rien : multa agendo, nihil agunt*; la paresse que Quintilien reproche si finement à Sénèque, lequel avait le tort, dit-il, « de ne rien » omettre, d'aimer tout ce qui sortait de lui, de s'étendre » pour ne pas perdre du temps à se serrer ⁽¹⁾; » paresse très-occupée, mais très-peu laborieuse; qui ne se repose pas, mais qui ne se fatigue pas; qui fait beaucoup de mouvemens, mais ne change pas de place; paresse qui ne ressemble nullement à celle de Racine, lequel mettait des années entre chacune de ses tragédies, et faisait *ATHALIE* après un repos de douze ans.

Au reste, quand on aura vu de quelle manière les écoles de déclamation entendaient toutes les affections qui jouent les rôles principaux dans la tragédie, on comprendra très-bien que la négligence et peut-être même le mépris de l'art aient été systématiques, à une époque où l'on présentait de si fausses images du cœur humain. Il est rare, en effet, que là où la vérité éternelle a cessé d'être comprise, l'art ne soit pas négligé ou méprisé, et que l'arrangement survive là où le fond a péri.

Il paraît cependant que les tragédies de Pomponius Secundus, contemporain de Sénèque, étaient des ouvrages distin-

(1) *Instit.*, X, 1, 125.

gués; « mais, dit Quintilien, nos vieillards les louent moins » pour leurs effets tragiques que pour beaucoup d'érudition et de brillant (1). » Alors cela revient au même; seulement, à la différence de Sénèque, où le fond est presque toujours faux, et l'arrangement nul, Pomponius Secundus donnait beaucoup à l'arrangement et peu au fond. L'un ne vaut guère mieux que l'autre. Dans les époques de décadence, nous trouvons souvent ces deux préoccupations contradictoires dans les écrivains. Ceux-ci ne sont occupés que de la partie matérielle de l'art, de l'arrangement; ceux-là ne visent qu'aux effets, coûte qui coûte à l'art. Les uns et les autres sont à la même distance du beau et du bon.

Mais voyons comment les écoles de déclamation entendent le cœur humain.

Le cœur humain, tel qu'on l'apprend dans les écoles, ce n'est plus (qu'on me passe ce jeu de mots) que l'esprit humain dans sa plus grande corruption. Il n'y faut pas chercher de sentimens doux, de scrupules, de délicatesses infinies, de modération; secrets dont on a perdu la voie depuis le siècle de Virgile. Dans cette littérature exagérée, frénétique, et, qui pis est, frénétique à froid, il n'y a pas un langage pour la pudeur, ni pour l'amour chaste, ni pour la piété filiale, ni pour la patience: ce sont vertus inconnues à l'époque de Sénèque. Les vertus qu'on y connaît et qu'on y aime sont celles qui posent devant le public, qui font des mines, qui ont des souffrances théâtrales: pour celles-là la langue est riche, laconique, sentencieuse; elle fait à merveille les honneurs de ces vertus guindées; elle se hérisse pour tous ces courages hautains et pleins de morgue; elle tonne pour ces furieux emphatiques; elle se fait fatueuse et solennelle pour ces mourans qui convient l'univers entier à leurs funérailles.

Dans les tragédies de Sénèque, l'amour, c'est l'amour sensuel, cynique, impudent; c'est le désir qui ne peut pas parvenir à cacher son impureté sous le voile de quelques souffrances exagérées, qui n'excitent point la sympathie. Phèdre n'est pas amoureuse d'Hippolyte, elle en a envie; elle aime cette couleur de santé qui embellit son visage, ces bras vigou-

(1) *Instit.*, X, 1, 98.

reux, dont l'étreinte serait si molle, cette *belle tête*, dont la chevelure est serrée dans des bandelettes ⁽¹⁾. Grand merci qu'elle ne nous parle pas des épaules d'Hippolyte ! La même femme ordonne à ses esclaves de l'habiller en amazone : pourquoi ? Pour rappeler à Hippolyte l'amazone sa mère ⁽²⁾. La même femme envie les amours de Pasiphaë et d'un taureau ! *Du moins*, s'écrie-t-elle, *Pasiphaë était aimée* ⁽³⁾ !..... L'art grec avait donné à Sénèque une Phèdre chaste et malheureuse, à laquelle les dieux ont imposé un amour incestueux, mais qui oppose à cet amour toutes les répugnances du sentiment moral, et n'est vaincue, à la fin, que parce qu'elle est moins forte que les dieux. Dans la Phèdre d'Euripide, l'amour est un poison versé dans son cœur par une divinité ennemie. Dès qu'elle s'est sentie coupable, elle a essayé de secouer le joug ; mais, se voyant la plus faible, elle a pris la résolution de mourir, et d'emporter avec elle dans la tombe son fatal secret. A la fin, pressée par sa nourrice, qui lui demande la cause de ses souffrances, elle laisse entrevoir cet amour, mais avec quel mélange délicat de pudeur et de passion ⁽⁴⁾ ! Elle aussi parle de Pasiphaë, sa mère ; mais, au lieu d'envier ses plaisirs monstrueux, elle en parle avec pitié ; elle n'avoue pas crûment qu'elle a du plaisir à aimer, mais qu'elle souffre de la même fatalité honteuse que Pasiphaë, sa mère ; elle songe bien plus à ce qu'elle a perdu d'innocence et de vertu qu'au bonheur impur que lui donnerait un amour partagé.

Dans la pièce de Sénèque, Phèdre est combattue par sa nourrice ; mais elle n'en est que plus opiniâtre ; on ne la fait pas rougir en la blâmant : on l'excite. Dans la pièce d'Euripide, la nourrice transige ; elle accorde qu'une faible femme ne peut pas tenir tête à Vénus ; mais Phèdre n'ose pas profiter de ce funeste secours : elle rougit de se voir excusée. Dans le grec, Phèdre, justifiée et presque encouragée par sa nourrice, n'en persiste pas moins à mourir. Dans le latin, Phèdre fait semblant de vouloir mourir pour corrompre la sienne ; et celle-

(1) *Phæd.*, act. II, 646 et seqq.

(2) *Ibid.*, 386.

(3) *Hippolyt.*, act. I, v. 115.

(4) Eurip., *Hippolyt.*, v. 337 et seqq.

ci, en effet, y est si bien prise, qu'elle se fait l'entremetteuse de ces sales amours. Lequel des deux poètes a mieux connu le cœur humain? — Les deux Phèdres sont vraies, je le veux bien; mais celle d'Euripide est une femme: celle de Sénèque n'est qu'une prostituée.

C'est ainsi que Sénèque a défiguré toutes les femmes du théâtre grec. Sophocle lui avait donné Déjanire, comme Euripide Phèdre. Déjanire, c'est la pauvre femme, aimant et jalouse, mais plus aimante encore que jalouse, qui, voyant arriver dans la maison de son mari une jeune captive, belle, gracieuse, fait de tristes retours sur elle-même, sur son âge, qui penche vers son déclin, sur *cette fleur du regard* qu'elle n'a plus, et qu'à la jeune captive ⁽¹⁾. Vous la voyez patiente, résignée; mais pourtant elle ne serait pas femme, si elle supportait sous le toit nuptial, dans le lit de son mari, une rivale plus jeune et plus belle. Elle ne s'emporte pas contre cette rivale préférée, elle ne la maudit pas. « Une femme de cœur, dit-elle, ne doit point se mettre en colère ⁽²⁾! » La jalousie de Déjanire est pleine de dignité et de patience; ce n'est point par elle que le scandale entrera dans la maison d'Hercule. Mais comment reprendra-t-elle à Iole le cœur de son époux? Le centaure Nessus lui a donné en mourant une robe qui a la vertu, avait-il dit, de réveiller l'amour éteint: mais Nessus l'a trompée; cette robe ne réveille pas l'amour éteint, elle brûle les os jusqu'à la moelle. Déjanire envoie la robe à Hercule, croyant lui envoyer un philtre amoureux. Mais bientôt elle apprend qu'Hercule meurt dans d'affreuses souffrances; alors elle s'en va, ayant dans le cœur la volonté de ne pas survivre à Hercule, et elle se tue. La manière dont elle quitte la scène est d'un grand effet tragique. Hillus, le fils d'Hercule, qui est aussi le sien, lui reproche les tortures de son père; Déjanire commence par protester: « Que dis-tu? ô mon fils! et de qui as-tu appris que j'ai pu commettre un tel crime ⁽³⁾? » Hillus l'accable sans pitié de tous les détails du supplice d'Hercule. Alors elle ne répond plus rien; mais à la fin

(1) *Trachin.*, 557.

(2) *Ibid.*, 562.

(3) *Ibid.*, 757.

du récit d'Hyllus, elle sort, et le cœur lui dit : « Pourquoi t'en vas-tu sans rien dire ? Ne sais-tu pas que celui qui se fait s'avouer coupable (1) ? » Une vieille femme du palais vient répondre au chœur pour Déjanire *qu'elle a franchi d'un pas ferme le dernier passage* (2).

Que n'a pas fait Sénèque pour gâter la douce et patiente Déjanire de Sophocle ? Comme sa Phèdre a tout le cynisme de l'amour physique, sa Déjanire en a toute la jalousie. La Déjanire de l'art grec ne se trouve qu'une seule fois en présence d'Iole, sa rivale ; c'est avant qu'elle ait connu l'amour d'Hercule pour la jeune fille : alors rien de plus touchant que de voir quel souci elle prend de sa captive, comme elle la plaint tendrement d'avoir perdu sa liberté et sa patrie, et quelle délicatesse elle met à la faire conduire dans un endroit écarté du palais, afin de ne point ajouter à ses douleurs celle de voir la femme de celui par qui elle est captive (3). Il n'y avait pas de risque que Sophocle nous donnât le spectacle indécent de la femme légitime se prenant de parole avec la concubine, parce qu'il y a des situations, même vraies, que l'art ne pourrait pas assez parer, pour les rendre touchantes et morales. Dans la pièce de Sénèque, Déjanire se trouve face à face avec sa rivale, et il faut bien alors que la femme légitime qui s'expose ainsi à rencontrer la concubine soit à la hauteur d'une situation qu'elle n'a pas eu la dignité d'éviter. Sénèque s'est chargé lui-même de la comparer d'abord à une tigresse pleine qui s'élançe à l'aspect du chasseur ; et, en second lieu, à une bacchante qui porte le dieu dans son sein, et qui agite le thyrses. Déjanire hésite un moment, ne sachant quel chemin prendre ; puis elle erre en furieuse dans tout le palais, *qui ne lui suffit pas* ; puis elle s'arrête, puis elle court de nouveau. Quand elle s'est un peu calmée, elle roule dans sa tête mille projets de vengeance ; à la différence de la Déjanire grecque, elle pense d'abord à tuer Hercule avant de penser à réveiller son amour. Le désir d'être vengée lui est plus cher que l'espérance d'être aimée encore ; elle demande à

(1) *Trachin.*, 827.

(2) *Ibid.*, 887.

(3) *Ibid.*, 533.

Jupiter un treizième ou quatorzième travail pour Hercule, dans lequel celui-ci succombe ; l'idée de la robe ne lui vient qu'en dernier , et elle ne songe à se faire aimer encore qu'après qu'elle s'est rendue longuement la plus haïssable des femmes. Il est fort heureux que la robe de Nessus ôte la vie , au lieu de rendre l'amour ; car je ne sais si même l'art sans nom de Sénèque eût osé prendre la responsabilité de nous montrer Hercule s'éprenant de nouveau pour une femme qui a demandé sa mort de toutes les manières. Hercule est consumé par le tissu mortel , et Déjanire . non-seulement n'est pas surprise, mais elle s'indigne qu'Hercule soit mort d'une mort qu'elle n'a point prévue , qu'elle n'a point aidée. Cette furieuse meurt comme elle a vécu. Elle demande que toutes les nations se réunissent pour l'écraser. Sa mort fait autant de fracas que sa jalousie.

Il y a une figure de femme que l'art grec a tracée avec amour , c'est Antigone ! Antigone , c'est la piété filiale sous le gracieux visage d'une jeune fille. Caractère doux , ingénu , quoique profond ; qui parle peu , et n'a que des paroles de résignation et de patience ; faible et frêle jeune fille , jusque dans ses actions de courage , qui n'a rien d'exalté dans son dévouement , parce qu'il ne lui vient pas dans l'idée qu'on puisse être forte par-dessus toutes les femmes à ne faire que son devoir ; héroïne de tragédie , qui n'a rien de l'appareil des grands rôles , qui passe sur la scène , guidant un vieillard aveugle , et ne montrant qu'à demi sa figure pâle et douloureuse , sur laquelle est empreinte la fatalité qui pèse sur toute sa famille. Antigone , dans l'art grec , n'est presque qu'un personnage négatif , peu mêlé à l'action , si ce n'est par sa piété , qui est immense , mais qui est silencieuse ; et cependant quel type plus pur l'histoire de la tragédie a-t-elle à nous montrer ? Faites la part d'Antigone dans le vaste drame des malheurs d'OEdipe , et dans tout le drame grec ; que cette part est petite ! Et pourtant quel mystérieux parfum de pudeur et de vertu cette jeune fille répand sur tout le drame d'OEdipe , sur tout le drame grec ! Il lui arrive une fois (1) de sortir de son silence , et d'élever un peu la voix au milieu des hommes ,

(1) Dans l'*Antigone* de Sophocle.

c'est quand Créon l'accuse d'avoir violé sa défense en allant couvrir d'un peu de poussière le cadavre de Polynice. Elle demande à Créon s'il y a quelque défense ou édit qui puisse prévaloir contre la loi éternelle qui veut qu'on ne laisse pas un frère sans sépulture ? S'il faut qu'elle meure pour avoir rempli ce devoir, eh bien ! plus tôt on lui ôtera la vie, plus tôt on lui ôtera ses maux. La religion donne à ses paroles une sorte de fermeté virile : « Si je te parais insensée, dit-elle à Créon, c'est que tu me juges en insensé ! » C'est là la parole la plus haute d'Antigone ; après cela elle rentre dans les pleurs et dans la plainte ; elle dit adieu, dans un hymne suave et virginal, à la belle ville de Thèbes, aux fontaines de Dirce, à sa jeunesse, passée dans les larmes, *sans noces et sans enfans* ; elle se plaint d'être punie de sa piété par la prison et la mort ; puis Sophocle la retire de la scène, pour nous la montrer plus tard, dans la forêt consacrée aux Furies, auprès du bourg de Colonne, ayant repris son attitude silencieuse, et ayant gardé ses larmes, inépuisables comme sa douleur.

Quelle est touchante alors la pauvre fille qui ne sera ni épouse ni mère ! Tout son rôle, dans ce drame final, c'est d'indiquer à OEdipe aveugle, et qui va mourir, les lieux où l'a mené sa destinée errante ; elle lui dit quels sont les étrangers qui s'approchent, s'ils sont amis ou ennemis ; elle lui demande grâce pour sa sœur Ismène, pour son frère Polynice ; elle calme par quelques paroles l'amertume du vieillard et l'impatience du jeune homme ; — et quand le moment fatal est arrivé, quand OEdipe, guidé par une vue intérieure, a trouvé la place où il doit mourir, elle va puiser de l'eau pour purifier les vêtemens de son père ; cela fait, obéissante, elle se retire : tout-à-coup la foudre éclate, le vieillard disparaît, enlevé par les dieux, et nous retrouvons Antigone, à genoux, la tête penchée sur sa poitrine, pleurant amèrement celui que les dieux ont retiré du milieu des hommes. Après ce devoir, il lui en reste un dernier, c'est celui de réconcilier ses deux frères ; sa dernière prière est donc qu'on la renvoie à Thèbes, pour qu'elle empêche le nouveau crime qui doit compléter l'expiation d'OEdipe.

Dans ces touchantes scènes entre OEdipe et Antigone, ce qu'il faut admirer, c'est le silence qu'elle garde toutes les fois

que le vieillard revient sur ses malheurs. Antigone écoute, mais ne répond pas ; que voulez-vous que réponde la jeune fille chaste et pure ? Les malheurs d'OEdipe sont infames, Antigone est une des hontes d'OEdipe ; que peut-il être dit par cette fille qui ne fasse allusion aux souillures de sa famille ? Elle se tait donc ; elle n'ose même pas consoler son père, parce qu'il faudrait pour cela toucher à ces souillures ; mais elle fait mieux, elle le soutient, elle l'entoure, elle le protège ; les dieux lui disent par la voix de son cœur que sa piété pour son père leur est agréable, et cela lui suffit ; elle n'ira pas effaroucher sa pudeur en pénétrant le mystère de ce lien qui attache si puissamment la jeune fille au vieillard, aveugle et mendiant.

Dans Sénèque, c'est tout autre chose, Antigone tient de longs discours à son père. C'est apparemment une fille d'expérience, car elle discute très-pertinemment sur la moralité des actions. OEdipe se croit criminel, Antigone lui démontre qu'il est innocent, malgré les dieux. Qu'a-t-elle donc fait de sa pudeur, cette jeune fille qui cherche l'innocence dans des incestes et dans des parricides, qui s'est expliquée à elle-même, et vient expliquer à OEdipe comment il peut être à la fois son père et son frère, et être innocent ? Quelle fange il lui a fallu remuer pour oser donner à son père des consolations si hardies ! Au reste, l'Antigone de Sénèque n'a pas approfondi que cette question-là, elle a étudié aussi le pour et le contre du suicide ; elle a pesé les deux courages qu'il faut avoir, soit pour sortir de la vie, soit pour la garder, et elle donne la préférence au dernier ; elle apprend à OEdipe, le devineur d'énigmes, que celui qui désire la mort n'est pas de taille à la mépriser. Tantôt elle accorde, conformément à l'Académie, que le malheur n'est pas un motif suffisant pour s'ôter la vie, tantôt elle redevient stoïcienne en établissant qu'il y a plus de courage à mépriser la mort qu'à la désirer. C'est d'ailleurs une fille forte, tout à l'action, principalement quand il faudra conduire son père dans les rochers et sur le bord des précipices. OEdipe veut-il se tenir dans la plaine ? elle se contentera de marcher à ses côtés, *vadere*. Veut-il grimper sur les monts escarpés ? elle l'y précédera. Lui plaît-il d'aller sur un roc élevé contempler la mer ? elle l'y conduira ;

de franchir un gouffre , ou même de s'y jeter? elle le franchira ou s'y jettera. Enfin , veut-il à toute force mourir? elle mourra (1)! — Pitié! pitié! que cette courageuse femme qui a l'œil si sec et le pied si agile , qui peut faire des raisonnemens aussi profonds qu'un stoïcien , et des sauts aussi hardis qu'un chamois! Comment n'y a-t-il eu que cinq siècles entre l'Antigone de l'art grec et la caricature du poète latin? qu'un siècle entre la Didon de Virgile , et les ridicules matrones de Sénèque?

Homère et Virgile avaient donné à Sénèque la plus tendre des épouses et des mères , Andromaque : Sénèque en a fait ce qu'il a fait de Phèdre , de Déjanire , d'Antigone ; il a compris l'amour maternel comme il avait compris l'amour , la jalousie , l'héroïsme du devoir. Dans l'épopée d'Homère , dans le poème de Virgile , Andromaque est peut-être encore plus mère qu'épouse. Virgile n'a pas craint de nous la montrer mariée à Hélénus ; Racine la fait consentir à épouser Pyrrhus pour conserver la vie d'Asryanax. La mère l'emporte donc sur l'épouse , et c'est tout simple ; Hector est dans la tombe , le fils d'Hector est vivant , et n'a d'autre défense que sa mère. Entre la fidélité aux cendres d'un époux , et le dévouement à l'orphelin sans défense , quelle femme eût hésité? Toute la tendresse de l'épouse n'a fait que fortifier l'amour de la mère ; Andromaque aime Hector dans Asryanax , et non pas Asryanax à cause d'Hector. Mais dans Sénèque , le caractère d'Andromaque est détruit , l'épouse l'emporte sur la mère ; Andromaque , forcée de choisir entre la démolition du tombeau d'Hector et la mort de son fils , hésite , que dis-je? elle penche pour la conservation du tombeau , aux dépens de la vie de son fils. C'est elle qui n'aime Asryanax qu'à cause d'Hector ; elle en prend à témoin les dieux (2). Aussi après qu'Ulysse a fait enlever de ses bras Asryanax pour le mener à la mort , Andromaque , qui lui a fait ses derniers adieux , revient sur la scène , et s'y prend de querelle avec Hélène (3) , elle dont on précipite le fils du haut d'une tour , elle , moins généreuse qu'Hector , qui combattait

(1) Sénèque , *Phœnissæ* , passim. „

(2) *Troades* , act. III , v. 645.

(3) *Troades* , act. IV.

pour les fautes d'Hélène, mais ne l'insultait pas : et, quand on vient lui raconter comment Astyanax est mort, voici tout ce qu'elle trouve à dire : « Quel habitant de Colchos, quel Scythe vagabond a commis ce crime? Quelle peuplade sans lois des bords de la mer Caspienne a pu l'oser? Jamais le sang d'un enfant n'a arrosé les autels du féroce Busiris, jamais Diomède ne donna de si petits membres pour pâture à ses ca-vaies..... »

Quis Colchus hoc, quis sedis incertæ Scytha
Commisit? Aut quæ Caspium tangens mare
Gens juris expers ausa? Non Busiridis
Puerilis aras sanguis aspersit feri;
Nec parva gregibus membra Diomedes suis
Epulanda posuit (1).....

Il est vrai que l'Astyanax de Sénèque n'a que médiocrement besoin de la protection maternelle, lui qui ne veut pas se cacher dans le tombeau d'Hector, non parce qu'il a peur d'un tombeau, mais parce qu'il méprise de honteuses cachettes; lui qui, traîné par Ulysse sur le bord de la tour d'où il va être précipité, s'échappe des mains de son bourreau, et revendique sa liberté de mourir, en sautant d'un pied léger (le rythme imite le saut) dans les royaumes de Priam :

. Sponte *desiluit* sua
In media Priami regna (2).

Telle mère, tel fils.

C'est ainsi qu'on aime, c'est ainsi qu'on souffre, c'est ainsi qu'on se venge, c'est ainsi qu'on est dévouée et courageuse dans Sénèque. Je pourrais prendre tous ses caractères de femmes l'un après l'autre, et montrer qu'il n'a aucune intelligence de ces natures délicates, que toutes leurs passions y sont exagérées, fausses, contradictoires; qu'il leur donne des mœurs d'hommes, sans la force de les supporter; qu'il met dans ces

(1) *Ibid.*, acte V, 1110.

(2) *Ibid.*, acte V, 1104.

frères poitrines des fureurs qui les feraient éclater si ces fureurs n'étaient pas beaucoup plus dans les mots que dans les choses.

Je ne critique pas les femmes des dix tragédies au point de vue nouveau et inconnu des anciens, de nos institutions sociales et religieuses : le drame grec, pas plus que le drame latin, ne nous a donné des caractères de femmes complets. A Athènes comme à Rome la femme n'est pas l'égal de l'homme : ses malheurs ont moins de dignité, ses douleurs causent moins de sympathie, ses larmes sont moins précieuses ; le drame brise ces pauvres créatures et ne les plaint pas. Toujours instrumens, soit dans la main des dieux, soit dans la main des hommes, elles n'ont que la liberté des pleurs ; toujours entraînées dans la fortune des autres, elles suivent et ne conduisent jamais, si ce n'est pourtant quand l'homme aveugle et vieux a besoin d'elles pour appuyer son bras et diriger son pied. A Rome, la condition de la femme est encore plus triste qu'à Athènes. Là, la loi dit que le mari n'est pas tenu de pleurer sa femme ; qu'il ne lui doit aucune *religion du deuil* ⁽¹⁾. Là, l'histoire ne trouve pas un mot de sympathie pour la femme. Lucrece se poignarde, qui songe à plaindre Lucrece ? La liberté a coûté la vie à cette femme ; c'est meilleur marché que si un homme eût péri. Virginius égorge sa fille avec le couteau d'un boucher ; voyez si Tite-Live donne quelques regrets à cette jeune fille si belle, à cette mort si misérable ! Non, il compte ce que ce sang a rapporté à Rome, et non ce que vaut une vie de jeune fille. — La Didon m'eût étonné d'un Grec, elle m'étonne bien plus d'un Romain. Énée est peut-être le seul homme que l'antiquité ait osé rendre moins intéressant qu'une femme.

Il serait donc absurde, je le répète, d'attendre de Sénèque des caractères de femmes profonds et compliqués, et toute cette richesse de sentimens que la liberté développe dans la femme émancipée des civilisations modernes ; mais comment Sénèque a-t-il ôté aux plus délicieuses femmes du drame

(1) Vir non luget uxorem, nullam debet uxori religionem luctûs.

grec leurs sentimens doux, simples, peu bruyans; leurs passions naïves, et surtout la pudeur, cette vertu si honorée des anciens qu'ils en avaient fait une divinité; la pudeur, qui est toute la beauté, et presque toute la destinée de la femme, dans le monde grec comme dans le monde romain? La femme y est inférieure à l'homme, il est vrai; mais l'esclave y est inférieure à la femme. Eh bien! n'y a-t-il pas même dans l'ame d'une esclave, de cet être doué d'intelligence et de cœur dont le droit de la guerre a fait une chose, des trésors de pensées humbles, de vœux timides, de naïveté, de grâce, qu'une époque littéraire plus saine, qu'un poète moins dérégé par son éducation, auraient pu trouver par la réflexion, et rendre dans un langage naturel?

J'en dirai autant des hommes que des femmes; les uns n'y sont pas mieux compris que les autres, ou plutôt les hommes sont du même monde que les femmes. Si Déjanire est si désordonnée dans sa jalousie, que sera la rage d'Hercule déchiré par cette robe empoisonnée? Dans Sophocle, Hercule n'affecte pas l'insensibilité, il souffre, il se plaint, parce qu'il est homme; mais, sentant qu'il meurt par un oracle des dieux, il s'exhorte à bien finir sa noble vie. « Allons, mon ame, se dit-il, tends-
» toi comme le fer, réprime tout gémissment: que ce qui est
» la plus triste des choses te soit agréable!... (1) » Dans Sénèque, Hercule mourra dans la pose d'un gladiateur, et avec des paroles de stoïcien. Si Médée est atroce jusqu'à embrasser ses enfans qu'elle va tuer, que va imaginer Atrée servant à Thyeste les membres de ses enfans, pour ne pas être en arrière de Médée? C'est la même exagération pour les hommes que pour les femmes; seulement il y a dans les fureurs des hommes un degré de plus, parce qu'en leur qualité d'hommes ils ont la poitrine plus forte, et peuvent y loger une plus grande dose d'exaltation que les femmes.

Dans les tragédies de Sénèque, vous ne voyez pas des caractères, mais des situations. Et ces situations sont prises parmi les plus violentes, les plus exceptionnelles; un tel art devait sortir des écoles de déclamation. En effet, on n'enseignait pas dans ces écoles les caractères, étude trop forte et trop profonde, où d'ailleurs le meilleur maître est le génie ou l'expérience. On en-

(1) Trachini, 1280.

seignait l'art de développer une situation extraordinaire, de la faire parler, de l'analyser. On chargeait de cette tâche des jeunes gens qui n'avaient jamais passé par cette situation, et qui n'y avaient vu passer personne. On ne leur disait pas de rattacher cette situation à un caractère, et par conséquent de ne la développer que dans l'esprit et dans la mesure de ce caractère; de montrer d'abord un homme, et puis ce même homme placé dans une situation violente; de balancer, d'éclairer la situation par le caractère; de ne point charger un personnage de plus de passion qu'il n'en peut porter: on ne disait mot de tout cela. Mais on leur donnait un nom quelconque et une situation, quelquefois la situation toute seule, et on leur disait: Vous peindrez un sage résistant à un tyran; une femme jalouse chargeant d'imprécations sa rivale; — que sais-je? Les dix tragédies de Sénèque sont un répertoire de ces situations; tous les états violens par où l'homme peut passer y sont décrits isolément, sans lien avec un caractère: ce sont des passions abstraites qui se choquent contre d'autres passions abstraites. Mais qu'arrivait-il d'une telle éducation? C'est qu'on se faisait un monde faux, furibond, exalté jusqu'à la charge, gesticulant, hurlant; ici raide et sentencieux, là se répandant en longues déclamations; ailleurs subtil et minutieux à force de s'analyser; un monde de gens qui *usent de leur génie* (1), comme dit OEdipe, les uns pour s'exagérer leur amour, les autres pour s'exagérer leurs haines; ceux-ci pour s'effrayer deux-mêmes, ceux-là pour s'accabler de devoirs; presque tous enfin pour mourir d'une autre mort que le reste des hommes. Tel est le monde des tragédies dites de Sénèque. Pourquoi dans un tel art ne trouvez-vous aucun sentiment doux et simple? C'est que pour peindre les sentimens doux, la patience, la résignation, l'amour chaste, le dévouement, il faut beaucoup de sagacité, il faut comparer, faire des choix, créer des caractères, tâche difficile pour laquelle certaines époques n'ont ni assez de temps, ni assez de sens. Pourquoi au contraire y trouvez-vous à satiété toutes les passions extraordinaires, la vertu effrénée, l'audace gigantesque, la douleur tonnante, l'orgueil furieux,

(1) *Utere ingenio miser*, se dit OEdipe cherchant un supplice digne de ses crimes.

la vengeance atroce, la jalousie désordonnée? C'est que pour charger ces situations déjà quelque peu hors de la vérité, il ne faut que de l'esprit, de l'audace, peu de sévérité pour soi-même et de respect pour les autres, passablement de paresse, nul goût de la vérité, et, outre la part de désordre intellectuel et de mauvais goût qu'on peut devoir à son siècle, une organisation moins saine assurément que beaucoup d'autres, quoique en apparence plus brillante.

Quand on sait de quoi se composent les tragédies dites de Sénèque, quelle en est la philosophie, quelle la morale, quels les caractères, on ne s'intéresse que médiocrement à l'espèce d'art qui a pu présider à l'arrangement des diverses parties, à la mise en scène des personnages, à l'action telle quelle de ces tragédies. J'ai défini cet art une recette : ce mot n'est que juste. J'ai dit que cette recette se composait, par parties à peu près égales, 1^o de descriptions, 2^o de déclamations, 3^o de sentences philosophiques. C'est là tout.

Les descriptions sont tantôt de localités, tantôt de cérémonies religieuses, tantôt de combats; ici de choses de ce monde, là de choses de l'enfer. Dans les descriptions je comprends les récits, parce que ces récits décrivent longuement soit les souffrances des personnages du drame, soit leurs fureurs, soit leurs morts violentes; les descriptions et les récits sont d'ailleurs innombrables dans ces dix tragédies : il n'y en a aucune qui n'en contienne quatre ou cinq.

Les déclamations sont tantôt des dialogues, tantôt des monologues. Dans les dialogues, deux personnages soutiennent deux thèses philosophiques contraires; par exemple : Antigone prétend ⁽¹⁾ qu'il y a de la vertu à survivre à ses malheurs; OEdipe, son interlocuteur, qu'il n'y a que de la sottise. Phèdre expose à Hippolyte avec beaucoup de dialectique qu'il faut jouir de sa jeunesse, et que le plus grand charme de la jeunesse étant l'amour, il faut aimer; Hippolyte, usant de la même dialectique, répond par une longue peinture des délices de la vie de chasseur; il prétend en outre que du jour où les hommes ont quitté les forêts pour bâtir des villes les crimes ont inondé la terre, et, sur le point particulier de la nécessité d'aimer,

(1) Premier acte des *Phœnissæ*.

que tous nos maux viennent des femmes. Dans les monologues, c'est un personnage qui analyse sa situation, ou qui fait une prière aux divinités infernales, ou qui chante les douceurs de l'obscurité, ou qui développe un thème stoïcien. Le monologue comprend souvent la description. Dans plusieurs des dix tragédies, le premier acte n'est qu'un monologue, après quoi vient le chœur, qui en fait un autre, lequel n'est souvent qu'une seconde version du premier.

Les sentences sont le fond commun des déclamations, dialogues ou monologues. Aux raisons tirées des faits particuliers les personnages ajoutent des raisons générales qui se résument en un vers, quelquefois en un demi vers. Ces raisons sont tantôt vraies, tantôt fausses, mais toujours froides, et toujours trop absolues pour la situation de celui qui les invoque. Ce se sont ces raisons-là qu'on est convenu d'appeler sentences. Tous les héros et héroïnes des dix tragédies, enfans, vieillards, jeunes filles, femmes, dieux, déesses, magiciennes, prodiguent ces sentences. Tous parlent avec concision et dans un style dogmatique, tournant leur propre opinion en une sentence absolue et universelle, comme s'ils vivaient sous une discipline philosophique ou religieuse, et que toute leur conduite fût églée à l'avance par les préceptes d'une règle commune. Tous sont d'une secte ou d'une école, la plupart de la secte stoïcienne, quelques-uns penchant vers l'Académie, comme Antigone, quand elle a la hardiesse de dire qu'il y a de la vertu à vivre avec ses maux. Vous rencontrez souvent des dialogues entiers qui ne se composent que de sentences; les deux interlocuteurs lancent tour à tour un vers d'oracle, l'un pour, l'autre contre, comme deux philosophes de secte opposée qui se disputeraient par axiomes. Les nourrices et les messagers ne sont pas exclus de l'honneur de parler par sentences. Les nourrices surtout en ont toujours la bouche pleine: privilège de leur âge et de leur position.

Comment sont disposées toutes ces pièces de rapport? — L'une après l'autre, sans plus de façon. Après la description, vient la déclamation; après la déclamation, la description; quand l'un a fini de décrire, l'autre déclame; puis vient un troisième qui décrit et déclame. Le peu qu'il y a d'action, et il faut bien qu'il y en ait, puisqu'il y a un fait avec un com-

mencement, un intérêt et un dénouement, pourrait tenir dans moins d'un acte, de sorte que, sur cinq, quatre sont parfaitement inutiles. Un exemple montrera jusqu'où l'auteur pousse le goût de la description, et en même temps combien il lui serait difficile de remplir sa pièce sans ce commode auxiliaire. Dans *HERCULE FURIEUX*, pendant qu'Hercule, pour complaire à Eurysthée, est descendu aux enfers avec Thésée, un aventurier Eubéen, Lycus, a tué Créon, son beau-père, qui était roi de Thèbes, et s'est emparé du royaume. C'est peu : ce Lycus veut contraindre Mégare, fille de Créon et femme d'Hercule, à le prendre pour époux, par ces raisons de conquérant et de roi parvenu que Voltaire a si bien paraphrasées dans *MÉROPE*. Mégare, en femme fidèle, tient tête à Lycus; c'est une stoïcienne très-ferme sur les principes de mort volontaire. Lycus menace la stoïcienne; Mégare se moque de ses menaces: sur l'entrefaite, revient Hercule, accompagné de Thésée. Pendant qu'Hercule prend ses mesures pour se défaire de l'Eubéen Lycus, que fait la famille du héros, femme, enfans, père adoptif, car Amphytrion, qui est ce père, demeure avec sa bru et ses petits enfans? Elle fait asseoir Thésée, et se mettant en cercle autour de lui, elle écoute, comme des enfans à la veillée, deux cents vers descriptifs sur l'enfer et ses monstres! — N'admirez-vous pas quelle force de caractère doit avoir cette famille pour écouter, bouche béante, deux cents vers descriptifs, pendant qu'Hercule combat Lycus, et lorsqu'il y a une heure à peine qu'elle le croyait mort, et s'attendait à le suivre? Après tout, cette famille est celle d'Hercule.

Tout cet arrangement, qui nous paraît si pitoyable, était très-bien calculé pour l'espèce de publicité réservée à ces tragédies. L'auditoire devant qui elles étaient lues recherchait moins l'action, qui demande un théâtre et tout un personnel d'acteurs, que les morceaux brillans, les traits, les effets de style, tout ce qui peut échauffer une lecture, chose si froide et si assoupissante. De son côté, le lecteur y trouvait son compte : d'abord il n'avait pas à songer à l'action, ce qui est le travail du génie, travail où l'éducation, les traditions, la mémoire, le talent même du style, sont de peu d'aide; ensuite il était plus souvent applaudi. Il devait donc tirer sans cesse, soit à la description, parce qu'elle fournit abondamment aux

effets de style ; soit à la déclamation , parce qu'elle appelle les effets de pensée , c'est-à-dire les sentences. Aussi , là où le poète ne trouve ni à déclamer ni à décrire, il clôt son acte ; et alors le chœur , qui n'est pas tenu de prendre une part directe à l'action, décrit ce qu'il veut, ou déclame sur ce qui lui plaît, afin que la pièce ait une raisonnable longueur. C'est ainsi qu'on procédait du temps de Sénèque. Dans d'autres décadences , le drame sera plus commode encore. Celui de Sénèque s'adressait aux oreilles ; celui-là s'adressera aux yeux ; l'un recherchait les effets de style et les sentences , l'autre recherchera les effets de théâtre et les bigarrures de costumes. Il y aura un peu de la faute des auditeurs de l'un et des spectateurs de l'autre , et aussi un peu de la faute des deux faiseurs , poètes si vous voulez ; mais je ferai plus grand cas du faiseur de l'époque de Sénèque , parce que j'aime encore mieux de l'esprit de style et d'ingénieuses subtilités métaphysiques que des décorations et des cercueils vides.

NISARD.



LE MOYEN AGE FRANÇAIS (1) :

§ Ier.

INTRODUCTION.

Un des phénomènes les plus remarquables du temps actuel , c'est, sans contredit, cet entraînement puissant et universel qui précipite tous les esprits sur les traces du moyen âge. Les arts et la poésie, l'érudition et la littérature, le drame, le vaudeville, les caprices même de la mode, tout aujourd'hui, depuis nos occupations les plus sérieuses jusqu'à nos délassements les plus frivoles, nous reporte continuellement, et comme malgré nous, vers cette époque merveilleuse, dont le nom seul ressuscite tant de souvenirs. On dirait que notre siècle a découvert tout-à-coup quelque contrée nouvelle, inconnue à nos devanciers, où les trésors sont inépuisables, et où se rencontrent à chaque pas les ressources les plus imprévues.

Ce serait bien mal comprendre ce singulier retour des esprits que de l'attribuer, comme on l'a fait souvent, à un motif pure-

(1) Grâce à une collaboration précieuse, c'est une série d'articles variés que nous pouvons promettre sous ce titre général. Mais, comme on le verra dans l'*Introduction*, les auteurs ont un plan plus vaste, et leurs travaux doivent plus tard réaliser un livre tout entier dont la REVUE DE PARIS s'estime heureuse de pouvoir offrir la primeur à ses abonnés.

(N. du D.)

ment littéraire , à un vague désir d'innovation , ou bien seulement à un sentiment de nationalité qui nous porterait à redemander au passé des titres de gloire long-temps négligés. Toutes ces causes existent en effet , mais elles ont elles-mêmes leur explication ; car les grands mouvemens de l'intelligence humaine ne se font jamais brusquement et par caprices. Depuis deux siècles , l'esprit de progrès n'a cessé de lutter sans relâche contre les institutions féodales du moyen âge. Ni les bras n'ont eu de force , ni les cœurs de passion , ni la pensée d'énergie , que pour battre constamment en brèche ce vieil édifice , dont nos pères ont vu enfin la chute. Et maintenant , que gisent autour de nous les débris de cette société dissoute , la curiosité succède à la haine ; nous les regardons avec intérêt , parce que nous les regardons sans inquiétude ; nous les étudions comme des monumens , nous les interrogeons comme des ruines , et nous cherchons , en remuant cette poussière , à retrouver les enseignemens des temps héroïques qui les virent debout et pleins de vie. C'est ainsi que nos ancêtres , après avoir brisé le colosse romain qui avait tant pesé sur le monde , devinrent bientôt , comme les Romains eux-mêmes avec la Grèce , et comme la Grèce avec l'Asie , les disciples de ceux qu'ils avaient vaincus.

Ajoutons encore qu'au sortir d'une guerre si acharnée , dans laquelle toutes nos facultés ont été concentrées dans une seule vue , nous éprouvons aussi le besoin d'échapper aux limites étroites d'une idée tyrannique et exclusive. Les croyances anciennes sont mortes , et sans retour ; mais le principe éternel de toute croyance , ce principe inséparable de l'ame humaine , qui ne périt point comme ses expressions accidentelles et passagères , et que l'esprit du dix-huitième siècle avait comprimé et refoulé au fond des cœurs , s'y réveille de toutes parts , et déjà commence à réagir. C'est surtout dans la littérature et dans les arts que sa puissance se révèle et se fait sentir. Elle ne ranimera point , sans doute , ce que le temps a détruit ; elle ne repoussera point la société dans la voie du passé ; mais elle nous amènera naturellement à porter nos regards en arrière , à fixer notre attention sur les époques qui ne sont plus , pour leur redemander des vérités méconnues et des richesses oubliées , qui , jetées de nouveau dans le creuset ,

en sortiront bientôt épurées et marquées d'une empreinte plus récente.

Voilà dans quel sens il faut entendre cette passion subite de notre siècle pour le moyen âge. C'est une étude historique que nous voulons entreprendre ; et quel plus beau sujet d'études et de méditations ! Tant d'esprits supérieurs, d'événemens inouïs, de grands crimes et de vertus plus grandes encore ; un art si neuf et si original ; une poésie si spontanée et si naturelle, toutes ces nations en une seule, ici le Nord avec ses habitudes inquiètes et belliqueuses, là le Midi avec ses allures vives et pittoresques ; les établissemens des Normands ; la France, tantôt régnant à Naples ou à Constantinople, tantôt resserrée dans les murs de Paris ou de Bourges ; l'Orient et l'Occident refluant l'un sur l'autre, et mêlant sans cesse leurs couleurs diverses ; l'unité de l'organisation féodale à travers ses complications infinies ; Rome, enfin, dominant, du haut de son église, ce monde entier bâti sur la foi ; tel est le magnifique spectacle que nous offre, dès la première vue, ce moyen âge dont on a si long-temps méprisé la barbarie. Combien ne doit-il pas nous émouvoir, nous, les fils de ces barbares, leur sang et leur famille, nous, habitans de leurs cités, héritiers de leurs noms, de leur langue, des prodiges de leurs monumens !

Cependant prenons-y garde ; il ne suffit point ici d'un examen léger et superficiel ; car on n'apprend point une science à la première page du livre qui l'enseigne. Malheureusement, cette vérité semble aujourd'hui tombée dans l'oubli. N'est-ce point, et effet, une merveille de ridicule que toutes ces productions qu'on nous jette chaque jour à la face, avec des airs de génie, comme des représentations vivantes du moyen âge ? Un écrivain a-t-il mis par hasard en lumière quelque légende mal connue ? voilà le sujet de dix ouvrages. Tout le peuple des petits auteurs va s'y ruer comme sur une proie. Et parce qu'ils auront semé pêle-mêle dans leur action quelques noms sonores et dépareillés, parce qu'ils auront cousu, tant bien que mal, des lambeaux décolorés d'ancien langage avec les phrases toutes faites de notre style moderne, parce qu'ils auront entremêlé le tout d'appellations surannées, d'exclamations insolites, de nains, de sorcières, de bohémiens, ils croiront fermement avoir conquis une vérité nouvelle, et ils proclameront, en tête

de leur œuvre, qu'ils ont fait revivre un siècle entier. Dans les arts, c'est encore le même procédé. On a trouvé deux ou trois types qu'on ne cesse de reproduire, sans les comprendre. On confond les rangs, les figures, les personnages; on brouille les époques, comme si quatre ou cinq siècles n'en faisaient réellement qu'un seul; on met indistinctement au dos d'un acteur le pourpoint de Louis XI ou la cotte de mailles de saint Louis; et la foule de battre des mains, sans se troubler de ces monstrueux anachronismes. Cependant les hommes raisonnables se retirent; le moyen âge leur est en dégoût, et les études sérieuses sont abandonnées par ceux-là mêmes qui s'y livreraient avec succès.

Qui ne voit qu'en cela, comme en toute chose, le principe du mal, c'est l'ignorance? C'est donc l'ignorance qu'il faut guérir, en répandant dans le public des notions saines et positives, en rendant populaire et accessible à toutes les intelligences cette science sévère du passé, qui n'existe guère que pour quelques hommes, et dans laquelle se sont consumées tant de vies actives et laborieuses.

Tel est le but que nous nous proposons d'atteindre dans l'ouvrage que nous allons publier. Nous n'ignorons point toutefois les difficultés d'une pareille entreprise. D'une part, il faut écarter avec le plus grand soin tout ce qu'on peut appeler les formes extérieures de l'érudition, la manie des citations, la prétention des commentaires, l'intempérance pédantesque des détails; il faut que le lecteur trouve continuellement sous sa main une nourriture solide et substantielle, sans être obligé de passer par tous les procédés de travail qui auront servi à la préparer. D'une autre part, il faut également se garder de cette frivolité, malheureusement si commune, qui, prétendant orner la vérité, la défigure, la fait disparaître, en quelque sorte, sous les ajustemens et les broderies, l'emprisonne artistement dans les cadres mesquins de nos romans du jour, et la condamne à mourir honteusement dans les boudoirs ou dans les coulisses des théâtres. L'histoire, il est temps de le dire, n'est point faite pour telle ou telle classe de lecteurs privilégiés; elle ne doit être ni une occupation aristocratique de quelques esprits cultivés, ni un divertissement agréable des nullités oisives: elle appartient aux hommes; elle est la leçon du

peuple , la lumière de toutes les intelligences. Le but de son étude , ce n'est point de satisfaire la curiosité insatiable des érudits ou d'amuser la paresse des gens futiles , mais d'instruire tout le monde ; c'est , surtout , de développer dans les cœurs l'amour du bien , le zèle des grandes choses , le respect éclairé et chaque jour mieux senti des destinées de l'espèce humaine. Dès que vous vous serez placé sur ces hauteurs pour envisager l'histoire dans toute son importance , employez , après cela , telle méthode qu'il vous plaira pour distribuer ses enseignemens au public ; adoptez telles formes que vous voudrez , les récits , les tableaux , les drames , les discussions philosophiques , peu importe : c'est en cela qu'il est bon de consulter les inclinations des temps où l'on écrit et des lecteurs auxquels on s'adresse , pourvu qu'on ne perde jamais de vue le seul but que doit se proposer un écrivain sérieux.

Après avoir long-temps recherché quel devait être de préférence le plan de notre ouvrage , nous nous sommes décidés à le publier sous forme de *dictionnaire* ; nous avons pensé que le travail en serait plus facile , l'ordre plus clair , la lecture plus commode. Nous aurons soin toutefois d'éviter l'inconvénient principal des dictionnaires , c'est-à-dire les répétitions inutiles des mêmes détails.

Notre ouvrage pourra donc être appelé , ainsi que notre titre l'annonce : un *DICIONNAIRE HISTORIQUE DU MOYEN AGE FRANÇAIS*. Il contiendra des renseignemens positifs , et toujours puisés aux sources mêmes de notre histoire , sur les institutions religieuses et politiques , les événemens et les personnages remarquables , les principales divisions territoriales , les mœurs , opinions et préjugés , les sciences , littérature , arts et métiers , qui ont existé en France , depuis le neuvième siècle jusqu'au seizième.

Nous avons pris pour point de départ le neuvième siècle , c'est-à-dire le règne de Charlemagne , parce qu'il reste en effet bien peu de monumens certains des premières années de la monarchie. Mais cette limite ne sera point pour nous tellement exclusive et obligatoire que nous ne consentions à remonter parfois à des époques antérieures , lorsqu'il y aura moyen ou nécessité de le faire , ou bien même à demander de temps en temps aux âges suivans quelques explications ou renseignemens sur les institutions dont nous aurons lieu de parler dans notre travail.

Cependant quelles garanties pouvons-nous offrir au public de l'exactitude de nos recherches ?

Il existe à Paris une École des Chartes, dernier asile des études fortes et sévères, et dont les élèves, nourris de bonne heure dans les travaux de l'érudition, s'appliquent sans cesse, sous la direction des plus savans maîtres, à débrouiller les anciens manuscrits, chartes et diplômes, à retrouver, dans la poussière des chroniques, les élémens perdus de nos vieilles histoires. L'École des Chartes compte à peine quelques années d'existence, et déjà elle a formé plusieurs hommes distingués, auxquels l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné, après les épreuves successives de plusieurs concours, le brevet d'archivistes-paléographes. Ces succès modestes, ces dignités toutes scientifiques, n'ont point retenti dans le public des salons et des cabinets de lecture; mais ceux qui les ont mérités n'ont point cessé de se fortifier dans l'étude; et s'ils ont négligé la gloire facile que le monde ne sait jamais refuser aux complaisans de son mauvais goût, ils obtiendront, ce qui vaut mieux, l'estime des hommes éclairés et honnêtes, et la reconnaissance de leur pays, qu'ils auront utilement servi par leurs travaux. Parmi les anciens élèves de l'École des Chartes que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a jugés dignes de ses récompenses, MM. Alexandre Teulet, Chelles, Leroux de Lincy et Aimé Champollion, ont bien voulu se réunir pour travailler activement et de concert à l'entreprise que nous commençons aujourd'hui. Des recherches longues et assidues ont rassemblé dans leurs mains un grand nombre de documens peu connus. Les bibliothèques, et surtout le précieux cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Royale, les archives générales du royaume et celles des départemens, seront consultés par eux avec le plus grand soin, et fourniront les matériaux d'un travail qui n'a jamais été fait dans les mêmes vues et sous les mêmes formes. Tous ces matériaux seront mis en ordre et distribués, autant qu'il sera possible, d'une manière claire et précise. La tâche des collaborateurs sera définie naturellement dans des limites spéciales, les uns s'appliquant particulièrement aux patientes recherches de l'érudition, les autres chargés plutôt des détails de la rédaction, dont le soin s'accorde difficilement avec celui des investigations scien-

tifiques. Du reste, chacun attachera son nom à ses œuvres.

Nous devons indiquer encore une autre source à laquelle nous pourrions largement puiser. A différentes époques, en 1810, en 1819, et plusieurs fois depuis 1830, les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique ont adressé des circulaires aux préfets pour leur demander des notes détaillées sur les antiquités des diverses villes et provinces de France. Plusieurs mémoires intéressans sur les arts, l'histoire et les monumens, ont été envoyés successivement par les hommes instruits des départemens. Le recueil de ces mémoires a été soumis à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, appréciant l'utilité d'un semblable travail, rédigea elle-même une série de questions, qui furent distribuées de nouveau aux correspondans du ministère, et qui n'avaient plus seulement pour but de former un fonds d'archives nationales, mais se rapportaient aux antiquités nationales, aux monumens grecs, romains en gaulois; aux tombeaux, épitaphes, inscriptions, titres, chartes, chroniques, enfin à tout ce qui peut fournir des éclaircissemens sur les traits principaux de nos annales, l'illustration des familles, les institutions de la patrie. Tout incomplets qu'aient été les résultats de cette correspondance, elle a fourni, néanmoins, une masse considérable d'importans documens qui, réunis à un grand nombre de pièces curieuses, que le temps accumule chaque jour dans les cartons des ministères, donneront à notre travail une valeur toute spéciale. Enfin nous pourrions, au besoin, entretenir avec les autorités administratives ou scientifiques des différentes villes de France les relations que nous jugerons nécessaires dans l'intérêt de notre entreprise, et que les hommes les plus laborieux ne pourraient pas toujours se procurer avec la même facilité.

Nos ressources, on le voit, sont abondantes et suffiront amplement à notre entreprise; notre zèle et nos efforts ne resteront point en arrière. Il en résultera, nous osons l'espérer, une œuvre utile. Car ce qui manque le plus, de nos jours, à la science archéologique, ce n'est point l'observation qui recueille les faits et les enregistre tour à tour, mais c'est la méthode qui les coordonne, qui les rapproche, les compare entre eux et les illumine les uns par les autres, de manière à en faire sortir naturellement et comme d'elles-mêmes les vues générales

et les doctrines philosophiques, sans lesquelles il n'y a jamais, dans les plus grandes richesses, que confusion et pauvreté. L'esprit humain, sans cesse entraîné par le cours naturel de son développement progressif, éprouve par momens le besoin de s'arrêter, en quelque sorte, sur lui-même, de reprendre haleine, de regarder autour de lui, et de se rendre un compte exact du résultat de ses travaux. De là certains ouvrages d'une nature spéciale qui apparaissent de temps à autre dans l'histoire des sciences et des lettres, et qui semblent avoir pour but de résumer en un court espace toutes les idées et les connaissances que le mouvement des siècles a mises au jour. Puisse notre ouvrage accomplir cette tâche honorable! Puisse-t-il ranimer dans le public le goût des véritables études historiques, venger la vérité misérablement outragée dans les productions dont on nous poursuit tous les jours, et contribuer ainsi à guérir cette ignorance prétentieuse et cette paresse bavarde qui sont, sans compter, les plaies les plus honteuses de la littérature actuelle.

HIPP. ROYER-COLLARD.

§ II.

LES CAGOTS.

Nous nous émerveillons aux récits des voyageurs lorsqu'ils nous rapportent certaines coutumes des peuples lointains, auxquels nous prodiguons les noms de sauvages et de barbares; nous nous étonnons de ne pas retrouver partout nos habitudes, nos usages, nos mœurs, et cependant il nous suffirait, encore aujourd'hui, de jeter les yeux autour de nous pour trouver des bizarreries non moins frappantes que celles qui nous viennent, à grand'peine, des pays situés au-delà des mers. Qui entreprendrait, de nos jours, de faire un voyage dans les chaumières de la Basse-Bretagne et de quelques provinces du midi de la France pourrait revenir surchargé d'un butin merveilleux de sottises humaines; car notre civilisation moderne n'est pas tellement avancée que les temps d'ignorance n'aient laissé çà et là des traces profondes de leur passage, qui ne parviendront pas à s'effacer de long-temps encore.

Dans notre siècle, les écrivains et les poètes se sont réunis pour appeler notre compassion sur le sort malheureux auquel sont

voués les Parias, dans l'Inde. Ils ont offert à notre esprit étonné le spectacle d'hommes forcés de vivre au milieu d'autres hommes, avec lesquels il leur était interdit d'établir aucune relation sociale; non pas qu'ils fussent criminels, non pas même qu'aucune faute pût leur être imputée, mais uniquement parce que tel était l'usage, parce que leurs pères ayant été mis tacitement, l'on ne sait trop pourquoi, hors la loi de la nation, il fallait qu'eux-mêmes suivissent la condition de leurs pères, et fussent également placés hors la loi. Mais, sans recourir à l'histoire de l'Inde, il n'y avait que quelques pas à faire dans notre propre histoire pour trouver encore en France, vers le milieu du siècle qui vient de s'écouler, de véritables Parias, derniers descendans des Parias du moyen âge, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ce sont ces hommes qui, connus successivement sous diverses dénominations, ont été généralement désignés sous le nom de *Cagots*.

L'on ne sait rien de certain sur l'origine des Cagots. Ils paraissent, dès les premiers temps du moyen âge, avoir formé une sorte de corporation en Béarn, corporation proscrite, qui, n'ayant aucun droit à exercer, n'est connue dans l'histoire que par les prohibitions qui lui étaient faites de prétendre à la dignité d'homme. Quelle était la cause de cette proscription générale? On l'ignore. On croit seulement savoir qu'elle ne tenait ni à un vice de conformation ni à un état constant de maladie. S'étaient-ils refusés à quelque croyance religieuse, à quelqu'une même des superstitions si communes dans un temps de fanatisme! Avaient-ils méconnu ou repoussé l'autorité d'un clergé tout-puissant alors? Nullement. Comme les autres, les Cagots étaient chrétiens et catholiques. Il n'y avait, sous ce rapport, aucune différence entre eux et leurs frères.

La solution du problème n'en devient que plus difficile; car le résultat des plus scrupuleuses recherches tend à démontrer qu'il est impossible de déterminer d'une manière satisfaisante le motif quelconque qui avait pu porter nos pères à rompre toute communication avec les Cagots. Nous avons recueilli sur ce fait singulier quelques documens peu connus. Nous allons les exposer successivement.

C'est dans le cours du dixième siècle que l'on entend parler pour la première fois, dans l'histoire du Béarn, de cette cor-

poration, désignée alors sous la dénomination de *Gezetains* ou *Chrestiens*, qui a été successivement remplacée par les noms de *Cezitas*, *Gahètes*, *Gaffoz*, *Capots*, *Agots* et *Cagots*, dernière désignation, qui a été le plus généralement adoptée, et qui se trouve d'ailleurs consacrée par la coutume réformée du Béarn.

Quelles que fussent, dans l'origine, les causes pour lesquelles les Cagots avaient été frappés de la réprobation qui pesait sur eux, l'on ne peut que gémir sur les traitemens cruels dont ils étaient les victimes. Poursuivis par un préjugé implacable, ils se sont trouvés en butte à toutes les persécutions qu'une ignorance aveugle a pu leur susciter. Assujétis à porter des marques particulières, capables de les faire reconnaître en tous temps, l'accoutrement qui leur était imposé par les divers usages locaux, soit du Béarn, soit de la Gascogne, soit de la Guienne, et qui d'ordinaire se composait d'une casaque rouge et du pied d'oie, avertissait au loin tous les passans qu'il fallait fuir le Cagot qui s'avancait. Ils n'avaient pas d'habitations dans les villes, et étaient obligés de se réfugier dans des établissemens qui leur étaient assignés, et que l'on nommait des *Cagoterics*. Comme il n'était pas possible de leur interdire l'entrée des églises, on avait trouvé le moyen de séparer leurs prières des prières des autres chrétiens, qui se jugeaient sans doute plus purs devant Dieu. Les Cagots étaient donc forcés, pour arriver au temple, où ils venaient offrir le spectacle de leurs misères, de passer par une porte que la commisération leur consacrait exclusivement, et dont la seule approche eût été pour tout autre une souillure. De là ils se rendaient, la tête basse, dans une enceinte fermée de tous côtés par des barrières qui ne leur permettaient pas de se confondre avec la foule des fidèles. Du reste, c'eût été pour eux une pensée criminelle de songer à s'élever par leur travail au-dessus de leur malheureuse condition. Entreprendre le commerce, embrasser une profession, se vouer à une étude tranquille, ils ne le pouvaient jamais, sous aucun prétexte; il fallait qu'ils se nourrissent de leurs mains, avec les produits du champ dépendant de la Cagoterie; et, de plus, la loi les obligeait d'abattre dans les forêts, sans rétribution aucune, les bois nécessaires à la consommation de la cité. S'ils étaient rencontrés munis d'une autre arme que la cognée indispen-

sable pour cet office , livrés aussitôt à la puissance publique , ils se voyaient dépouillés et soumis à des peines arbitraires , dont on ne leur épargnait pas la rigueur. Mais ce qui passe toute croyance, et ce que l'on refuserait sans doute d'admettre, si le témoignage n'en était écrit dans un texte de loi positif, c'est qu'il leur était défendu , sous les peines les plus sévères, d'adresser la parole à un autre homme , et d'entrer avec lui en conversation familière. Parqués ainsi comme des bêtes fauves ou des animaux nuisibles , les Cagots n'ont pas même pu former un peuple à part; courbés sans cesse sous le même joug, et tremblant devant les mêmes terreurs, voués constamment au mépris et à la haine de tous, ils n'ont pu que traîner , à travers les siècles , leur misérable existence ; et c'est toujours au milieu de la même réprobation et des mêmes misères que leur race proscrire s'est perpétuée , pour ainsi dire , jusqu'à nos jours.

Vainement , à de longs intervalles , quelques voix généreuses se sont-elles élevées pour prendre leur défense ; vainement s'est-on efforcé de les appeler à la régénération civile, en démontrant qu'il n'existait contre les Cagots aucune cause de proscription : telle était la force du préjugé populaire établi depuis des siècles , que jamais ces préventions odieuses n'ont pu être vaincues.

Parce que les Cagots se trouvaient placés , par leur isolement, sur la même ligne que les lépreux et les ladres, qui inondaient alors la France, l'on a affecté de les confondre avec eux, et le reproche de laderie leur a été adressé. C'était alors, comme on le sait, un crime capital; et cette prévention, quoique n'étant en aucune manière justifiée, n'a été par le fait qu'un prétexte pour user envers eux de nouvelles rigueurs. Bientôt, dans l'opinion commune, tous les Cagots ont été considérés comme des lépreux : de là une nouvelle cause d'éloignement. L'on savait cependant fort bien que ce reproche n'était pas fondé; car il existe un monument de 1460 qui l'atteste positivement.

Telle était la rage aveugle qui animait le peuple contre les Cagots, que les États de Béarn furent sollicités de requérir contre cette race toute la rigueur des proscriptions imposées aux lépreux et aux ladres. Pour les lépreux, du moins, cette ri-

gueur est facile à comprendre lorsqu'on veut bien songer à l'ignorance barbare de cette époque. On conçoit que la peur de la contagion ait pu dicter contre eux les mesures les plus sévères et même les plus absurdes ; et l'on ne s'étonne pas d'apprendre que le lépreux , après avoir été séparé du monde en passant sous le drap mortuaire , après avoir revêtu sa tartarelle de ladre et pris sa cliquette pour qu'à l'avenir tout le monde eût à fuir devant lui , ait pu entendre sortir de la bouche du prêtre ces paroles mémorables , contenant les défenses prescrites par le rituel , et qu'un auteur moderne a si heureusement résumées :

Je te défends de sortir sans ton habit de ladre ;

Je te défends de sortir nu-pieds ;

Je te défends de passer par des ruelles étroites ;

Je te défends de parler à quelqu'un lorsqu'il sera sous le vent ;

Je te défends d'aller dans aucune église , dans aucun mou-tier , dans aucune foire , dans aucun marché , dans aucune réunion d'hommes quelconque ;

Je te défends de boire et de laver tes mains , soit dans une fontaine , soit dans une rivière ;

Je te défends de manier aucune marchandise avant de l'avoir achetée ;

Je te défends de toucher les enfans ; je te défends de leur rien donner ;

Je te défends , enfin , d'habiter avec toute autre femme que la tienne.

Toutes les cruautés s'expliquent ici par la crainte. Mais à l'égard des Cagots les mêmes motifs n'existent plus. On ne les avait jamais considérés comme atteints d'aucune maladie , puisqu'on n'avait jamais pris contre eux la moindre précaution de cette nature. La défense d'entrer dans les églises ne pouvait les concerner , puisqu'au contraire ils avaient leur place désignée dans l'église. Ils ne pouvaient être tenus de prendre l'habit de ladre , puisqu'ils ne l'avaient jamais porté. Néanmoins , leur condition était pire sous quelques autres rapports ; car il ne leur était pas permis d'adresser la parole à quelqu'un , même contre le vent. Toutefois , les États de Béarn entreprirent , en 1460 , de faire imposer aux Cagots la seconde des dé-

fenses contenues au règlement que nous venons de rappeler concernant les lépreux. On présenta requête à Gaston de Béarn, prince de Navarre, pour qu'il fût interdit aux Cagots de marcher pieds nus par les rues, de peur de l'infection. On demanda même qu'il fût permis, en cas de contravention, de leur percer les pieds avec un fer. Ces demandes furent rejetées, parce qu'en effet les Cagots n'étant affectés d'aucune maladie contagieuse, il devenait inutile de les forcer à se chauffer, ce qui était alors la précaution prise ordinairement contre les contagions. « Cette décision, dit un auteur ancien, fait voir que les conseillers du prince n'adhéraient pas entièrement à l'animosité des Etats, et qu'ils n'estimaient pas que ces gens fussent vraiment infectés de ladrerie; d'autant, ajoute-t-il, que s'ils eussent été persuadés de cette opinion, il n'y avait point de difficulté de faire des défenses à ces misérables de marcher pieds nus par les rues. »

L'on voit que, vers le même temps, les Cagots étaient parvenus à se libérer, dans le Béarn même, de l'obligation de porter sur leurs vêtemens le pied d'oie, qui était une marque spéciale d'infamie, dont il est assez difficile de déterminer l'origine; mais ils ne furent pas aussi heureux dans les autres provinces du midi, car un auteur nous a conservé la mention d'un arrêt du parlement de Bordeaux qui ordonne aux Cagots de Soule de porter la marque du pied d'oie. Malgré la tolérance des princes de Béarn, la condition des Cagots fut loin de s'améliorer, et bientôt la haine qu'avaient manifestée contre eux les États se trouvant partagée par les hommes d'église, il arriva qu'en 1514, les prêtres refusèrent formellement d'entrer en communication avec les Cagots, et de les ouïr en confession. Cependant ils ne purent parvenir à leur faire interdire l'entrée de l'église, ou la faculté d'assister aux processions; la coutume de Béarn, réformée en 1561, tout en proclamant les misères de leur condition, consacre au moins que ce droit ne leur était pas ravi.

L'art. IV du titre 55 de la Coutume dont la rubrique est intitulée *des Qualités des personnes*, contient en effet les dispositions suivantes :

« Les Cagots ne se doivent mêler avec les autres hommes par familière conversation; il doivent avoir des habitations sé-

parées des autres personnes, et ne doivent se mettre devant les hommes et les femmes à l'église ni aux processions, sous peine majeure par chaque fois qu'ils feront le contraire.»

ART. V. « Il est prohibé à tous Cagots de porter des armes autres que celles dont ils ont besoin pour leurs offices (la cognée), sous singulières peines majeures, par chacune fois qu'ils feront le contraire, et les jurés auront la faculté de se saisir de leurs armes, lesquelles seront vendues au profit du seigneur du lieu et de la chose publique, par égales portions (1). »

C'est sous l'empire de ces dispositions, dont il est impossible de se rendre compte, que les Cagots ont continué de vivre. Bien qu'ils aient trouvé parfois des protecteurs généreux qui aient voulu détruire le préjugé dont ils étaient victimes, la haine qu'on leur portait restait toujours si puissante et tellement enracinée, qu'elle a triomphé de tous les efforts. Noguez, médecin du roi et de Béarn, s'établit leur champion. Il poussa le soin jusqu'à analyser leur sang, pour démontrer qu'il était sain et pur, et, dans un rapport authentique, il déclara qu'il avait trouvé ce sang *bon et louable*. Enfin, il fit remarquer que si l'on considérait la constitution de leur corps, elle était ordinairement forte, vigoureuse et pleine de santé. Tous ces efforts furent inutiles; les Cagots demeurèrent chargés de la même tache d'infamie, bien que l'on convint alors qu'aucune maladie ne les rendit justement odieux au peuple. Le temps seul et les progrès de la raison publique pouvaient vaincre ce déplorable préjugé.

(1) RUBRICA DE QUALITATZ DE PERSONAS :

4. Los Cagotz no se deben mesela ab los autres homis per familiaria conversacion; avans deben habita separatz deus autres personages: et no se miteran devant los homis et femnos, à la glisia ny processioos; à la pena de una ley mayor per cascuna vegada qui foran lo contrary.

5. Et es prohibit à toutz Cagotz no porta armas autres que aqueras qui han besouh per lors officis, suus pena de sengles leys mayors, per cascuna vegada qui faran lo contrary, et los juratz averan facultat de saysir de los armas, lasquoaus seran convertidos au proffieyt den senhor deu loc et de la causa publica, per egoalas portioos.

Les divers historiens méridionaux qui se sont occupés de l'histoire du Béarn se sont appliqués à rechercher quels pouvaient être les motifs de cette malédiction qui pesait sur ces peuplades éparses dans diverses provinces. Ils ont voulu remonter à l'origine des familles qu'ils voyaient dispersées au pied des Pyrénées : et parce que c'était autrefois là le siège de l'empire des Goths , trompés par une vaine consonnance , ils ont cherché à trouver dans les Cagots les derniers débris de cette nation puissante qui avait établi pendant plusieurs siècles son empire sur le midi de la France et la plus grande partie de l'Espagne ; ils ont voulu que les Cagots ne fussent que les débris de cette nation échappés aux désastres de la conquête des Arabes , et qui n'avaient pu fuir vers d'autres régions ; et ils ont cherché la cause du mépris où ils étaient tombés dans cette circonstance que les Goths avaient partagé l'erreur d'Arien , ajoutant que le traitement qui leur était réservé pouvait passer aussi pour la vengeance naturelle des cruautés qu'ils avaient sans doute commises pendant leur triomphe. Mais les Goths , après avoir rempli ces contrées de leur nom et du bruit de leur gloire , ne pouvaient pas être descendus à ce degré d'abaissement. La fortune , après les avoir favorisés si long-temps , avait pu finir par leur être contraire ; mais il n'était pas possible d'admettre que , par cela seul que leurs armes avaient cessé d'être victorieuses , ils eussent été voués à une infamie qu'ils n'auraient certainement pas soufferte. Un auteur recommandable , qui réfute cette origine attribuée aux Cagots , est cependant tombé dans une erreur semblable lorsqu'il suppose qu'ils pouvaient être un reste , non plus des Goths , mais des Sarrasins ; après qu'ils eurent été vaincus par Charles Martel. Ce serait d'abord attribuer à cette victoire si célèbre un effet qu'elle n'a point eu , car ce n'est point elle qui a opéré la destruction des Sarrasins ; elle a marqué le terme de leurs conquêtes et de leur puissance ; elle a préservé l'Europe de l'envahissement dont elle était menacée ; mais le midi de la France et notamment le Béarn n'en sont pas moins restés en leur pouvoir pendant près d'un siècle encore. S'il eût fallu d'ailleurs vouer à l'infamie tous les débris des nations qui , après avoir successivement passé sur notre territoire , ont dû céder la puissance à des conquérans plus heureux où serait le coin de terre

en France exempt d'une famille de Parias ? Mais ces historiens méridionaux ne se sont attachés à ces explications diverses , tirées des particularités propres à l'histoire du pays, que parce qu'ils voyaient les Cagots concentrés dans cette partie de la France, ignorant que dans une autre province on retrouvait les mêmes hommes condamnés à la même proscription , sans que l'on connût mieux le motif de la haine implacable dont ils étaient l'objet.

En effet , nous n'avons vu jusqu'ici les Cagots que dans le Béarn, la Navarre et les provinces environnantes ; d'où l'on pouvait conclure que c'était une même race d'hommes qui, originaire de ces contrées , s'était répandue dans le pays de Gascogne , sans toutefois dépasser les bords du fleuve. Mais , pendant qu'on les croyait circonscrits dans cette enceinte, et qu'on s'efforçait de trouver en eux les descendants des Goths ou des Sarrasins, voilà qu'on les retrouve dans la Basse-Bretagne , sous le nom de Caqueux, Cacous ou Caquins. Ce sont les mêmes hommes frappés , l'on ne sait pourquoi , des mêmes prohibitions ; on les voit désignés dans les anciens titres sous le nom de *Cacosi* ; défense leur est faite , comme aux Cagots de Béarn , d'avoir leurs habitations dans les mêmes lieux que les autres hommes , avec lesquels il ne leur était permis ni de boire ni de manger , toute relation leur étant interdite avec le reste du monde. Bien qu'ici on les soupçonne de judaïsme, l'on est forcé néanmoins de reconnaître qu'ils sont chrétiens ; car l'on annonce que s'ils se présentaient dans les églises paroissiales ou autres lieux où se célébrait l'office divin pour rendre leurs devoirs religieux , il en résultait des querelles graves et un scandale qu'il devenait nécessaire de réprimer ; pour quoi les statuts donnés en 1436 par l'évêque Rodulphe portent textuellement : « Nous avons prescrit que les dits » hommes , appelés Caqueux ou Cacous (*Cacosi*) doivent se » tenir pendant l'office divin et demeurer dans la partie basse » de l'église ; qu'ils n'aient pas la présomption de toucher les » saints calices ou autres vases sacrés , ni d'être admis au » baiser avant les autres hommes ; mais , après que tous les » autres auront été admis , les Caqueux pourront être égale- » ment admis à leur tour ; le tout sous peine de cent sols d'a- » mende. » En outre un règlement de 1474 leur défend « de

se montrer en public autrement que revêtus de la casaque rouge, et interdiction leur est faite de se livrer à d'autre occupation qu'à la fabrication des filets. » Ils ne pouvaient s'adonner à d'autre culture qu'à celle de leurs propres jardins. Cependant tel fut bientôt l'état de misère où ils se virent réduits, que l'on fut forcé, par humanité, de les admettre à prendre à loyer le terrain d'autrui; mais les conditions auxquelles on attachait cette faveur étaient tellement onéreuses, qu'il leur était presque impossible d'y satisfaire.

Ce que Noguez avait entrepris pour les Cagots de Béarn, Hévin, célèbre avocat, voulut l'exécuter aussi pour les Cacous de Bretagne; il s'adressa au parlement, et remontra combien il était odieux que, sous un prétexte vague de judaïsme ou d'insanité, on en vînt à frapper des hommes d'une réprobation semblable; il démontra que cette persécution, qui s'adressait à des hommes sains et valides, ne pouvait être tolérée; et, après plusieurs années de sollicitations, de soins et de démarches, il parvint à obtenir un arrêt du parlement qui remettait les Cacous en grâce. Mais que peut un arrêt de justice contre un préjugé populaire? Tant qu'il vécut, Hévin s'efforça de faire respecter une décision à laquelle il attachait sa gloire, à juste titre; mais il n'eut pas plus tôt fermé les yeux, que les Cacous perdirent, avec leur bienfaiteur, la protection du parlement; ils retonbèrent dès lors dans le même mépris, et, jusqu'au milieu du siècle dernier, ils n'avaient pu encore parvenir à vaincre l'horreur qu'ils n'avaient pas cessé d'inspirer aux autres Bretons.

Voilà donc une contrée dans laquelle n'ont jamais paru ni Goths ni Sarrasins, qui nous présente, sous une dénomination à peu près identique, les Cagots du Béarn!

Que l'origine des Cagots du Béarn et des Cacous de la Bretagne soit commune, ou, du moins, que les motifs de leur proscription soient les mêmes dans les deux pays, c'est ce qui ne saurait être douteux. Il existe dans la condition de ces hommes, et jusque dans leur dénomination, une ressemblance trop frappante pour que l'on puisse attribuer à un jeu du hasard une réunion de circonstances diverses si extraordinaires; mais peut-on admettre que ce résultat ait été produit par suite de quelques relations entre ces deux provinces? Et si

les Cacous de la Bretagne étaient, dans l'origine, des émigrés du Béarn, comment se fait-il qu'en changeant de contrée, ils ne soient pas parvenus à échapper aux malédictions qui partout se sont attachées à leurs pas ? Il faut désormais renoncer à trouver l'explication de cette énigme historique, à moins que quelque découverte heureuse ne vienne mettre en lumière des titres anciens, ignorés jusqu'à ce jour. Pour le moment, le plus sage est encore de s'en tenir à la déclaration des auteurs, qui, ne pouvant dire ce qu'étaient les Cagots, se sont bornés à énoncer ce qu'ils n'étaient pas ; et il faut conclure avec eux que les Cagots et les Cacous n'étaient ni des moines, ni des anachorètes, ni des lépreux, mais une certaine race d'hommes dévoués à la haine des autres hommes. Et c'est en France que cette race malheureuse a existé pendant des siècles, objet constant d'une haine qui ne s'est jamais ralentie ! c'est en France qu'ils ont dû traîner, aux yeux même de nos contemporains, le spectacle de leurs misères !

ALEXANDRE TEULET.



M. ALEXANDRE DUMAS.

L'éditeur des ouvrages dramatiques de M. Alexandre Dumas nous communique le manuscrit d'une préface dont l'auteur fera précéder son premier volume. Cette préface ressemble beaucoup à ces essais autobiographiques, à ces révélations intimes sur ses études et sa vie littéraire, que sir Walter Scott a placés en tête de chacun de ses poèmes et de ses romans dans la dernière édition de ses œuvres. M. de Chateaubriand a aussi rattaché à ses principaux écrits des notices du même genre. En ce temps de large publicité, où la curiosité du public, volontiers un peu indiscrete, semble faire un appel à *l'égotisme* des écrivains, ces confidences, les unes apologétiques, les autres moins modestes, ajoutent un attrait de plus à l'œuvre la plus populaire. Quant à nous, la préface de M. Al. Dumas nous a vivement intéressés. Selon les règles de notre critique, nous ne pouvons le dissimuler, ce jeune talent ne saurait être adopté dans son ensemble. Cependant, quoique ayant à grandir encore au théâtre même, où il est déjà de tous ses émules (s'il a beaucoup d'émules) celui qui a le plus osé et le plus heureusement osé, certes, sans trop d'amour-propre, M. Alexandre Dumas peut bien réclamer sa part des progrès que l'art dramatique a faits depuis dix ans. Il n'est donc aucun de ses lecteurs qui ne lui sache gré de nous raconter quels ont été ses tâtonnemens dans la carrière, ses luttes difficiles, ses premières espérances, son ambition plus hardie après un premier succès, son retour sur lui-même, et la direction de ses études. Je sais bien qu'on peut dire des poètes comme des femmes, que les plus sincères ne se peignent jamais qu'en buste. Il y a tou-

tefois dans le caractère de M. Alexandre Dumas une franchise tour à tour un peu glorieuse et un peu étourdie qui a un grand charme de naturel. Enfin, s'il faut le dire, M. Alexandre Dumas est depuis quelque temps dans une de ces situations particulières où il est de la loyauté de la critique, sinon de le défendre, du moins de lui ouvrir une large arène lorsqu'il se dit attaqué. Nos vœux sont pour lui, sans doute, mais il ne nous a pas choisis pour champions, et c'en est que pour représenter l'impartialité des simples spectateurs littéraires que nous citerons quelques extraits de cette curieuse autobiographie d'un de nos auteurs les plus aimés du public comme de ses amis.

« Je venais d'avoir vingt ans lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant, et me dit : — Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons pour payer nos dettes.

— Eh bien ! ma mère ?

— Eh bien ! mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste 255 francs.

— De rente ?...

Ma mère sourit tristement.

— En tout !... repris-je.

— En tout.

— Eh bien ! ma mère, je prendra ce soir les 55 francs, et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu, mon pauvre ami ?...

— J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre; Sébastiani, aussi puissant de son opposition que les autres le sont de leur faveur. Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, en a eu quelques-uns pour aides-de-camp, et les a vu passer presque tous sous ses ordres; nous avons la une lettre de Bellune qui constate que c'est à l'influence de mon père qu'il doit d'être rentré en faveur près de Bonaparte; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu que lui, Sébastiani, fit partie de l'armée d'Égypte; des lettres de Jourdan, de Kellerman, de Bernadotte même. Eh bien ! j'irai jusqu'en Suède, s'il le faut, trouver le roi, et faire un appel à ses souvenirs de soldat.

— Et moi, pendant ce temps-là, que deviendrai-je ?

— Tu as raison ; mais sois tranquille , je n'aurai pas besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi ce soir je pars.

— Fais ce que tu voudras , me dit ma mère en m'embrassant une seconde fois ; c'est peut-être une inspiration de Dieu. Et elle sortit.

Je sautai à bas de mon lit , plus fier qu'attristé des nouvelles que je venais d'apprendre. J'allais donc à mon tour être bon à quelque chose , rendre à ma mère , non pas les soins qu'elle avait pris de moi , c'était impossible , mais lui épargner ces tourmens journaliers que la gêne traîne après elle , assurer par mon travail ses vieilles années à elle , qui avait veillé avec tant de soin sur mes jours ; j'étais donc un homme , puisque l'existence d'une femme allait reposer sur moi. Mille projets , mille espoirs me traversaient l'esprit ; j'avais à la fois de la joie et de l'orgueil dans le cœur , cette certitude de succès , qui est une des vertus de la jeunesse , car elle prouve que les autres pourraient compter sur vous comme vous pourriez compter sur eux. D'ailleurs il était impossible que je n'obtinsse pas tout ce que je demanderais , quand je dirais à ces hommes dont dépendait mon avenir : ce que je vous demande , c'est pour ma mère , pour la veuve de votre ancien camarade d'armes , pour ma mère , ma bonne mère !

Oui , c'est une bonne mère que la mienne , si bonne , que , grâce à son amour pour moi , j'étais incapable de tout , excepté de me jeter dans le feu pour elle.

Car , grâce à cet amour excessif , elle n'avait jamais voulu me quitter , et lorsqu'on saura que je suis né à Villers-Cotterets , petite ville de deux mille âmes à peu près , on devinera tout d'abord que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'éducation : il est vrai que toutes celles qu'elle présentait sous ce rapport avaient été mises à contribution ; un bon et brave abbé , que tout le monde aimait et respectait , plus à cause de sa dilection et de son indulgence pour ses paroissiens , qu'à cause de son savoir , m'avait donné , pendant cinq ou six ans , des leçons de latin , et m'avait fait faire quelques bouts rimés français. Quant à l'arithmétique , trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer les quatre premières règles dans la tête : en échange , et sous tous les autres rapports , je possédais tous les avantages d'une éducation agreste , c'est-à-dire que je montais tous les chevaux , que je faisais douze lieues pour aller danser à un bal , que je tirais assez habilement

l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme Saint-Georges, et qu'à trente pas je manquais très-rarement un lièvre ou un perdreau.

Ces avantages, qui m'avaient acquis une certaine célébrité à Villers-Cotterets, devaient me présenter bien peu de ressources à Paris : en conséquence, après avoir gravement réfléchi et m'être mûrement examiné, je tombai d'accord avec moi-même que je n'étais bon qu'à faire un employé. Tous mes soins devaient donc tendre à me procurer une place dans ce qu'on appelle génériquement *les bureaux*.

Mes préparatifs faits, et la chose ne fut pas longue, je sortis pour annoncer à toutes mes connaissances que je partais pour Paris.

Je rencontrai dans la rue l'entrepreneur de diligences ; il m'aimait beaucoup, parce qu'il m'avait donné les premiers élémens du jeu de billard, et que j'avais admirablement profité de ses leçons. Il me proposa de faire la partie d'adieu : nous entrâmes au café ; je lui gagnai ma place à la diligence ; c'était autant d'économisé sur mes 53 francs.

Dans ce café se trouvait un ancien ami de mon père ; il avait, outre cette amitié, conservé pour notre famille quelque reconnaissance : blessé à la chasse, il s'était fait un jour transporter chez nous, et les soins qu'il avait reçus de ma mère et de ma sœur étaient restés dans sa mémoire.

C'était un homme fort influent dans le pays par sa fortune et sa réputation de probité. Quelques années auparavant, il avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy, son camarade de collège. Il m'offrit une lettre pour l'honorable député ; je l'acceptai, l'embrassai, et me remis en course.

J'allai dire adieu à mon digne abbé. Je m'attendais à un long discours moral sur les dangers de Paris, sur les séductions du monde, etc., etc... Le brave homme approuva ma résolution, m'embrassa, les larmes aux yeux, car j'étais son élève chéri ; et lorsque je lui demandai quelques conseils qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile, et me montra du doigt ces seules paroles : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on tefit.*

Le soir même, je partis, au grand désespoir de ma mère, qui ne m'avait jamais perdu de vue, mais qui se consola en pensant que mes 53 francs ne me mèneraient pas loin, et que par conséquent elle ne tarderait pas à me revoir.

Du reste, j'entrais dans le monde avec des idées de morale et de religion complètement faussées : j'étais moraliste et voltairien jusque dans le bout des ongles ; je mettais LE COMPÈRE MATHIEU et FAUBLAS au rang des livres élémentaires ; je préférais Pigault-Lebrun à Walter Scott ; enfin je faisais de petits vers, dans le style de ceux du cardinal de Bernis et d'Evariste de Parny. Mes opinions politiques seules étaient arrêtées depuis cette époque : elles étaient en quelque sorte instinctives : mon père me les avait léguées en mourant ; depuis lors, elles se sont rationalisées, mais n'ont subi aucun changement. Quant à mon goût pour la poésie légère, il venait peut-être de ce que je suis né dans la chambre où mourut Demoustier.

C'est pourtant avec moi cette valeur intrinsèque de qualités physiques et de connaissances morales que je descendis dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, convaincu que l'on calomniait la société, que le monde était un jardin à fleurs d'or, dont toutes les portes allaient s'ouvrir devant moi, et que je n'avais, comme Ali-Baba, qu'à prononcer le mot *sésame* pour fendre les rochers.

En conséquence, j'écrivis, le même soir, au ministre de la guerre pour lui demander une audience ; je lui détaillai mes droits à cette faveur ; je les appuyais du nom de mon père, qu'il ne pouvait avoir oublié, j'en appelais à l'ancienne amitié qui les avait unis, passant sous silence, et par délicatesse, les services rendus, mais dont une lettre du maréchal, qu'à tout hasard j'avais apportée avec moi, faisait preuve incontestable.

Je m'endormis là-dessus et fis des songes des MILLE ET UNE NUITS.

Le lendemain, j'achetai un *Almanach des vingt-cinq mille adresses*, et je me mis en course.

La première visite que je fis fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait bien vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Dumas ; mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils. Malgré tout ce que je pus lui dire, je le quittai au bout de dix minutes, paraissant très-peu convaincu de mon existence.

Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail ; quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée ; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et

ses canifs, une tabatière d'or, qu'il présentait tout ouverte au général, toutes les fois qu'il s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce d'une main que son arrière-consin Napoléon eût enviée pour la blancheur et la coquetterie, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et, comme le malade imaginaire, se remettait à arpenter la chambre, tantôt en long, tantôt en large. Ma visite fut courte; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation à devenir porte-tabatière.

Je rentrai à mon hôtel, un peu désappointé : les deux premiers hommes que j'avais rencontrés avaient soufflé sur mes rêves d'or et les avaient ternis. Je repris mon *Almanach des vingt-cinq mille adresses*; mais déjà ma confiance joyeuse avait disparu : j'éprouvais ce serrement de cœur qui va toujours croissant, au fur et à mesure que la désillusion arrive; je feuilletais le livre au hasard, regardant machinalement, lisant sans comprendre, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère et avec tant d'éloges, que je tressaillis de joie : c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte, sous les ordres de mon père. Je me jetai dans un cabriolet, et je me fis conduire rue du Faubourg-Montmartre, n° 4 : c'était là qu'il demeurait.

— Le général Verdier ? demandai-je au concierge.

— Au quatrième, la petite porte à gauche. — Je le fis répéter; j'avais bien entendu.

Pardieu, me disais-je tout en montant l'escalier, voilà au moins qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au suisse de l'hôtel Sébastiani. — *Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche.* — Cet homme-là doit se souvenir de mon père.

J'arrivai à ma destination. Le modeste cordonnet vert pendait près de la porte désignée : je sonnai avec un battement de cœur dont je n'étais pas le maître. J'attendais cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes.

J'entendis des pas qui s'approchaient; la porte s'ouvrit. Un homme d'une soixantaine d'années parut : il était coiffé d'une casquette bordée d'astracan, vêtu d'une veste à brandebourgs, et d'un pantalon à pieds; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs, et de l'autre un pinceau. Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes.

— Que désirez-vous, monsieur ? me dit-il.

— Présenter mes hommages au général Verdier. Mais probablement que je me trompe ?

— Non, non, vous ne vous trompez pas ; c'est ici. —

J'entrai dans un atelier.

— Vous permettez, monsieur ? me dit l'homme à la casquette en se remettant à un tableau de bataille, dans la confection duquel je l'avais interrompu.

— Sans doute ; et si vous voulez seulement m'indiquer où je trouverai le général... —

Le peintre se retourna.

— Eh bien ! mais pardieu ! c'est moi, me dit-il.

— Vous ?... — Je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise, qu'il se mit à rire.

— Cela vous étonne de me voir manier le pinceau, n'est-ce pas ? me dit-il, après avoir entendu dire, peut-être, que je maniais assez bien le sabre ? Que voulez-vous, j'ai la main impatiente, et il faut que je l'occupe à quelque chose. Maintenant, que me voulez-vous, voyons ?

— Général, lui dis-je, je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Égypte, d'Alexandre Dumas.

Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement, puis, au bout d'un instant de silence :

— C'est... vrai, me dit-il, vous êtes tout son portrait. —

Deux larmes lui vinrent en même temps aux yeux, et jetant son pinceau, il me tendit une main que j'avais plus envie de baiser que de serrer.

— Eh ! qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon, continuait-il ; car, si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais quel village ?...

— C'est vrai, général ; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres.

— Deux chansons dont je sais l'air, murmura-t-il.

— Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour comme elle m'a nourri jusqu'à présent.

— C'est bien fait ! mais une place n'est point chose facile à obtenir par le temps qui court ; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon.

— Mais, général, j'ai compté sur votre protection.

— Heim!... — Je répétais.

— Ma protection? — il sourit amèrement. — Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore tu ne seras pas un grand artiste si tu ne surpasses pas ton maître. Ma protection? Eh bien! je te suis très-reconnaissant de ce mot-là; car il n'y a peut-être que toi au monde qui puisse aujourd'hui s'aviser de me la demander.

— Comment cela?

— Est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite, sous prétexte de je ne sais quelle conspiration?.. de sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire, voilà une palette, des pinceaux, et une toile de 36.

— Merci, général, mais je ne sais pas faire un œil; d'ailleurs l'apprentissage serait trop long, et puis ma mère ni moi ne pouvons attendre.

— Que veux-tu, mon ami, voilà tout ce que je puis t'offrir... Ah! et puis la moitié de ma bourse; je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine. — Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me le rappelle, deux pièces d'or, et une quarantaine de francs en argent.

— Je vous remercie, général, je suis à peu près aussi riche que vous. — C'était moi qui avais à mon tour les larmes aux yeux. — Je vous remercie; mais vous me donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire?

— Oh! cela, tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu? — Il reprit son pinceau, et se remit à peindre.

— J'ai écrit au maréchal duc de Bellune.

Le général, tout en glaçant une figure de Cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par ces mots: « Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon... »

— J'ai encore, ajoutai-je répondant à sa pensée, une recommandation pour le général Foy, député de mon département.

— Ah! ceci c'est autre chose. Eh bien! mon enfant, je te conseille de ne pas attendre la réponse du ministre: c'est demain dimanche, porte ta lettre au général et sois tranquille, il te recevra bien. Maintenant veux-tu dîner avec moi? nous causerons de ton père.

— Volontiers, général.

— Eh bien ! laisse-moi travailler, et reviens à six heures.

Je pris aussitôt congé du général Verdier, et je descendis les quatre étages avec un cœur plus léger que je ne les avais montés ; les choses et les hommes commençaient à m'apparaître sous leur véritable point de vue ; et ce monde, qui m'avait été méconnu jusqu'alors, se déroulait à mes yeux tel que Dieu et le diable l'ont fait, brodé de bon et de mauvais, taché de pire.

Le lendemain je me présentai chez l'honorable général. Je fus introduit dans son cabinet. Il travaillait à son *Histoire de la Péninsule*. Au moment où j'entrai, il écrivait debout sur une de ces tables qui se lèvent ou s'abaissent à volonté ; autour de lui étaient épars, dans une confusion apparente, des discours, des cartes géographiques et des livres entr'ouverts.

Il se retourna, en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, avec la vivacité qui lui était habituelle, et arrêta ses yeux perçans sur moi. J'étais tout tremblant.

— Monsieur Alexandre Dumas?... me dit-il.

— Oui, général.

— Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes ?

— Oui, général.

— C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose ? j'en serais heureux.

— Je vous remercie de votre intérêt. J'ai à vous remettre une lettre de M. Danré (1).

— Oh ! ce bon ami !... Que fait-il ?

— Il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection.

— Pour quelque chose ! — en décachetant la lettre, — dites pour tout. Savez-vous, continua-t-il tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs, corps pour corps, honneur pour honneur ? J'espère que ma nomination ne lui aura pas valu trop de reproches. Voyons ce qu'il me dit. — Il se mit à lire. — Ah ! il vous recommande à moi avec instance ; il vous aime donc bien ?

(1) C'est effectivement à M. Danré que je dois d'être ce que je suis, en supposant que je sois quelque chose. On m'excusera donc de le nommer ; la reconnaissance est indiscreète.

— Comme son fils.

— Eh bien, voyons alors. — Il vint à moi. — Que ferons-nous de vous ?

— Tout ce que vous voudrez, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

— Oh ! pas à grand'chose.

— Voyons : que savez-vous, un peu de mathématiques ?

— Non, général.

— Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique ? — Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais la rougeur me monter au visage et la sueur me couler sur le front ; c'était la première fois qu'on m'amenait ainsi mon ignorance face à face...

— Non, général, répondis-je en balbutiant. — Il s'aperçut de mon embarras.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec ?

— Un peu.

— Parlez-vous quelques langues vivantes.

— L'italien assez bien, l'allemand assez mal.

— Je verrai à vous placer chez Laffitte alors. Vous vous entendez en comptabilité ?

— Pas le moins du monde. — J'étais au supplice ; lui-même souffrait visiblement pour moi. — Oh ! général, lui dis-je avec un accent qui parut l'impressionner, mon éducation est complètement faussée, et, chose honteuse ! je m'en aperçois d'aujourd'hui seulement ; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre ?

— Oh ! je n'ai rien, répondis-je écrasé par le sentiment de mon impuissance.

Le général réfléchit un instant.

— Donnez-moi votre adresse, me dit-il, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous.

Il me présenta de l'encre et du papier ; je pris la plume avec laquelle cet homme venait d'écrire. Je la regardai, toute mouillée qu'elle était encore, et je la posai sur le bureau.

— Eh bien !...

— Je n'écrirai pas avec votre plume, général ; ce serait une profanation.

— Que vous êtes enfant ! Tenez, en voilà une neuve.

— Merci. — J'écrivis, le général me regardait faire. A peine eus-je écrit quelques mots qu'il frappa dans ses deux mains.

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il.

— Pourquoi cela ?

— Vous avez une belle écriture.

Je laissai tomber ma tête entre mes deux mains, je n'avais plus la force de la porter. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais ! Ce brevet d'incapacité, oh ! il était bien à moi. Une belle écriture !

Je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire, c'était un avenir. J'avais une belle écriture... je me serais volontiers fait couper le bras droit.

Le général Foy continua sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi.

— Écoutez, je dine aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous : mettez-vous là ! il m'indiqua un petit bureau ; faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez.

J'obéis avec une humilité ponctuelle, qui eût été pour moi une grande recommandation près de mon futur chef de bureau, s'il avait pu me voir.

Lorsque j'eus fini, le général Foy écrivit quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne, et m'humiliait cruellement ; puis il plia la pétition, la mit dans sa poche, et me tendant la main en signe d'adieu, m'invita à venir déjeuner le lendemain avec lui.

Je rentrai à mon hôtel, et j'y trouvai une lettre timbrée du ministre de la guerre. Jusqu'à présent la somme du mal et du bien s'était répartie sur moi d'une manière impartiale ; la lettre que j'allais décacheter allait définitivement faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Le ministre me répondait que n'ayant pas le temps de me recevoir, il m'invitait à lui exposer par écrit ce que j'avais à lui dire ; le plateau du mal l'emportait.

Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciement qu'il avait autrefois écrite à mon père, son général en chef ; mais

que ne pouvant avoir l'honneur de le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie.

Je m'acheminai le lendemain vers l'hôtel du général Foy, qui était redevenu mon seul espoir. Il m'aborda avec une figure riante qui me parut de bon augure.

— Eh bien ! me dit-il, votre affaire est faite.

— Comment ?

— Oui, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans, comme sur-numéraire, aux appointemens de 1,200 francs. Ce n'est pas grand'chose ; mais c'est à vous de bien travailler.

— C'est une fortune. Et quand serai-je installé ?

— Aujourd'hui même, si vous le voulez.

— Et comment se nomme mon chef ?

— M. Oudard. Vous vous présenterez chez lui de ma part.

— Permettez-vous que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère ?

— Oui, mettez-vous là, vous trouverez ce qu'il vous faut.

Je lui écrivais de vendre tout ce qui nous restait, et de venir me rejoindre ; 1,200 francs par an me paraissaient une somme inépuisable. Lorsque j'eus fini, je me retournai vers le général ; il me regardait avec une expression de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié. Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Il se mit à rire.

— Il y a un fond excellent chez vous, me dit-il ; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis ; étudiez !

— Oui, général, je vais vivre de mon écriture ; mais je vous promets de vivre un jour de ma plume.

— En attendant, déjeunons, il faut que j'aille à la chambre.

Un domestique apporta une petite table toute servie dans le cabinet ; nous déjeunâmes tête à tête. Aussitôt le déjeuner fini je quittai le général. Je ne fis que deux bonds de la rue du Mont-Blanc au Palais-Royal ; décidément la balance du bien reprenait le dessus.

M. Oudard me reçut avec une affabilité si grande, que je vis bien que ce n'était pas à mon mérite personnel que je le devais ; il m'installa dans un bureau où travaillaient déjà deux autres jeunes gens, qui devinrent dès lors mes camarades, et qui aujourd'hui sont mes amis.

Je songeai aussitôt à tenir ma promesse et à étudier sérieuse-

ment. Je savais assez de latin pour suivre seul les études de cette langue. J'achetai, avec ce qui me restait de mes 53 fr., un Juvénal, un Tacite et un Suétone. J'avais toujours eu beaucoup de goût pour la géographie, je me fis une récréation de son étude. Je connaissais un jeune médecin, je le priai de me conduire à la Charité pour y suivre un cours de physiologie : lui-même était bon physicien et bon chimiste, il se fit aider par moi dans ses opérations, et j'appris bientôt de ces deux sciences ce qu'il est nécessaire à un homme du monde d'en savoir. Ma constitution de fer me permettait de suppléer par le temps que je prenais sur la nuit, au temps qui me manquait le jour : bref, un changement complet s'opéra dans mon existence matérielle et morale ; et, lorsqu'au bout de deux mois ma mère arriva, elle me reconnut à peine, tant j'étais devenu sérieux.

Alors commença cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. Occupé huit heures par jour à mon bureau, forcé d'y revenir, chaque soir, de 7 heures à 10 heures, mes nuits seules étaient à moi. Ce fut pendant ces veilles fiévreuses que je pris l'habitude, conservée toujours, de ce travail nocturne qui rend la confection de mon œuvre incompréhensible à mes amis même, car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure ni dans quel temps je l'accomplis.

Cette vie intérieure, qui échappait à tous les regards, dura trois ans, sans amener aucun résultat visible, sans que je produisisse rien, sans que j'éprouvasse même le besoin de produire. Je suivais bien avec une certaine curiosité les œuvres théâtrales du temps dans leurs chutes ou dans leurs succès ; mais comme je ne sympathisais ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, je me sentais seulement incapable de produire rien de pareil, sans deviner qu'il existât autre chose que cela, m'étonnant seulement de l'admiration que l'on partageait entre l'auteur et Talma, admiration qu'il me semblait que Talma avait le droit de revendiquer pour lui tout seul.

Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent HAMLET ; je ne connaissais que celui de Ducis : j'allai voir celui de Shakspeare.

Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un

monde tout entier, dont il n'avait aucune idée; supposez Adam s'éveillant après sa création, et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain, un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés, la femme, belle, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte.

Oh! c'était donc cela que je cherchais, qui me manquait, qui me devait venir! c'étaient ces hommes de théâtre, oubliant qu'ils sont sur un théâtre; c'était cette vie factice, rentrant dans la vie positive, à force d'art; c'était cette réalité de la parole et des gestes, faisant des acteurs des créatures de Dieu, avec leurs vices, leurs vertus, leurs passions, leurs faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux. — O Shakspeare! merci. — O Kemble et Smithson! merci, merci à mon Dieu! merci à mes anges de poésie!

Je vis aussi OTHELLO, ROMÉO, SHYLOCK, VIRGINIUS, GUILLAUME TELL; je vis Macready, Kean, Young; je lus, je dévorai le théâtre étranger, et je reconnus que, dans le monde théâtral, tout émanait de Shakspeare, comme, dans le monde réel, tout émane du soleil; que nul ne pouvait lui être comparé; car il était aussi dramatique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Goëthe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses ouvrages, à lui seul, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis. Je reconnus enfin que c'était l'homme qui avait le plus créé, après Dieu.

Dès lors ma vocation fut décidée; je sentis que cette spécialité, à laquelle chaque homme est appelé, m'était offerte; j'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je me lançai hardiment vers l'avenir, contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Cependant je ne m'abusais pas sur les difficultés de la carrière que j'embrassais; je savais que, plus que toute autre, elle exigeait des études profondes et spéciales, et que, pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut longuement étudier la nature morte. Je pris donc, les uns après les autres, ces hommes de génie qui ont nom Shakspeare, Corneille, Molière, Calderon, Goëthe et Schiller; j'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits en-

tières, j'allai jusqu'au cœur chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et je reconnus avec quel artifice ils modelaient ces chairs différentes, destinées à recouvrir des ossemens qui sont tous les mêmes.

Car ce sont les hommes, et non pas l'homme, qui inventent ; chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté quelque parcelle à la somme des connaissances humaines qu'il lègue à ses fils. — Une étoile à la voie lactée.

Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put point ou n'osa point l'inventer, il le fit à son image.

C'est ce qui faisait dire à Shakspeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans quelque auteur contemporain :

« C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne. »

C'est ce qui faisait répondre à Molière, plus naïvement encore, lorsqu'on lui faisait le même reproche :

« Je prends mon bien où je le trouve ! »

Et Shakspeare et Molière avaient raison, car l'homme de génie ne vole pas, il conquiert ; il fait de la province qu'il prend une annexe de son empire ; il lui impose ses lois, il la peuple de ses sujets, il étend son sceptre d'or sur elle, et nul n'ose lui dire en voyant son beau royaume : — Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. — Sous Napoléon, la Belgique était France. — La Belgique est au'ourd'hui un état séparé. — Léopold en est-il plus grand, ou Napoléon plus petit ?

Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, génie à part, on me fait aujourd'hui la même guerre que l'on faisait à Shakspeare et à Molière ; parce qu'on en vient à me reprocher jusqu'à mes longues et persévérantes études, parce que, loin de me savoir gré d'avoir fait connaître à notre public des beautés scéniques inconnues, on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiats. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à ce récit fait avec verve et

franchise : il serait injuste de juger M. Alexandre Dumas par d'autres ouvrages que ceux où, affranchi de toute collaboration, il est *lui* et rien que *lui*, avec ses défauts, mais avec toutes ses qualités. L'auteur d'HENRI III, de CHRISTINE, de CHARLES VII, d'ANTONY, etc., a déjà beaucoup fait pour sa réputation, et nous le louerions davantage si nous n'étions de ceux qui attendent de lui mieux encore. Sa meilleure réponse à ses critiques et à ses rivaux ne tardera pas à paraître.

REVUE DE PARIS.



L'ANGE DE SAINT-JEAN.

La muerte es vitoria
Do vive aficion,
Que espera haber gloria
Quen sufre paçion
Mas vale prision
De tales dolores
Que estan sin amores.
(JUAN DE LA ENCINA.)

I.

C'était le jour de la Fête-Dieu : cent jeunes filles vêtues de blanc, la tête couverte d'un voile, portant à la main un beau cierge de cire blanche à poignée de velours rouge frangée d'or, l'air recueilli et pourtant heureux, rentraient dans la petite église de Saint-Jean en chantant des hymnes à Dieu. Plusieurs de ces jeunes filles étaient décorées d'une écharpe bleu céleste qui se croisait sur leur poitrine. Une d'elles portait une riche bannière où l'on voyait une belle image de la Vierge, et toutes ensemble chantaient des cantiques en l'honneur de la mère de Dieu ; car ces jeunes filles aux écharpes bleues étaient de la confrairie du Rosaire. Elles avançaient sur deux lignes, et suivaient une d'elles qui portait la sainte bannière, bien fière et bien glorieuse de sa charge ; elles avançaient vers la chapelle de la Vierge, chantant et priant comme une troupe d'anges, tandis que les prêtres officiaient à l'autel, que l'encens tournoyait en

spiraies bleuâtres autour des chandeliers d'or du tabernacle , et que les jeunes enfans de chœur jonchaient le sol de fleurs fraîchement effeuillées. Une grande foule regardait la sainte cérémonie , et dans cette foule il n'était personne qui ne fût touché à l'ame en voyant ces jeunes fronts penchés vers la terre, et pourtant si purs !..... si dignes de s'élever et de regarder au ciel !

Parmi ces jeunes filles une sur toutes les autres forçait l'attention curieuse à s'arrêter à elle : c'était celle qui portait la bannière. Sa mise était pourtant bien simple ; son voile et sa robe d'une mousseline et d'une percale bien ordinaires , et ses cheveux d'un noir de velours étaient seulement partagés en bandeau sur son front , d'un blanc mat comme l'ivoire. Mais sa robe était bien faite , les plis de son voile tombaient gracieusement sur des formes à peine développées , mais sveltes et élégantes ; et lorsque , dans un moment de ferveur , elle rejetait son voile en arrière par un léger mouvement pour regarder au ciel , alors du milieu des plis de ce voile blanc se dégageait un profil admirablement beau. C'était le galbe le plus régulier qu'un statuaire pût prendre pour modèle. Toutes les lignes en étaient parfaites , et l'expression tout à la fois inspirée et naturelle de ses grands yeux noirs , dont les épaisses paupières traçaient une ligne d'ombre sur des joues habituellement pâles , achevait l'enchantement.

Cette jeune fille se nommait Marguerite Bernard. Sa mère était une pauvre ouvrière dont chaque journée de travail avait été jusqu'alors presque insuffisante pour subvenir à leurs besoins..... et pourtant parmi toutes ces mères qui entouraient l'autel elle était peut-être la plus heureuse... En ce moment du moins elle en était bien certainement la plus fière , en voyant sa Marguerite si belle... si admirée et si pure... Un châle de l'Inde ne l'enveloppait pas... une voiture blasonnée ne l'attendait pas à la porte ; et quand vint le moment de la quête le denier de la veuve fut la seule offrande de la pauvre ouvrière ; mais elle demeura haut placée à côté de l'orgueil prodigue , car elle ne fut pas humiliée en voyant rouler son obole parmi les pièces d'or... Elle savait que Dieu aime et élève les humbles quand ils sont bons par le cœur.

. L'office du soir était terminé. Le *Salve* , *regina* résonnait

encore sous les voûtes basses et les petites arcades de l'église de Saint-Jean... et le saint-sacrement exposé sur l'autel brillait de mille feux que le soleil couchant multipliait encore à l'infini... La statue de la Vierge paraissait ainsi dans une gloire toute divine..... Marguerite, prosternée devant elle, priait avec une dévotion particulière et dans une sorte d'extase. Ces chants, ces fleurs, leur parfum, cet encens... toute cette fête où elle-même apportait un cœur pur de toute souillure lui semblait une de ces joies du ciel promises à ses élus par le Seigneur, et dont ils doivent jouir sans mesure ! Alors les yeux de la jeune chrétienne se troublèrent, et son ame se perdit dans une sainte vision.

— Mon Dieu, murmurait la pieuse enfant en serrant fortement ses mains l'une contre l'autre, mon Dieu, appelez-moi donc à vous avec ma mère en ce moment !...

— Marguerite Bernard, dit une voix.

Elle tressaillit... elle crut être exaucée. Elle releva sa tête frémissante. C'était le curé qui avait parlé. Il était sur la dernière marche de l'autel, et tenait une bourse dans sa main.

— Marguerite Bernard, dit-il d'une voix forte, une de vos sœurs du Rosaire vient de me remettre une somme de 300 francs pour la donner à la jeune fille de ma paroisse que j'en jugerai le plus digne.

Il s'arrêta et regarda autour de lui avec complaisance, puis il poursuivit :

— Beaucoup le méritent comme vous, Marguerite ; mais parmi elles vous êtes la plus pauvre, et conséquemment la première en droit pour être choisie... Prenez donc cette bourse, mon enfant, et que cette récompense de votre bonne conduite vous engage à y persévérer, non pour l'amour de l'or, mais pour celui de la vertu...

Et le curé remit la bourse à Marguerite.

D'abord elle crut rêver ; mais lorsqu'au travers des mailles vertes du filet elle vit briller les pièces d'or, elle pensa avec une sainte joie que Notre Dame l'avait prise en pitié et lui faisait un don..... Elle s'agenouilla pour recevoir la bourse de la main du curé, puis, tout émue, rouge, palpitante d'un céleste amour, elle fut tout aussitôt porter la riche aumône à sa mère.

Oh! ce fut alors que la pauvre femme oublia tout-à-fait sa misère à la vue de cet or... de cet or doublement précieux que lui valait la vertu de son enfant. Alors la pauvre mère crut aussi que le Dieu de miséricorde la recevait en sa grâce.

Avant de sortir de l'église Marguerite fut présentée à sa bienfaitrice. C'était la fille du maréchal d'Alleville. Elle avait fait sa première communion à Saint-Jean avec Marguerite, et depuis elle avait continué à venir à cette petite église, parce que les souvenirs de première communion ont un charme qui ne s'efface jamais du cœur, et que la religion de M^{lle} d'Alleville était toujours aussi fervente. Elle n'était pas jolie, mais elle était pieuse et bonne; en voyant Marguerite, elle l'admira; en connaissant son malheur elle la plaignit, et de ce moment Marguerite et sa mère eurent une protectrice.

Marguerite était plus qu'une autre femme capable de comprendre tout ce que le cœur peut faire de grand et de généreux. Sous une enveloppe frêle et délicate, cette jeune fille avait une âme forte, mais forte seulement pour aimer. Jusque là Dieu et sa mère avaient été les seules affections de sa vie. Soigner sa mère malade, travailler et prier, voilà, jusqu'au moment où M^{lle} d'Alleville l'avait prise en pitié, quel avait été l'emploi de ses heures de jeune fille. Aussi dans la paroisse était-elle citée pour exemple dans toutes les familles. Ses vertus l'y faisaient estimer, son excellente beauté la faisait admirer. C'est ainsi que d'un accord commun elle reçut le surnom de L'ANGE DE SAINT-JEAN.

Mais lorsque M^{lle} d'Alleville porta l'aisance dans cette pauvre chambre où si long-temps la mère avait pleuré sur la fille et la fille sur la mère, alors un nouveau sentiment se développa dans l'âme de Marguerite..... elle aima la bienfaitrice de sa mère comme un ange du ciel. Quand elle parlait d'elle, son front pâle se colorait, son œil devenait humide, et souvent à l'église, lorsque toutes deux étaient agenouillées dans cette même chapelle de la Vierge où pour la première fois le bonheur s'était présenté à la pauvre fille, Marguerite se surprenait disant des paroles pieuses sur la tête de celle qui était maintenant pour elle plus qu'une créature humaine.

C'est ainsi que s'écoulèrent deux années. Marguerite avait dix-huit ans. Dans le courant du troisième hiver, M^{me} Bernard

fut prise par une paralysie qui la priva de ses deux jambes. La fille fut alors pour la mère infirme la plus soigneuse des gardes. M^{lle} d'Alleville entoura la malade de soins et de secours ; mais ce qu'elle ne pouvait donner , ce que l'or est impuissant à procurer aux heureux de la terre , Marguerite le trouvait dans son cœur pour le prodiguer à sa mère. C'était une constante occupation d'elle , toujours une nouvelle pitié pour une nouvelle douleur , toujours un sourire pour une de ces impatiences de malade qui sont si pénibles pour celle qui les éprouve... et pourtant Marguerite souffrait aussi. Ses nuits étaient sans sommeil , ses jours sans repos... Souvent elle se cachait pour pleurer , car elle voyait bien que la vie de sa mère était menacée. Dès qu'elle avait un moment de liberté , elle courait à Saint-Jean , entrait dans la chapelle de la Vierge , se mettait à genoux devant l'image , et puis priait avec sanglots , en lui demandant de lui conserver sa mère. Pauvre enfant ! elle sentait qu'en effet son bonheur de jeune fille était attaché à sa vie.

Le père de Marguerite n'était pas riche ; il était autrefois sergent dans la garde impériale , et un des vieux grognards qui , après avoir traversé les guerres de l'Italie , de l'Égypte et de l'empire , refusèrent en 1815 de prendre du service dans un autre corps que leur immortelle phalange. Pour lui la France n'existait plus... il demanda sa retraite.

— Et comment vivrons-nous ? dit sa femme en lui montrant le berceau où dormait Marguerite.

Le vétéran ne répondit rien.... Il regarda son enfant , puis sa femme... puis encore son enfant.

— Je travaillerai , dit-il enfin d'une voix sourde et brisée. Et sa femme le vit sortir presque avec peur , tant il était blême et tremblant.

Il ne rentra que le soir : il était toujours aussi pâle , mais il était plus calme. Il avait trouvé de l'ouvrage dans un atelier de menuiserie ; et le maître de l'atelier , ancien capitaine de la grande armée , lui avait fait la promesse de l'employer tout l'hiver.

Ce fut vers ce temps que Bernard apprit la mort de son frère. Ce frère était matelot et brave comme lui. Il laissait une petite fille , âgée de six ans , orpheline , car elle avait aussi perdu sa mère , et sans aucune ressource. Quelques parens éloignés se chargèrent de la conduire à Paris ; et un soir d'hiver un enfant

fut déposé à la porte du logis de Bernard avec une lettre et un paquet renfermant seulement quelques hardes.

— Sois bénie , mon enfant , dit le vieux soldat en étendant la main sur la tête de la fille de son frère , sois la bienvenue sous le toit de ton pauvre parent !..... tu es du sang de mon père , sois bénie !

Il remit la petite Louise aux bras de sa femme , et c'est ainsi que , loin de murmurer contre la Providence , il semblait la remercier de cet accroissement de famille. Cependant ses forces étaient bien affaiblies , il avait été souvent blessé par l'ennemi , et chacun de ses pauvres membres était endolori. Il résistait à la souffrance , car il fallait nourrir sa femme , ses enfans ; et Bernard , dans sa rustique loyauté de cœur , ne comprenait pas qu'une autre main que celle d'un père et d'un mari pût leur donner du pain. C'est dans des positions semblables qu'il faut étudier le peuple ouvrier ; il est sublime à observer.

Le pain qu'on gagne à la sueur de son front est plus précieux qu'un autre , et la distribution qu'on en fait , sans être pesée par une main avare , se ressent quelquefois de la peine qu'on éprouve à le gagner. Cependant Bernard ne fit pas même la réflexion pour lui que ses forces , comme je viens de le dire , commençaient à faiblir et à devenir insuffisantes pour subvenir aux besoins de sa propre famille. Louise était la fille de son frère : c'était sa fille aussi ; car ce qui dans la haute classe est appelé *préjugé* (je veux parler des sentimens sacrés , des liens de famille) est encore dans toute sa verdeur parmi le peuple ouvrier.

— Tu auras froid , faim et soif avec nous , pauvre petite , dit le brave homme ; et puis aussi , si jamais nous devenons heureux , tu le seras avec nous.

Mais des jours plus prospères ne devaient pas revenir pour le vieux soldat.... Un soir , il rentra chez lui morne et pâle : il repoussa sa Marguerite , lorsqu'elle vint l'embrasser ; il gémissait sourdement. Le sergent de la garde impériale venait d'être frappé au cœur par une de ces paroles qui tuent un homme comme lui : l'empereur ÉTAIT MORT!... Bernard ne pleurait pas cependant. Il aurait bien voulu pleurer , car il souffrait beaucoup ; mais il se coucha et ne se releva plus.

Sa mort laissait sa veuve dans la misère ; toutefois elle avait le cœur trop haut pour se plaindre. A qui d'ailleurs ? Elle fit comme son mari , elle travailla pour elle et pour les deux pauvres petites créatures que Dieu lui remettait entre les mains , et dont maintenant , sur la terre , elle était la seule providence. Bientôt elles furent en état de l'aider ; et Marguerite , délirante de bonheur , vint apporter un jour à sa mère le prix de son premier travail.

Si la tendresse de M^{me} Bernard eût été plus éclairée , elle aurait découvert dans ce seul instant tout l'avenir de sa fille. Elle était là , à genoux sur le carreau , devant le fauteuil de la paralytique , lui tenant les deux mains dans les siennes , dans les sicnes qui étaient froides et si tremblantes que les pièces d'argent s'échappaient de ses doigts. Elle regardait sa mère avec une impression qu'on ne peut décrire , parce que toutes les fois qu'il faut peindre les mouvemens du cœur , les mots sont insuffisans. Elle-même ne pouvait parler ; et lorsqu'à travers ses deux lèvres palpitantes elle jetait quelques paroles confuses , on distinguait seulement le nom de sa mère et celui de Dieu. Que seraient donc un jour les passions dans ce cœur de jeune fille ? Quel avenir était réservé à une ame aussi passionnée ? Il n'y avait que de l'effroi à recueillir d'une telle enquête , et sa mère fut peut-être heureuse de son aveuglement.

II.

Après tout ce que Bernard et sa femme avaient fait pour leur nièce , ils étaient en droit d'espérer que la plus simple , mais aussi la plus douce récompense d'un bienfait , leur serait accordée par elle : c'était sa reconnaissance. Ils avaient tous deux une loyauté de cœur qui les trompait souvent et les rendait malheureux , parce que , malgré tout ce que peut dire la raison , une illusion détruite est un bonheur de moins. Dans cette circonstance , la déception fut entière ; mais M^{me} Bernard en eut toute l'amertume. Il semblait que Louise eût voulu attendre que le bienfait fût complet pour que l'ingratitude le fût aussi.

C'est une affreuse douleur que celle qui est causée par un

ingrat!... Il ne sait jamais, lui, le mal qu'il fait; car jamais il ne fait de bien. Le cœur assez méchant pour renier celui dont il fut l'obligé ne rend service que par vanité ou par intérêt, et alors, s'il est trompé, il a dû s'y attendre.

Louise avait aussi apporté son salaire à sa tante; mais c'était plutôt pour accomplir un devoir qu'on l'aurait blâmée de n'avoir pas rempli que pour obéir à un mouvement du cœur. Il était facile de juger combien la jeune fille avait peu de reconnaissance; mais ce qui était surtout visible depuis quelques mois, c'était la jalousie que lui causaient la beauté de Marguerite et ce concert de louanges qui environnait la jeune fille. Cette dernière raison était surtout un obstacle à ce que Louise remplît plus long-temps auprès de sa tante les devoirs les moins sévères. La protection accordée seulement à Marguerite par M^{lle} d'Alleville, et dont Louise semblait exclue, acheva de la déterminer à ce que depuis long-temps elle projetait de faire, et quelques jours après la Fête-Dieu Louise vint déclarer à sa tante qu'elle allait cesser de lui être à charge, et qu'elle entrait dans une maison pour y être à l'année, comme couturière. M^{me} Bernard ne sentit d'abord que le chagrin de se séparer d'une enfant qu'elle avait élevée, et précisément au moment où ses soins lui devenaient plus utiles. Mais Marguerite, avec cet instinct du cœur qui trompe rarement, vit plus loin dans cet événement, et elle eut l'âme ulcérée de la conduite de l'orpheline que son père avait élevée en se privant pour elle de ce qui était nécessaire à sa vie. Elle ne fit donc aucune tentative pour la retenir, et Louise quitta sans pleurer l'asile qui avait protégé son enfance abandonnée, pour aller chez une étrangère, laissant Marguerite veiller, travailler et souffrir seule.

Un matin, M^{lle} d'Alleville entra chez ses protégées; ce n'était pas un événement extraordinaire, parce qu'elle faisait presque tous les jours des visites de charité, et que Marguerite et sa mère étaient les premières sur sa liste; mais l'altération du visage de leur protectrice frappa à l'instant même les deux femmes. Marguerite devint plus pâle, et ne put que regarder M^{lle} d'Alleville: celle-ci lui sourit doucement.

— Je quitte Paris, Marguerite... Je quitte la France même ajouta-t-elle avec un léger tremblement dans la voix, et ce

fut le seul signe apparent qu'elle donna de l'agitation qui était au-dedans d'elle.

— Vous partez !... s'écria la jeune fille... et tout son corps trembla : le départ de M^{lle} d'Alleville lui semblait un malheur plus grand que ce malheur ne devait l'être en effet.

— Mon père est nommé à l'ambassade de... et je dois le suivre, dit M^{lle} d'Alleville; mais quoique éloignée, je n'en veillerai pas moins sur vous, ma *Paquerette*, ajouta-t-elle avec un mélancolique sourire.

Ce nom de *Paquerette*, elle l'avait donné par amitié à la jeune et belle fille qu'elle aimait tendrement. Elle lui dit qu'elle avait laissé ses ordres à M^{me} Baudran, la femme de charge de sa mère, pour qu'elle fût pour elle ce qu'elle était elle-même.

— Ah! mademoiselle, dit Marguerite en pleurant, comment pouvez-vous parler ainsi ?

M^{lle} d'Alleville ne dit rien, quoiqu'elle souffrît beaucoup de ce départ; mais il lui fallait obéir à son père, et dès lors elle ne murmurait pas. Elle avait une piété éclairée, ne traduisait pas la religion suivant les convenances du moment; elle connaissait vraiment les devoirs que cette religion impose, et ne capitulait surtout jamais avec sa conscience. Elle comprenait ensuite que son intérêt n'était pas tout dans sa vie, et ce qu'on aimait surtout en elle, c'était ce remploiement sur elle-même, cette abnégation de son bonheur, en évitant même de laisser deviner cette abnégation. Avec tous les avantages que le monde réclame de ceux qui vivent chez lui, elle semblait ignorer qu'elle en eût un seul. Tout cela traversait sa vie; parlant bas, faisant si peu de bruit que si les autres n'avaient parlé *haut* et n'en eussent fait pour elle, la noble fille serait arrivée inconnue au terme de sa route. Mais tant d'amis l'aimaient, tant de voix la proclamaient bonne, tant de pauvres la bénissaient !.. Et puis cet esprit qui parlait bas était si fin, si aimable !... Les talens qu'elle n'avait que pour elle étaient si supérieurs, qu'en vérité il se formait de tout cela un tout qui composait une femme charmante. Aussi un jour, un de ses amis, entendant discuter sur son visage, car en effet elle n'était pas jolie, dit très-naïvement aux autres :

— Mais, je vous prie, pourquoi donc serait-elle jolie? elle n'en a pas besoin.

Et c'était vrai.

Ce charme d'une grande douceur unie à une vraie supériorité avait produit son effet sur Marguerite ; d'abord elle ne comprit M^{lle} d'Alleville que par instinct , et puis aussi elle céda à cette puissance de la vraie beauté qui est si active dans ses impressions ; ensuite elle vit la femme avec toutes ses perfections , quand son œil , plus accoutumé à ce nouveau jour , put regarder dans l'ame si pure de sa jeune bienfaitrice : aussi l'aima-t-elle avec amour, avec respect, avec tous les sentimens qui sont dans le cœur d'une femme.

Oh ! comme elle souffrit , Marguerite , le jour où la rue Saint-Lazare retentit du bruit que faisaient les piaffemens de vingt chevaux de poste , attelés aux voitures de voyage , qui allaient emmener sa noble patronne !... Elle était là dans cette cour , errant , comme une ame souffrante , au milieu de ce mouvement qui agite une maison au moment du départ de ses maîtres , et ne voyant rien que la fenêtre ouverte de la chambre de M^{lle} d'Alleville , qui passait elle-même avec agitation pour donner ses derniers ordres aux domestiques qu'elle laissait dans son hôtel.

Elle ne me voit pas , disait Marguerite , je voudrais pourtant bien lui dire adieu !... — Madame Albert , dit-elle à la première femme de chambre qui passait en ce moment , pourrais-je voir mademoiselle ?

— Oh ! impossible , mon enfant ! s'écria la femme de chambre d'un air d'importance , comment voulez-vous que mademoiselle se dérange pour vous parler ? — Jacques , donnez-moi donc ma chancelière , j'aurai trop froid aux pieds , si je ne l'emporte pas... C'était bon , voyez-vous , mademoiselle Marguerite , quand mademoiselle n'avait rien à faire... Alors elle allait chez vous , et cela lui faisait passer un moment , parce que les grandes dames... Jacques ! Jacques ! apportez-moi un gros paquet vert qui est auprès de mon lit... Parce que les grandes dames ça s'ennuie , et que de causer avec des gens comme nous cela change un peu la conversation... Ce n'est pas cela , Jacques ! cria-t-elle au valet de pied qui arrivait chargé d'un paquet assez gros pour remplir la voiture à lui seul. Ce n'est pas cela !

— Mais il n'y en a plus qu'un rouge , dit le valet de pied.

— Allons, vous n'êtes qu'une bête ! et elle partit en courant.

— Ah ! dit Marguerite avec un douloureux serrement de cœur... Et un voile descendit sur ses yeux. Dans ce moment, M^{lle} d'Alleville l'aperçut, et l'appela de sa fenêtre. Marguerite courut aussitôt sous le balcon, au risque de se faire écraser par les chevaux.

— Oh ! mademoiselle ! laissez-moi monter près de vous un seul instant , dit la jeune fille en joignant les mains.

M^{lle} d'Alleville lui sourit avec cette bonté d'ange qui la faisait adorer, et lui fit signe de monter. En deux sauts, Marguerite eut franchi le petit escalier, dont les marches d'acajou étaient bordées d'une rampe à petites colonnes de bronze doré, émaillées de bleu, et se trouva dans l'appartement de M^{lle} d'Alleville, qui, en ce moment, n'offrait pas l'arrangement minutieusement élégant qui la distinguait habituellement. Un paquet de musique était posé sur une jardinière, dont il avait brisé les fleurs ; des livres encombraient une étagère, en se mêlant à des tasses de la Chine et des bronzes antiques ; la grande table ronde qui était au milieu du cabinet de travail de M^{lle} d'Alleville était dégarnie de ses albums et de tous ces riens si nécessaires que l'on voit aujourd'hui chez toutes les femmes élégantes ; plusieurs tableaux, auxquels tenait plus particulièrement M^{lle} d'Alleville, étaient déjà emballés, et devaient la suivre dans son exil, comme autant d'amis de la patrie. En voyant Marguerite, elle fut au moment de s'attendrir, surtout lorsque les yeux rouges de la pauvre enfant et ses sanglots lui firent comprendre combien elle en était regrettée.

— Ma pauvre Paquerette ! ma douce fleur de printemps ! dit-elle tout émue en prenant la main de Marguerite, et toi aussi tu te trouves frappée du même orage ! Ne pleure pas, enfant ! ne pleure pas, tu me fais mal. Écoute, Marguerite, je t'écrirai...

— Oh ! oui, n'est-ce pas que vous serez assez bonne pour m'écrire une seule ligne ? dit la jeune fille toute consolée déjà par cette preuve d'intérêt de sa bienfaitrice.

— Oui, je t'écrirai. Mais toi, promets-moi de m'écrire aussi bien souvent. Je connais ton ame, Marguerite. Elle est belle

comme ton visage ! Mais il faut un œil ami sur cette ame si tendre et si bonne ; ce sera le mien , enfant. De loin comme de près , je veillerai sur toi , ma fille... Et toi , prie pour moi tous les jours ; va souvent à Saint-Jean , et là pense à tout ce que nous promîmes à Dieu... Adieu , ma fille ! Adieu , Marguerite !

Elle détacha de la muraille un portrait d'elle très-ressemblant ; puis , ouvrant un petit nécessaire qui était sur sa table , elle y prit un billet de 500 francs.

— Je voulais te faire donner cela par M^{me} Baudran , Marguerite ; mais j'aime mieux te le donner moi-même. Quant au portrait , j'avoue que je n'en avais pas la pensée : mais je ne puis , j'en suis sûre , le laisser à quelqu'un qui en sente mieux le prix.

— Oh ! mademoiselle , que vous me rendez heureuse ! s'écria Marguerite en baisant la main de M^{lle} d'Alleville , et prenant le portrait , elle le regardait avec bonheur. Quant au billet de 500 francs , elle n'y songeait pas ; M^{lle} d'Alleville fut obligée de le lui faire prendre.

— Adieu ! lui dit M^{lle} d'Alleville , qui , touchée de cette affection si bien sentie , ne pouvait , elle aussi , quitter la jeune fille. Adieu ! adieu ! ma blanche fleur des prés ! je ne t'oublierai pas. »

Et posant son mouchoir sur ses yeux , elle passa dans sa chambre à coucher.

— Ah ! dit Marguerite en descendant l'escalier , c'est moi qui ne vous oublierai pas , ange du ciel ! vous qui de mon enfer avez fait un paradis.

III.

Louise fut un matin voir sa tante , chez laquelle , au reste , elle venait fort rarement. Son maintien était composé , et sa figure , quoique jolie , avait une expression déplaisante qui lui était habituelle lorsqu'elle avait de la joie ; ce qui est peu surprenant , car chez les méchants la joie ne dilate le cœur que lorsqu'elle rend les autres malheureux.

— Jeme marie , ma tante , dit-elle à M^{me} Bernard , je viens vous en faire part , et vous prier , comme vous m'avez servi de

mère, de me conduire à l'église. Comme vous ne pouvez pas marcher, Georges, mon prétendu, qui est menuisier de son état, a dit qu'il vous ferait un fauteuil dans lequel deux de ses camarades vous porteraient. C'est à Saint-Sulpice que je me marie, et c'est de demain en huit. N'est-ce pas que vous viendrez, ma tante? dit la jeune ouvrière en se mettant à genoux devant le fauteuil d'indienne rembourré dans lequel était assise, ou plutôt presque couchée, la vieille femme infirme.

Mais dans toutes ses paroles, il n'en était pas une qui fût au cœur; elle parlait d'un ton glacé; c'était comme une leçon qu'elle récitait; et, jusqu'à son agenouillement, tout en elle avait l'air contraint. Elle fit du moins cet effet sur M^{me} Bernard, qui la regarda long-temps sans lui répondre. Louise ne brava pas son regard; mais sous son œil baissé on aurait pu lire le triomphe d'une jalousie basse et enviense et les chagrins de plusieurs années effacés par ces seules paroles :

— Je me marie avant ma cousine !

La mère de Marguerite ne l'entendit pas; mais elle la comprit. Pour elle, ces lèvres minces et serrées, quoique muettes en apparence, lui racontèrent tout ce que Louise nourrissait de sentimens haineux dans son cœur pour sa cousine; mais l'excellente femme ne connaissait pas cette haine, qui ne peut demeurer débitrice d'une autre haine un seul instant; seulement elle eut *peur* de sa nièce : elle la regarda avec d'autres yeux qu'autrefois. Dans son regard, maintenant, il n'y avait plus d'indulgence. Pour elle, Louise n'était plus la sœur de Marguerite.

— Et qui épouses-tu? lui demanda-t-elle enfin; car il faut bien que je sache le nom de mon neveu!

— Ne vous l'ai-je pas dit? répondit Louise d'un air étonné. Oh! mon Dieu, vous le connaissez bien! c'est le fils du vieil ami de mon oncle... c'est Georges Artaux.

M^{me} Bernard éprouva en ce moment une douleur si vive et si aiguë qu'elle lui traversa le cœur comme une flèche ardente; mais elle ne dit rien; seulement elle joignit les mains, et penchant sa tête, elle pria un instant mentalement. Ce Georges Artaux était en effet le fils de l'ami le plus cher de Bernard, qui avait, comme lui, pris sa retraite en 1815. Le jeune homme

était un excellent sujet ; il venait quelquefois chez la veuve du vieil ami de son père , et , dans ses rêves de mère , M^{me} Bernard avait souvent pensé que Georges Artaux était le meilleur mari qu'elle pouvait trouver pour sa Marguerite ; le réveil de ce doux songe fut donc une nouvelle douleur plus amère que toutes les autres , et que M^{me} Bernard dut à sa nièce. En ce moment , elle sentit pour elle presque de la haine ; cependant elle se contint.

— C'est bien , mon enfant... c'est fort bien. Lorsque votre cousine rentrera , je lui ferai part de cette bonne nouvelle ; mais ne comptez pas sur nous pour votre noce , ajouta-t-elle avec un peu d'aigreur. Je ne puis marcher , et ma fille n'ira pas certainement sans moi.

Louise parut contrariée ; mais elle n'insista pas ; elle demanda seulement la permission d'amener son prétendu , et quitta sa tante avant le retour de Marguerite.

La jeune fille avait été à l'hôtel d'Alleville pour avoir des nouvelles de sa chère bienfaitrice. On en avait reçu le matin , et M^{me} Baudran avait donné à Marguerite le détail des fêtes de la réception de sa jeune maîtresse. Marguerite rentrait toute contente , lorsque sa mère lui annonça le mariage de Louise.

— Mon Dieu ! dit Marguerite , j'en suis bien contente ! Et qui épouse-t-elle ?

— Georges Artaux , répondit la mère en fixant un profond regard sur sa fille ; car , dans son imprévoyance , elle avait été assez imprudente pour lui faire part de ses projets.

— Ah ! dit faiblement Marguerite. Mais ce fut la seule marque d'étonnement qu'elle donna ; et lorsque , dans la journée , M^{me} Bernard voulut voir si elle était affectée de cette nouvelle , elle la trouva simple et naturelle comme toujours et pas du tout affligée. En effet , tout en pensant à celui que sa mère lui avait nommé comme devant être son mari , Marguerite n'y avait songé qu'avec sa pureté de jeune fille , pureté limpide , que rien n'avait encore troublée , et qui ne lui laissait entrevoir aucun objet qui pût influer sur le repos de sa vie future : seulement depuis que M^{me} Bernard lui avait imprudemment parlé de Georges Artaux , elle l'associait , dans sa pensée , à tout ce qui regardait sa mère ; elle le voyait l'aidant à monter

et à descendre cette rue des Martyrs, dont la raideur la fatiguait tant; puis ils s'agenouillaient ensemble sur la marche de pierre du grand autel de l'église de Saint-Jean, et ils regardaient tous deux le tableau de l'Assomption de la Vierge; et, chose étrange! lorsque son imagination de jeune fille l'emportait ainsi au travers de ses rêves, elle se voyait toujours avec ce jeune homme, dans cette église, pour y prier, mais jamais devant le prêtre pour se marier.

Georges Artaux ne faisait donc pas battre le cœur de Marguerite plus vite; et ce même soir, rien n'altérait la pureté de son accent, lorsque, travaillant auprès de sa mère infirme, elle chantait à demi-voix un cantique pour l'endormir.

IV.

. Il était déjà tard; le mouvement de la maison avait cessé, et l'on n'entendait plus que le bruit lointain de quelques voitures qui passaient rapidement dans la rue Saint-Lazare. M^{me} Bernard s'était endormie au son de la voix de sa fille; mais depuis long-temps Marguerite avait cessé de chanter; la lampe ne donnait plus qu'une lueur incertaine. La jeune fille, fatiguée de sa journée laborieuse, sentait le sommeil sur ses paupières; mais elle ne voulait pas se coucher sans avoir vu sa mère, ainsi qu'elle en avait l'habitude, se réveiller à moitié, et balbutier une bénédiction que le cœur de sa fille devinait, et qui rendait son sommeil paisible; mais enfin elle ne résista pas plus long-temps; ses yeux se fermèrent, et bientôt la tranquille demeure ne fut troublée que par la respiration douce et régulière de la jeune fille.

Elle ne s'éveilla que bien avant dans la nuit. La lampe était éteinte; et il faisait si froid autour d'elle qu'elle se crut dans un tombeau. Ses idées eurent d'abord de la peine à se rassembler; puis elle se rappela qu'elle s'était endormie auprès du lit de sa mère; elle écouta: le sommeil de la paralytique devait être bien paisible, car elle ne l'entendit pas respirer. Elle songea alors à traverser la chambre aussi doucement qu'elle le pourrait, afin de gagner son lit sans éveiller la malade; puis, comme elle marchait en retenant sa respiration, elle songea que sa mère demandait quelquefois, dans la nuit, une boisson

qu'elle ne prenait que tiède; elle ralluma la lampe, disposa la théière sur une veilleuse de porcelaine blanche, que lui avait donnée M^{lle} d'Alleville; et lorsque tout fut préparé, elle fut se mettre à genoux devant le crucifix noir, surmonté du buis béni, devant lequel elle priait soir et matin; et là, doucement inclinée, les mains jointes, le cœur tout à Dieu, elle semblait un ange ayant replié ses ailes et priant devant le Seigneur.

Lorsqu'elle eut fini, elle se leva, l'âme contente et en paix avec elle-même.

— Pauvre mère! dit-elle en passant près de son lit, comme elle est calme.

Elle voulut la regarder dormir... mais tout-à-coup elle se sentit frapper d'une horrible terreur... Sa mère! oh! mon Dieu! sa mère était pâle, son visage tout altéré.

Marguerite s'approcha du lit. Sa mère était blême à l'effrayer. Elle toucha sa main: elle était froide comme celle d'un mort; elle regarda son visage: les yeux s'ouvraient à moitié; ils étaient immobiles... Marguerite perdit connaissance; elle glissa le long du lit, et tomba rudement à terre. La lampe s'éteignit, et la chambre ne fut éclairée que par la lueur incertaine de la veilleuse, qui jetait ses rayons tremblans sur ces deux corps, dont l'un n'était plus qu'un cadavre, et l'autre respirait à peine.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.



LES PRÉTENDANS.

J'ai lu l'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD, *dernier prince de la maison de Stuart*. J'ai lu ce livre deux fois ; d'abord je m'y suis intéressé comme on s'intéresse à l'histoire passée, quand elle est naïvement racontée et pleine d'événemens étranges ; ensuite je m'y suis intéressé comme on s'intéresse à une histoire contemporaine qu'on voit de ses yeux, qu'on touche de ses mains. C'est à ce titre que j'ai formé le projet de faire l'analyse de l'histoire de toute la maison de Stuart. Vous verrez dans le cours de ce récit qu'il n'y a absolument, pour faire de cette histoire une histoire contemporaine, que quelques noms à changer.

Quatre-vingt-cinq ans, la vie d'un homme, ont suffi à la maison des Stuarts pour grandir et disparaître ; quatre rois ont suffi à porter toute la fatalité de cette race condamnée dès le berceau.

Le premier des quatre, Jacques I^{er}, mourut dans son lit après avoir laissé le gouvernement à un favori, à Buckingham, espèce de courtisan anticipé de la cour de Louis XIV, frivole et vicieux, brave et galant, comme le fut le maréchal de Richelieu plus tard. Au roi Jacques succéda Charles I^{er}, un vrai

Stuart par le cœur , par le courage , par son entêtement , par ses malheurs.

Charles I^{er} fut bien plus l'élève de Buckingham que du roi Jacques. L'influence française se fit sentir de bonne heure chez le jeune prince. Élevé et nourri dans les doctrines du pouvoir absolu , Charles I^{er} eut le grand tort de juger de l'Angleterre par la France. La France avait encore de l'obéissance passive en réserve pour cent ans au moins ; l'Angleterre était au bout de son dévouement à ses rois. Déjà elle avait fait deux parts de la toute-puissance , une part pour le roi , une part pour elle-même. Or , quand une fois le peuple se met à se partager la force , le peuple arrive bientôt à cette grande raison , à cette raison , sans réplique : *parce que je suis le lion!*

Douze ans se passèrent , pendant lesquels la nation anglaise fut occupée à discuter ses droits et ses devoirs , et surtout à chercher un prétexte pour manifester ses désirs. Ce prétexte se rencontra enfin. Ce fut le même prétexte qui a servi et qui servira à tous les peuples du monde , l'impôt. Hampden donna le signal ; noble et généreux citoyen , qui ne pouvait pas se douter de la révolution que sa résistance allait enfanter.

En ce temps-là (1636) , en Angleterre , la religion était encore dans toutes les questions , et surtout dans les questions de liberté. Le puritanisme , c'est-à-dire la réforme dans tout ce qu'elle a d'austère , servit merveilleusement les idées républicaines qui se faisaient jour dans l'âme de la nation à son insu. Le *Covenant* fut signé à Édimbourg ; l'épiscopat fut aboli , et il se leva une armée écossaise pour soutenir les nouvelles opinions.

Charles I^{er} cependant , tour à tour emporté et timide , vainqueur souvent , mais ne sachant pas profiter de la victoire , ne pouvait que convoquer et dissoudre des parlemens. Il arriva ainsi , toujours en perdant du terrain , jusqu'à son cinquième et dernier parlement.

Ce dernier parlement est devenu célèbre parmi toutes les assemblées législatives sous le nom de *long parlement*. Le premier acte des communes fut de faire une loi qui enlevait au roi le pouvoir de proroger les parlemens et de les dissoudre. Ainsi par cette loi le parlement devint tout d'un coup un pouvoir aussi durable et aussi immuable que celui du roi.

Le second acte du parlement, ce fut de mettre en accusation lord Strafford, le ministre et l'ami de Charles I^{er}. Strafford fut enfermé à la Tour de Londres; en même temps le parlement faisait relâcher les écrivains qui s'y trouvaient. La liberté de la presse, qui marche en avant de toutes les libertés, comme c'est son allure, se faisait jour déjà. Sur la liste des journalistes de cette époque on lit le nom de Milton; c'était dans le temps où Olivier Cromwell était un simple lieutenant.

Strafford, en homme qui sait les affaires, comprit tout de suite qu'il était mort. L'exemple de Richelieu l'avait perdu lui aussi; aussi impérieux que le cardinal-ministre, et peut-être aussi bien fait pour commander, Strafford n'avait pas vu que l'époque n'était pas la même, non plus que la nation. Époque et nation, tout cela était en avant d'un siècle en Angleterre. La défense de Strafford devant ses juges est un chef-d'œuvre de résignation et d'éloquence; ses pauvres petits enfans qui paraissent là, privés déjà de leur mère, *cette sainte qui est dans le ciel*, comme disait Strafford, auraient attendri d'autres juges que des juges politiques; mais l'accusation politique a cela de particulier qu'elle est inflexible si elle n'est pas infâme; elle a remplacé par la rigueur la honte qu'elle ne peut infliger. D'ailleurs, une condamnation politique est une espèce de duel; le juge qui tue aujourd'hui se croit absous par le danger qu'il a couru la veille ou qui l'attend le lendemain. Le 22 mai 1641, au matin, Strafford marcha à l'échafaud; comme il passait au pied de la tour, deux vieilles mains se penchèrent sur sa tête pour le bénir; c'était l'archevêque Laud qui le bénissait. En mourant, Strafford fit des vœux pour que sa patrie fût tranquille, et qu'il fût le seul à mourir! Ce sont là des vœux toujours trompés au commencement des révolutions.

Cependant la révolution, après avoir contemplé le supplice de Strafford sans s'arrêter un instant, car rien n'arrête les révolutions qui marchent, ni le crime, ni la vertu, ni le supplice, ni la gloire, ni les ruines amoncelées, soulève l'Irlande comme elle a soulevé l'Écosse; en même temps le parlement se déclare chef de la force armée, comme il s'est déjà déclaré immuable. La reine Henriette, menacée d'un décret d'accu-

sation , part pour la France. Charles Stuart se retire à York , en hostilité ouverte avec le long-parlement.

Cette reine Henriette est la reine de Bossuet, le sixième enfant de Henri IV, née six mois avant l'assassinat de son père, morte neuf ans après le meurtre de son mari. Quand Henriette d'Angleterre *eut étonné si souvent l'Océan de tant d'appareils si divers* ; quand elle se fut ensevelie sous ce deuil de neuf années qu'elle consacra à son mari, le cardinal de Retz la vit *au Louvre , ne pouvant se lever faute de feu !* Voilà comment agissent les révolutions ! Plus vous êtes haut placé , et plus rapide est votre chute ; plus vous donnez de dépouilles à vos ennemis , et plus vite vous êtes dépouillé. Un jour après les trois jours de juillet, M^{me} la Dauphine empruntait une robe de voyage, et le petit roi Henri V était forcé de ne pas se promener dans la cour de son auberge , faute d'une paire de souliers !

Charles I^{er}, séparé de son parlement, fit lever l'étendard royal. C'était le signal de la guerre civile , la guerre civile , cet horrible malheur de toutes les histoires du monde ! C'est toujours par là que les nations signalent leur décadence ou leur progrès ; c'est aussi dans la guerre civile que se montrent surtout les grandes ames et les grands courages. Ces commotions immenses , qui égalisent toutes les conditions , qui mettent à la surface toutes les supériorités cachées dans la foule , ont cela de bon , qu'à coup sûr elles donnent un maître au peuple le jour où le peuple , épuisé de sang , a besoin d'un maître ; et ce jour-là ce maître s'appela Olivier Cromwell. Il devait plus tard s'appeler Napoléon Bonaparte.

Olivier Cromwell était né la dernière année du seizième siècle , et cependant il était plus vieux que le cardinal de Richelieu de cent ans ; sa jeunesse fut celle d'un buveur de bière et d'un tapageur. Mais à vingt et un ans , le buveur de bière se jeta dans l'enthousiasme religieux. Deux fois membre des parlemens dissous , Cromwell se retrouva enfin dans le long-parlement. A peine la révolution fit-elle ses premiers pas , qu'elle désigna Cromwell pour son guide et son maître. Cromwell et la révolution se comprirent tout d'abord ; le premier service que Cromwell rendit à cette révolution , ce fut de lui donner un principe , le principe religieux , laissant aux royalistes le vieux principe des monarchies , le principe qui

les fera plaindre et qui les excusera toujours , l'honneur.

Donc Cromwell fit une guerre ouverte à Charles I^{er}. A la tête des indépendans , secte sortie des puritains , Cromwell livrait des batailles , à Londres , en plein parlement ; et au dehors il battait complètement le roi Charles. Charles fut livré et vendu par les *saints* d'Écosse aux *justes* d'Angleterre. Le prisonnier fut conduit au château de Holmby , de Holmby à New-Market, de New-Market à Hamptoncourt; puis d'Hamptoncourt le roi fut conduit à l'île de Wight, et enfin à Windsor, l'armée demandant à haute voix que le roi fût mis en jugement.

Il arriva au roi Charles I^{er} ce qui était arrivé à Strafford ; du jour où il fut prisonnier , Charles fut mort. *Les indépendans* avaient chassé de la chambre élective les presbytériens les plus modérés ; ce fut alors que le parlement , esclave de l'armée , changea de nom dans l'opinion , et fut nommé *le rump*. Mais Cromwell soutint ce parlement méprisé.

Le rump , tout-puissant par la grâce de Cromwell , rendit un bill qui cassait la chambre haute. Un acte fut passé , autorisant cent quarante-cinq juges , ou trente seulement , à se former en haute cour , pour faire le procès à Charles Stuart , roi d'Angleterre. Il n'y eut que soixante juges pour porter la sentence , Cromwell en tête.

Oh ! ce Cromwell , quel homme ! Bossuet avait bien raison de ne pas prononcer son nom devant Louis XIV. Comme la toute-puissance royale devait pâlir au nom d'un homme qui avait livré au bourreau un roi de droit divin ! Que ce fut là un sujet d'épouvante *parmi les rois de la terre ! Instruisez-vous, vous qui jugez la terre* , disait Bossuet. Croyez-vous donc que Bossuet se serait emparé avec tant d'ardeur et de génie de Henriette et de sa mère , *ces deux têtes de mort si touchantes* , si Bossuet n'avait pas trouvé en son chemin , pour la regarder et pour la peindre de profil , la grande figure d'Olivier Cromwell ?

Quand le roi Charles Stuart parut devant ses juges , Cromwell eut un instant de pâleur , mais ce fut tout. Le roi Charles se défendit avec dignité et courage. Un homme lui cracha au visage , le roi s'essuya froidement le visage. Du haut des tribunes , la voix d'une femme s'éleva seule pour défendre le mo-

narque ; dans la foule un homme lui cria : *Dieu vous protège , sire !* Cette femme , on sait qui elle était , c'était lady Fairfax ; l'homme resta perdu dans la foule. Il fut moins courageux que la femme. Vous verrez dans toute cette révolution que les femmes jouent le noble rôle. Comme Charles I^{er} marchait à l'échafaud , une jeune fille lui tendit la rose qu'elle tenait à la main.

Enfin Charles I^{er} fut condamné , il fut condamné à mort , c'est un privilège royal. Quand il fallut signer l'arrêt , Cromwell , toujours bouffon , même dans le sang , barbouilla d'encre le visage de Henri Martyn , son collègue ; le régicide Martyn rendit à Cromwell plaisanterie pour plaisanterie. Les autres régicides signèrent l'arrêt , la plupart d'une manière illisible ; les lâches , qui avaient peur d'un si grand forfait ! Les juges de Louis XVI furent plus honorables et plus hardis. Le colonel d'Ingolsby étant entré par hasard comme on signait la sentence , les régicides se saisirent du colonel , Cromwell lui mit de force la plume entre les mains , en riant aux éclats , et le força de signer son nom Ingolsby dans un arrêt de mort auquel il était étranger.

Voilà qui a dû bien étonner Louis XIV , si quelqu'un a été assez hardi pour lui raconter cette histoire.

Vous sentez bien que les petits révolutionnaires , qui avaient joué à la révolution par passe-temps , voyant que la chose devenait si épouvantablement sérieuse , voulurent revenir sur leurs pas , témoin Fairfax et le colonel Harriison ; mais la révolution était sourde à tout obstacle. Le 30 janvier 1649 , Charles I^{er} livra sa tête à un bourreau masqué. Cromwell , après l'exécution , se fit ouvrir le cercueil du roi ; il voulut s'assurer de sa victoire en la touchant de sa main. C'était bien en effet Charles I^{er} , le roi !

Alors Cromwell , voyant combien cela était facile , tuer un roi , ne songea plus qu'à marcher en avant , tout en retenant la révolution qui l'avait fait le maître ; car un des plus grands embarras des usurpateurs , ce sont les révolutions dont ils sont l'ouvrage. La première chose qu'ils ont à faire , quand ils sont parvenus à leur but , c'est d'arrêter cette même révolu-

tion avec laquelle ils ont marché, à laquelle ils doivent tout. Or, il y a deux moyens de tuer une révolution, en la faisant reculer ou en passant au travers de cette révolution.

Quand le roi fut mort, le royaume d'Angleterre se trouva transformé en république. D'abord le parti vainqueur signala sa victoire à la manière des partis qui doutent encore de leur victoire, en faisant tomber des têtes. Les supplices réchauffèrent le zèle des royalistes; sur l'échafaud, ils se souvinrent qu'ils devaient pleurer leur roi. Jamais la religion n'a été plus fêtée que par les martyrs.

Cependant l'Irlande s'était soulevée; Cromwell fut envoyé en Irlande avec dix-sept mille vétérans. L'Irlande est mise à feu et à sang. Après l'Irlande vint le tour de l'Écosse. Singuliers hommes, ces Écossais! ils vendent Charles I^{er} à ses bourreaux; ils pendent à une potence le royaliste Montrose; l'instant d'après, ils sont les premiers à proclamer Charles II roi d'Angleterre. Plus tard vous les verrez achever de perdre leur nationalité pour Charles-Édouard.

Cromwell défait les Écossais à Dumbar; il s'empare d'une partie de l'Écosse. L'année suivante, jour pour jour de la bataille de Dumbar, le même Cromwell défait Charles II à Worcester, et vend comme esclaves huit mille prisonniers anglais pour l'Amérique. Charles II, vaincu, se déguise et s'enfuit; il est sauvé par la fille de son hôte, qui se tient en croupe derrière lui. Dans sa fuite, Charles II eut la gloire de donner son nom à un chêne. Charles-Édouard aurait pu donner le sien à toute une forêt.

Cromwell revint à Londres, et son retour fut un triomphe. Cromwell rapportait à l'Angleterre des dépouilles opimes, à savoir l'ancien royaume de Marie Stuart, réalisant ainsi le rêve toujours inachevé des plus puissans rois de la Grande-Bretagne.

Ce qui vint au secours de la république d'Angleterre, ce fut l'or du clergé; l'or du clergé devait aussi soutenir la république française. N'est-ce pas là un phénomène auquel Bossuet n'a pas pensé dans son *Discours sur l'histoire universelle*? L'Angleterre n'avait jamais été aussi riche.

En même temps la république était reconnue au dehors; les Indes-Occidentales, les Barbades et la Virginie la saluèrent

avec transport. Les pavillon anglais fut salué avec respect par tous les pavillons de l'Europe. Cromwell supporta ainsi la république quatre ans et trois mois. Mais après ce temps, l'impatience le prit; il voulut être le maître tout-à-fait, et il donna l'exemple que suivit Bonaparte à Saint-Cloud. Le long-parlement se dissipa à ces paroles de Cromwell : *Vous n'êtes pas un parlement! Je vous dis que vous n'êtes pas un parlement!*

C'est que Cromwell, comme Bonaparte, voulait le pouvoir, et non pas la liberté. Cromwell et Bonaparte ont profité tous les deux de ce moment de fatigue et d'effroi dans les peuples en révolution quand ils se retournent pour regarder quel chemin ils ont fait; alors les peuples ne demandent pas mieux que de se reposer un instant avant d'aller plus avant; trop heureux quand ils se reposent à l'ombre d'un grand homme!

Cromwell eut pour lui tous les partis, qui ne manquent jamais au vainqueur : le parti du roi défait, qui salue le pouvoir par habitude; le parti épiscopal, qui a besoin de l'appui du maître; le parti militaire, qui comprend qu'on a besoin de lui; enfin le parti de tous ceux qui ont quelque chose à conserver ou quelque chose à perdre. Il n'y eut que les premiers hommes de son parti et les républicains véritables qui ne se rangèrent pas autour du nouveau maître. Mais c'est déjà un grand bonheur pour un homme parvenu au faite d'être délivré du parti qui l'y a porté. D'abord il est dégagé de toute reconnaissance importune; ensuite les partis vaincus lui en savent gré.

Cromwell, bien sûr d'être le maître, se fit supplier par le peuple d'accepter le *Protectorat*. Bonaparte se fit supplier aussi par le peuple de se laisser faire *empereur*. Cromwell n'osa pas se faire supplier d'être roi. Une fois protecteur, il se composa un parlement; alors il fut le maître, et il se conduisit en véritable usurpateur qui a besoin d'être un grand homme : il protégea son royaume; il fut tolérant en religion et en politique. Il choisit pour son gouvernement les plus sages et les plus habiles, toute opinion à part. Son gouvernement fut actif et fort au dedans, énergique et glorieux au dehors. Dans les traités de la France et de l'Angleterre, Louis XIV, si fier plus tard, ne signait qu'après Cromwell.

Tous les peuples de l'Europe, s'ils avaient su ce qu'était l'Angleterre sous le règne de cet homme couvert du sang d'un roi, auraient fait de grandes réflexions, la voyant si puissante et si forte ; mais cette grande révolution d'Angleterre, faute d'un peu de liberté en France, s'est passée sans que la France en sût presque rien.

Ceux qui les premiers l'apprirent, Bossuet, Pascal, ne surent que s'en épouvanter, en vrais chrétiens qu'ils étaient, soumis à la double autorité du roi et du pape. Bossuet, parlant de Cromwell, n'ose pas prononcer son nom, et Pascal ne peut que se réjouir du grain de sable *placé dans son urètre*. *Rome même allait trembler sous lui; mais le voilà mort; sa famille abaissée, et le roi rétabli!*

Cromwell mourut à temps, comme tous les usurpateurs heureux. Quand il mourut, sa tâche était finie; il avait donné aux rois ces épouvantables enseignemens qui profitèrent plus aux peuples qu'aux rois.

Puis il alla se coucher dans une tombe royale, d'où il lui fallut bientôt sortir pour aller pendre à un gibet. Son fils Richard s'enfuit du palais viager de son père, comme un voleur, emportant, pour tout souvenir de sa grandeur, les adresses et félicitations de la bonne ville de Londres. A l'heure qu'il est, on ne sait plus où sont les restes de la famille de Cromwell.

A l'heure qu'il est, le dernier mari de la veuve de Charles-Édouard, M. Fabre, un peintre obscur, vient de mourir à Marseille.

A l'heure qu'il est, le duc de Reichstadt est mort, laissant l'épée de Napoléon à un Musée, faute de pouvoir la laisser à un homme. Son cousin, un Bonaparte, s'est brisé la tête dans la Voie sacrée, à Rome, contre une ruine du temps d'Auguste; et l'autre jour, sur la rive d'Athènes, entre une ruine du temps de Périclès, on a tiré d'un baril d'esprit-de-vin le corps d'un autre Bonaparte! Vous avez appris la semaine passée que la veuve du duc de Berri assassiné, la mère de Henri V, ce prétendant de quatorze ans, traquée dans la Vendée, comme l'avait été Charles II, se réfugia, non pas sous un chêne royal, mais sous le nom, roturier pour elle, du comte Lucchesi-Palli.

Que dirait Bossuet ?

Notez bien que le protectorat de Cromwell , pas plus que les quatre années de république , pas plus que la mort de Stuart , ne nuit à la liberté de l'Angleterre. L'Angleterre était libre de fait ; elle profitait du sang du roi , elle profitait du despotisme de Cromwell , elle devait profiter même des vices de Charles II , profiter de tous les accidens et de tous les hasards pour être libre. Du moment où ce fut la volonté de l'Angleterre d'être libre , elle fut libre. Ceux qui voudront désormais la gouverner seront forcés de la faire libre , s'ils veulent la gouverner long-temps. Voilà ce que les rois n'ont pas assez compris de nos jours. Autrefois , les rois avaient l'air de faire une grande faveur aux peuples qu'ils gouvernaient ; aujourd'hui , ce sont les peuples qui font une immense grâce aux rois quand ils consentent à se laisser gouverner par eux.

Depuis la mort de Stuart en Angleterre , depuis la mort de Louis XVI en France , il est impossible que l'Angleterre ou la France aient jamais de mauvais rois ; ce qui est très-fâcheux pour les rois.

Voyez avec quelle facilité l'Angleterre se défait du fils d'Olivier ! Qu'est devenu Richard Cromwell ? Londres n'a pas eu même la peine de se mettre en colère contre le fils du protecteur. Pas un pavé n'a été remué dans la ville. Le général Monk , l'ancien ami du lord protecteur , arrive à Londres , et il demande quelle est l'opinion de l'Angleterre ? l'Angleterre répond qu'elle ne veut plus de protecteur ; alors Monk lui donne un roi. L'Angleterre prend ce roi des mains de Monk , sans condition. Que lui importe de faire des conditions avec le roi Charles II ? Il faudra bien que le nouveau roi gouverne selon le peuple qui lui fait l'honneur de l'accepter pour roi !

Alors Charles II monta sur un vaisseau de la flotte anglaise à La Haye , et débarqua à Douvres le 26 mai 1660. Le peuple applaudit beaucoup le nouveau roi. La restauration se livra d'abord à beaucoup de réjouissances. Après les réjouissances vinrent les supplices. Charles II , qui ne se sentait guère à l'aise sur le trône encore tout chaud d'Olivier Cromwell , voulut se satisfaire avant d'en finir avec la royauté. Il se livra donc à toutes sortes d'amours et de vengeances ; il fit couler le

sang, il prodigua les fleurs ; les bourreaux et les poètes furent très-occupés sous son règne. Charles II fut atroce avec les républicains, dont il n'avait rien à craindre ; il fut ingrat envers les Cavaliers qui l'avaient servi ; il n'oublia aucune de ses haines personnelles, mais il oublia de racheter les royalistes vaincus que Cromwell avait donnés ou vendus après ses victoires. Cet homme-là acheva de désenchanter le dévouement anglais ; ce qu'on n'a pas voulu voir jusqu'à présent, c'est que le dévouement aux rois est une opinion et non pas un sentiment ; et voilà pourquoi il y a encore du dévouement aux rois.

Cependant Charles II fit comme avait fait son père ; il cassa un parlement, puis un autre ; il avait présenté un bill aux communes pour faire exclure le duc d'York de la succession à la couronne ; les communes rejetèrent le bill. Les communes savaient très-bien ce qu'elles faisaient ; elles tenaient à leur duc d'York, le duc d'York devait payer pour Charles II. Les peuples ont toujours leurs raisons quand ils tiennent à un prince.

Charles II mourut tout-puissant dans son lit et dans son palais. Il fut, comme son père, un Français manqué, spirituel, insouciant, égoïste, et, qui pis est, ne sachant pas la valeur de ce grand mot : Le peuple ! Il arriva au trône d'Angleterre, et il y fut souffert, parce qu'il remplissait une lacune et qu'on le laissait là en attendant mieux.

Au reste, ce siècle de Cromwell fut le siècle de Shaftesbury, de Milton, de Newton, de Locke. Les révolutions ne sont jamais nuisibles au génie ; d'abord, elles l'étonnent, et le génie, quand il est étonné, est bien près de produire ; il veut rendre au monde étonnement pour étonnement.

Charles II laissa donc après lui son Richard Cromwell. Jacques II le frère de Charles II est en effet un monarque à qui le prince de Condé aurait fort bien pu adresser la question qu'il fit au fils *du protecteur*, sans le connaître : *Qu'est devenu ce sot et imbécile de Richard Cromwell ?* Jacques II ressemblait beaucoup à Charles II ; c'était un vrai Stuart pour l'entêtement, pour la faiblesse, pour l'ignorance de toutes choses, des faits et des hommes. Il eut, de plus que ses prédécesseurs, la grande faiblesse de croire à l'église catholique, apostolique

et romaine ; c'était une trahison envers l'Angleterre tout entière qu'elle ne pouvait pas pardonner. Jacques cependant se livrait lui aussi à ses vengeances particulières. Le duc de Monmouth , ce fils frivole du frivole Charles II , espèce de Français , lui aussi , qui se trompa d'époque , et qui essaya de transporter la Fronde en Angleterre , fut traité comme un vaincu de la Ligue. Après toutes sortes de prières et de bassesses , le duc de Monmouth mourut en gentilhomme que le peuple regarde. Il donne tant de courage aux grands qu'il voit mourir , le peuple ! C'est encore un avantage que l'aristocratie a sur le peuple , et le seul peut-être que le peuple ne songe pas à lui envier.

Malgré ces exemples sévères , malgré son juge Jeffries , le Laubardemont anglais , le modèle des accusateurs publics , Jacques II marchait chaque jour à sa perte. Un jour il arriva que le peuple trouva qu'il avait assez des Stuarts ; il réfléchit qu'il n'avait plus rien de bon à en attendre. Il avait tout fait pour avoir le dernier mot de cette race malheureuse et rejetée. En effet , que pouvait faire de plus la nation anglaise pour la famille des Stuarts ? Elle avait fait tomber la tête de Charles I^{er} , elle avait supporté jusqu'au bout , en toute humilité , les caprices de Charles II. Jacques II ne profitait ni de la mort de Charles I^{er} , ni de la vie de Charles II. L'Angleterre ne voulut plus se donner ni tant de peine ni tant de fatigue pour son roi. L'Angleterre eut peur également de sa colère et de son obéissance passées. Elle chassa Jacques II tout simplement ; car le traiter comme Charles I^{er} , c'eût été lui faire trop d'honneur , et elle n'avait plus assez de patience pour le traiter comme elle avait traité Charles II. Jacques II partit donc avec aussi peu de cérémonie que Richard Cromwell , et l'Angleterre alla chercher , pour la gouverner , au milieu de la Hollande , le prince d'Orange , sous prétexte qu'il était le mari de la fille de Jacques II. L'avènement au trône du prince d'Orange est la première quasi-légitimité dont il soit question dans l'histoire moderne.

Jacques II , apprenant que son successeur arrivait , s'enfuit de Londres d'abord ; puis il quitta l'Angleterre , lui et son fils. Voilà ce que les Anglais appellent *la glorieuse révolution* ! Révolution glorieuse , en effet , s'ils veulent parler d'une révo-

lution qui n'a pas coûté de sang! Avant de quitter l'Angleterre, Jacques II jeta le sceau de l'état dans la mer.

L'imbécile ne savait pas qu'il n'y eut, et cela dans le bon temps des tyrans, qu'un tyran qui retrouva son anneau jeté dans la mer.

Quant à Guillaume, vous pensez bien que trouvant là un trône très-important parmi les trônes du monde, il accepta toutes les conditions que lui offrit le peuple anglais. Depuis que la couronne est une espèce de bail entre le roi et le peuple, que le peuple peut résilier quand il lui plaît, on peut croire aux sermens des rois. Guillaume et Marie acceptèrent donc de grand cœur la révolution de 1640, et de ce jour la révolution accepta à son tour le roi qui s'était trouvé sous sa main si à propos. Dans ce temps, la révolution de 1640 n'a plus été occupée qu'à prévoir, à arrêter, à entraver et à trembler devant notre révolution française de 1788, laquelle révolution, accomplie à son tour en 1830, n'est plus occupée qu'à prévoir, à arrêter, à entraver et à trembler devant les révolutions à venir. Mais comme la révolution d'Angleterre, la révolution française n'empêchera aucune révolution de marcher.

En ce temps-là, Louis XIV était roi de France et tout-puissant. Il vit revenir, sans trop s'en étonner, Jacques II chassé du trône de ses ancêtres; d'abord le roi de France donna au roi d'Angleterre de quoi perdre la bataille de la Boyne, puis il lui donna de quoi perdre la bataille de la Hogue. Louis XIV avait des batailles à perdre en ce temps-là. Les rois de l'Europe ne sont pas assez puissans aujourd'hui pour perdre des batailles, même pour des causes étrangères. Dans ces sortes de causes, ils ne connaissent que les guerres de propagande. C'est encore un progrès dans les révolutions.

Jacques II, vaincu pour la dernière fois, revint encore à Louis XIV, qui n'eut plus d'autre ressource que de recevoir ce roi dépoüillé avec tous les égards égoïstes qu'il croyait devoir à la royauté. Vains égards ceux-là! cérémonies futiles et qui n'en imposent à personne, aux courtisans moins qu'à tout autre! Le temps était déjà loin où les courtisans s'étonnaient *de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois!*

Jacques II, après avoir passé par la royale compassion de Louis XIV, se retira à Saint-Germain, que lui prêta la France.

Riant exil ! si l'on peut dire riant exil. A Saint-Germain , le chrétien Jacques remplaça le roi Jacques II. Il faut que la religion catholique ait prévu tous les malheurs des rois chrétiens pour leur avoir ménagé de si grandes consolations dans l'infortune ! Jacques II mourut en répétant cette prière que répète Charles X chaque soir : « Merci , mon Dieu ! si vous m'avez ravi trois royaumes pour me rendre meilleur ! »

Mais Jacques II eut du moins cette consolation , c'est qu'il adressait au ciel cette prière , trop chrétienne peut-être , dans un temps de foi où personne n'était trop chrétien.

Cette prière était belle et permise au dix-septième siècle. C'était alors une consolation respectable ; c'est un ridicule anachronisme aujourd'hui.

Jacques II laissa un fils , qui fut Jacques III , mais Jacques III à Saint-Germain.

Jacques III fut le père de Charles-Édouard, le jeune Prétendant, et de Henri-Benoît, le cardinal d'York.

Nous allons donc poursuivre cet intéressant parallèle. Ce n'est peut-être pas une chose sans instruction et sans utilité de savoir ce que deviennent les vieilles royautés quand elles sont tout-à-fait tombées du trône !

Ne fût-ce que pour avoir une réponse à faire à ceux qui vous demandent ce que deviennent les vieilles lunes quand elles tombent du ciel ?

Il ne faut pas vous accabler sous le luxe des rapprochemens ; les rapprochemens seraient trop faciles.

Voyez en effet comme « Charles I^{er} ressemble à Louis XVI ; le long-parlement à la convention nationale ; Cromwell à Bonaparte ; les deux fils de Charles I^{er} aux deux frères de Louis XVI ; Charles II , sans enfans , à Louis XVIII , Jacques II à Charles X ; le prince de Galles , appelé *l'enfant du miracle*, au duc de Bordeaux, l'enfant du miracle ? Marie d'Este, sœur du prince de Modène , à Caroline de Naples. » Et tant d'autres rapprochemens !

Les deux peuples parcourent le même cercle et se livrent aux mêmes passions. En France comme en Angleterre le drame historique commence comme finissent toutes les tragédies de

théâtre, par la mort d'un prince ; puis arrive la république, puis l'émigration, puis l'usurpation militaire, puis encore une restauration de deux règnes, une interprétation imprudente et malheureuse du droit divin dans la constitution parlementaire ; puis enfin un changement de dynastie décrété par des chambres irrégulièrement convoquées, et tout cela qui se termine par une quasi-légitimité!

Et puis il y aurait un si triste parallèle à faire entre la cour de Saint-Germain et la cour d'Holy-Rood!

Un jour, à Saint-Germain, quatorze vieux gentilshommes écossais, tout mutilés, regardaient tristement le vieux château de leur roi détrôné, lorsqu'ils aperçurent un enfant de six à sept ans qui allait monter en carrosse. Cet enfant était le prince de Galles, le fils de Jacques. Il reconnut d'abord les serviteurs de son père. L'enfant courut au-devant de ces gentilshommes en leur tendant les bras. Alors, par un mouvement irrésistible de ce vieux et saint royalisme qui a été long-temps la religion des âmes les plus dures, ils se jetèrent à genoux devant l'enfant royal ; l'enfant les releva et leur parla comme eût fait un homme. Il leur donna sa bourse, il les embrassa tous les quatorze ; et ils se retirèrent, pauvres et mutilés qu'ils étaient, pleins d'espoir et en criant : *Vive le roi!*

JULES JANIN.



LES VIEUX ROMANS.

§ II.

Si des romans spirituels nous passions aux romans de chevalerie, nous remarquerions qu'ils ont des traits qui leur sont communs. Le sujet de ces derniers est souvent une entreprise religieuse. La conquête du Saint-Greal était l'objet d'une grande ambition pour les chevaliers de la Table-Ronde, et les exploits des paladins de Charlemagne tendaient principalement à l'expulsion des Sarrasins et au triomphe de la foi chrétienne. L'histoire de Guerin Meschino peut être citée comme exemple d'un genre intermédiaire entre le roman spirituel et le roman chevaleresque: on y trouve tous les prodiges de la chevalerie errante, l'amour des princesses et la déconfiture des géans; cependant il paraît que le principal but de l'auteur était l'édification des fidèles. Cette production eut un succès et une popularité qui devaient produire l'imitation. L'Espagne et l'Italie se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à l'original; mais les prétentions de l'Italie sont les mieux fondées, et l'on croit généralement à présent que l'auteur était un Florentin du quatorzième siècle, nommé Andrea Patria. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage fut imprimé en Italie, à Padoue, in-folio, en 1473; il parut ensuite à Venise, en 1477, in-folio; Milan, 1520, in-4°; Venise, 1559, in-12. Il a fourni le sujet d'un poème de Tullie d'Aragon, illustre Italienne du seizième siècle. Il y en eut traduction française en 1790. M^{me} Oudot l'a introduit dans la BIBLIOTHÈQUE BLEUE, avec des raffinemens de style qui remplacent mal la naïveté de l'original.

Guerino était fils de Milan , roi d'Albanie , qui descendait de la maison de Bourgogne. La naissance de ce fils marqua le commencement des infortunes de ses parens. Son père et sa mère furent détrônés et emprisonnés par un usurpateur qui aurait aussi tué l'héritier, si la nourrice n'avait trouvé moyen de l'embarquer avec elle pour Constantinople. Malheureusement elle mourut pendant le voyage ; l'enfant fut recueilli , et dans la suite élevé par un marchand grec , nommé Meschino , qui se trouvait sur le vaisseau ; de ce triste changement de fortune , Guerino s'appela aussi Meschino. Lorsqu'il fut grand , il attira l'attention et passa au service du fils de l'empereur grec , qui le fit son écuyer. A Constantinople , il devint amoureux de la princesse Élizena , sœur de son maître ; il se distingua par sa dextérité dans les tournois , et par ses hauts faits dans une guerre où l'empire était alors engagé.

En dépit de son amour , de son mérite et de ses services , Guerino fut un jour traité de *ture* par la princesse Élizena , expression aussi outrageante que celle de vilain ou d'esclave. Il n'était pas en état de démentir ce cuisant reproche , ses parens lui ayant toujours été inconnus. Il résolut de se mettre à leur recherche. L'empereur consulta sur cette expédition les astrologues de la cour , qui , après un convenable examen des astres , furent unanimement d'avis que Guerino ne pouvait rien apprendre de sa naissance , à moins qu'il n'allât consulter les arbres du soleil et de la lune , qui croissaient à l'extrémité de l'Orient.

Après cette explication , Guerino se prépara au départ. Ayant reçu une relique de la vraie croix pour le préserver des périls et des enchantemens , il s'embarqua sur un vaisseau grec , et aborda dans la Petite-Tartarie. De là il fit route à travers l'Asie ; ayant passé la mer Caspienne , il combattit un géant qui s'emparait de tous les voyageurs dont il pouvait se rendre maître. Ce géant était surtout avide des chrétiens ; il les renfermait dans son charnier , non-seulement pour sa propre consommation , mais pour régaler la géante , sa femme , et ses quatre enfans , qui avaient pris goût à *manger du chrétien*. Guerino les tua tous , et sauva ainsi de la broche deux prisonniers qui avaient été réservés pour la bonne bouche.

Dans son voyage aux Indes , notre héros refusa les offres

que lui fit une princesse : le roi en fut tellement irrité qu'il le fit jeter dans une prison , où il serait infailliblement mort de faim , si la bonne princesse n'était venue elle-même lui apporter à manger. Ce procédé eut un tel effet sur le chevalier qu'il enfreignit le vœu qu'il avait fait au souvenir d'Élizena ; mais comme il n'avait juré fidélité à sa nouvelle dame que par Mahomet , il ne se fit point scrupule de l'abandonner au bout de trois mois.

Guerino, en s'avancant dans l'Inde , vit une grande variété de monstres , des tribus entières à têtes de chien , des peuples aux mains si larges qu'ils les portaient sur leurs têtes comme des parapluies ; enfin il arriva à l'extrémité des Indes , où il trouva les arbres du soleil et de la lune qui l'informèrent que son nom n'était pas Meschino , comme on l'avait appelé jusqu'alors , mais Guerino. On lui dit aussi qu'il était fils de roi ; mais que pour plus ample information il lui fallait aller à l'extrémité orientale du globe.

Voilà donc Guerino qui revient sur ses pas ; chemin faisant , il rétablit dans ses états la princesse de Persépolis qui avait été détrônée par les Turcs. Comme un mutuel attachement se forma entre elle et Guerino , ils se seraient mariés sans le nouveau but que lui avaient indiqué les arbres magiques. La patiente princesse donna dix ans à son amant pour découvrir sa famille , et il promit de revenir après ce terme.

Guerino visita Jérusalem , rendit ses hommages au Saint-Sépulcre , et de là fut en pèlerinage au mont Sinaï. De la Terre-Sainte il pénétra en Éthiopie , et arriva aux états du prestre Jean. Ce prétre-empereur était en guerre avec un peuple sauvage qui avait en tête de son armée un géant. Guerino prit le commandement de celle du prestre , et fut victorieux.

En Afrique , Guerino convertit nombre de rois infidèles , et se rendit maître de tout un empire , à l'exception de ce qui appartenait au roi Validor. Il faisait des préparatifs terribles contre lui ; mais la sœur de cet idolâtre lui abrégéa la besogne. Cette princesse africaine s'était éprise de Guerino sur ce qu'elle avait entendu raconter de sa beauté , de sa force et de sa vaillance. Elle envoya un messenger pour lui offrir la tête et le royaume de son frère , à condition qu'il l'épouserait , ou , du moins , qu'il se conduirait comme son époux. Les officiers de

Guerino reçurent cette ambassade, et dans l'appréhension de quelque scrupule de la part de leur maître, ils rendirent pour lui une réponse affirmative. La dame fut exacte à tenir sa promesse; elle enivra le roi, et comme il devenait entreprenant, elle lui coupa la tête dans un accès simulé de ressentiment. Les portes de la ville furent ensuite ouvertes à Guerino; mais quand la princesse vint lui demander la récompense de sa trahison, elle fut repoussée avec indignation et mépris; elle était très-laide, et même elle avait les cheveux rouges, singulier défaut dans une Africaine.

Guerino ayant ouï dire qu'il y avait dans les montagnes de la Calabre la sibylle qui prédit la naissance de Notre-Seigneur, résolut d'aller l'interroger sur ses parens. Arrivé dans son voisinage, il fut informé qu'il avait entrepris une expédition des plus périlleuses : la sibylle, bien qu'âgée de douze cents ans, conspirait toujours contre le cœur de ceux qui venaient la consulter, et il était très-dangereux de céder à ses séductions. Mais Guerino, méprisant les appas d'une sibylle de douze cents ans, ne se laissa point détourner de son entreprise. En passant les montagnes, il rencontra un ermite qui lui montra un ravin conduisant chez la sibylle. Au bout du ravin, il y avait une large rivière qu'il traversa sur le dos d'un affreux serpent qui l'attendait, et qui lui raconta, pendant le passage, qu'il avait été autrefois un gentilhomme, mais qu'il devait cette déplaisante métamorphose à sa faiblesse pour la sibylle. Guerino se trouva bientôt dans le palais de la prophétesse, qui lui apparut environnée de jeunes beautés, et qui semblait elle-même aussi charmante que si elle avait eu onze cent quatre-vingts ans de moins. Un souper splendide se trouva servi; elle informa Guerino, dans la conversation qui s'éleva bientôt après le commencement du repas, qu'elle avait le privilège d'une jeunesse et d'une beauté éternelles, pour avoir prédit la naissance du Sauveur; cependant elle n'était point chrétienne, mais elle restait fermement attachée à Apollon, dont elle avait été prêtresse à Delphes, et à qui elle devait le don de prophétie: sa dernière demeure avait été Cumès, d'où elle s'était retirée dans le palais qu'elle habitait maintenant.

La conversation de la sibylle n'était pas, jusque-là, ce qu'on pouvait attendre de sa science; elle parlait plus du passé

que de l'avenir ; et , très-communicative quant à son histoire personnelle , elle était extrêmement réservée sur celle de son hôte. A la fin cependant elle lui apprit le nom de ses parens , et toutes les circonstances de sa naissance. Elle lui promit de lui faire connaître une autre fois le lieu de leur résidence , et de lui donner quelques lumières sur sa future destinée.

La nuit étant venue , la sibylle conduisit Guerino à la chambre préparée pour son repos ; mais il s'aperçut qu'elle n'était guère disposée à lui en laisser prendre ; elle commença à l'examiner avec une attention à laquelle il ne savait comment échapper. Cependant une prière et le bois de la vraie croix qu'il tenait de l'impératrice grecque lui donnèrent le pouvoir de congédier la sibylle ; elle fut obligée de remettre ses dessein au lendemain , et il en fut ainsi pendant cinq jours consécutifs , grâce à l'influence répulsive de la relique.

La prophétesse , qui paraît avoir renoncé , en avançant en âge , à la conduite qui lui valut de la part de Virgile la désignation de *casta Sibylla* , différait toujours d'informer son hôte de la résidence de ses parens ; afin de le retenir dans son palais , et de saisir l'occasion d'accomplir ses projets. Le samedi étant venu , elle ne put malheureusement empêcher le chevalier d'être témoin d'une disgracieuse et inévitable métamorphose. Les fées , à ce qu'il paraît , et ceux qui leur appartiennent , sont en ce jour invariable changés en hideux animaux , restant sous cette forme jusqu'au lundi. Guerino , qui jusqu'alors avait vu le palais habité par des dames et des seigneurs d'une merveilleuse beauté , fut très-surpris de se trouver tout-à-coup au milieu d'une ménagerie , où la sibylle elle-même se tordait en serpent. Quand elle eut recouvré ses charmes , Guerino lui reprocha la forme spirale dans laquelle il l'avait vue s'entrelacer ; il demanda positivement son congé , et l'ayant obtenu , il s'en fut à Rome ; car bien qu'il se fût tiré de ce repaire de la manière la plus chrétienne , il jugeait nécessaire d'implorer l'absolution du saint-père pour avoir consulté une sibylle qui était à la fois une sorcière , une païenne et un serpent. Le pape lui donna pour pénitence de visiter la châsse de saint Jean en Galice , et ensuite le purgatoire de saint Patrice , en Irlande ; en même temps , il lui fai-

sait espérer que dans ce dernier pays il pourrait avoir des nouvelles de ses parens.

Guerino ne rencontra rien de remarquable pendant la première partie de ce pèlerinage expiatoire ; cependant la renommée du purgatoire de saint Patrice promettait des merveilles. Quand saint Patrice vint prêcher en Irlande, les honnêtes Hiberniens refusèrent de croire, à moins qu'il ne leur donnât une visible démonstration de sa foi ; si bien que le saint s'était vu obligé d'établir un purgatoire pour leur satisfaction. Arrivé en Irlande, Guerino se rendit chez l'archevêque, qui, après avoir vainement essayé de le dissuader de sa périlleuse expédition, lui donna des lettres de recommandation pour l'abbé de l'Isle-Sainte, où était l'entrée du purgatoire. Conduit par l'abbé, Guerino descendit dans un puits, au fond duquel il trouva une prairie souterraine : là, il reçut des instructions de deux hommes vêtus de blanc qui vivaient dans un édifice bâti en forme d'église. Il fut ensuite escorté par deux démons qui, de caverne en caverne, lui firent contempler les tourmens du purgatoire. Il trouva que chaque caverne était appropriée au châtiement d'un vice particulier. Ainsi dans l'une, les gourmands étaient *tantalisés* par l'apparence et l'odeur de mets et de breuvages délicieux qui échappaient comme l'ombre à leur avidité ; tandis que, d'un autre côté, ils étaient importunés par les coliques et les indigestions, auxquelles leur intempérance les avait rendus sujets pendant leur vie. Cette idée des châtimens futurs appropriés au vice dominant des coupables se retrouve dans tous les poètes qui ont fait des enfers. Sans parler de celui du Dante, Ford dit, dans une de ses bizarres tragédies :

« Là les gourmands sont nourris de crapauds et de couleuvres ; on y verse de l'huile bouillante dans la gorge des ivrognes ; l'usurier est forcé d'avalier de l'or fondu, et le meurtrier est sans cesse poignardé sans jamais mourir. »

Après avoir vu les tourmens du purgatoire, Guerino fut invité à contempler ceux de l'enfer, divisé en cercles dans le roman, précisément comme dans Le Dante. Toute cette partie du roman doit avoir été suggérée par la DIVINE COMÉDIE. Judas Iscariote, Néron et Mahomet jouent les principaux rôles dans l'enfer où nous sommes maintenant avec Guerino. Il y reconnaît aussi son ancien ami, le géant Macus, qu'il a tué

en Tartarie , et dont le sort est un avertissement pour tous ceux qui pourraient être coupables de trop grandir , et de régaler leurs femmes et leurs enfans de la chair des voyageurs chrétiens. Guerino retrouve encore la princesse africaine aux cheveux rouges , qui , pour l'amour de lui , avait coupé la tête de son frère abruti dans le vin. Son cicerone infernal avait grande envie de l'ajouter lui-même au nombre des damnés ; mais enfin il fut obligé , bien malgré lui , de le céder à Énoch et à Élisée , qui lui montrèrent le paradis d'aussi près que Moïse vit la terre promise. Ces guides célestes , après lui avoir dit qu'il apprendrait en Italie ce qu'il avait besoin de savoir , le reconduisirent sur la terre , où il arriva enfin après avoir passé trente jours sans sommeil ni nourriture.

Revenu à Rome , Guerino fut envoyé par le pape en Albanie , afin de chasser les Turcs , ce qu'ayant effectué , il découvrit son père et sa mère dans une prison où ils avaient été confinés tout le temps. Ils furent aussitôt rétablis sur leur trône , et le roman se termine par le mariage de Guerino avec la princesse de Persépolis , à la grande mortification de la princesse grecque Élizena , qui se repentit alors de l'avoir appelé ture.

Telle est l'histoire abrégée de Guerino Meschino , qui fut certainement le plus errant chevalier de tous ceux qui ont parcouru le monde. Aucun n'a pourfendu un plus grand nombre de géans et de monstres , aucun ne fut plus fidèle à sa maîtresse que lui à la princesse de Persépolis ; aucun ne fut plus dévot , comme on peut en juger par sa conduite en purgatoire et chez la sibylle.

Il est à remarquer qu'à mesure qu'une nouvelle espèce de composition succède à une autre , elle en participe encore , et offre ainsi un mélange de l'ancien et du nouveau système. Par exemple , dans le roman que nous venons d'analyser , la chevalerie s'unit à la dévotion ; mais celle-ci prédomine encore , tandis que c'est le contraire à mesure que l'on avance. Le plus beau modèle que l'on puisse citer de ces ouvrages de transition , c'est , sans contredit , les AVENTURES DE LYCIDAS ET DE CLÉORITHA , que nous analyserons dans un autre article.

DUNLOP's , *History of Fiction* (1).

(1) Dans notre premier article , lequel n'est nullement une tra-

duction littérale, il s'est glissé deux erreurs, dont l'une appartient au savant M. Dunlop, qui confond le mot *cénobite* et le mot *anachorète*, en appelant saint Antoine un cénobite. Quelques lignes plus bas le copiste a placé saint Grégoire de Nazianze à côté de Grégoire de Tours. Il faut lire : Grégoire de Tours et saint Grégoire.

F. D.



L'ABBÉ DE CILLY (1).

D'une fort ancienne et fort honorable maison, l'abbé de Cilly n'avait embrassé l'état ecclésiastique que depuis environ deux ans, et les événemens qui décidèrent cette vocation méritent d'être rapportés.

L'abbé passa la plus grande partie de sa jeunesse dans un château situé au milieu des Vosges, une des principales propriétés de son père, M. le baron de Cilly, homme fort spirituel, qui, après avoir eu beaucoup de succès à la cour du régent et de Louis XV, se lassa de cette existence frivole et creuse, quitta Versailles, et se maria jeune encore à la fille d'un de ses voisins de terre.

Après une année de mariage, la baronne mourut en donnant le jour à Arthur, maintenant abbé de Cilly.

(1) Nos lecteurs connaîtront enfin la semaine prochaine par quelle vengeance la belle Rita prouva au marquis de Vaudrey qu'on n'outrage pas impunément une dame espagnole. *LA VIGIE DE KOAT-VEEN* est terminée, et nous faisons connaître aujourd'hui dans l'abbé de Cilly un des nombreux personnages que M. E. Sue a mis en scène, un de ces caractères qu'il a philosophiquement analysés avant de les faire agir et parler. Le roman de M. E. Sue s'est étendu en quatre volumes in-8°; mais comme nous l'avons déjà annoncé, c'est une œuvre de conscience, une composition large où l'auteur a voulu justifier tous les éloges donnés par la critique à ses premiers ouvrages.

(N. du D.)

M. de Cilly fut médiocrement touché de cette mort, en y réfléchissant bien; il en fut même presque satisfait, car sa femme eût peut-être contrarié le développement de l'étrange et forte éducation qu'il voulait donner à son fils.

Athur se trouvant donc soumis désormais à une seule influence, son père songea sérieusement au plan qu'il s'était tracé pour élever son fils, qui absorbait toutes ses idées, tout son avenir; car, nous l'avons dit, jeune encore et dégoûté du monde, M. de Cilly se promettait un bonheur infini à voir grandir cet enfant sous ses yeux, et à suivre pas à pas le développement de ses facultés.

Mais il poussait la jalousie paternelle à ce point qu'il eût été au supplice de voir un précepteur donner les moindres leçons à son fils; il voulait qu'Arthur reçût tout de lui : — corps et esprit. — Aussi, encouragé par cet espoir, et mu par une forte volonté, M. de Cilly, déjà assez éclairé, se livra de nouveau à des études savantes et variées. Doué d'une mémoire extraordinaire, et grâce à une bibliothèque nombreuse et choisie, il atteignit en quelques années les vastes limites qu'il avait tracées à son intelligence, sinon très-élevée, au moins infiniment laborieuse et sagace.

Possédant d'ailleurs quelques langues mortes et vivantes, aucune branche des connaissances physiques ou morales ne lui était tout-à-fait étrangère. Bon musicien, peignant à merveille, d'une habileté peu commune dans les exercices du corps, M. de Cilly était en un mot un homme complet, ... complet moins le génie qui crée et suit la route solitaire qu'il s'est impérieusement ouverte.

Mais si M. de Cilly était inapte à créer, il n'y avait pas d'homme au monde qui eût mieux profité des créations des autres, ... qui en eût mieux exprimé tout le suc, et se le fût pour ainsi dire approprié. Enfin, si ce n'était pas l'harmonie mélodieuse et puissante qui fait vibrer les airs, c'était au moins l'écho le plus exact, le plus pur, le plus parfait de cette mélodie.

On avouera que de pareilles facultés, jointes à son profond amour paternel, à son caractère droit et généreux, faisaient de M. de Cilly le plus rare des précepteurs.

A la mort de sa femme il ne voulut pas de nourrice pour Ar-

thur, car M. de Cilly avait à ce sujet des idées peut-être bizarres, mais extrêmement arrêtées.

Prétendant qu'un enfant pouvait moralement hériter par cette voie de penchans bas et vulgaires qu'il était difficile d'étouffer plus tard, il voulut faire allaiter son fils par une créature qui ne pût au moins lui transmettre que des instincts purement physiques. Pour cela M. de Cilly choisit la chèvre, la chèvre vive, alerte, infatigable, pensant que la constitution de son fils ne pourrait, après tout, que gagner à cette espèce d'hérédité animale.

Il ne se trompa pas, et les forces et le tempérament d'Arthur se développèrent avec une prodigieuse énergie.

Mais si M. de Cilly souriait orgueilleusement à la grâce et à la vigueur de son fils, on ne saurait croire les angoisses qui le torturèrent jusqu'au moment où il put asseoir des conjectures raisonnables sur la capacité d'esprit de son enfant.

Et au fait, pensez donc avec quelle dévorante inquiétude il devait épier chaque impulsion, chaque bégaiement, chaque désir, chaque instinct de ce fils qu'il avait rêvé spirituel et intelligent?

Quelle anxiété douloureuse!... quelle timidité dans ses épreuves!... que d'hésitation dans ses espérances!... que de joies cruellement suspendues, quand ce pauvre père, se défiant de sa partialité, devenait presque injuste pour son fils, tant il craignait de se laisser surprendre par un amour aveugle.

Mais concevez aussi quel fut l'immense bonheur de M. de Cilly, lorsqu'il s'aperçut que son Arthur, joli, leste et vif, semblait prévenir et rassurer la curiosité peureuse de son père par des questions d'une perspicacité peu commune, quoique naïve et enfantine.

Car ce qui rendait encore M. de Cilly le plus heureux des hommes, c'était de voir que son fils avait le langage, l'esprit et la gaieté charmante de son âge, et non le maintien niais et sérieux, les idées grotesquement avancées de ces petits prodiges qui ont l'avantage d'étaler à dix ans l'insipidité prétentieuse dont ils auraient peut-être rougi à vingt, et d'être imbéciles un peu plus tôt et pour toujours.

Pauvres enfans, pauvres petites têtes fraîches et blondes que

de stupides parens ensevelissent sans pitié sous de grandes per-
ruques de vieillards !

Ce fut donc en voyant l'esprit droit et prompt de son fils se révéler surtout par une curiosité raisonnée , une compréhension vive et une appréciation correcte , que M. de Cilly fut largement payé des travaux immenses qu'il s'était imposés.

En effet , Arthur, familiarisé jeune avec les études les plus abstraites , doué d'une imagination ardente que la solitude avait encore exaltée , trouvant dans les arts les plus aimables délassemens , entretenant sa vigueur , et reposant sa contention d'esprit par la chasse , l'escrime ou l'équitation , se développant libre et fort au milieu de cet air vif et pur des montagnes ; Arthur , dis-je , atteignit sa vingtième année , ayant à peu près embrassé le cercle des connaissances humaines que son père lui avait fait parcourir ; mais possédant ce que son père n'avait pas... un génie créateur qui s'était révélé ça et là , pour ainsi dire à son insu , tantôt par des poésies étincelantes de fraîcheur et de jeunesse ; tantôt par des mélodies empreintes de grâce et de sérénité , ou bien par de larges ébauches d'une couleur puissante et lumineuse , car il y avait une affinité étroite entre les vers , la peinture et la musique de ce jeune homme , parce qu'après tout la poésie est *une* , qu'elle se traduise par un chant , un poème ou un tableau ; seulement le génie complet parle ces trois langues.

Mais , par une anomalie singulière , Arthur joignait à cette verdure , à cette richesse de pensées , une forte tendance à un esprit implacablement analytique. Cette dernière et terrible faculté d'analyse avait sans doute été sitôt développée chez lui par l'habitude des sciences mathématiques et physiques dont son père lui avait donné les premiers élémens , et qu'il avait , lui , approfondies autant que possible.

Or , à cet âge où l'enfance finit à peine pour la plupart des hommes , Arthur , beau , riche , et bien né , d'un caractère noble et ferme , pouvait déjà , lui , se montrer grave et érudit avec les savans , artiste avec les artistes , gentilhomme accompli avec les gens du monde.

Aussi , en voyant ce fils si admirablement doué , M. de Cilly eut un moment d'extase et d'orgueil indéfinissable....

Mais tout-à-coup il fut saisi d'un sentiment d'affreuse tristesse en se disant : Que je meure demain , que ce cœur ingénu , bon et généreux se trouve jeté dans un monde égoïste et insouciant... Quel avenir , mon Dieu !... Le pauvre enfant , comme l'homme de la fable , échangera ses belles pièces d'or contre des feuilles sèches... Et qui sait alors si l'amertume des déceptions ne dépravera pas cette ame jusqu'à présent si pure et si élevée ! Non , non , il n'en sera pas ainsi : et puis encore , cette étude théorique des hommes servira d'aliment à la dévorante activité de son esprit... qui m'effraie parfois.

M. de Cilly se mit donc à rassembler ses souvenirs , afin de raconter à son fils sa vie tout entière , avec ses joies et ses chagrins , sans affecter une misantropie ridicule , ou une adulation puérole pour les convenances sociales.

Il écrivit ainsi des mémoires , précieux en cela que , disant avec naïveté l'existence d'un seigneur fort à la mode sous le Régent et sous Louis XV , ils résumaient toutes les positions , toutes les phases , toutes les chances de la vie d'un homme du monde , et devaient être aux yeux d'Arthur le plan exact et précis du pays qu'il aurait un jour à parcourir.

Seulement , comme dans ces mémoires il était question de nombreuses *bonnes fortunes* , M. de Cilly , craignant que de pareils récits ne donnassent une mauvaise direction à l'esprit d'Arthur , sachant aussi l'empire que prend une femme adroite et du monde , lorsque la première elle a éveillé ou satisfait nos désirs ; M. de Cilly , dis-je , pour arracher Arthur au danger de ces influences futures , acheta la fille d'un de ses fermiers , une jeune , belle et sotte créature , et la donna pour maîtresse à son fils.

M. de Cilly agissait en cela fort sagement , car il eût manqué son but si ses confidences eussent produit sur l'ardente et jeune organisation de son fils l'effet d'un livre obscène ; il voulait , au contraire qu'Arthur ayant d'abord rassasié ses sens , fût capable de ne plus voir qu'une suite de preuves et de déductions morales dans les leçons de l'expérience paternelle , au lieu de s'attacher avidement à tout ce que ces révélations devaient avoir de matériel et de grossier.

Ce fut alors que M. de Cilly crut pouvoir présenter à son fils le tableau du monde tel qu'il l'avait vu , sans ménagemens

et sans scrupule, sans rien outrer et sans rien affaiblir. Il lui montra la société vraie, avec ses amours éphémères et sensuels, ses amitiés hypocrites, et son bonheur de *surfaces*; en un mot, il ne lui cacha rien, et par conviction, et par une espèce d'égoïsme dont il ne se rendait pas compte, mais qui lui disait de peindre le monde dans toute sa nudité, afin qu'Arthur aimât davantage encore l'ami fervent et dévoué qu'il trouvait dans son père.

Or, jamais leçons n'eurent un effet plus subit... ne furent plus amèrement comprises... Il en fut de ces notions théoriques du monde comme il en avait été de celles de la science... une fois la lice ouverte, le but indiqué, le génie pénétrant d'Arthur avait franchi l'espace d'un seul bond... en laissant bien loin de lui son père qui le suivait timidement des yeux...

Car, grâce à une singulière faculté d'intuition donnée aux esprits supérieurs, il suffisait en toutes choses qu'Arthur eût le moindre point de départ pour arriver à une conclusion nette et rigoureusement logique. Aussi M. de Cilly fut-il épouvanté des sarcasmes dédaigneux que son fils lança bientôt contre un monde qu'il n'avait jamais vu, et qu'il peignait pourtant des couleurs les plus vraies et les plus désolantes.

Oui, M. de Cilly écoutait Arthur avec ce sentiment de terreur qu'on éprouverait en voyant le gland qu'on a planté grandir.... grandir... et devenir un chêne, dans l'espace d'une seconde.... car ce malheureux homme avait cru semer sur un sol fertile, mais qui suivait au moins les lois de la nature pour faire tout arriver à son heure... Non... en un instant chaque fruit était mûr, et tombait en laissant son arbre nu, triste et dépouillé.

Alors M. de Cilly essaya maladroitement de revenir sur ses pas; car tant que l'incroyable pénétration d'esprit d'Arthur n'avait atteint que les profondeurs du savoir, tant que ce pauvre père ne s'était vu dépasser que dans les exercices de l'intelligence, rempli de son orgueil paternel, il avait été insolentement fier de se sentir si inférieur à son fils.

Mais quand il vit ce fils posséder à vingt ans une connaissance du monde aussi anticipée, qui lui arrachant violemment ses illusions, sans lui laisser le plaisir de les avoir eues, devait l'empêcher d'être dupe de ses premières croyances et de goûter

ainsi le seul bonheur qu'il ait été donné à l'homme d'éprouver, M. de Cilly, devant l'avenir le plus triste pour son fils, voulut l'arracher à cette fatale destinée.

Hélas ! il n'était plus temps ; sa parole avait été trop exacte, trop naïve, pour ne pas se stéréotyper dans l'esprit d'Arthur, doué d'une affinité si exquise pour toute vérité. Aussi M. de Cilly fut-il réduit à invoquer son expérience personnelle contre l'inexpérience de son fils.

Mais Arthur, soulevant la question dans une sphère plus élevée, appuya ses raisonnemens sur l'histoire des révolutions politiques. Ce hideux et étroit égoïsme qui bat au cœur de la société, il le retrouva aussi hideux et aussi étroit dans les combinaisons honteuses de la diplomatie ou dans les violences brutales des conquérans, seulement changeant de nom comme un parvenu... cet égoïsme se faisait vaniteusement appeler machiavélisme ou tyrannie. Arthur prouvait donc que les résultats étaient identiques, et qu'il n'était pas besoin d'être plus infâme pour sacrifier l'alliance d'un peuple dévoué que pour trahir l'affection d'un ami sincère, expliquant ainsi les roueries de l'homme politique par les roueries de l'homme du monde, parce que, disait Arthur, « le pouvoir, en élevant les hommes, n'élevait pas pour cela leur nature, mais leur donnait seulement l'occasion d'envier des objets plus importans ; de sorte que, bien que le but fût plus élevé, les moyens que l'homme employait pour y parvenir étaient toujours aussi honteux et aussi misérables. »

Pour la première fois, Arthur se vit donc en opposition directe avec son père ; et M. de Cilly, parlant contre sa propre conviction, trouvant dans son fils un adversaire trop au-dessus de lui, fut dans l'impossibilité de lutter plus long-temps, et se vit réduit à se taire, confondu de la puissance des raisonnemens d'Arthur....

Malheureusement Arthur, égaré par l'ivresse de cette ardente discussion, emporté malgré lui par l'irrésistible ascendant de son génie, s'était élevé dans une sphère si haute que les signes sacrés du caractère paternel avaient disparu à ses yeux, et qu'il ne voyait plus dans M. de Cilly qu'un atagoniste incapable et avouant misérablement sa défaite.

Aussi, loin de s'arrêter, Arthur le poursuivit sans pitié ;

seulement sa parole, de grave et mesurée qu'elle avait été d'abord, devint caustique et amère; sa conviction éclata en foudroyans sarcasmes ou en railleries acérées, comme si l'adversaire qu'il combattait n'eût pas mérité d'autres armes... Enfin il ne mit fin à cette scène cruelle que lorsqu'il eut, pour ainsi dire, fait mesurer pas à pas à son père l'énorme distance qui le séparait de lui...

Mais l'âme d'un père est un trésor si inépuisable d'amour, de pardon et de bonté, que M. de Cilly ne regretta sa défaite que parce qu'il n'avait pu arracher à son fils une conviction désolante, quoique vraie. Quant à l'âcreté de la discussion, il connaissait trop l'amour d'Arthur pour s'en trouver offensé; et quant au sentiment de la supériorité de son fils sur lui, c'était depuis long-temps sa joie, son orgueil et sa gloire.

Mais, hélas! si le souvenir de cette fatale discussion ne paraissait devoir rien changer aux relations de M. de Cilly envers son fils, quelle perturbation il apporta dans la vie d'Arthur! lorsque, revenant à lui, sortant de cette exaltation passagère, il se souvint de la terrible découverte qu'il venait de faire! Non... on ne saurait peindre l'épouvantable angoisse qu'il éprouva en pensant qu'il venait d'apprécier à tout jamais la faible portée d'esprit de son père... et avec quel profond désespoir il vit tomber le prestige qui jusque là avait grandi la figure paternelle, et la rendait imposante comme celle de Dieu.

Car, du moment où il se fut aperçu de l'infériorité relative de M. de Cilly, Arthur ne put échapper à cette pensée obsédante, impitoyable, qui sans cesse lui disait : *tu es supérieur à ton père par l'intelligence.*

Et de ce moment cette pensée empoisonna les jours d'Arthur... parce qu'il adorait son père...

Tantôt il se promettait de ne plus discuter avec lui, et d'adopter sans réplique toutes ses opinions. Mais bientôt il craignit qu'en faisant preuve d'une aussi aveugle soumission, M. de Cilly ne vît dans cet assentiment perpétuel que la volontaire abnégation du fort envers le faible qu'il dédaigne.

Voulait-il, au contraire, lutter contre lui comme on lutte avec un égal en intelligence, il tremblait qu'il ne prît cette résistance pour l'arrogante conviction de la supériorité qui veut s'imposer, parce qu'elle en a le droit.

Aussi, depuis ce jour fatal, Arthur, préoccupé de l'idée constante d'éviter toute discussion, tant il craignait de blesser involontairement son père, devint avec lui sombre, taciturne, réservé; il le fuyait presque; et, n'osant plus se livrer à cette confiante et douce familiarité qui jusque là avait régné entre eux, il passait des heures, des jours, dans un morne silence, et ne répondait qu'avec contrainte et défiance aux questions empressées de son père.

M. de Cilly s'aperçut bientôt de ce changement étrange, et long-temps ce fut en vain qu'il en chercha la cause; car, nous l'avons dit, il s'avouait si naïvement son infériorité qu'il ne lui était pas encore venu à l'idée que son fils pût rougir de lui...

Mais les précautions d'Arthur trahirent malheureusement les craintes de son ame délicate et noble. M. de Cilly se méprit sur sa pensée, et il crut fermement que son fils lui témoignait son dédain, quand, au contraire, son fils n'avait qu'un but, un vœu, un désir, celui d'éloigner cette idée de son père.

De l'instant où cette fatale erreur devint aux yeux abusés de M. de Cilly une douloureuse certitude, la défiante réserve d'Arthur ne put, hélas! que trop facilement s'interpréter dans ce sens.

Trop fier pour se plaindre, M. de Cilly se résigna, dévora long-temps les larmes amères que devait faire couler une aussi horrible révélation, et sa santé commença de s'altérer.

Ce fut alors qu'Arthur se prit à maudire cette élévation de l'intelligence que l'étude et le savoir avaient encore exaltée en lui... puisque cette puissance morale l'avait rendu à jamais misérable, en flétrissant pour toujours ce bonheur profond, cette adoration filiale qui avait fait la joie de sa jeunesse.

Et une incurable mélancolie vint aussi l'accabler, surtout lorsqu'il vit que l'état de son père devenait de plus en plus alarmant.

Car aussi comment peindre le cruel changement qui s'était opéré dans l'existence de ces deux êtres, autrefois si paisibles et si tendres? comment peindre leurs regrets poignans... à l'un de posséder le savoir, à l'autre de l'avoir donné?... Comment peindre la défiance horrible de ces deux ames grandes et

pures, qui ne se sentaient si douloureusement déchirées que parce qu'elles étaient d'une noblesse et d'une délicatesse exquisés? comment peindre, en un mot, la contrainte glaciale qui remplaça leurs doux épanchemens? Car, hélas! depuis ce jour fatal... plus de ces longs entretiens où Arthur déployait ingénument toutes les merveilleuses beautés d'un génie qu'il ignorait lui-même, parce que depuis ce jour, avec la conscience de son génie, Arthur en avait pour ainsi dire acquis la pudeur... parce que depuis ce jour, elle était morte malgré lui, cette admiration naïve et candide, cette sublime et sainte croyance filiale qui fait voir dans un père un être sacré qu'on adore aveuglément comme Dieu, sans chercher à l'expliquer par une sacrilège analyse.

Que l'on se figure donc maintenant quelle devait être l'épouvantable existence de M. de Cilly, qui haïssait trop le monde pour y chercher des consolations, et qui, avouons-le, n'avait pas la *foi* nécessaire pour oublier les peines d'ici-bas, en songeant à une meilleure vie; car il est une question que nous n'avons pas encore abordée jusqu'à présent, nous voulons parler des idées religieuses du père d'Arthur.

M. de Cilly n'avait aucune *croyance* religieuse, si l'on entend par *croyance* une foi aveugle à la *révélation* divine et aux autres mystères incompréhensibles du christianisme.

D'un esprit correct et droit, M. de Cilly disait qu'il ne pouvait *croire* ce que son intelligence se refusait à *comprendre*; il reconnaissait un moteur mystérieux dans la nature; mais par cela même que cet agent était un mystère, il ne pensait pas qu'on pût rationnellement s'en faire une idée exacte et lui assigner un nom et des attributions.

Il ne confondait pas pour cela la foi des autres avec l'hypocrisie; il croyait seulement que la foi était comme un *sens* à part donné aux élus, une espèce de révélation faite à eux seuls, mais il ne pouvait pas plus se rendre compte des corrélations de ce sens qu'un aveugle-né ne pourrait se faire une idée de ce que c'est que la vue et la lumière.

Malheureusement, Arthur, élevé par son père dans cet état d'incertitude religieuse, ne possédait pas non plus la foi, mais il s'était fait pour ainsi dire un système de croyance *matérielle* et *politique* aux lois morales et écrites du christianisme, selon

son idée de regarder les religions comme autant de formules gouvernementales tendantes toutes au même but...

Seulement, parmi ces formules, la religion chrétienne était la seule qui lui parût *divine* dans l'acception poétique donnée à ce mot pour exprimer le type du parfait. C'était à ses yeux le plus magnifique des Codes de l'humanité; et la toute-puissance spirituelle accordée à cet *apôtre* en cilice qui, du haut d'une chaire d'humilité, dominait également le royal esquif et l'océan populaire, citait au tribunal de Dieu le roi despote ou le peuple révolté, paraissait à Arthur la plus généreuse, la plus sublime des combinaisons sociales; et s'il ne pouvait la comprendre comme révélation divine, il la considérait du moins comme le chef-d'œuvre du génie législatif. Arthur admirait encore la haute et sagace prévision de l'auteur de cette loi sublime qui, sachant que dans son orgueil tout homme peut nier l'infailibilité de ce qu'a fait ou dit l'homme, donnait à son œuvre de liberté, d'amour et de charité, une naissance divine, mettant ainsi toute discussion au sujet de son origine parmi les plus graves atteintes portées à cette religion (1).

Or, comme cette charte, magnifiquement résumée par la morale angélique du NOUVEAU-TESTAMENT, n'avait qu'un but possible, celui du bonheur des hommes, Arthur voyait dans tout adversaire de cette croyance religieuse, politique ou sociale, pour lui c'était tout un, Arthur voyait, dis-je, un criminel, sinon de lèse-divinité, au moins de lèse-société; aussi avait-il le plus profond mépris pour l'école prétendue philosophique dont Voltaire était le chef et le type, école stupide ou menteuse, bassement fourbe, niaisement méchante, qui attaquait le Christ et sa religion au nom du peuple et de la liberté!!! le Christ! dont l'œuvre tout entière se résumait par ces deux mots...

(1) Et en cela Arthur partait d'un principe tout-à-fait faux; — car cette origine divine *supposée* impliquant, par cela même, son origine humaine, en faisait une loi écrite par l'homme et révoquée par l'homme; tandis que ce qui fait, à notre sens, la sublimité et la *spécialité* de la religion chrétienne, si cela se peut dire, c'est sa révélation *divine*, qui, par ce fait même, la met au-dessus de toute discussion humaine.

liberté! charité!... le Christ qui était mort pour le peuple... dont il défendait les droits contre d'avidés oppresseurs... le Christ qui faisait tomber les chaînes des esclaves; le Christ qui donnait à ceux qui avaient foi... une éternelle félicité en échange de quelques jours de malheur sur la terre... le Christ qui, partageant le royaume des cieux à ce grand nombre qui ne possède rien ici-bas leur faisait supporter une vie de misère avec une résignation sublime, de sorte qu'ils regardaient dédaigneusement l'existence somptueuse des riches, et qu'ils les plaignaient au lieu de les envier; le Christ enfin qui substituait l'avenir au néant... l'espérance au désespoir!... l'amour à la haine... la communion à la personnalité...

Après cela, disait-il, que l'on traite la *foi* qui *croit* d'ignorance, de préjugé ou d'abrutissement; que l'on traite les promesses du Christ de fictions, de mensonges, peu importe cette monstruosité.

Il est une chose que l'on ne pourra jamais nier, c'est le bonheur positif de ceux qui *croient* sincèrement, c'est la haute et consolante moralité de ce que les philosophes appellent fictions ou mensonges.

Car, dans toute société, disait encore Arthur, il y aura toujours un nombre incommensurable d'hommes à jamais voués, quoi qu'on fasse ou qu'on promette, aux privations et au malheur. Eh bien! osera-t-on nier que celui qui, par le pouvoir de la *foi* qu'il leur inspire, *donne* à ces infortunés (car dès qu'ils *croient* ils *ont*), leur donne, dis-je, s'ils sont vertueux et résignés, le bonheur éternel en échange des privations qu'ils subiraient de toutes façons ici-bas; osera-t-on nier que ce Dieu, ce législateur ou cet homme, n'ait pas résolu de la façon la plus morale et la plus consolante la plus importance de toutes les questions sociales, celle qui est la source de toutes les révolutions; en un mot *celle de rendre heureux et satisfaits ceux qui N'ONT PAS, en assurant le repos de ceux qui POSSÈ-
DENT* (1)

(1) Aussi, du jour où les *propagateurs des lumières* ont eu dépossédé le *prolétaire* de son *royaume des cieux* sans pouvoir lui rien donner en échange, et pour cause, le prolétaire n'a trouvé rien de plus juste que de vouloir s'emparer des *royaumes d'ici bas*

Enfin, disait Arthur, le philosophe, l'encyclopédiste le plus acharné, niera-t-il qu'en admettant, je le veux, cette seconde vie comme une fiction ou un préjugé, ce ne soit pas au moins une admirable fiction, un mensonge bien consolant, un préjugé bien sublime que celui-là qui vous fait croire fermement que vous reverrez ceux que vous pleurez, et que votre existence ne finit pas au fossoyeur....

Telles étaient les pensées religieuses d'Arthur.

Après avoir vécu pendant quelques mois encore de cette vie sombre et décolorée, M. de Cilly mourut, en emportant dans la tombe la triste conviction qui avait abrégé ses jours.

Et Arthur se trouva seul au monde...

Alors sa douleur fut immense, ce fut une douleur froide, sentie, raisonnée, qui creusa profondément son lit dans la solitude de cette âme puissante, comme ces ruisseaux cachés qui minent sourdement un rocher gigantesque; car le principal caractère d'une pareille douleur est un calme glacial aussi muet que la pierre du sépulcre... Ce sont les chagrins hypocrites qui cherchent le monde pour s'y écheveler et pousser leurs sanglots menteurs.

Arthur, lui, n'usa pas ainsi sa douleur, il en vécut; sa vie fut désormais un long remords, une sanglante et continuelle malédiction contre cette vaine science qui lui avait ravi la seule croyance dans laquelle il pouvait avoir foi; mais au lieu de fuir ces souvenirs qui lui rappelaient la perte de son père, il les évoqua et s'y plongea avec une mélancolie amère, car cette idée fixe qui vous ramène toujours à la mort de ceux qui vous étaient bien chers ne paraît affreuse qu'aux insensibles: ceux-là, ne connaissant pas le charme cruel de cette émotion, se croient obligés de dire qu'elle *fait mal*, parce qu'ils voient pleurer ceux qui l'éprouvent... Malheureux! qui ignorent la pieuse douceur de certaines larmes...

Environ un an après la mort de M. de Cilly, Arthur était assis, à la tombée du jour, dans l'immense bibliothèque du château, sa pièce favorite, car c'était là que son père et lui

en manière de compensation, tout disposé d'ailleurs à faire bon marché de la jouissance de l'éternité.

s'étaient autrefois livrés à l'étude avec une si touchante émulation.

Cette bibliothèque formait une galerie dont les fenêtres s'ouvraient sur un des sites sauvages et pittoresques des Vosges... C'étaient de hautes montagnes, des pics déchirés, de sombres et noirs sapins dorés par les derniers feux du soleil couchant.

Athur, rêveur, était accoudé sur une table massive, couverte de papiers et de manuscrits; autour de cette galerie s'étendaient d'innombrables rayons de livres écrits dans toutes les langues; près d'une fenêtre on voyait un chevalet et quelques ébauches de peinture; plus loin une harpe et un petit buffet d'orgue, ... puis ça et là des instrumens de physique et d'astronomie, des sphères célestes et des globes; enfin dans ce lieu... tout semblait retracer, résumer les occupations de la vie la plus intelligente, la plus complète et la plus élevée, et pourtant celui qui maintenant sentait en lui assez de savoir et de génie pour pouvoir se passer de ces livres, et les considérer avec l'air de reconnaissance dédaigneuse dont l'homme robuste et fort regarde sa vieille nourrice; celui dont le magique pinceau pouvait fixer sur cette toile les merveilles pompeuses de la création; celui qui pouvait faire vibrer cette harpe sous les accords d'une ravissante harmonie; celui qui pouvait deviner la marche des corps célestes, ou dévoiler les travaux de la nature dans ses opérations les plus secrètes; celui qui avait étudié l'âme par la physiologie, et le monde par l'algèbre;... celui enfin qui n'était étranger à aucune langue, à aucune science, à aucun art: celui-là enfin qui, jeune, riche, beau, plein de cœur et de génie, pouvait prétendre à tous les bonheurs... celui-là gémissait torturé par une douleur incurable qui défiait toutes les consolations, et révélait la vanité du savoir et de la richesse pour calmer les plaies de l'âme.

— O vanité de la science, de la fortune et de la jeunesse!
— s'écriait donc Arthur — quand, réalisant l'impossible, je concentrerais en moi toutes les intelligences les plus élevées du monde et des siècles... les trésors de la terre, pourrai-je faire que mon père ne soit pas mort?... pourrai-je faire que je le revoie un jour?... pourrai-je donner un aliment à cette dévorante activité d'esprit qui me consume... et un but à ma vie?

Oh! malédiction sur le savoir! puisque la brutale ignorance du plus stupide paysan de mes terres lui donne ce que je paierais au prix de mon sang, lui donne la certitude de revoir un jour et pour toujours l'être qu'il regrette, ... *et lui explique sa vie par l'éternité à laquelle il croit...* Malédiction!... Voilà donc que l'ignorance opère un miracle, peuple un monde immortel de sublimes et saintes visions, quand le savoir le plus profond ne me dit à moi que destruction, désespoir et néant... Oh! si je pouvais croire!...

Que faire maintenant de cette vaine science? que peut-elle pour moi? Elle a élevé ma pensée dans les plus hautes régions... mais elle m'a isolé à jamais des autres hommes, en me rendant fier de mon savoir et dédaigneux de leur infériorité. Tous les merveilleux secrets de la nature, je les ai touchés au doigt..... je sais tout ce qui est... et je ne puis commander ce qui n'est pas..... Pourquoi vivre?... pourquoi... Je veux pourtant essayer si la vie agitée, bruyante du monde n'engourdira pas cette irritation de la douleur et de la pensée.

Arthur quitta donc les Vosges peu de temps après cette soirée, et se rendit à Versailles, où il avait quelques parents.

On conçoit qu'avec sa beauté, son rang, sa fortune, son esprit, Arthur eut ce qui s'appelle de grands succès dans le monde; mais les leçons de son père, jointes à son singulier pouvoir d'intuition, lui avaient donné une si juste et si véritable idée du monde; il avait eu sous les yeux, pour ainsi dire, un plan si topographiquement exact de tout ce qui devait lui arriver, qu'il ne trouve pas le moindre piquant à ses triomphes ou à ses déceptions. Pour lui le monde était une pièce de théâtre, qu'il avait lue, qu'il savait par cœur, et qu'il voyait jouer devant lui par d'assez médiocres acteurs. Et puis, au résumé, que sont, après tout, *les succès du monde?* et que pouvaient-ils paraître, surtout aux yeux d'un homme tel qu'Arthur, pour qui l'analyse était comme un creuset, à l'action duquel il soumettait ce qu'on était convenu d'appeler le bonheur... Et ce bonheur, tel brillant, tel doré, tel parfumé qu'il fût... n'y laissait jamais que cendres sèches et amères.

Alors il voulut voyager: il parcourut l'Europe et l'Asie; mais il se trouva froid devant les plus magnifiques spectacles de la

nature ; car, décomposant ou expliquant tout par la chimie, la physique ou l'algèbre, au lieu d'impressions douces et vivifiantes, il ne lui restait qu'une nomenclature scientifique, sèche et aride.

Oh ! c'est que, pour être profondément remué à l'aspect d'un site imposant et grandiose, il faut sentir s'éveiller dans son ame l'idée du Dieu qui a créé les mondes, ou frémir en soi le luth mystérieux du poète.

Mais Arthur ne *comprendait* pas Dieu, et ne se sentait *plus poète* ; hélas ! la poésie écrite, peinte ou chantée, était morte à jamais en lui, morte comme les feuilles meurent à l'automne ; car chez un homme aussi complet, cette splendide et triple poésie n'avait pas été ce qu'on appelle *des talens*, mais l'expression harmonieuse de la joie pure et sereine de l'adolescent qui sourit à l'existence, mais le cri profond de bonheur et d'amour que jette toute créature en voyant le soleil briller et les fleurs s'entr'ouvrir !

Enfin Arthur avait été poète, parce qu'il avait eu seize ans ; poète, parce qu'il avait eu un père adoré ; poète, parce que son avenir avait été riant et doré ; poète enfin, comme l'oiseau du ciel, qui chante tant que dure le printemps.

Mais après le printemps, l'hiver ; après la poésie, l'analyse.

Et Arthur, nous l'avons dit, surtout depuis la mort de son père, s'étant trouvé réduit à une désespérante analyse, se sentait plus que jamais accablé sous le poids de cette obsédante question : — *Pourquoi existé-je ?* Question affreuse, quand, tout jeune, on est mort aux joies de ce monde, sans croire à une autre vie.

Arthur voulut encore chercher quelques sensations dans les dangers d'une vie aventureuse, et il se fit soldat sous un nom emprunté, croyant peut-être sentir jaillir en lui quelque étincelle de l'amour de la gloire ; il se conduisit vaillamment, fut blessé et nommé officier sur le champ de bataille. Le lendemain, il quitta son poste, dégoûté de cette férocité brutale et stupide d'hommes qui en égorgent d'autres sans haine et sans colère, pour gagner des batailles à des généraux qui les font décimer avec le plus dédaigneux égoïsme.

Il essaya aussi d'écrire, non plus de frivoles poésies, mais de sérieux ouvrages moraux et politiques, remplis d'une saine

et puissante raison, étincelans d'éloquence et de clarté, qu'il jeta dédaigneusement au milieu de l'ardente polémique qui mettait alors en question les plus imposantes vérités sociales; ces écrits furent prônés, déchirés, admirés, calomniés. Mais pour cette ame, il devait être de cette éphémère jouissance d'amour-propre d'écrivain comme des autres jouissances... une fois qu'on la soumettait à l'analyse! car Arthur avait l'esprit trop juste pour croire à l'action positive et salutaire d'un livre sur la conduite des hommes; il savait trop bien que le livre qui renferme la morale la plus pure et la plus douce, que l'*Imitation* ne vaut peut-être pas un prosélyte à la vertu, n'empêche pas une action honteuse de se commettre, quand le livre le plus stupidement obscène exalte, propage ou multiplie le vice avec une épouvantable fécondité.

Ce fut alors que, ne trouvant plus rien à tenter pour sortir de l'état de marasme moral dans lequel il s'éteignait, il regretta plus que jamais de n'avoir pas la foi religieuse, qui, pensait-il, aurait peut-être calmé ses douleurs inexplicables...

Aussi, après de mûres réflexions, Arthur se décida d'entrer dans les ordres, sans crainte de se voir taxer d'hypocrisie; car il trouvait au contraire noble et généreux de donner aux autres cette foi qu'il regrettait si vivement de ne pas avoir, parce qu'il en sentait toute la consolante sublimité.

Arthur entra donc dans les ordres, et s'il choisit les fonctions d'aumônier à bord, ce fut parce que cette existence lui parut plus pénible et plus en rapport avec le vœu primitif du christianisme, vœu de résignation, de souffrance et d'humilité. — Pensant aussi que venant devant Dieu avec son immense besoin de croire, son désenchantement des vanités humaines, sa vieillesse anticipée qui lui permettait d'exercer la lettre de toutes les sévères exigences de son caractère sacré; pensant qu'appelé à voir mourir ses semblables, à les assister à cette heure imposante et mystérieuse, il trouverait peut-être dans la contemplation profonde de ce passage de la vie à la mort la solution du problème qu'il cherchait; que s'il avait en lui le moindre germe de foi, il se développerait peut-être, et que le malaise inconnu qui le torturait aurait alors un terme.

Il confia donc sa fortune à son intendant, homme probe et

sûr, régla l'emploi de ses revenus en bonnes œuvres, et s'embarqua à bord de la *Sylphide*;—ayant choisi cette frégate parce qu'il savait n'y rencontrer personne qu'il eût autrefois connu dans le monde.

EUGÈNE SUE.



REVUE DRAMATIQUE.

LA REVOLTE DES FEMMES.

Alexandre voulait renfermer le poème d'Homère dans une cassette de cèdre incrustée d'or et de pierreries; on ne renferme plus aujourd'hui les livres dans les cassettes, même chez les princes, on les fait relier. Si j'étais roi, ou si, par une supposition plus modeste, j'étais un de ces bibliomanes qui ont part au budget (il y en a), ce n'est pas seulement l'*ILIADÉ* que je voudrais orner d'une reliure digne d'Alexandre et d'Homère, mais aussi *LES MILLE ET UNE NUITS* avec tous ces contes de l'imagination arabe qui ont procuré de si beaux songes à notre enfance, et dont l'âge mûr ne rongit pas de rêver encore. Le nouveau ballet appartient à cette nombreuse famille qui commence aux premières traductions de Galland, et finit à l'*ALHAMBRA*, de l'Américain Irving. Je parlerais donc avec enthousiasme du nouveau ballet, si l'enthousiasme n'était défendu à la critique, à moins qu'elle n'ait à parler de quelques génies de l'école moderne, que le public a le mauvais goût, on peut en convenir tout bas, de ne pas trouver toujours aussi amusans que les génies de la fiction orientale. J'en appellerais volontiers cependant, sous le point de vue littéraire, aux orientalistes qui ont vu ou qui verront *LA RÉVOLTE DES FEMMES*. N'est-ce pas là enfin, messieurs,

une traduction admirable de toutes ces merveilles d'une poésie si souvent déclarée par vous intraduisible dans notre langue vulgaire, une traduction plus belle que l'original, car elle est exécutée par le talent le plus complet, le plus incontestable, le plus divin de l'époque, par M^{lle} Taglioni, par une de ces fées qui, avant elle, n'existaient que dans nos songes, ou au frontispice d'un de ces albums anglais ornés des vignettes de Westall?

Le critique pourrait donc sans déroger consacrer un long article à un ballet mis ainsi sous les graves auspices de la science; mais elle doit désespérer de l'analyser en rivalité avec un livret qui est déjà une analyse aussi amusante qu'une nouvelle, et dont l'auteur anonyme est très-certainement un des nôtres, à moins que M. Taglioni père soit aussi un littérateur. Quant à l'exécution de ce joli petit drame, brodé sur un canevas si puéril, mais si gracieux, hâtons-nous de dire que M^{lle} Taglioni elle-même a dû quelque chose de son triomphe au cadre de riches décors où M. Cicéri l'a placée, aux brillans costumes dessinés par M. Duponchel, et à ce cortège de danseuses dont quelques-unes ne le cèdent qu'à la danseuse incomparable; car se sont M^{mes} Noblet, Montessu, Julia, Duvernay, Legallois, Fitz-James, et M^{lle} Pauline Leroux, qu'on pourrait nommer la première cette fois, tant elle a paru charmante sous le plus gentil costume de page arabe qu'on ait vu au théâtre.

Je ne raconterai pas ce ballet, puisque nous avons déjà deux *nouvelles* dans la REVUE DE PARIS aujourd'hui, mais j'en dirai le sujet et la morale, en signalant les scènes les plus remarquables. Au lever du rideau, nous sommes à Grenade, dans le palais de l'Alhambra, et cette première décoration réalise une des plus belles pages de M. de Chateaubriand, qui, lui aussi, a fait son petit roman mauresque. Le roi de Grenade reçoit son général Ismaël, qui revient vainqueur des Castillans, et qu'il invite à assister à une fête. Mais, parmi les sultanes, Ismaël, à sa grande surprise, reconnaît Zulma, sa fiancée, que le roi s'est appropriée pour en faire sa sultane favorite, parce que les absens ont toujours tort, même quand ils vont conquérir des provinces. Cependant Zulma n'a cédé qu'à la force, elle aime encore Ismaël. Aussi, quand le monarque dit à son général qu'il lui accorde tout ce qu'il lui demandera, celui-ci, usant d'un détour de saint-simoniste pour rendre Zulma libre, demande la liberté de toutes les femmes, au grand scandale

du chef des eunuques , personnage assez égoïste et fort arriéré , qui n'a pas encore entendu parler comme nous de *la femme libre*. Le roi fait bien aussi quelques difficultés ; mais il a promis , il tiendra sa parole , et rédigera la nouvelle charte , en s'y réservant , il est vrai , *in petto* , un article 14. Or , par cet article 14 de la nouvelle constitution de Grenade , toutes les femmes seront libres , excepté Zulma. — Les sultanes se préparent par le bain à la liberté ; mais quand elles apprennent l'exception peu généreuse du roi , elles préfèrent rester esclaves avec leur compagne. Le roi se déclare alors dégagé de sa promesse , et Misouf , l'eunuque , admirable exemple à proposer aux sinécuristes , se réjouit de rentrer en fonctions. Mais cette liberté qu'elles refusent , les femmes veulent la conquérir , car c'est pour elles le fruit défendu. Elles demandent des armes , et trouvent chacune à l'instant une pique sous la main , grâce à un bouquet donné à Zulma par un Génie sous la forme d'un esclave , et qu'elle découvre être un talisman. Misouf qui survient s'effraie de cet appareil guerrier , et va chercher des témoins. Comme l'insurrection n'est pas mûre encore , le talisman vient au secours des rebelles , dont les piques se changent dans leurs mains en harpes enchantées ; puis , quand Misouf est seul , les harpes redeviennent des piques , les grilles s'ouvrent , les sultanes s'échappent , et , suivies de toutes les femmes de Grenade , vont former un camp , où nous les retrouvons dans le troisième acte , faisant l'exercice comme des grenadiers de la vieille garde.

Hélas ! en acquérant la force de l'autre sexe , ces jolies amazones oublient l'arme plus naturelle du leur , qui est la ruse ; et comme il leur reste un peu de coquetterie sous le casque , le roi de Grenade , en signe d'alliance , vient leur offrir des présents , dont elles s'empressent de se parer. Pendant ce temps-là , on escamote leurs fusils , et elles allaient retourner en esclavage , Zulma s'étant laissé dérober son bouquet par son amant dans son sommeil , lorsque heureusement le bouquet lui revient par un hasard inattendu , et les femmes reconquièreut tous leurs droits. Le génie apparaît alors , car le dénouement approche. Il force le roi à consentir au mariage d'Ismaël et de Zulma. Les femmes , à leur tour , accordent la paix d'elles-mêmes , et au lieu d'abuser de leur victoire , elles se contentent de prouver aux hommes qu'elles font l'exercice aussi bien qu'eux. La morale du ballet , puisque j'ai promis une morale , me semble être que les femmes sont aptes à faire partie comme nous de la garde

nationale, et qu'il est urgent de changer la loi, vu que quelques soldats citoyens commencent à se dégoûter un peu de monter la garde.

Ce petit drame, où l'*émeute* s'est montrée vêtue de gaze et couronnée de roses, comme une odalisque, a été applaudi par la brillante société que l'Académie royale de Musique invite à ses aristocratiques spectacles.

Depuis long-temps on n'avait vu à l'Opéra un tableau aussi voluptueux que celui de la scène où Zulma et ses compagnes prennent le bain, folâtraient dans l'eau, et font leur toilette derrière une gaze demi-transparente. Cette ravissante féerie m'a rappelé un des passages les plus gracieux de VATHÉCK, ce roman oriental de M. Beckford, que Byron relisait sans cesse, et que je citerai, parce qu'il n'est guère plus connu en France qu'en Angleterre. Il y a dans VATHÉCK, comme dans le ballet nouveau, un chef des eunuques nommé Bababalouk, aussi odieux à Nouronihar et à ses compagnes que Mizouf l'est à Zulma et aux sultanes de Grenade. Bababalouk cherche les femmes confiées à ses soins et trop heureuses d'avoir échappé un moment à sa surveillance: — « Bababalouk s'avance vers une portière de soie incarnat, à travers laquelle il distingue un grand bain de porphyre foncé, d'une forme ovale. D'amples rideaux, tombant en grands replis, entouraient ce bain; ils étaient à demi-ouverts et laissaient entrevoir des groupes de jeunes esclaves, parmi lesquelles Bababalouk reconnut ses anciennes pupilles étendant mollement les bras, comme pour embrasser l'eau parfumée et se refaire de leurs fatigues. Les regards langoureux et tendres, les mots à l'oreille, les sourires enchanteurs qui accompagnent les petites confidences, la douce odeur des roses, tout inspirait une volupté contre laquelle Bababalouk lui-même avait de la peine à se défendre. Il garda pourtant un grand sérieux, et commanda d'un ton magistral de faire sortir ces belles de l'eau. Tandis qu'il donnait ses ordres, la jeune Nouronihar, fille de l'émir, gentille comme une gazelle et pleine d'espièglerie, fit signe à une de ses esclaves de descendre tout doucement la grande escarpolette attachée au plancher avec des cordes de soie. Pendant qu'on faisait cette manœuvre, elle parla des doigts aux femmes qui étaient dans le bain, et qui, bien fâchées de sortir de ce séjour de mollesse, emmêlèrent leurs cheveux pour donner de l'occupation à Bababalouk, et lui firent mille autres niches.

Quand Nouronihar le vit prêt à perdre patience, elle s'approcha de lui avec un respect affecté, et lui dit : « Seigneur, il n'est pas » décent que le chef des eunuques du calife, notre souverain, se » tienne ainsi debout. Daignez reposer votre gracieuse personne » sur ce sofa, qui se rompra de dépit, s'il n'a pas l'honneur de » vous recevoir. » Charmé de ces accens flatteurs, Bababalouk répondit galamment : « Délices de mes prunelles, j'accepte la pro- » position qui découle de vos lèvres sucrées ; et à dire vrai, mes » sens sont affaiblis par l'admiration que m'a causée la splendeur » rayonnante de vos charmes. — Reposez-vous donc, » reprit la jeune sultane, en le plaçant sur le prétendu sofa. Tout-à-coup la machine partit comme un éclair. Toutes les femmes, voyant alors de quoi il s'agissait, sortirent nues du bain, et se mirent follement à donner le branle à l'escarpolette. Dans peu, elle parcourut tout l'espace d'un dôme fort élevé, et fit perdre la respiration à l'infortuné Bababalouk. Quelquefois il rasait l'eau, et quelquefois il allait donner du nez contre les vitres ; en vain il remplissait l'air de ses cris : les éclats de rire ne permettaient pas de les entendre. — Nouronihar, ivre de jeunesse et de gaieté, se divertissait plus que toutes les autres ; enfin elle se mit à parodier des vers persans, et chanta : « Douce et blanche colombe qui voles dans les airs, donne quelque œillade à ta fidèle compagne. Gazouillant rossignol, je suis ta rose ; chante-moi quelques couplets agréables. » Les sultanes et les esclaves, animées par ces plaisanteries, firent tant jouer l'escarpolette que la corde se cassa et que le pauvre Bababalouk tomba comme une tortue au milieu du bain. Il se fit un cri général ; douze petites portes qu'on n'apercevait pas s'ouvrirent, et l'on s'échappa bien vite, après lui avoir jeté tous les linges sur la tête et avoir éteint les lumières.

Ce n'est pas, j'espère, faire de l'*érudition* que de citer un roman à propos d'un ballet ; ce n'est pas certes abuser de l'appel que j'avais eu la précaution oratoire d'adresser aux orientalistes en commençant. Je veux même qu'on me sache gré de n'avoir cité ni lady Montagu, ni ses véridiques lettres sur le sérail, ni Montesquieu et ses fabuleuses LETTRES PERSANES, lorsque j'aurais pu parler, à propos de LA RÉVOLTE AU SÉRAIL, de cette comédie de LYSISTRATA, où Aristophanes, qui fait conspirer aussi les Athéniennes, introduit cette robuste dansense, la Lacédémonienne Lampito, de force à étouffer un taureau. Lampito attribue sa puissance musculaire

a une danse consistant à se frapper avec les talons cette partie du corps que les Grecs avaient divinisée en la personne de Vénus Calipyge. Dans la nombreuse armée commandée par M^{lle} Taglioni, nous n'avons pas de grenadier aussi redoutable que Lampito; mais en revanche, grâce au ciel, le ballet nouveau a sur la pièce d'Aristophanes cet avantage inappréciable que, malgré l'émeute, on n'y trouve pas une seule allusion politique.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.



LA NOBLESSE RUSSE.

Le dernier ukase de l'empereur Nicolas sur le privilège électoral de la noblesse russe fut diversement commenté par les feuilles politiques de Paris : les unes y virent une concession du czar à une *corporation redoutable*, et exagérèrent à plaisir les avantages de cette prétendue concession ; les autres y trouvèrent la compensation forcée de je ne sais quels autres privilèges dont la noblesse russe aurait été dépouillée.

Les documens suivans prouveront que cet ukase n'était ni une concession ni une compensation, qu'il n'accordait à la noblesse ni un privilège nouveau ni l'extension d'un privilège ancien.

Il importe de connaître d'abord de quels élémens se compose la noblesse russe pour décider si ce n'est pas plutôt une notabilité nationale qu'une véritable noblesse, d'après la constitution toute particulière qui lui fut donnée par l'impératrice Catherine. Pour compléter la création de Paul I^{er}, Catherine comprit qu'il fallait imprimer un principe de mouvement et de vie à toutes les parties de son empire en tirant du fond de leurs châteaux, en arrachant à leur inertie les propriétaires du sol. Ce principe ne pouvait être actif et fécond qu'autant qu'en leur laissant le soin de délibérer sur leurs besoins personnels et leurs intérêts de localité on amènerait les nobles de chaque gouvernement à se rattacher ainsi au service public. Au principe « nulle terre sans seigneur » Catherine joignit celui-ci : « nul acheminement à la noblesse sans service public. » Elle

déclara que tous ceux qui servaient l'état étaient nobles, que le temps et le degré d'utilité de leurs services leur donnaient droit de s'élever graduellement et d'arriver jusqu'au plus haut échelon de la noblesse. Ce fut alors que Catherine marqua par une série de grades cette ascension progressive; et pour maintenir la supériorité de ces grades sur les anciens titres féodaux, il fut établi en principe qu'un titre féodal sans grade étant considéré comme nul ne donnait aucun rang, et que la préséance appartenait au grade.

Il suit de ce principe et de son application pratique que tout ce qui n'est pas serf, artisan ou marchand en Russie est noble ou peut le devenir. On ne se serait pas douté peut-être que le principe de l'égalité existât en Russie au profit de tout ce qui compose ou peut former l'établissement public.

Aux grades militaires sans exception sont attachés tous les droits de la noblesse, dont le premier consiste à pouvoir acheter et posséder des terres à serfs. Ce droit n'est accordé au civil que jusqu'au huitième grade inclusivement. Le rapport des grades militaires et civils est établi comme il suit :

ÉCHELLE GRADUÉE DE LA NOBLESSE EN RUSSIE.

GRADES MILITAIRES.	GRADES CIVILS.	CLASSIFICATION.
1 Maréchal.....	Première classe.....	1 ^{re} cl.
2 Général en chef.....	Conseiller privé actuel...	2 ^e id.
3 Lieutenant-général.....	Conseiller privé.....	3 ^e id.
4 Général major.....	Conseiller d'état actuel..	4 ^e id.
5 Pas de grade correspondant. Autrefois brigadier (sup-primé).....	Conseiller d'état.....	5 ^e id.
6 Colonel.....		
7 Lieutenant-colonel.....	Conseiller de cour.....	7 ^e id.
8 Major.....	Assesseur de collège....	8 ^e id.
9 Capitaine.....	Conseiller titulaire.....	9 ^e id.
10 Capitaine en second.....	Secrétaire du sénat.....	10 ^e id.
11 Lieutenant.....	Secrétaire du gouvern...	11 ^e id.
12 Sous-lieutenant.....	Greffier du sénat.....	12 ^e id.
13 Premier enseigne.....	Greffier du gouvernement.	13 ^e id.
14	Greffier de collège.....	14 ^e id.

Les progrès de la richesse et de la civilisation en Russie ont fait revenir sur l'exclusion absolue donnée aux marchands ou négocians. On a accordé aux plus distingués le grade de conseiller du commerce, qui les assimile aux nobles de la huitième classe, sans leur ouvrir la carrière des emplois civils. Ils peuvent obtenir des croix, des décorations, et faire atteler quatre chevaux à leur voiture.

Tous ceux qui font partie de ces quatorze classes appartiennent au service public; ils jouissent à ce titre de la noblesse personnelle, et tant qu'ils restent en activité de service ce service leur compte pour être promus, au bout de trois années de grades, au grade immédiatement supérieur, d'abord jusqu'au huitième, où ils acquièrent le droit de posséder des terres à serfs, et ensuite du huitième grade jusqu'au premier. Le privilège de posséder des terres à serfs n'appartient qu'aux huit premières classes.

On n'apprendra pas sans surprise que la noblesse est descendue en Russie jusqu'à des cochers de la cour, abus qu'Alexandre a réformé. Le cocher de Pierre III avait rang de major-général. La domesticité de cour, les fonctions de chantre, celles d'employé aux douanes, aux postes et aux manufactures de la couronne, etc., peuvent obtenir des patentes de noblesse. Des comédiens même y peuvent prétendre. Tel maître de danse de l'université donne, aux examens publics, ses leçons en uniforme civil, la cocarde au chapeau et l'épée au côté. Tel acteur prend le titre de major ou d'assesseur de collège. On comprendra donc que, puisque tous les autres professeurs sont nobles, plusieurs d'entre eux sont parvenus au grade qui répond à celui de général. Enfin le plus mince pédagogue a aussi son reflet de noblesse.

Dans les assemblées publiques et même dans les réunions privées, chacun est placé suivant l'ordre hiérarchique de son grade. Les vieux nobles portent les titres héréditaires de princes ou comtes, et n'ont de place à la ville et à la cour que d'après leur grade civil ou militaire; ils n'en obtiennent aucun, et ne peuvent même voter aux assemblées nobiliaires s'ils ne déclinent leur grade acquis par leurs services, et souvent ce grade peut les faire reculer à la dernière place. Sous l'impératrice Catherine, la noblesse avait ses entrées libres au théâtre

de la cour ; à la porte on demandait à chacun quel était son grade pour lui assigner sa place en conséquence.

Ce n'est pas que les anciennes qualifications féodales de comtes, de princes, etc., n'existent en Russie comme ailleurs ; elles y sont même plus multipliées, parce que les titres sont héréditaires pour tous les enfans d'une famille, n'importe leur sexe. De plus, les conquêtes successives des pays tatars, tels que Kasan, Astrakhan, la Crimée, la Géorgie, la Mingrelie, la Circassie, ont peuplé l'empire d'une multitude de princes et de nobles auxquels on a laissé la consolation de leurs titres. On rencontre même encore des Tsarevitch, des Tsaritezes, des Tsarevnes, à qui il ne reste plus que cette vaine ombre de leurs anciennes souverainetés. Mais dans un pays où le rang est tout, parce que seul il assure la jouissance des droits sociaux, de la considération sociale et de l'influence personnelle, on conçoit que ceux qui ne doivent ce rang qu'à leurs grades ne l'échangeraient pas pour un simple titre de prince ou de comte héréditaire, qui les ferait passer après ceux sur qui ils ont la préséance.

Les titres de noblesse, accessibles à tout le monde et répandus avec une telle profusion, ne sauraient valoir à ceux qui les portent une bien grande considération, et surtout il sera difficile encore que ceux-ci puissent former ce qu'on appelle une formidable corporation. Nous examinerons ci-après jusqu'à quel point la noblesse peut être et a été formidable aux autocrates de toutes les Russies.

L'ukase de Nicolas rappelle qu'un des plus importans privilèges de la noblesse est le droit électoral, par lequel elle concourt au maintien de l'ordre public et de l'administration de la justice. C'est en vertu de cette prérogative que les corporations de la noblesse forment dans chaque gouvernement des assemblées, non-seulement pour délibérer sur leurs besoins et leurs intérêts, mais aussi pour choisir dans leur sein les fonctionnaires les plus dignes pour les diverses branches de la justice et de l'administration.

Quoique le droit électoral fût restreint aux anciens nobles propriétaires et aux huit premières classes, puisqu'il fallait, pour exercer ce droit, posséder des terres à serfs, le nombre des électeurs se trouva, dans ces derniers temps, tellement

accru par les vicissitudes naturelles des choses, comme s'exprime l'ukase, et surtout par la subdivision des biens nobiliaires, par suite de ventes et successions, que les résultats des élections nobiliaires cessèrent de répondre au but et à l'esprit de l'institution. Qu'a fait l'ukase pour y remédier? Il n'a pas, comme on le prétend, agrandi les droits électoraux de la noblesse; il en a, au contraire, restreint l'exercice en ajoutant aux qualifications requises, pour assurer d'autant plus la bonté des choix. L'ukase n'a pas conféré aux nobles l'élection de toutes les places administratives et judiciaires, puisque la noblesse de souche et des grades était en possession de les nommer; seulement, pour compenser la plus grande difficulté des choix d'un corps électoral ainsi restreint par les nouvelles qualifications, et pour encourager les élus aux services locaux imposés par les élections nobiliaires, on leur accorde des récompenses et des avantages semblables à ceux que comporte le service de l'état. Rien n'a été changé d'ailleurs, excepté que les présidens des tribunaux de gouvernement doivent être nommés à l'avenir par la noblesse, comme les autres membres de ces corps, et qu'elle doit choisir de même les maréchaux de gouvernement ⁽¹⁾, dont la nomination, comme toutes les autres, doit être soumise à la sanction de l'empereur.

Les modifications qu'on vient de mentionner demandent quelques explications; les services locaux imposés par les élections, et qu'on n'était pas libre de refuser, étaient regardés comme de véritables corvées, parce qu'ils étaient peu considérés, point du tout rétribués, entraînaient plus ou moins de responsabilité, et exposaient aux caprices et aux exigences des grands seigneurs du pays. Comme ces services ne se rapportaient qu'à des intérêts privés et de localité, on n'y avait pas attaché les avantages qui ont pour objet d'encourager le service public, comme, par exemple, les grades conférant les privilèges et la considération de la noblesse. L'ukase assimile au ser-

(1) Ces maréchaux de gouvernement sont les présidens de la noblesse. On choisit d'ordinaire, quand on le peut, le plus noble et le plus riche, sinon le plus riche, ne fût-il qu'un sous-lieutenant. En nommant ces maréchaux syndics, on donnerait une idée plus juste de leur importance, qui est très-bornée.

vice de l'état ceux dont seront chargés à l'avenir les élus de la noblesse ; mais on voit que celle-ci n'a rien à y gagner. Tout ce qu'on lui accorde , ce sont deux nominations de plus , celle de président des tribunaux de gouvernement , et celle de maréchal du gouvernement , que l'empereur s'était auparavant réservée.

Les élus pour ces services locaux doivent avoir rempli des emplois au service public , militaire ou civil ; ils ont donc un grade : mais comme ils sont en retraite , et vivent sur leurs terres , quand on les rappelle à l'activité , ils éprouveront moins de répugnance à servir , puisque ces nouvelles fonctions vont leur rendre le droit de monter en grade. On pourra donc faire tomber les choix sur des hommes plus instruits et surtout plus indépendans , et l'on ne verra peut-être plus la haute aristocratie remplir les administrations et les tribunaux d'hommes nuls ou vendus au pouvoir.

On voit à quoi se réduisent ces concessions , ces compensations que Nicolas a dû accorder à sa noblesse pour obtenir éventuellement son appui dans l'exécution de futurs projets d'ambition à l'extérieur ; on voit combien l'indépendance de l'Europe est menacée par cette modification dans l'organisation de la noblesse russe , « institution formidable , et même la seule institution de cet empire , nous a-t-on dit , après laquelle on ne trouve plus rien que des serfs. » On compte pour rien apparemment cette corporation du clergé , d'autant plus puissante en Russie qu'aucun peuple au monde n'est plus dévoué à sa religion et à ses prêtres. Aussi voit-on l'autocrate de toutes les Russies baiser respectueusement la main des métropolitains. Quel souverain d'Europe s'humilierait ainsi devant les évêques ou les ministres du culte national ? On oublie encore la nombreuse et toujours croissante corporation des marchands et négocians , qui paraît devoir éclipser bientôt le premier rang de la noblesse par sa richesse et son luxe , corporation qui a trouvé un bien meilleur moyen encore de justifier les distinctions et les privilèges que lui accorda l'empereur Alexandre , par l'éducation qu'elle fait donner à ses enfans. Mais , pour en revenir à la véritable question , est-il vrai que l'empereur Nicolas craigne sa noblesse , et qu'il ait besoin de la flatter pour obtenir son service ? Est-il probable qu'il ait senti « le besoin

de façonner aux emplois cette noblesse farouche , et qu'il se prépare à enlacer son indépendance dans les liens des fonctions salariées , à apprivoiser sa sauvagerie dans des services de cour ? »

Rien dans l'ukase n'annonce de pareilles intentions , et l'histoire serait là pour les démentir.

Il suffit d'abord de voir de quels élémens se compose cette noblesse pour être convaincu qu'elle ne peut être redoutable à un autocrate de Russie. Catherine II avait bien calculé les effets de la fusion qui devait si puissamment neutraliser l'un par l'autre l'ordre civil et la noblesse aristocratique et territoriale ; la noblesse , comme corporation , se trouverait donc paralysée dans la moitié d'elle-même , si elle tentait de rien entreprendre contre le trône. Aussi , toute l'histoire de Russie , surtout celle des derniers temps , avant même le système de neutralisation de la politique Catherine , démontre par les faits que ce n'est pas la corporation de la noblesse , mais l'armée , qui a toujours fait les révolutions. La tentative de 1826 est encore bien près de nous , et c'est la seule qui n'ait pas eu pour objet une révolution de cour. On sait pourquoi elle devait avoir un autre caractère , on sait quel autre germe de révolution rapporterait en Russie l'armée qu'une aveugle ambition aurait l'imprudence de mettre encore en contact avec les peuples et les armées d'une civilisation plus libérale que la civilisation russe.

Si l'on objecte maintenant que l'élite de la noblesse russe était à la tête de la conspiration militaire de 1826 contre l'empereur Nicolas , je répondrai que , dans les conspirations militaires , ce sont des corps armés composés d'élémens divers qui y figurent , et non la corporation de la noblesse comme noblesse , témoins les strelitz , et les régimens des gardes sous Pierre I^{er} , Anne Évanovna , Élisabeth , Catherine II , Paul I^{er} , et même Nicolas. La dernière conspiration serait honorable pour la noblesse russe , si elle seule y avait pris part , car elle n'avait pas pour objet un accroissement de privilège , une plus rare part au pouvoir , un intérêt de corps , mais une révolution politique , une réforme dans les institutions et le gouvernement. La conspiration prétendait que la Russie , qui se pique tant de se modeler sur les états de l'Europe les plus ci-

vilisés , devrait suivre en effet la marche des temps et le progrès de la civilisation européenne.

Des faits devenus historiques, et qui se sont passés sous nos yeux, achèveront de prouver combien un empereur russe redoute peu le pouvoir et même les justes ressentimens de sa noblesse.

Au nombre des conspirateurs traduits en 1826 par-devant le tribunal criminel de haute justice se trouvaient cent dix-sept officiers, parmi lesquels on comptait :

Princes.	3
Comtes.	3
Barons.	3
Généraux-majors.	6
Conseillers-d'état.	2
Colonels.	13
Lieutenans-colonels.	9
Majors.	6
Capitaines.	9
Lieutenans.	30
Sous-lieutenans.	18
Enseignes.	15

Ces cent dix-sept individus étaient ou nobles de race, ou devenus nobles, comme appartenant au service militaire. Un des privilèges de la noblesse, et un de ceux auxquels elle tient le plus, est l'exemption de toute punition corporelle, surtout de la plus ignoble, la potence. Cependant cinq des gentils-hommes conspirateurs furent pendus en 1827, et tous les autres furent envoyés en Sibérie pour y servir dans les travaux forcés et les mines;... tous y sont encore. Et cependant ils appartiennent à cent dix-sept familles des plus distinguées, des plus riches et des plus puissantes de la Russie.

On ignore que l'empereur, tout autocrate qu'il est, ne peut nommer directement à un emploi quelconque celui qui n'aurait pas qualité pour le remplir : il ne peut nommer colonel, par exemple, qu'un officier ayant passé par tous les grades in-

férieurs ; nul n'est éligible par les assemblées nobiliaires de gouvernement qu'il n'ait passé par les emplois civils ou militaires. Le titre seul de gentilhomme ou de noble ne donne , comme je l'ai dit , aucun droit aux fonctions administratives. On a vu encore qu'à ces services imposés par les assemblées nobiliaires n'était attachée aucune espèce de rétribution. Veut-on savoir quels moyens de séduction donnent à la couronne les services à traitement ? Un sénateur reçoit mille écus d'appointemens ; un général 3 à 4,000 francs ; un colonel 1200 fr. ; un sous-lieutenant 300 fr. Les juges sont payés dans la même proportion. Aussi combien d'abus , de concussions ! quelle corruption honteuse dans toutes les branches de l'établissement public ! On trouvera dans les « Voyages du docteur Clarke, » trop peu connus en France (*Clarke's Travels in Russia*), le hideux, le révoltant tableau de ce gouvernement à bon marché qui déprave nécessairement tous ses agens , et qui coûte si cher au peuple.

Je n'ai rien à dire de la servile influence que peuvent avoir quelques emplois onéreux de la cour sur un corps aussi nombreux que la noblesse , surtout avec les élémens qui la composent. Quant à sa sauvagerie , ceux qui ont vu les seigneurs russes dans le cours de leurs voyages en Europe regretteront sans doute qu'ils n'aient pas gardé le peu qu'ils en avaient à perdre ; et après ces nobles eux-mêmes personne n'a plus d'intérêt que le gouvernement russe à leur voir conserver longtemps ce qui en reste.

LE CH..... (1)

(1) L'auteur de cet article a exercé d'importantes fonctions diplomatiques. Quelques motifs qui lui sont personnels nous empêchent de donner ici son nom ; mais nous n'avons pas cru que ce fût une raison pour priver nos lecteurs de ces documens curieux. Nous espérons pouvoir y ajouter bientôt un article sur la cour de Saint-Petersbourg, par l'auteur de l'article sur *l'empereur Nicolas*, dont nous ne parlons ici que pour dire que ce n'est pas à lui que nous devons aujourd'hui cette communication nouvelle.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

L'ANGE DE SAINT-JEAN.

SECONDE PARTIE.

V.

Marguerite était orpheline... sa mère était morte!... elle avait été frappée dans son sommeil par une apoplexie foudroyante, et laissait son enfant bien-aimée seule au monde. Le désespoir de Marguerite fut d'abord digne de toute pitié, car aucune voix amie ne vint murmurer à son oreille des paroles consolantes; enfin le curé de Saint-Jean vint chez elle. En le voyant, la pauvre enfant éclata en sanglots, et ce premier moment lui déchira le cœur; le curé la laissa pleurer, puis il pleura avec elle, et tout aussitôt elle souffrit moins... Cela fait tant de bien à une douleur d'être partagée!... Ensuite, l'homme de Dieu lui parla de ses devoirs... Le lendemain, les yeux de la jeune ouvrière furent encore aussi rouges; car lorsque le cœur est brisé qui peut s'empêcher de pleurer?... Mais sa chambre fut mise en ordre; son ouvrage préparé; elle ne murmura plus; ses larmes furent silencieuses; et son habit de deuil et sa solitude racontaient seuls son malheur.

Elle vivait ainsi seule et affligée; avec une résignation chrétienne, lorsque le curé de Saint-Jean lui fit dire de venir au presbytère. Il venait de recevoir une lettre de M^{lle} d'Alleville qui la concernait. M^{lle} d'Alleville, ayant appris la mort de

M^{me} Bernard, annonçait son intention de servir de mère à Marguerite, et de la prendre auprès d'elle aussitôt son retour en France, qui devait être dans quelques mois.

« Mais jusque-là, disait M^{lle} d'Alleville, il n'est pas convenable que Marguerite reste seule... Elle est trop belle pour empêcher la calomnie, parce qu'elle excitera l'envie et la malveillance, et je ne veux pas que ma fille adoptive, ma fraîche et blanche *paquerette*, soit seulement soupçonnée... L'hôtel d'Alleville eût été sa retraite jusqu'à mon retour, sous la protection de M^{me} Baudran; mais mes frères y logent tous deux, et dès lors ma maison n'est pas l'asile qui convienne à Marguerite en mon absence.... »

M^{lle} d'Alleville ajoutait que la seule protection qui pût remplacer la sienne en attendant son arrivée était celle de la famille même de Marguerite. Sa cousine était mariée; il fallait qu'elle allât demeurer chez elle. M^{lle} d'Alleville se chargeait de payer pour sa protégée une pension assez forte pour que son séjour chez Louise fût regardé plutôt comme un bienfait que comme une obligation réclamée de sa reconnaissance. Elle autorisait en outre le curé à promettre sa protection à Louise, pour elle et son mari, s'ils se conduisaient bien envers leur cousine.

M^{lle} d'Alleville, dans une partie de sa lettre que le curé ne lut pas à Marguerite, insistait fortement sur la nécessité de ne pas la laisser dans l'isolement. Elle avait compris le caractère de la jeune fille... son ame mélancolique et rêveuse... son cœur passionné... Le voile qui enveloppait cette organisation remarquable avait été soulevé par M^{lle} d'Alleville, dont l'observation était plus exercée aux mouvemens de l'ame que ne pouvait l'être la mère simple et bonne de *l'Ange de Saint-Jean*. Ce n'est pas que M^{lle} d'Alleville craignît pour elle; mais elle redoutait même l'apparence du blâme.

En apprenant qu'elle reverrait bientôt sa protectrice, Marguerite eut un moment de joie; mais elle fut évidemment contrariée de la résolution de M^{lle} d'Alleville de la faire aller demeurer avec sa cousine; toutefois, elle ne fit aucune objection, et le curé envoya chercher Louise. Elle fut contente de l'arrangement proposé, parce que les conditions en étaient fort avantageuses pour elle, et qu'avant tout elle était inté-

ressée. Elle accepta donc sans hésiter, reçut l'argent, signa le traité du marché, et il fut convenu entre elle et Marguerite que le dimanche suivant tout serait prêt chez Louise pour la recevoir.

« Mais si votre mari ne le voulait pas? observa le curé; nous n'avons pas songé à cela.

— Mon mari! dit Louise avec un sourire dédaigneux.. Mon mari s'occupe de son état, et pas du tout de ce que je fais. »

Ce ne fut que lorsqu'elle rentra chez elle que Marguerite sentit la force de l'engagement qu'elle venait de prendre... En se retrouvant dans cette petite chambre, où elle avait passé tant de nuits à soigner sa mère malade, et travaillant solitaire pour avoir le pain du lendemain, elle comprit qu'elle n'aurait jamais le courage de quitter un lieu qui lui rappelait si vivement ses joies et ses douleurs. Son pauvre cœur se serra... elle regarda autour d'elle... Tout ce qui l'entourait était autant de précieuses reliques... Ce n'est pas qu'elle attachât une idée plus ou moins romanesque au buis béni qui était au-dessus du crucifix d'ébène suspendu dans son alcôve blanche; mais il lui rappelait sa mère... Tout ce qui meublait ses deux petites chambres était un don de M^{lle} d'Alleville... Ces souvenirs-là, pour un cœur reconnaissant comme celui de Marguerite, étaient tous d'une force dont la puissance morale était éprouvée par Marguerite, sans être comprise, et surtout analysée. Aussi mit-elle une sorte de religion à tout laisser en ordre; il lui venait d'ailleurs dans la pensée, mais confusément, et seulement d'après quelques mots de la lettre de M^{lle} d'Alleville, qu'un jour elle pourrait habiter cette retraite avec un autre, et elle voulait y retrouver ce parfum de sainte vertu qu'exhalaient encore tous les objets qui lui venaient de sa mère.

VI.

C'était un jour d'hiver froid et sombre, et pourtant, quoique ce fût un dimanche, et qu'elle eût mis tout en ordre dès la veille, Marguerite était levée bien avant le jour!.. Elle voulait prier, prier long-temps devant ce lit où sa mère s'était couchée pour quelques heures, et où elle avait trouvé le repos

éternel... La pauvre enfant souffrait, car elle pleurait seule... Enfin elle entendit la cloche de Saint-Jean, et partit pour l'église, où elle devait communier à la messe du curé, et trouver sa cousine avec son mari.

C'est une *sœur* que je place sous votre protection, dit le curé de Saint-Jean à Louise et à son mari lorsque Marguerite lui dit adieu; et vous, Georges, j'espère que Marguerite Bernard sera pour vous plus qu'une parente ordinaire, car elle est la fille du vieil ami de votre père. Vous savez que l'appui d'une grande dame est promis à vos bons soins pour elle, mériter-le tous deux; venez souvent me voir, venez tous, vous surtout, mon enfant, dit-il à Marguerite, vous l'*ange* de ma pauvre église!

L'*ange* de Saint-Jean s'inclina sur la main du curé, reçut sa bénédiction, et s'éloigna avec sa nouvelle famille, le cœur serré, les yeux pleins de larmes, et regrettant du cœur ce quartier qui était pour elle sa patrie et jusqu'alors son univers.

Louise demeurait dans la rue de Castiglione; elle y occupait un de ces appartemens élevés qui dominent les Tuileries et les Champs-Élysées. L'intérieur était bien celui d'une couturière; mais tout avait une sorte d'élégance qui frappa Marguerite. Louise jouissait avec un orgueil mal caché de la surprise de sa cousine; elle la conduisit dans une petite chambre dont la portefenêtre couvrait sur le balcon circulaire; les rideaux en étaient blancs, ainsi que ceux du lit, les meubles neufs et d'une jolie forme. Marguerite s'en plaignit. Louise lui dit alors avec une bonhomie apparente qu'on ne pouvait moins faire pour la *pupille* de M^{lle} d'Alleville.

Et dans l'accent de sa voix il y avait toute l'amertume d'un méchant cœur. Marguerite la regarda avec une douce pitié et des yeux pleins d'une indulgence qu'elle ne méritait pas; puis lui prenant la main:

« Ne sommes-nous donc pas sœurs, Louise? lui dit-elle.

» Oh! mon Dieu, sans doute, nous sommes sœurs!... c'est bien vrai: ton père et ta mère ont été si bons pour moi! »

Elle disait cela avec un accent glacé; on voyait que c'était une leçon qu'elle avait apprise et qu'elle répétait. Pendant ce temps elle retirait sa main de celle de sa cousine. Marguerite ne la retint plus; seulement ses larmes coulèrent, car elle vit

aussitôt se vérifier son pressentiment que son séjour dans cette maison ne pouvait être que malheureux pour elle.

— Tu devrais bien perdre cette habitude de toujours pleurer, dit Louise avec l'humeur que témoignent toujours les méchans lorsqu'ils ont affligé⁽¹⁾ ; cela ne t'embellit pas au moins ; et puis il faut aussi changer ton costume. Comme tu es habillée ! ce bonnet ! cette robe ! comme tout cela est fait ! et puis ce petit châle !... Tu as bien l'air d'une grisette.

— Et que suis-je autre chose ? répondit Marguerite avec douceur, mais en regardant sa cousine avec une expression qui lui fit baisser les yeux.

— Alors, reprit-elle avec aigreur, un moment après, pourquoi faire tant de bruit d'une grande protection ? En vérité, en écoutant ce vieux radoteur de curé, j'ai cru que M^{lle} d'Alleville t'avait fait son héritière. »

Et, levant les épaules, elle sortit de la chambre. Comme elle ouvrait la porte, on entendit crier un enfant.

« C'est mon fils, dit-elle ; je vais aller lui donner... puis tout-à-coup elle s'interrompt, et rougit en regardant sa cousine.

— Marguerite, lui dit-elle d'une voix moins assurée, lorsque je fus prévenir ma tante de mon mariage.... il y avait déjà un an que j'étais mariée... mais secrètement. »

Elle fit alors une longue histoire à laquelle Marguerite ne comprit rien ; puis elle l'entraîna auprès du berceau de son fils, contente d'avoir menti à une fille pure et candide, dont en effet elle devait respecter l'innocence.

Le petit Georges était un charmant enfant, âgé seulement de quelques mois. Il offrait l'exacte ressemblance d'un ange souffrant. Ses joues étaient rondes, parce que la première enfance ne se dépouille jamais de ces formes gracieuses, même par la mort ; mais le pauvre petit était pâle et paraissait malade.

(1) C'est une remarque singulière à faire que la différence qui existe à cet égard entre un regret et l'humeur. Un bon cœur n'aura cette humeur que contre lui-même, s'il a affligé involontairement. Une personne méchante, au contraire, fera une dispute d'une discussion aussitôt qu'elle s'apercevra qu'elle a offensé.

« Cet enfant souffre , dit Marguerite en le prenant dans ses bras pour l'embrasser.

— Oh ! ne le lève pas, s'écria Louise ; il criera ensuite pour être toujours promené.

— Eh bien ! je le promènerai ! je m'en charge. Pauvre ange. Tiens , il ne dit plus rien. »

En effet , l'enfant , qu'on abandonnait à une solitude entière , content d'être caressé et porté , pencha sa tête sur l'épaule de Marguerite , en souriant doucement. Louise fronça le sourcil ; elle prit son fils des bras de sa cousine avec une sorte de colère , dénoua sa robe , et lui donna à téter. L'enfant saisit le sein avec avidité. Dans ce moment Georges Artaux entra dans la chambre. Son premier mouvement fit connaître à Marguerite qu'il aimait son fils. Il fut d'abord à lui et l'embrassa avec une extrême tendresse , puis il le regarda et lui sourit. L'enfant , en le voyant entrer , lui souriait aussi des yeux ; mais quand son père s'approcha de lui , il quitta le sein qu'il tenait si avidement , comme pour l'accueillir ; puis il le reprenait et le quittait encore toutes les fois que son père se penchait sur lui pour l'embrasser. C'était tout un jeu ravissant d'amour et d'innocence. Il y avait un charme de cœur auquel Louise elle-même ne put demeurer étrangère. Elle sourit aussi à son mari , et , passant un bras autour de son cou , elle l'embrassa , ainsi que son fils.

Ce tableau , si bien fait pour être apprécié par Marguerite , lui fit un moment cependant un mal affreux ; elle pâlit , et , détournant la tête , elle regarda les arbres dépouillés des Tuileries et leurs branches brunes , se dessinant sur la neige. Cette nature en deuil était plus en harmonie avec la tristesse de son ame. Comme elle venait de redoubler cette tristesse déjà si amère ! Qu'était-elle en ce moment dans le monde , pauvre orpheline abandonnée ? Seule , isolée de toute affection , si elle mourait aujourd'hui , elle n'avait pas auprès d'elle un seul être pour pleurer sur sa bière seulement pendant un jour. Pauvre Marguerite ! depuis la mort de sa mère , jamais son isolement ne lui avait semblé aussi complet qu'en ce moment.

VI.

Georges Artaux était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans ; son visage n'avait rien de remarquable et ne prévenait même pas en sa faveur ; son front avançait beaucoup sur ses yeux et lui donnait un air sombre que ses camarades appelaient de la méchante humeur ; ses yeux étaient petits , mais très-expressifs , et leur regard bon ; ses dents étaient fort blanches , mal rangées ; mais lorsqu'il riait , ce qui , au reste , était assez rare chez lui , sa physionomie prenait à l'instant une expression franche et cordiale. Lorsqu'en 1823 le tambour battait la générale en Espagne , Georges Artaux demanda à son père , vieux soldat de la garde de l'empereur , son sabre , son fusil et sa giberne , et il s'en fut faire la guerre , comme volontaire , pour la bonne cause. Il avait donc été joindre ce martyr de la liberté , ce pauvre Riégo , qu'ils ont pris comme des traîtres et tué comme des assassins , eux qui l'accusaient d'être l'un et l'autre. Georges était avec lui quand il fut pris dans cette venta ! Il voulut le défendre : mais il succomba , fut pris lui-même et jeté dans un cachot bien fétide et bien noir , dont il ne sortit que par un de ces hasards qu'on peut appeler *miracle*. Quand il fut libre , Ferdinand était remonté sur ces planches sanglantes qu'il appelait le *trône de ses pères*. Riégo était pendu ; la bonne cause de la liberté était morte , égorgée dans la personne de plusieurs milliers de victimes. Georges secoua la tête , remit son sabre dans le fourreau , l'arme au repos , et revint chez son père , tout en regrettant Riégo , dont , au reste , il ne parlait jamais qu'en ôtant son bonnet. Son éducation était celle que pouvait recevoir le fils d'un pauvre sous-officier en retraite : il savait écrire , compter , avait lu quelques bons livres et ne connaissait d'autre histoire que celle de la France depuis 1789 , mais particulièrement l'époque de l'empire. Il était d'une grande bravoure , sévère dans ses principes et bon par le cœur ; son mariage en était une preuve.

Comme il avait toujours ignoré les projets de M^{me} Bernard relativement à lui et à Marguerite , il était avec elle aussi naturellement qu'avec une sœur. Dans les premiers momens de l'arrivée de sa cousine , il ne parut pas cependant que leurs rapports d'amitié dussent être bien intimes.

« C'est une hypocrite ! disait Louise ; c'est une de ces femmes qui ne vivent que de prières et d'eau bénite... Aussi ils l'ont appelée l'ange de Saint-Jean!... Cela fait pitié! » poursuivait-elle en levant les épaules.

Elle les leva tant et si souvent que Georges voulut examiner Marguerite dans le peu d'instans qu'il passait chez lui en revenant de sa journée... Il ne vit en elle qu'une fille pieuse , régulière , d'une humeur toujours égale... Seulement il la surprenait souvent pleurant...

VIII.

C'est que les mois s'écoulaient , et M^{lle} d'Alleville ne revenait pas ; le printemps allait finir , et une nouvelle lettre annonçait que son retour n'aurait lieu qu'à l'hiver prochain. En lisant cette lettre Marguerite se sentit mal à l'aise... Elle était malheureuse chez sa cousine, elle souffrait de *ce qu'elle voyait, de ce qu'elle entendait, et* pourtant il fallait se taire... La seule joie de ses longues heures de solitude était le petit Georges... Cet enfant, presque abandonné par sa mère, avait été recueilli par Marguerite avec une affection sainte , tandis que Louise l'oubliait depuis son sevrage , en riant et chantant avec ses ouvrières et les commis d'un magasin de soieries qui était dans la maison même. Plusieurs fois , Louise avait dit à sa cousine de venir *s'amuser innocemment* avec elle ; mais cette façon d'être était trop en opposition avec celle de Marguerite pour qu'elle s'y prêtât. Elle restait donc toujours dans sa petite chambre avec l'enfant , qui l'aimait comme une mère. Aussi Louise et tout ce qui l'entourait l'appelait-il *béguéule* et bigote. Marguerite souffrait tout sans se plaindre ; car le modeste ménage de Georges Artaux n'était que trop le théâtre de scènes scandaleuses et répétées tous les jours ; ce n'était même qu'aux efforts constans de la jeune fille que Louise devait d'avoir évité jusqu'ici une rupture entière avec son mari.

Un jour on lui apporta des billets pour aller à l'un des théâtres des boulevards ; il était déjà tard , elle était seule , et proposa à Marguerite de venir avec elle... Marguerite refusa , et fit observer à Louise qu'elle-même ne pouvait sortir , parce que son fils était malade ; depuis le matin l'enfant avait la fièvre et paraissait accablé.

« Allons donc , dit Louise , ne veux-tu pas que j'aie rester enfermée parce qu'un enfant est fatigué , et qu'il dort.

— Georges est malade... Georges a la fièvre ! répéta Marguerite d'un ton sérieux...

— Et moi je te dis qu'il n'a rien... Enfin , veux-tu venir ?

— Non !

— Il est bien extraordinaire que tu me refuses toujours , Marguerite ; cela cache un mystère... et peut-être un mystère coupable !

— Il n'y en a pas d'autre que ma volonté... Tu sais bien , Louise , que pendant le temps de mon deuil je n'irai pas au spectacle.

— Allons donc ! il y a plus d'un an que ta mère est morte !... à quoi bon porter son deuil deux ans !... Ceux qui sont morts sont morts , après tout !

— Louise ! dit Marguerite en se levant et avec un regard et un accent qui firent baisser les yeux de la méchante femme.

— Hypocrite ! » murmura Louise ; et elle sortit de la chambre en fermant la porte avec violence... Un moment après elle rentra avec son chapeau et son manteau , et dit à Marguerite :

« Tu ne veux pas venir ? »

Marguerite répéta son refus ; Louise frappa du pied.

« Écoute , Louise , lui dit sa cousine en entraînant la jeune mère auprès du berceau de son fils... Georges est malade... Regarde-le... Et soulevant le petit rideau , elle montra l'enfant accablé par la fièvre... Mais cette fièvre colorait faiblement ses joues , et Louise n'y voulut voir qu'un enfant beau et dormant.

— Tu es une méchante fille , Marguerite !... Tu fais là tout un embarras d'inquiétudes pour te faire valoir... Crois-tu que je ne te devine pas ?... Tu te tromperais... Je te le prouverai. »

Dans ce moment , M. Auguste , l'un des commis de la maison de commerce du premier , arriva en courant.

« Eh bien ! partons-nous ?... Il est déjà sept heures ! le rideau sera levé !... »

— Elle ne veut pas venir , dit Louise d'un ton d'humeur chagrine en montrant Marguerite assise près du berceau de l'enfant malade.

— N'est-ce que cela?... Ma sœur est toute prête, et elle viendra avec nous. »

Louise jeta un regard de colère méprisante sur sa cousine , et s'élança hors de la chambre en chantant.

Demeurée seule , Marguerite pleura amèrement... Depuis plusieurs mois , cette tristesse qui l'avait frappée lors de la mort de sa mère avait pris le caractère d'une souffrance qui , elle le sentait , la mènerait à mourir...

« Priez ! » lui disait le curé de Saint-Jean.

Elle priait et souffrait toujours... C'était cet isolement... cette solitude de cœur surtout dans laquelle elle vivait qui la tuait... Et puis ce qui se passait sous ses yeux !... Vingt fois elle avait voulu tout dire à M^{lle} d'Alleville, et puis elle n'en avait jamais le courage... Il fallait accuser sa cousine... la fille adoptive de son père..... Ensuite M^{lle} d'Alleville allait arriver. Marguerite aimait mieux attendre ; cependant il y avait des momens où cette tristesse lui pesait sur le cœur, le lui serrait à lui faire une angoisse de douleur... Souvent aussi , dans ces momens de souffrance, elle surprenait au-dedans d'elle-même des mouvemens haineux pour sa cousine... Elle lui en voulait d'être aussi mauvaise mère... aussi mauvaise femme !... Alors elle prenait le petit Georges dans ses bras , le couvrait de baisers et de larmes , et le serrait si fort contre son pauvre cœur brisé , que l'enfant pleurait aussi tout en lui rendant ses caresses... Plusieurs fois Georges Artaux avait surpris Marguerite tout en pleurs, et lui avait demandé avec intérêt ce qu'elle avait , car il l'aimait et l'estimait profondément..... Mais quelque instance qu'il pût lui faire, elle ne voulut jamais parler. N'était-il pas déjà assez à plaindre sans aller lui dire :

« Et moi aussi je suis malheureuse chez vous !

Ce n'était pas Georges d'ailleurs qui rendait la jeune fille malheureuse ; il était au contraire si bon pour elle !... Et elle le sentait bien.

Le même jour de cette querelle avec Louise pour le spectacle , Marguerite pleurait encore auprès du berceau de son fils , lorsque Georges revint de son atelier. La chambre était obscure ; Marguerite , absorbée dans sa rêverie , n'avait pas allumé la lampe ; le bruit que fit la porte en s'ouvrant réveilla le petit, qui tout aussitôt se mit à gémir..... Une plainte et un

sanglot furent donc le seul accueil que reçut l'ouvrier fatigué en rentrant dans sa demeure... Marguerite fut allumer la lampe, et pendant ce temps elle essuyait ses yeux, car elle savait que Georges était toujours affligé de la voir pleurer; mais ses yeux demeurèrent rouges et gonflés, et l'enfant continuait à se plaindre.

« Qu'est-ce donc ? demanda Georges avec inquiétude.

— C'en'est rien, mon cousin, ne vous inquiétez pas; Georges est un peu malade, mais... »

Et tout en lui disant de ne pas s'inquiéter, un cri lui échappa... En s'approchant du berceau avec la lumière, elle venait d'apercevoir le visage de l'enfant bouleversé par des convulsions... et sa respiration fait un étrange bruit.

« Courez chercher le médecin ! » s'écria-t-elle hors d'elle-même.

Sans lui faire une question Georges s'élança dans l'escalier, le franchit en deux bonds, court à la maison voisine chez l'un des médecins les plus habiles de Paris, et l'entraîne tout aussi rapidement auprès du berceau de son fils... Hélas ! le pauvre enfant était bien mal !

« On m'a appelé bien tard, dit le médecin; c'est le croup!... » Il pose lui-même des sangsues, un vésicatoire, et promet de revenir.

Marguerite et Georges, demeurés seuls auprès du pauvre petit mourant, ne parlent pas dans leur affliction; tous deux pleurent, car Georges est un de ces hommes bons et simples dont le cœur n'est pas desséché par le vent du monde. Le préjugé ne lui a pas dit de ne pas pleurer parce qu'il est homme; et le père n'a pas honte de ses larmes. Tout-à-coup il se lève et va auprès de Marguerite, il lui prend la main, la lui serro convulsivement, et dit d'une voix sourde :

« Où donc est-elle ? »

Marguerite ne lui répond pas, et pourtant elle l'a compris; mais elle ne peut parler.

« Ma cousine, je vous en prie, je vous en supplie... dites, où est ma femme ? »

Marguerite laisse échapper la vérité. En l'écoutant, Georges maudit Louise avec de telles imprécations qu'elle en frémit.

« Oh ! priez avec moi plutôt que de maudire ! » s'écrie Mar-

guerite. Et, tombant à genoux sur le carreau, elle prie Dieu pour l'enfant malade et pour le père souffrant, car il souffre, le malheureux, il souffre bien ! Et pourtant, en regardant cette jeune fille penchée sur le lit de son fils expirant, comme l'ange dont elle porte le nom, il ne peut plus maudire, il ne peut que prier avec elle.

Tout-à-coup le silence est rompu par des éclats de rire qui retentissent dans l'escalier, la porte s'ouvre avec fracas, et Louise entre en chantant. Mais ce qu'elle aperçoit d'abord suffit pour interrompre sa chanson.

Son mari est au milieu de la chambre, debout en face d'elle, les bras croisés sur sa poitrine, et la regardant d'un air furieux ; Marguerite prie agenouillée auprès du berceau où est étendu son enfant pâle, entouré de linges sanglans, et dont la respiration sifflante paraît celle de l'agonie. Elle n'est pas menteuse, car il se meurt.

« Mon Dieu ! s'écrie la malheureuse femme, car une mère est toujours mère, mon Dieu, pardonnez-moi ! »

Et tombant à genoux, elle aussi, elle veut prier ; mais elle ne peut que pleurer, et ses larmes ne ranimeront pas cette pauvre jeune fleur qui s'en va se fanant.

Sa lutte avec la mort ne fut pas longue : elle ne dura que la nuit. Quelques convulsions agitèrent ses yeux voilés, firent trembler ses petits membres ; puis au matin le pauvre enfant mourut.

Le désespoir du père fut silencieux : le cœur d'un homme n'a pas de paroles pour une grande douleur. Celui de la mère fut terrible : car c'était le désespoir d'une coupable, et là où il y a des remords la consolation ne pénètre pas... cependant au milieu de ce deuil Marguerite était la seule qui priât.

IX.

Quelques semaines étaient à peine écoulées depuis la mort du petit Georges, et l'intérieur de sa famille était devenu un enfer. Il serait trop long et peu convenable de donner ici le détail de ce qui avait précédé le mariage de Louise et de Georges Artaux ; il suffit de dire que de la part de Georges il n'y eut jamais d'amour. Ce fut une faute qui amena la nécessité

d'une réparation. Dans cette faute le jeune homme était sans aucun tort et la jeune fille sans aucune excuse; car jamais il ne l'avait aimée, et elle le savait. Cependant il l'épousa, et après la naissance de son fils il aurait fini par s'attacher à la mère si la conduite de Louise ne l'avait au contraire éloigné d'elle.

Lorsque Marguerite vint demeurer avec eux, Georges n'ignorait plus que le bonheur de son intérieur était détruit pour la vie... mais la présence de la jeune fille l'empêcha long-temps de prendre une résolution qui lui coûterait d'autant moins à exécuter que la conduite de Louise l'autorisait à garder son fils avec lui. Il voulut par la sienne prouver à une personne de la famille de sa femme combien elle avait peu manqué d'indulgence et d'éléments de bonheur pour lui donner le sien même. Et puis lorsqu'enfin son honneur outragé lui imposa l'obligation de prendre un parti positif, il fut tout surpris de ne plus en avoir non-seulement la force, mais la volonté. Cette maison qui lui était odieuse lui était devenue chère. Ce n'était plus en tremblant qu'il y rentrait à la suite d'une journée d'un travail fatigant; il pressait au contraire son pas pour voir plus tôt Marguerite venant lui ouvrir la porte, ayant son fils sur ses bras, et lui disant avec sa voix douce :

« Bonsoir, Georges. »

Et puis elle lui avançait une chaise si gracieusement auprès du poêle ou bien auprès de la fenêtre, sur laquelle était toujours un pot de fleurs. Un autre jour c'était le petit Georges appelant son père pour la première fois... c'était son premier pas, c'étaient enfin des jouissances infinies pour le cœur d'un père !... c'était le bonheur.

Mais l'enfant mourut; alors Louise ne put se dissimuler plus long-temps que son mari ne demeurait auprès d'elle que par un motif qui lui était étranger. Elle le devina ce motif, non par l'instinct du cœur, mais par celui de la méchanceté. Ce moment fut terrible... Cette femme qui n'aimait plus rede-
vint furieuse d'amour, et d'amour jaloux pour un homme qui en aimait une autre et cherchait à la fuir. Son cœur corrompu ne put lui laisser voir qu'une liaison criminelle. Cependant elle n'était sûre de rien; elle eut la force de se taire. Pour parler, il lui fallait une certitude qu'elle voulait obtenir.

Un jour ils étaient tous trois devant la fenêtre. C'était le soir et dans l'été. Il y avait sur le balcon un beau rosier multiflore dont les fleurs tombaient sur la tête de Marguerite, qui était assise sur une petite chaise basse que Georges lui avait faite, et que le matin même il lui avait apportée pour son jour de naissance avec le beau rosier tout en fleurs. Marguerite avait un air heureux que depuis long-temps Louise ne lui connaissait plus ; elle était pensive, mais sa rêverie était douce, car elle souriait tout en murmurant un cantique, et, regardant vaguement au-dessous d'elle cette foule qui entrait et sortait par la grille du jardin. Jamais Marguerite n'avait été aussi belle. Son front blanc recouvert d'un bandeau de ses cheveux noirs était la révélation d'une âme tout entière. Sa mise elle-même, toute pudique et convenable dans son état, contribuait à l'embellir. On ne l'aurait pas souhaitée vêtue plus richement. Son petit bonnet garni de tulle prenait si bien sa tête, sa robe de percale noire marquait si bien sa taille ! Et puis elle était comme enveloppée dans un voile de pudeur inquiète et souffrante qui lui donnait un charme magique. Georges était en face d'elle ; il paraissait aussi regarder dans les Tuileries ; mais il ne voyait qu'elle, et c'était avec une émotion que la jeune fille craignait de comprendre, mais qui l'entourait, la pressait de toutes parts ; elle se trahissait surtout lorsque Marguerite inclinait ou relevait sa tête pour suivre les ondulations du rosier ou pour sentir le parfum de ses fleurs. Il y avait dans cette situation une magie dont la puissance agissait en souveraine sur les personnages de cette scène muette et pourtant bien importante dans la destinée de chacun. Mais dans ce que Marguerite éprouvait Dieu se retrouvait encore, et la pieuse jeune fille était toujours l'ange de Saint-Jean. Elle dormait, la pauvre enfant, elle dormait, car il est si doux, le printemps de l'amour ! elle dormait là, au milieu de ses roses, de ce sommeil dont le réveil est quelquefois bien doux, mais plus souvent terrible.

Louise se taisait comme eux, mais son œil enflammé les poursuivait jusque dans leur rêverie. Depuis deux jours elle ne doutait plus, et ce qu'elle voyait la confirmait dans sa certitude. Peut-être elle allait éclater lorsqu'une de ses ouvrières lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter. Elle était

pour Marguerite , et du curé de Saint-Jean. Il annonçait le retour de M^{lle} d'Alleville. Elle devait arriver le 25 juillet , et l'on était au 20 juin. Marguerite poussa un cri de joie. M^{lle} d'Alleville chargeait le curé d'annoncer à sa fille adoptive qu'à l'avenir elle ne la quitterait plus , et que si elle devait encore sortir de France ce ne serait qu'avec elle. Marguerite , disait M^{lle} d'Alleville , devait partir de Paris huit jours après la réception de sa lettre , pour aller l'attendre dans sa terre d'Alleville-les-Bruyères , où elle devait passer le reste de l'été avant de revenir à Paris.

La première nouvelle du retour de sa bienfaitrice avait saisi Marguerite d'une joie infinie ; mais à mesure que ses idées se succédaient , cette joie devenait moins brillante. Bientôt elle se ternit , et finit par disparaître sous un nuage sombre. Ce qu'elle éprouvait , elle-même ne savait comment l'expliquer. N'était-elle pas joyeuse ? elle devait l'être au moins , et pourtant elle pleurait. En voyant ses larmes Georges s'approcha d'elle et lui dit :

« Cela vous fait-il de la peine de quitter Paris, ma cousine ? Si vous ne voulez pas partir, vous en êtes la maîtresse. Vous savez bien que vous avez toujours un asile à votre disposition.

— Et où donc cela ? demanda Louise d'un ton péremptoire et si insolent que l'expression ne pouvait en être douteuse. Georges fut stupéfait , et les larmes de Marguerite s'arrêtèrent. Louise les regarda tous deux avec une méchanceté infernale , et poursuivit : Oui , je vous demande quelle est la demeure que doit habiter mademoiselle. Croyez-vous donc tous les deux que je serai assez simple ou bien assez lâche pour souffrir qu'elle dorme une nuit de plus sous mon toit ? Non , non , elle va sortir de chez moi , et à l'instant même. »

Georges pâlit , ses dents grincèrent , il serra les poings et s'élança sur Louise. En voyant ce mouvement , Marguerite s'élança entre elle et lui , et reçut le coup au milieu de la poitrine. Elle poussa un cri ; Louise éclata d'un rire sauvage.

« Misérable ! s'écria Georges , il ne tient à rien que je te pulvériserai sous mes pieds !

— Tout beau , tout beau , dit Louise en étendant sa main vers lui , plaignez votre maîtresse sans frapper votre femme.

De misérables dans cette chambre, entendez-vous bien, il n'est ici qu'elle et vous.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmurait Marguerite en se tortant les mains dans une douloureuse agonie, mon Dieu, ayez pitié de moi!

— Je vous prie de ne pas faire plus long-temps l'hypocrite, mademoiselle, dit Louise avec dédain; car je vous prévient que je ne crois plus à tous vos beaux semblans. Ah! vous priez Dieu! ah! vous allez à confesse, vous communiez! et puis au travers de tout cela vous prenez un amant, et cet amant est le mari de votre cousine!... »

Marguerite poussa un cri perçant; elle tomba sur une chaise, pâle et prête à mourir. Elle tremblait, et ses lèvres blanches voulaient prononcer des mots qu'elle ne pouvait articuler.

« Louise, tu es une furie et non pas une femme, s'écria Georges hors de lui. Ta langue est celle d'une vipère; elle donne la mort. Mais, femme, tu as oublié que je suis ton maître, que je le suis ici surtout, poursuivit-il en se plaçant devant la chaise sur laquelle sa femme était assise pâle et tremblante de colère. Tu as oublié ce que j'avais le pouvoir de faire! C'est que c'est toi que cette porte va voir sortir de cette chambre, et cela, dit-il en la prenant par le bras pour la faire lever, à l'instant même.

— Oh! mon Dieu, quand vous voudrez, dit Louise, il y a long-temps que j'y suis préparée. *L'une* doit faire place à *l'autre*. Adieu, bel ange de Saint-Jean... le curé aura de vos nouvelles, ainsi que vos amis. Il faut bien qu'ils sachent votre nouvelle adresse. Ce n'est plus Marguerite Bernard qu'il faut qu'ils viennent chercher ici, c'est la maîtresse de Georges Artaux. »

Marguerite, dans la plus douloureuse détresse, eut cependant la force de se précipiter au-devant de sa cousine et de se placer devant la porte.

Louise, lui dit-elle d'une voix forte et avec une expression que son ame rendait sublime, Louise, vous êtes injuste, vous êtes cruelle envers moi; je suis innocente de tous crimes, mais surtout de celui que vous m'imputez. C'est la vérité, la sainte vérité, comme Dieu me voit, comme Dieu m'entend!

— Hypocrite!

— Oh! ne m'appellez pas ainsi! je ne le suis pas. Mon Dieu, vous le savez bien, vous, ma cousine, qui m'avez connue enfant, toute petite, vous savez bien que je ne mentais jamais. Louise, crois-moi; on t'a trompée, Louise, car on te l'a dit, n'est-ce pas? Ce n'est pas toi qui as pu croire capable d'une telle infamie la fille du frère de ton père, celle que tu as appelée ta sœur, Louise. »

Et faisant un pas elle voulut la prendre dans ses bras; mais l'autre, furieuse et insensée, la repoussa rudement en lui criant :

« Je ne veux pas de ton baiser de Judas; tu es une misérable! »

A cette dernière injure Marguerite ne répondit que par une noble dignité.

« Tu ne veux pas me croire, Louise? Je te plains, et je te répète que je suis innocente de toute offense envers toi. Je te le jure devant Dieu, au nom de la mémoire de ma mère! Je souffre pour toi-même de ton incrédulité. Adieu, Louise, adieu... je ne cesserai pas de prier pour toi. »

Elle essuya ses yeux, prit un châle, des gants, et se disposa à partir. Dans ce moment minuit sonna à l'horloge du château.

Depuis la dernière partie de cette scène étrange Georges paraissait frappé de stupeur; mais au moment où Marguerite se disposa à quitter la chambre, il s'élança vers elle, prit ses mains et s'écria :

« Marguerite, ne me quitte pas! Marguerite, reste avec moi! Que veux-tu que je fasse dans cette maison? que veux-tu que je devienne sans toi? »

Marguerite devint pâle, elle regarda le malheureux jeune homme, puis, retirant ses mains avec effort, elle s'éloigna de lui.

Alors Louise fut à elle, et la ramena presque en la traînant de force auprès de son mari.

« Puisque tu n'as jamais menti, Marguerite, lui dit-elle d'une voix rauque et tremblante, tiens, regarde cet homme, regarde-le, te dis-je. Et elle relevait violemment la tête de la jeune fille éplorée. Regarde-le... Eh bien! ose me dire à moi, à moi Louise, à moi sa femme, que tu n'as jamais aimé cet homme!... Et toi, malheureux, ose me dire aussi que tu n'aimes pas cette fille.

— Oui, je l'aime s'écria Georges, je l'aime plus que jamais je n'ai aimé une femme en ce monde. Pour toi, malheureuse, je te méprise, je te hais. Oui, je te hais, répétait-il en délire et en riant d'un rire sauvage en voyant les traits de sa femme se contracter sous ses paroles.

Insensée de sa rage jalouse, Louise se retourna vers Marguerite.

La jeune fille était partie.

« Partie, s'écria Georges, à cette heure! »

Et ouvrant aussitôt la porte il s'élança après elle; et Louise ne le revit plus.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.



LES PRETENDANS ⁽¹⁾.

Mais venons à Charles-Édouard , le dernier héros de cette histoire. Au moins , cette fois , si vous n'êtes pas délivrés des analogies , n'aurez-vous pas de parallèle à subir ?

Charles-Édouard était le dernier espoir de la royauté des Stuarts. L'enfant grandit vite et promit d'être un homme ; mais ses partisans voulurent absolument en faire un roi , et voilà ce qui perdit Édouard. Tant qu'il eut quelque espoir de monter sur le trône , ce fut un prince et un grand prince. Une fois cet espoir perdu , il tomba au niveau des hommes les plus grossiers. On l'éleva trop pour ses destinées passées , et trop peu pour ses destinées présentes. Qu'importait , du reste , à ces royalistes égoïstes qu'il y eût un homme de plus dans la famille des Stuarts , s'il y avait un roi de moins ?

Charles-Édouard fut donc tout-à-fait élevé comme un prince. On ne lui parla que de royaumes à conquérir , de sujets rebelles à dompter , d'usurpateurs à chasser du trône. Ce sont là des leçons qui font de grands ravages dans de jeunes âmes. A

(1) Voir le premier article , page 86.

ces pauvres enfans déchus , on fait tant qu'on peut le roman de l'exil ; on devrait en faire l'histoire.

Vous savez comment , grâce à cette éducation toute royale que reçut le jeune Prétendant , il parvint , après s'être échappé de Rome en fugitif , à s'embarquer , le 20 juin 1745 , à l'embouchure de la Loire , avec sept de ses partisans , pour reconquérir le royaume qu'avait perdu son grand-père. Outre ces sept partisans , Charles-Édouard emportait encore avec lui 100,000 francs en argent , deux mille fusils et six cents sabres. Ainsi appuyé , il toucha le rivage de l'Écosse le 18 juillet 1745.

Il y avait cela de favorable dans l'expédition d'Édouard que ce vieux royaume d'Écosse ne tenait que forcément à l'Angleterre. Il y avait encore cela de favorable que c'était une terre encore féodale , ce qui donnait une double chance au Prétendant.

En Angleterre , tout au rebours. Les vieux sentimens chevaleresques étaient morts depuis long-temps , l'héroïsme inutile avait disparu du cœur de la nation. Si la nation n'aimait guère plus le roi de son choix qu'elle n'aimait le premier fonctionnaire venu , elle y tenait pour plusieurs raisons : d'abord , parce qu'il était là , et ensuite parce qu'elle avait fait quelques dépenses pour le mettre où il était , puis aussi parce qu'elle prévoyait bien des dérangemens et bien des dépenses nouvelles , si elle prenait un nouveau roi. La nation anglaise n'avait pas d'autres raisons meilleures pour tenir au roi George ; mais dans les temps où le positif de la vie a remplacé l'enthousiasme , ces raisons sont les meilleures qu'on puisse donner pour la stabilité des couronnes.

L'Écosse de son côté n'avait aucune des raisons de l'Angleterre pour ne pas reconnaître tout d'abord le descendant des Stuarts. L'Écosse avait perdu sa nationalité , ce bien disputé si long-temps , auquel elle a renoncé tout-à-fait. L'Écosse était pleine de poètes , de gentilshommes , de montagnards belliqueux , de grands seigneurs mécontents ; c'était une race remuante , faite pour la guerre et dominée par ces ménestrels qui

avaient adopté le nom de Stuart comme le nom poétique par excellence. Le premier Écossais qui reconnut Charles-Édouard pour son roi, ce fut un vieux montagnard qui le couvrit de sa claymore; bientôt sir Macdonald, le laird de Macléod, le jeune Lochiel, petit-fils de sir Évan Cameron, le fidèle compagnon de Montrose et de Dundée; enfin, le elan des Camerons, au son des musettes, vinrent se ranger autour de Charles-Édouard, et lui demander un étendard. Le prince avait oublié dans un bagage un étendard, cette chose si utile qui a fait la révolution de juillet en grande partie. Charles-Édouard se fit donc un étendard, comme il put, avec un morceau de taffetas bleu et blanc qu'il avait apporté de France pour lui servir de cravate. A peine ce lambeau fut-il élevé sur une perche que douze cents toques bleues furent lancées dans les airs, que douze cents claymores s'élevèrent. Quelle armée!

Le bruit de ces douze cents voix, dans les montagnes, arriva d'échos en échos jusqu'au conseil de régence, à Édimbourg.

Le conseil de régence gouvernait l'Écosse au nom du roi George, qui ne revint du Hanovre que le 31 août. Le conseil délibéra qu'il était urgent de marcher contre les rebelles, et d'étouffer, dès sa naissance, la *sédition des montagnes*.

En conséquence sir John Cope, commandant en chef l'armée anglaise, partit en toute hâte pour Inverness, promettant de ramener la sédition pieds et poings liés. Sir John Cope avait sous ses ordres deux régimens de dragons, trois régimens d'infanterie, quatorze compagnies de divers corps, les garnisons des forts; le tout pouvait s'élever à cinq mille hommes. Toutes ces troupes se trouvèrent réunies à Stirling, où le général les passa en revue, le 20 août. Sir John Cope était un vieil officier qui jugeait une armée à la beauté des uniformes, et qui comptait beaucoup, pour être obéi, sur le bâton et le gibet: aussi sir John riait-il beaucoup à l'idée de se mesurer avec les montagnards, mal habillés, en désordre et mal armés. L'armée de sir John partageait complètement son opinion.

Sir John se mit donc en route à travers l'Écosse; dans son chemin, sir John comprit qu'il était en pays ennemi. On lui volait ses bœufs, on lui dérobait ses chevaux, on refusait le service militaire; ses guides l'égarèrent à dessein dans les mon-

tagnes ; les montagnards , voyant passer sir John , se demandaient avec étonnement où allait cette armée. Et quand on répondait que cette armée allait combattre un Stuart , c'était à qui ferait des vœux parmi les montagnards , à qui irait combattre pour Charles-Édouard. Charles-Édouard ne pouvait avoir de meilleure proclamation dans ces montagnes que l'armée anglaise de sir John Cope.

De son côté , Charles-Édouard marchait contre l'armée anglaise. Il était plein d'espoir, et d'ailleurs il était comme tous les conquérans qui ont jeté le fourreau de leur épée. « Buvois à la santé de ce bon M. Cope ! » disait Charles-Édouard , et le reste de son armée but à la santé de ce bon M. Cope ; puis le Prétendant se remit en route. A chaque pas qu'il faisait , il entraînait un clan à sa suite : les Stuart d'Appine , les Macdonald de Glengary , les Grants de Glenmoriston , le laird de Gasc , le laird d'Aldie , le duc de Perth , qui fit reconnaître les Stuarts dans la ville de Perth. L'entrée d'Édouard à Perth lui fut très-favorable. On le vit jeune et beau ; ses montagnards le savaient actif et brave : il portait d'ailleurs le costume montagnard , et ce fut un grand bonheur pour les belles dames de venir saluer , applaudir , embrasser le beau Chevalier , de crier vive le roi ! malgré le roi d'Angleterre ! En même temps Charles distribuait les grades de son armée , il prenait l'argent du gouvernement dans les caisses publiques , il allait au bal , où il dansait , comme on danse quand on est jeune et beau , et qu'on aime les dames. Les dames de Perth en écrivirent aux dames d'Édimbourg. Le 11 septembre , Édouard se porta sur Édimbourg ; en chemin , il fut rejoint par les Macdonald de Glencoe et par les Mac-Gregor , commandés par le fils du Rob-Roy de Walter Scott. A une journée de là , il fallut encore que Charles fit une halte devant la maison de sir Edmonstone de Cambure ; les dames distribuèrent des rubans blancs à ses soldats , et elles vinrent lui baiser respectueusement la main ; une seule , plus hardie ou plus naïve ou plus jolie que les autres , sauta au cou du jeune prince. Voilà par quels enfantillages pleins de grâce commençaient la boucherie et la ruine de l'Écosse.

Quand la ville d'Édimbourg apprit que le Prétendant était à ses portes , elle songea à peine à se défendre. Édimbourg était encore la vieille ville toute noire et tout enfumée , que

vous connaissez, que vous avez vue, parcourue et touchée si souvent dans Walter Scott. Le vieux reste des puritains, si braves jadis, avaient d'abord jeté feu et flammes; ils avaient beaucoup crié aux armes, ils avaient fait vœu de mourir sur la brèche; mais quand il fallut sortir des murs, la désertion fut manifeste; ce qui prouve qu'il ne faut pas toujours compter sur les mêmes courages. Le courage n'a qu'un temps dans un homme; cet homme a été brave très-jeune: il se repose dans sa vieillesse; sa jeunesse a été inactive: sa vieillesse sera peut-être fort ardente. Les partis qui comptent trouver, au débotté, les hommes tels qu'ils les ont laissés il y a vingt ans, sont dans une grande erreur. Plus ces hommes ont eu de passions il y a vingt ans, et plus ces mêmes passions les ont usés. Les puritains de Mac-Briar ne demandèrent pas mieux que de s'enfuir devant le Prétendant.

Le prince entra dans la ville avec son armée, comme s'il en était sorti la veille. Quelques curieux en bonnet de nuit se mirent à la fenêtre pour voir passer cette armée; et le lendemain matin à leur réveil, les bourgeois trouvèrent tous les postes de leur ville occupés par de très-pacifiques Highlanders, qui montaient la garde à leur place, en fredonnant l'air jacobite de 1715:

Nous mettrons
Les Whigs à la raison.

Jusqu'à présent c'est une expédition très-peu sanglante; c'est un drame innocent qui se joue. Les montagnards chantent et jouent de la musique; les *habits rouges* vont à pas comptés, à la suite de ce bon général Cope, cherchant un ennemi auquel il tourne le dos; Édimbourg, la vieille cité, ouvre ses portes sans coup férir et sans être trop humiliée; le peuple accourt sur les pas de Charles-Édouard, et le poursuit de ses acclamations, comme c'est son devoir, son métier et son plaisir de peuple; les dames d'Édimbourg, comme les dames de Perth, ne peuvent se lasser d'admirer ce joli cavalier blond, monté sur un cheval bai, et portant sur sa toque bleue la rose blanche

des Stuarts : voilà pour le peuple et pour les dames. Quant aux Écossais purs , ils rêvaient de nouveau l'indépendance de l'Écosse. Ce fut à ce bruit de fêtes , à ces acclamations joyeuses , que le vieux château d'Holy-Rood s'ouvrit encore , après soixante années de solitude et de deuil , pour recevoir un Stuart. Noble et vieux château ! il était encore orné des portraits de cette longue suite de rois , l'orgueil poétique d'Édimbourg. Charles-Édouard put s'asseoir dans le fauteuil de Marie-Stuart , il put se coucher dans son lit. Que ce château pourrait raconter d'événemens étranges ! Qui eût dit à Louis XV que ce château recevrait un jour les derniers débris de sa propre famille ?

Donc , tant que cette histoire ne sera pas plus sérieuse , racontons-la comme elle s'est faite , sans inquiétudes et sans terreurs. Ceci tenait à l'éducation du prince et aux impressions poétiques des montagnards. Le prince était convaincu , par l'expérience qu'il avait puisée dans les livres et à la cour de France , qu'un royaume ne pouvait appartenir qu'à ses maîtres de droit divin , que l'Angleterre , l'Écosse et l'Irlande , ne pouvaient lui manquer cette fois , puisqu'il voulait bien les reprendre. Quant aux montagnards , vaincus souvent , ils se croyaient cependant à l'abri de la destruction ; et puis ils faisaient , sans le vouloir , un raisonnement qui portera malheur à bien des légitimistes ; le roi Guillaume , en sa qualité d'usurpateur , devait être un prince clément , d'un pardon facile ; il ne pouvait même pas dans le fond être désagréablement affecté de ces habitudes d'un dévouement inaltérable à la royauté , qui lui profiteraient plus tard. Ainsi raisonnaient les soldats bourgeois du Prétendant. Pauvres gens ! ils ne savent pas que plus une royauté a été patiente et bonne quand elle y a été forcée , plus elle est cruelle et sanglante le jour où elle peut sévir en toute liberté.

Cependant ce bon sir John Cope débarquait au port de Dunbar , à vingt-sept milles d'Édimbourg. Parvenu d'Inverness à Aberdeen , le général anglais y avait trouvé ses bâtimens de transport , et un vent favorable l'avait amené aux portes de l'Écosse. Le 19 septembre , l'armée anglaise quitta Dunbar pour

aller camper dans la plaine de Haddington , à six milles d'Édimbourg. Charles , apprenant que le général était si près de lui , résolut de marcher à sa rencontre , et de lui épargner la moitié du chemin.

Ainsi fit-il. Le 20 , les deux armées sont en présence. Au point du jour, sir John vit s'avancer les montagnards ; le jour se levait à peine ; le brouillard était encore sur les montagnes : les Highlanders tirent leurs claymores , et se précipitent sur les habits rouges. Dès lors la lutte est terrible : on se bat , on s'égorge corps à corps ; mais bientôt la cavalerie anglaise cède le pied ; la déroute devient générale. Alors vous auriez vu un montagnard haut comme un chêne , une faux à la main , qui abattait comme autant d'épis de blé la tête des fuyards. Un jeune montagnard , encore imberbe , tua à lui seul quatorze soldats anglais. Il y en eut un autre qui conduisit à Mac-Grégor dix prisonniers qu'il avait faits en chemin , devant lui ; à lui tout seul. Enfin la déroute fut si complète qu'il y a un sentier qui a retenu le nom de *chemin de John Cope*. Les montagnards ne perdirent que trente hommes à la bataille de Preston.

Cela fait , l'armée du Prétendant rentra triomphante à Édimbourg. Leurs joueurs de cornemuse marchaient en tête , jouant l'air chéri des vieux cavaliers de la restauration :

Le roi va de nouveau posséder son royaume.

Venaient ensuite les clans victorieux , faisant flotter les drapeaux ennemis ; à l'arrière-garde , marchait , tête baissée , l'armée des prisonniers , aussi nombreuse que l'armée des vainqueurs.

Mais malgré la victoire de Preston , ce n'était plus l'Écosse de Wallace , de Bruce et de ses successeurs , ce n'était plus la même Écosse qui avait envoyé cent mille hommes pour mourir à Flodden-Field , avec Jacques IV. La prudence politique avait mieux instruit les habitans des basses terres que ne l'étaient les sauvages montagnards. Les partis avaient divisé ce royaume , qui n'avait qu'un parti jadis. C'est ainsi que la Vendée de 1833 ne ressemblait pas à la Vendée de 1793. Pour tous les royaumes fidèles les siècles ont marché.

Charles-Édouard resta quelque temps roi à Édimbourg , dans le château d'Holy-Rood, attendant des renforts. Les renforts arrivaient lentement; lord Olgivy amena six cents hommes, Gordon de Glenbucket en amena quatre cents; lord Forbes arriva suivi de six compagnies à pied et d'un escadron à cheval. Enfin, un matin, par un beau soleil, montée sur un cheval blanc, épanouie et souriante, arriva miss Jenny Cameron, à la tête de son clan. Miss Jenny était jeune et belle; elle était vêtue d'une robe d'amazone verte, bordée d'écarlate et brodée d'or. Ses beaux cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, et sa main tenait une épée nue. Miss Cameron a été le sujet charmant de bien des ballades. On fait en effet d'excellentes ballades avec une pareille héroïne, chaste, jolie, courageuse; mais avec ce renfort unique on fait rarement une restauration.

Tels furent les renforts de Charles-Édouard. Avec une pareille armée, la contre-révolution n'était pas facile encore. C'était en vain que le Prétendant tournait ses regards vers la cour de France. L'énergie de Louis XV s'était épuisée à la bataille de Fontenoy. Ce roi égoïste, rentré dans sa nonchalance amoureuse de chaque jour, n'était guère tenté d'en sortir pour songer aux dépenses et aux hasards d'une restauration étrangère. Qu'importait, au reste, à Louis XV le roi futur de l'Angleterre? Il s'inquiétait si peu qui serait roi de France après lui!

Depuis ce temps nous avons vu ce même égoïsme royal assis sur tous les trônes de l'Europe. Il n'y a pas de roi, en Europe, assez assuré de son lendemain pour s'inquiéter du lendemain des rois voisins. Il n'y a qu'un homme dans le monde qui ait cette inquiétude-là dans le fond de l'ame : cet homme n'est pas un roi tout-à-fait; mais c'est à peu près la même chose : c'est M. de Metternich.

La France en était alors aux dernières amours élégantes dont ses rois l'aient occupée. M^{me} de Pompadour tenait entre ses *doigts de rose*, vieux style, le sceptre de son royal amant. Choisy l'emportait sur Versailles. Tout ce que put proposer la maîtresse royale fut d'envoyer au secours du prince Édouard M. de Richelieu, qui fit rédiger ses proclamations par Voltaire. Déjà une fois on avait envoyé au secours de la reine Henriette

M. de Lauzun ; M. de Lauzun et M. de Richelieu , les deux plus frivoles grands seigneurs de l'ancienne cour , envoyés , l'un pour lutter contre une révolution , l'autre pour la renverser ! c'est une des plus amères dérisions que se soit permises Louis XIV et M^{me} de Pompadour.

Il n'y eut en France qu'un gentilhomme provençal , le marquis d'Éguilles , qui vint incognito au secours du jeune prince. Le marquis d'Éguilles fut obligé , pour arriver , de s'emparer d'un vaisseau anglais. Voilà tout ce que fit la France pour le Prétendant. Ce qui prouve que pour tenter une restauration il ne faut pas compter sur ses plus grands amis , quand ils n'y ont pas un intérêt majeur.

Ainsi , après six semaines d'attente , six semaines de gloire , Charles-Édouard n'avait pu réunir qu'une armée de six mille hommes. Les jacobites d'Angleterre le pressaient , il est vrai , de hâter sa marche , lui promettant de se déclarer quand le moment serait venu , c'est-à-dire quand il n'y aurait plus de danger à crier : — *Vive le roi Jacques !*

Le Prétendant résolut donc de s'avancer jusqu'au bord de la Tweed , et de là de faire un appel aux royalistes anglais , comme il avait fait un appel aux royalistes écossais. C'était remettre deux fois , c'est-à-dire une fois et demie de trop , la même cause en question.

On partit donc pour l'Angleterre en chantant.

Car les chansons n'ont jamais manqué aux jacobites : ils ont fait des chansons pour tous leurs grands hommes et pour tous les momens de leur histoire ; ils ont eu des chansons pour leurs défaites , des chansons pour la victoire ; leur histoire tout entière est un long poème chanté sur tous les modes de la joie et de la douleur. Ils chantaient donc cette fois « leur » petit Charlot , qui est entré dans la ville n'ayant qu'une » méchante toque bleue , et qui porte à présent un beau chapeau surmonté d'une plume ! En avant , en avant , mon brave » Charlot , et mets ton chapeau sur l'oreille , Charlot , mon » fils ! »

Et ils marchaient ainsi devant eux , tout droit. Ils croyaient aller à Londres.

Cependant que faisait George II? George II faisait comme tous les princes qui portent la couronne d'un autre : il attendait en tremblant la volonté du peuple qui leur a donné cette conduite. Les royautés parvenues ont cela de particulier, qu'elles n'osent avoir une volonté à elles; filles du hasard, elles attendent les ordres du hasard. George II commença donc par convoquer le parlement; le parlement s'assembla, et se réunit autour du roi. Le clergé anglican, heureux de reprendre son influence, s'assembla, et déclama contre Charles-Édouard. Le duc de Cumberland, le fils de George, le héros de ce temps-là, héros pour une seule victoire remportée à propos, comme le duc de Wellington, est rappelé de la défaite qu'il avait subie à Fontenoy. Charles-Édouard cependant marchait toujours.

D'abord il prit la ville et le château de Carlisle, conquête utile, qui lui donna des armes et quelques chevaux. De Carlisle il se porta à quelques jours de Preston, allant à pied, couchant sur la dure, soldat tout-à-fait avec les soldats, très-aimé et plein d'espoir.

De Preston, l'armée s'avança jusqu'à Manchester, ville très-populeuse et très-riche, qui fut prise par un sergent, un tambour et une fille. Vous voyez que cette marche est toujours une fête et un triomphe.

De Manchester, l'armée se porta sur Derby, où elle entra le 4 décembre. La ville s'étonna peu à cette nouvelle. C'était déjà une ville égoïste, et qui se sentait assez forte pour ne pouvoir guère être troublée par des passions politiques aussitôt qu'elle voudrait leur imposer silence. Le poète Gray, dans une lettre qu'il écrivait à Horace Walpole, fait une peinture de Londres, en ce temps-là, qui s'applique d'une manière étrange au Paris de nos jours : « Nous sommes ici des gens » qui ne nous soucions pas plus du danger que s'il s'agissait » de la bataille de Cannes. Quand on a appris que les Écossais » étaient à Stamford, puis à Derby, j'ai entendu des gens » sensés parler de louer une chaise de poste pour aller sur la » grande route, afin de voir passer Charles-Édouard et les » montagnards écossais. » Un autre contemporain raconte qu'à l'approche du prince Édouard, *il n'y eut à Londres une véritable terreur que parmi les boutiquiers.*

Avouons , en effet , que c'est bien là notre Paris. Je suppose qu'on lui dise : « Tout à l'heure il arrive sur la route de Fontainebleau un prince jeune et beau , portant un uniforme étranger , précédé par deux cents musettes , entouré de poètes barbares qui chantent des chants de guerre et d'amour , et suivi par six mille montagnards de haute taille ! » tenez-vous pour assurés qu'il n'y aurait bientôt plus un fiacre sur la place. Ce serait à qui se porterait le premier pour voir le prince et ses montagnards. La rue Saint-Denis fermerait ses boutiques , il est vrai ; mais plus d'un boutiquier fermerait sa boutique uniquement pour aller prendre sa part du spectacle ; les autres boutiques seraient fermées plutôt par crainte des ennemis du dedans que par crainte pour le beau prince et pour ses montagnards. Singulier progrès des peuples , qui leur fait envisager toute chose comme un spectacle. L'armée des alliés est aux portes de Paris , venant de Waterloo ; Paris se met à la fenêtre et regarde passer l'armée. Tous les princes que vous voyez passer , Autriche , Russie , Prusse , Angleterre , n'ont revêtu leurs plus beaux uniformes , monté leurs plus fringans chevaux , que pour amuser la ville qui assiste à leur parade. Il n'y aura que le Cirque de Franconi qui sera peut-être triste ce jour-là. L'armée des alliés a mis Paris en droit de se connaître en évolutions militaires , en habits brodés , en généraux , en artillerie et en Calmoucks. Elle a fait grand tort ainsi aux écuyers , aux chevaux et aux uniformes de Franconi.

Quand les villes capitales en sont venues à ce degré de sécurité , tenez-vous pour assurés qu'elles sont fortes , qu'elles sont riches , qu'elles sont puissantes , qu'elles sont libres et qu'elles vivent par elles-mêmes , quel que soit leur drapeau , quelle que soit leur opinion , quelle que soit leur couleur.

Il n'y eut donc à Londres qu'un seul gentilhomme qui eut peur , le roi seul eut peur ; c'était de fait le seul qui eût à craindre Charles-Édouard , le seul qui eût quelque chose à perdre. L'histoire raconte que le roi George , éperdu , fit tout préparer pour sa fuite. Entre autres préparatifs , George chargea ses yachts de tous les trésors de la couronne , afin de pouvoir , à la première nouvelle , emporter en Hollande les bijoux de la royauté. Le roi George , par ses précautions , non moins

que par ses terreurs, s'est montré plus *boutiquier* que le dernier boutiquier de Londres. Emporter des diamans quand on perd une couronne, abandonner une royauté en fuyant sur un vaisseau chargé d'or, voilà ce qui n'arrive pas aux rois qui sont rois depuis long-temps. Ceux-là, au lieu de rien exporter, jettent leur sceau d'or à la mer, comme le roi Jacques, ou bien ils tendent la main, comme le roi Charles X, pour pouvoir se rendre de Meudon à Cherbourg.

C'est le propre des rois qui se respectent de ne voir dans la royauté que la royauté elle-même. Pour ma part, je ne hais pas ce trait du dernier roi de Hollande. Le roi Léopold 1^{er}, un de ces rois de hasard, qui seraient bien en peine de s'expliquer à eux-mêmes leur incroyable élévation, avait cru bien faire en renvoyant à son prédécesseur quelques tableaux de prix qu'il avait trouvés dans le palais et dans le musée de Bruxelles. Le roi de Hollande a sur-le-champ renvoyé ces tableaux à Bruxelles, fort étonné, disait-il, qu'on se fût permis de les ôter de la place où il les avait fait mettre, et où il espérait bien les retrouver à son retour.

La fortune (c'est le mot dont on se sert quand on n'a pas d'autre raison à donner), la fortune ne voulait pas que Charles-Édouard mit à cette épreuve l'avarice et la prudence du roi George. Les compagnons du Prétendant ne voulurent pas aller plus loin que Derby. Charles eut beau les prier avec des larmes : leur résolution fut inflexible. En conséquence, la Tweed fut repassée ; et le peuple de Londres, se voyant privé de son spectacle, regrettant même ses terreurs, se retourna vers le roi George, qui fit rentrer son yacht tout chargé dans le port.

Charles-Édouard avait bien jugé sa position. Il fut perdu du jour où il fit un pas en arrière ; ces expéditions au-delà de toutes les règles veulent être faites au pas de course. Il faut plaire avant tout au peuple qui doit donner la palme, il faut faire peur à ses rivaux ; il faut danser sans balancier sur cette corde tendue de la guerre civile. Il faut avoir pour soi cette masse flottante des indifférens et des politiques, *serfs de la circonstance*, comme les appelle Milton. Nous avons plus d'un exemple de ces revers inouis qui remplacent des succès inouis, témoin Masaniello.

Il est bien vrai que Charles-Édouard gagna encore la bataille de Falkirk ; mais à quoi pouvait lui servir une bataille gagnée en tournant le dos à Londres ? C'est là encore une charmante bataille , la bataille de Falkirk ! Le prince , oubliant sa retraite , parcourut son armée les yeux étincelans de joie. De temps à autre il regardait l'armée anglaise , en disant : *Ils sont à nous !* Il trouva à la tête des Cameron de Glendessery la belle Jenny Cameron , *le joli colonel* , qu'il salua de son épée. Après une faible résistance , l'armée anglaise lâcha le pied , la victoire resta à Charles-Édouard. C'était une victoire comme celles qu'il pouvait remporter ; complète , mais inutile ; glorieuse , mais sans résultat. C'est là un très-grand désavantage de tous les Prétendans à venir ; ils ne peuvent pas profiter de leurs victoires , ils doivent faire grâce au premier qui jette ses armes ; ils combattent à fer émoulu ; ils tirent à poudre pendant qu'on tire sur eux à balles ; et le soir de la bataille , quand ils ont fait un prisonnier , ils n'ont rien de plus pressé que de partager leur souper avec lui , et de lui demander pardon.

Ici M. Amédée Pichot , d'après des *Mémoires* encore inédits , raconte l'histoire des amours de Charles-Édouard avec la belle Clémentine Walkenshaw. Ils s'étaient juré de partager leur fortune commune lui sur le trône avec elle , elle l'exil avec lui. Pauvre Clémentine !

Vous allez voir que , tout au rebours des royautés qui demandent le trône , les royautés qui sont assises sur le trône savent mettre à profit et ensanglanter leur victoire. La nouvelle de la bataille de Falkirk parvint à Londres un jour de réception au palais de Saint-James. L'abattement se peignait sur tous les visages. On résolut tout d'une voix d'appeler le duc de Cumberland au secours de la monarchie. Le duc Guillaume était tout-à-fait un fils de roi non-légitime. C'était un grand homme de la façon de sa famille ; le soldat l'aimait , parce qu'il était bon enfant et sans façon , bien plus qu'il n'était heureux à la guerre , car il avait été toujours vaincu jusqu'alors. Le duc Guillaume fut bientôt à Édimbourg ; d'Édimbourg , il se mit en route pour Stirling avec une armée de dix mille hommes. Cette armée mit le feu en partant à un vieux château , le berceau de Marie-Stuart. Sur la route , le duc Guillaume recueillit plus d'un geste de mépris , entendit

plus d'une parole offensante. Il n'y eut pas jusqu'à une femme écossaise à qui le duc se permit d'envoyer un baiser, qui ne lui exprimât son indignation d'une manière toute énergique. La jeune fille n'aurait pas été si cruelle pour Charles-Édouard !

Je n'ai pas besoin de vous faire l'histoire de la bataille de Culloden ; ce fut une défaite complète, immense, sans remède, un vrai Waterloo. Charles-Édouard se battit avec un grand courage ; le duc Guillaume égorgea tout ce qui lui tomba sous la main. Le Prétendant de droit de trois royaumes prit la fuite pour toujours devant celui qui était roi par le fait. Culloden fut le Waterloo de la légitimité anglaise. Depuis ce jour, il n'a plus été question des Stuarts.

Après la bataille, le duc de Cumberland, enivré du sang des Jacobites, se conduisit comme un vrai cannibale, et mérita de toutes les manières le surnom *de boucher*, qui lui fut donné par ses contemporains, et que lui conserve l'histoire. Autant Charles-Édouard s'était montré doux et humain pour les vaincus, autant le duc Guillaume se montra impitoyable et cruel. Le lendemain de Culloden, le duc parcourait le champ de bataille, respirant l'odeur des cadavres, et faisant achever les blessés qui respiraient encore. C'en est fait, l'Écosse va succomber sous cette dernière victoire de la maison de Hanôvre. Le feu, le fer, le pillage, la délation, s'emparent de ces nobles montagnes. Les têtes les plus hautes et les plus nobles sont coupées et mises à prix. Entre autres fêtes, le duc donna à ses soldats le spectacle d'un auto-da-fé de quatorze dragons de Charles-Édouard qui furent brûlés vifs par la main du bourreau.

Voilà comment se vengent les monarchies nouvelles ! Tant qu'elles tremblent, elles sont humbles et souples ; une fois rassurées, elles se figurent faire acte suprême de royauté en répandant le sang ; comme si le pardon n'était pas le droit le plus précieux et le plus rare de la royauté ! Cette chasse *aux rebelles* ; à laquelle se livrèrent le duc de Cumberland et ses soldats, est remplie de détails atroces. Les maisons étaient brûlées. Tout homme qui fuyait était tué comme une bête fauve ; on égorgeait les bestiaux, et le malheureux propriétaire mourait de faim à côté de ses bœufs égorvés. « On eût cherché vainement à la ronde la fumée d'un toit, l'on eût vainement écouté pour entendre un coq chanter ! »

Cependant les vainqueurs jouaient et chantaient dans leur camp. Ils se disputaient avec les dés les dépouilles des villes de l'Écosse; ce n'étaient dans ce camp que chevaux, filles de joie, argenterie, bombances de tout genre, et blaphèmes sanglans contre les pauvres montagnards.

Et dans toute l'Écosse muette et tremblante, il n'y eut qu'une voix, la voix du vieux Duncan Forbes, qui osât s'élever pour détester toutes ces horreurs. Sir Duncan était l'ennemi des Stuarts; il avait consacré sa fortune et sa vie à l'électeur. Mais voyant tant de sang et de ruines amoncelées dans sa patrie, il osa parler des lois de l'Écosse. « Les lois de l'Écosse! répondit le fils de George II; de quelles lois parlez-vous? J'enverrai une brigade pour vous donner des lois! »

Ainsi parlait le fils aîné du roi constitutionnel de l'Angleterre!

Après les vengeances par le sabre et la flamme, vinrent les vengeances judiciaires. Les plus petits partisans d'Édouard mouraient obscurément au gibet ou dans les flammes; mais les chefs de l'insurrection étaient réservés à d'autres supplices. *La loi vint glaner après la moisson*, comme dit Samuël Johnson, en parlant des supplices de 1745. Il n'y a pas de dynastie royale qui soit plus tachée de sang que la dynastie régnante d'Angleterre. Il est vrai que le Prétendant lui donna une si belle occasion d'en verser!

Les officiers de la garnison de Carlisle, à qui le duc de Cumberland avait promis la vie sauve, furent mis à mort par séries successives. D'abord on en pendit dix-huit avec d'horribles détails qu'on ne retrouve que dans cette histoire. Les condamnés furent entassés tous les dix-huit dans un tombereau. Ils étaient catholiques, on leur refusa un confesseur. Le bourreau les conduisit au gibet; là, ils furent pendus, et ils étaient à peine suspendus depuis trois minutes, que les soldats de Guillaume leur ôtèrent tous leurs vêtemens qu'ils partagèrent avec le bourreau. En même temps, le bourreau descendit le colonel Townly sur l'échafaud; le colonel respirait encore, le bourreau lui ouvrit le ventre, et il en retira les entrailles qu'il jeta dans un brasier allumé près de la potence; ils furent ainsi mutilés, déchirés et brûlés tous les dix-huit. Un d'eux, le plus jeune, James Dawson, étudiant de Cambridge, laissait

après lui sa fiancée. Elle tomba morte en voyant le cœur de son amant dans les mains du bourreau. Le jury se livra pendant deux mois à cette horrible boucherie. On pendait, on mutilait, on égorgeait, on brûlait, on coupait les têtes, puis on exposait ces têtes aux portes de Carlisle et de Manchester.

Quant aux lords qui avaient suivi la fortune d'Édouard, ils furent jugés avec plus de cérémonie. La chambre haute, formée en cour de grande-sénéchaussée, fut chargée de fournir au glaive de la justice politique de plus nobles victimes, les lords Kilmarnock, Cromarty et Balmerino.

Les trois lords furent introduits le 28 juillet dans la salle de Westminster; là ils furent condamnés tout d'une voix pour s'être armés contre la glorieuse révolution de 1688. Voici comment était conçu cet arrêt :

« Le jugement de la loi est que vous, William, comte de
 » Kilmarnock; vous, Georges, comte de Cromarty, et vous,
 » Arthur, comte de Balmerino, tous les trois, et chacun de
 » vous, retourniez à la Tour d'où vous venez, pour être de là
 » conduits à la place d'exécution, où vous serez pendus par le
 » cou, mais non jusqu'à ce que mort s'ensuive, car vous devez
 » être ouverts vivans. Vos entrailles seront arrachées et brû-
 » lées à vos yeux; ensuite vos têtes séparées de vos corps, vos
 » corps coupés en quatre parties et mis à la disposition du roi.
 » Que Dieu tout-puissant ait pitié de vos ames! »

Atroce! et ainsi fut fait sur ces trois nobles victimes. Ils moururent tous les trois en criant: « Vive le roi Jacques! » Le roi George et son fils n'avaient pas su pardonner à un seul de ces nobles ennemis.

« A trois mois de là, ajoute l'historien, périt de la même
 » manière, et avec le même mépris de la mort et de ses juges,
 » Charles Ratcliffe, le plus jeune frère du comte de Derby;
 » puis ce fut le tour du vieux lord Lovat. »

Celui-là, lord Lovat, est un homme à part dont la biographie est encore à faire. Héros singulier de guerre civile, sceptique qui est mort comme un homme plein de foi, égoïste qui a poussé le dévouement jusqu'au martyre, homme d'une prudence singulière, qui, après avoir dissimulé tant que Charles-Édouard fut heureux, se déclara tout-à-coup son partisan après la bataille de Culloden, quand il n'y eut plus d'espoir. Du

reste, quelle qu'ait été la vie du lord Lovat, sa mort est trop belle pour que Lovat n'ait pas sa place méritée à côté des lords Kilmarnock et Balmerino.

Il fut le dernier gentilhomme qui paya de sa tête les tentatives et les malheurs du prétendant. Il avait quatre-vingts ans. Il mourut comme un héros, en criant : *Vive le roi Jacques!*

Ainsi voilà une tentative de contre-révolution qui anéantit tout un royaume, le royaume d'Écosse!

La désolation de l'Écosse fut célébrée par ses poètes. L'historien de Charles-Édouard cite, entre autres lamentations poétiques, une espèce d'épigramme-dialoguée; les deux acteurs de ce petit drame sont un vieillard et une jeune fille, faibles créatures que le glaive du vainqueur a respectées, et qui vivent au milieu des ruines :

« Où est allé ton père, petite Marie? dit le vieillard; où est donc notre lady depuis ce matin? As-tu vu *les habits rouges*? as-tu entendu le cor sur la montagne?

— » Vieillard à barbe blanche, reprend la jeune fille, ne m'interroge pas. Oui, j'ai vu *les habits rouges*, le corbeau s'est enroué avec le sang qu'il a bu.

» Écoute la voix du corbeau, vieillard, le sang des Frasers est trop chaud pour son gosier.

« Oh! dis-moi, vieillard, quel sera le sort de ceux qui égor- gent les braves des montagnes, qui forcent nos braves chefs à fuir dans le désert, qui chassent leur prince légitime comme le daim et le chevreuil?

LE VIEILLARD. — » Ma bonne petite fille, au-dessus de ce soleil étincelant, il y a quelqu'un qui voit tout. Un jour, il punira les tyrans de leurs crimes, et le nom des braves ne périra pas! »

Tels sont les accens de la muse jacobite depuis de bataille de Culloden.

A l'heure qu'il est, il y a encore dans le Nouveau-Monde des Écossais qui répètent la ballade de la défaite :

Nous ne reverrons plus le Lochaber! c'est toujours la vieille complainte des Hébreux :

Illic stetimus et flevimus, quum recordaremur Sion!

* Au reste, cette sanglante victoire a porté ses fruits; de-

» puis 1748, la maison régnante d'Angleterre a vécu en paix à
 » l'abri de la constitution. Grâce à leur titre de roi parlemen-
 » taire, les trois George ont pu impunément être attaqués par
 » un prince légitime et personnellement digne du trône, cen-
 » tuper les taxes tout en accroissant la dette, tomber en dé-
 » mence ou mériter le mépris général par leur conduite pri-
 » vée. »

Ainsi parle l'historien; il nous dit bien ce que la dynastie régnante a gagné à la défaite de Charles-Édouard, il ne dit pas ce que le pays y a perdu.

Depuis Culloden, l'Écosse ne s'est pas relevée de sa défaite; les montagnards furent décimés; l'habit national fut défendu sous peine de déportation; les juridictions héréditaires furent abolies; le jacobitisme fut proscrit jusque dans les formes du culte. Tout prêtre ou laïque priant publiquement pour le roi, sans désigner nominativement le roi George, fut déclaré traître et condamné à la déportation. Depuis ce temps, l'histoire de l'Écosse s'est confondue avec l'histoire de l'Angleterre. La révolution n'a pas été moins complète dans les montagnes; l'industrie, l'agriculture, les voyages aux pays lointains ont singulièrement modifié le caractère du montagnard. La vieille Écosse n'existe plus aujourd'hui que dans les romans de Walter Scott.

Achevons l'histoire de Charles-Édouard.

C'est une intéressante et touchante histoire que la muse jacobite n'a pas oubliée.

« Hélas! où irai-je chercher mon père? Où irai-je cacher
 » ma tête? Que les vagues se soulèvent, que l'orage gronde, il
 » faut te quitter, ma terre natale!

« Le vallon où était la maison de mon père a passé à un au-
 » tre; la maison de mon père est abattue sur la bruyère.
 » Hélas! hélas! notre gloire n'est plus.

« Adieu! adieu! chère Calédonie, tu n'es plus la patrie des
 » fils de Gaël; un étranger occupe ton trône antique; la trahi-
 » son l'a fait le plus fort. Adieu! adieu! adieu! »

La tempête, la faim, le froid, l'orage, les troupes armées, les haillons, les fondrières et les marécages, voilà toute l'histoire de cette fuite de Charles-Édouard.

Un jour, dans une caverne, miss Flora Macdonald rencontra un homme pâle et maigre, sans chaussure, sans linge, exténué, l'œil hagard et le visage couvert de lèpre; c'était Charles-Édouard.

Miss Flora se jeta d'abord aux pieds du prince; puis elle lui donna les habits de sa servante, et elle le mena chez sa parente, lady Clarendal, qui paya plus tard son hospitalité par un long emprisonnement à la Tour de Londres ⁽¹⁾.

Un autre jour, dans une autre caverne, quatre voleurs faisaient rôtir un mouton qu'ils avaient dérobé à un troupeau; Charles-Édouard les pria de lui permettre de s'asseoir à leur foyer. Les voleurs partagèrent leur repas avec Charles, et ils accompagnèrent jusqu'au rivage ce proscrit royal, dont la tête valait trente mille guinées.

Enfin, le 19 septembre, Charles-Édouard s'embarqua dans la même baie où il était arrivé quatorze mois auparavant pour conquérir trois royaumes.

Ici je m'arrête et je renvoie au livre de M. Amédée Pichot; il est plein de faits et de recherches. Il est rempli de tristesse et d'une touchante pitié. C'est le livre d'un homme qui est également éloigné de tout fanatisme, qui a le sang en horreur et qui vante la loyauté partout où il la rencontre.

J'ai dit que c'était une histoire pleine de tristesse, et en effet, quoi de plus triste que ceci: un prince loyal, courageux, honnête homme, appuyé sur son bon droit, que le roi Louis XV fait saisir à l'Opéra par ses archers, et jeter hors de son royaume de France, *cet asile de tous les rois malheureux*, selon la belle expression du duc d'Orléans?

Quoi de plus triste? Charles-Édouard vivant et mourant

(1) Les aventures de Flora elle-même seraient la matière d'un roman tout entier. Après avoir épousé un de ses cousins, elle avait émigré aux États-Unis avec son mari, et elle en fut chassée en quelque sorte par la *république*. En revenant en Écosse, le vaisseau qui la portait fut attaqué par un vaisseau du roi Louis XVI; elle voulut rester sur le pont pendant le combat, et y eut le bras cassé. Flora n'est morte qu'en 1790, et un des draps du lit où avait couché Charles-Édouard dans l'île de Sky lui servit de linceul. Voilà bien les femmes royalistes!

comme un ivrogne, à Rome ! Malheureux, qui n'avait été élevé que pour le trône, et qui devait être, par son éducation, au premier ou au dernier rang parmi les hommes.

Quoi de plus triste que cette histoire de la légitimité d'Angleterre, à laquelle la légitimité de France devait ressembler si fort ?

Quoi de plus triste que cette victoire inévitable, écrite à l'avance, du duc de Cumberland et de son père, appuyés qu'ils sont tous deux sur les vices de Charles II et sur la pieuse sottise de Jacques II, deux grands crimes sous lesquels a succombé Charles-Édouard ?

Pour tirer quelque fruit de cette histoire, jetez les yeux autour de vous, et regardez ce que deviennent toutes les légitimités de l'Europe, à l'heure qu'il est.

Le prince légitime de Suède voyage en hiver, sans manteau, sur l'impériale des diligences, et plus d'une fois il se passe de dîner ; moins heureux que les rois détrônés, que Candide trouve au moins assis à une table d'auberge.

Le prince légitime de France est exilé en Autriche. Pauvre enfant dont on vante la beauté, l'esprit, le courage, les nobles réparties, et qui doit avoir bien de la peine à accorder les enseignemens de l'histoire avec les leçons de ses précepteurs.

Le prince légitime d'Espagne lève les armes contre une petite fille de dix-huit mois.

Le prince légitime de Portugal, jeune fille de quinze ans, était hier à côté du prince légitime d'Alger, à l'Opéra.

Le prince légitime des Charruas est mort à l'hôpital, de la plus horrible des morts pour un Charrua, entre deux draps et deux sœurs de charité.

Enfin, dernière analogie, le prince légitime de Brunswick a été enlevé de chez lui, à Paris, par les gendarmes de M. Giquet, et la police de Paris l'a fait conduire aux frontières, comme on a fait pour le prince Charles-Édouard.

Seulement on n'avait pas préparé de cordons de soie pour lier le prince de Brunswick, tant on s'est habitué à manquer de respect aux princes légitimes !

Ce qui prouve qu'il n'y a de légitimes que ceux qui font les princes et qui les défont à leur gré : le peuple et la loi.

Et ce dieu tout-puissant de l'histoire, le hasard.

Il me resterait à faire l'éloge de l'histoire de M. Amédée Pichot après lui avoir pris presque toute sa substance; je m'en abstiendrai, mais il ne s'en plaindra pas : voici mieux peut-être qu'un éloge littéraire.

Le dernier mois de l'année royale 1830, madame la Dauphine, dont l'absence a fait plus de mal au trône de Charles X que la présence même de M. de Polignac, était loin de Paris aux eaux de Vichy. Un jour, et l'histoire m'a été racontée par M. le docteur Lucas lui-même, qui est mort depuis, M. Lucas, médecin ordinaire de madame la Dauphine, entrant dans la chambre de la princesse, la trouva tout en larmes, et dans une émotion difficile à décrire. A cette vue M. Lucas s'arrêta inquiet; alors madame la Dauphine, lui montrant un livre qu'elle tenait à la main : « Docteur, lui dit-elle, vous pleureriez comme moi à la lecture de ce livre. » Ce livre, c'était la première édition de l'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD.

Comme un livre est consacré après avoir passé sous le baptême de larmes ! les larmes de la femme qui en a le plus versé dans le monde, et les plus cruelles ; les larmes de la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, les larmes de la tante du duc de Bordeaux.

JULES JANIN.



LES VIEUX ROMANS.



CONTINUATION DES CONTES DÉVOTS, LYCIDAS ET CLÉORITHE, LA
BREBIS DE SAINT-FRANÇOIS, ETC., ETC., ETC.

§ III.

Ce roman fut composé dans l'année 1529 , par le sieur Basire , archidiacre de Séez , quoique l'auteur prétende que l'original était en langue syriaque, et qu'il l'a traduit sur une version grecque.

A la conquête de l'île de Rhodes par les Turcs, le femmes, suivant l'usage, furent mises en esclavage et réservées au plus triste sort. L'une d'elles, nommée Cléorithe, échut au ministre favori du sultan ; elle était si belle qu'il la distingua , par le titre d'épouse , de la foule de ses maîtresses.

Un gentilhomme chrétien , nommé Lycidas , ayant entendu parler de ses malheurs et de son inviolable attachement à la foi , pensa qu'une visite de lui ne pouvait manquer de lui être de quelque consolation. Ayant gagné un eunuque , il fut introduit dans le sérail , et Cléorithe ne tarda pas à le récompenser, en lui prodiguant des faveurs qu'arrachait à grand'peine l'époux musulman.

Ce commerce continua sans interruption , volontaire ou forcée , pendant six ans ; mais à cette époque , l'esprit de Lycidas tomba en proie à la mélancolie du scrupule religieux il porta ses aveux et sa contrition au tribunal de la pénitence ; et fut choqué de la facilité avec laquelle il obtint l'absolution

du crime qu'il confessait. Tourmenté par sa conscience, il écrivit quelques lignes à Cléorithe pour s'excuser de son absence, mais sans lui dire qu'il allait ouvrir son cœur à l'évêque de Damas.

Sur le soir de la première journée de son voyage, Lycidas arriva dans une petite hôtellerie isolée, sur la lisière d'un bois. Ayant demandé une chambre, on lui dit qu'il n'y en avait plus qu'une qui depuis un temps immémorial était le rendez-vous nocturne des sorciers et des démons. Lycidas insista pour ne pas coucher dehors, en dépit des affirmations de l'hôte, que depuis plus de sept ans, à sa connaissance, tous les voyageurs qui s'étaient entêtés, et entre autres un pacha accompagné de quarante janissaires, avaient été troublés par des êtres surnaturels.

A peine Lycidas fut-il resté seul dans la chambre mystérieuse qu'il vit apparaître six demoiselles légères comme des nymphes, qui lui proposèrent avec beaucoup de civilité de le conduire à leur reine. Lycidas d'abord les regarda avec indifférence; mais enfin, cédant aux importunités de la plus belle, il se laissa mener à un château où il entra dans un salon magnifique, illuminé par onze cents flambeaux. Vingt jeunes hommes et autant de jeunes filles éblouissantes d'attraits et de parure s'entrelacèrent en formant des danses voluptueuses, au son des plus ravissantes voix. La dame qui présidait à cette fête ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ans, et elle était resplendissante de beauté.

Le bal fini, les danseurs et les musiciens se retirèrent, et Lycidas resta seul avec la dame. Elle, prenant son silence pour du respect, crut devoir l'encourager, en lui faisant remarquer que la compagnie l'avait laissée à sa disposition. A cette observation et à d'autres ouvertures encore plus explicites, Lycidas gardait le silence le plus contrariant, en sorte que la dame éclata de colère, et finit par s'évanouir... dans les airs. Elle n'eut pas plus tôt disparu que les lumières s'éteignirent; l'édifice s'éroula avec un bruit horrible dans les abîmes de la terre, et Lycidas resta seul dans le chaos d'une nuit de tempête.

A la lueur incertaine d'une petite lumière qu'on apercevait dans le lointain, il regagna l'hôtellerie qu'il avait laissée; il y

resta jusqu'au point du jour, et, bien que fort mal reposé, il se remit en route, et arriva, sans plus d'aventures, à la résidence de l'évêque de Damas. Lycidas lui ayant exposé l'état de son ame et de sa conscience, le prélat lui prescrivit, avant tout, de renoncer pour jamais à Cléorithe; puis il enjoignit à son pénitent d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte, de revenir de là à Venise, de se mettre dans l'armée de la république pour l'aider à reconquérir l'île de Chypre, après quoi il n'aurait plus qu'à rejoindre les chevaliers de Jérusalem dans la citadelle de Malte.

Aussitôt Lycidas se met en devoir d'accomplir toutes ces pénitences; il commence par dépêcher une lettre à sa maîtresse, dans laquelle il lui explique la nécessité où il est de rompre avec elle; il l'engage elle aussi à la pénitence; il l'assure qu'il l'aimera toujours chrétiennement, et qu'il est en Dieu son obéissant serviteur.

Cléorithe s'indigne à cette dévote épître; mais sa passion exalte tellement son ame qu'elle s'échappe du sérail pour aller chercher Lycidas là où elle croit plus vraisemblablement le trouver, et à chaque désappointement elle se répand en torrens d'imprécations.

Cependant Lycidas était en route pour la Terre-Sainte. En approchant de Jérusalem, il rencontra le diable et un soi-disant ermite, qui ne venait là que pour lui servir de nouvelle épreuve. Le diable d'abord remporta quelque avantage; mais définitivement la victoire resta au pèlerin. De Jérusalem Lycidas fut à Béthanie, où il visita l'oratoire de sainte Madeleine. Il sentit, dans ce lieu de dévotion, toute la béatitude attachée à un tendre repentir; et, considérant la ressemblance de son propre sort avec celui de la sœur fragile, mais pardonnée, de Marthe et de Lazare, il honora sa mémoire de quelques vers, tels que ceux-ci :

O beaux yeux de la Magdeleine,
Vous étiez lors un mont Æthna,
Et vous êtes une fontaine, etc.

Son pèlerinage de la Terre-Sainte étant accompli, Lycidas se joignit aux troupes chrétiennes en Chypre; il fut mis à la

tête d'un corps d'armée, et reçut, en combattant, une blessure mortelle. Mais, pour entrer dans les demeures célestes, il ne laissa pas que de continuer à faire du bien. A peine eut-il goûté du repos éternel qu'il apparut, une nuit, à Cléorithe ; il l'exhorta à reprendre ses pratiques de dévotion et ses devoirs envers son époux ; Cléorithe, attendrie et docile cette fois, retourna dans sa maison ; mais le musulman, moins touché de son retour qu'il n'était encore irrité de sa fuite, demanda contre elle la plus sévère justice du pays, et elle monta en martyre sur le bûcher.

Vers la fin du seizième siècle, il parut un roman spirituel de quelque célébrité, écrit en flamand par Boëtius Bolswert, graveur et frère de Scheldt Bolswert, encore plus fameux dans le même art.

Cette production tout allégorique raconte le pèlerinage de deux sœurs, Colombelle et Volontairette, à Jérusalem, en recherche de leur bien-aimé. L'une, comme les noms l'indiquent, était douce et prudente, l'autre obstinée et capricieuse. Le contraste de leur conduite et du résultat de leurs aventures pendant le voyage forme le sujet du roman. Ainsi elles arrivent à un village pendant une foire : Volontairette se mêle à la foule qui suivait un charlatan, et elle revient couverte de vermine et de confusion, tandis que sa sœur était restée au logis, s'occupant à ses exercices de piété. Les incidens de cette sorte se multiplient, et sont trop insipides pour nous arrêter davantage.

Au commencement du dix-septième siècle, Canius, évêque de Belley, écrivit grand nombre de romans spirituels. Ses sermons, qui furent aussi publiés en partie, ne sont pas moins remarquables par leur naïveté. Un jour qu'il avait été désigné pour prêcher devant les états, il demanda « ce que nos pères » diraient de voir les emplois de la magistrature entre les » mains des femmes et des enfans ? Il ne manque plus, ajouta-t-il, que d'admettre, comme cet empereur romain, les chevaux ausénat ; et pourquoi non, puisqu'il y a déjà tant d'ânes ? » Il disait aussi un jour qu'une seule personne peut blasphémer, mentir et même assassiner, mais qu'il y avait un péché si grand qu'il fallait être deux pour le commettre. Une autre fois, dans son charitable appel à son nombreux auditoire : « Mes

» frères, dit-il, on recommande à vos charités la vocation d'une
 » jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de
 » pauvreté. »

Lorsque ce prélat entra dans l'état ecclésiastique, le goût des romans était si vif qu'il excluait presque toute autre lecture. C'est pourquoi il jugea à propos de faire lui-même des fictions pour son troupeau, qui pussent, tout en l'amusant, ne lui laisser que de bonnes impressions. Comme il avait beaucoup de zèle et quelque imagination, et que ses lecteurs n'étaient pas fort difficiles, ses ouvrages ne manquèrent point le but qu'il se proposait; mais il n'avait pas l'art et le discernement qui auraient pu leur donner une popularité durable. Ses nombreuses et mystiques productions tombèrent en mésestime avec le perfectionnement du goût et du langage. Un seul échantillon suffira pour montrer qu'ils sont à peine dignes d'être tirés de l'oubli, et que c'est peut-être la dernière fois qu'il en aura été question.

Achantes, gentilhomme bourguignon, est représenté comme un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Sa femme, Sophronie, dont le caractère est tracé tout au long, est aussi un exemple de piété et de tendresse conjugale. Cette union fut bénie de plusieurs filles, et après un certain nombre d'années Achantes passa à une meilleure vie. Sa triste moitié fit vœu de perpétuel veuvage, et se dévoua à l'éducation de ses filles, surtout de l'ainée, appelée Dorie, qui est l'héroïne du roman. Cette jeune personne a pour confesseur un savant ecclésiastique nommé Théophile, et le premier fruit de ses leçons est la fondation d'un monastère. Son éducation achevée elle se marie, mais son époux bientôt après part en pèlerinage et meurt. La nouvelle de sa mort lui est apprise par Théophile, qui s'étend longuement sur les consolations religieuses. Cependant une fausse couche est la suite de ce malheur, et Dorie expire après avoir été admise dans le couvent qu'elle avait fondé.

Les romans de Cassius ne laissent pas que d'être moraux, c'est-à-dire qu'il a toujours en vue quelque moralité, indépendamment des actes de dévotion, des pèlerinages et de la fondation des manastères. Ils sont surchargés de citations de l'Écriture bien ou mal appliquées, et pleins de longueurs et d'antithèses.

Nous avons déjà parlé des contes dévots, contemporains des fabliaux et des trouvères. Un ouvrage du même genre, partie original, partie imité des *Pia Hilaria*, d'Angelin Gazée, et d'autres livres de dévotion plus considérables, parut en français moderne, au milieu du dix-septième siècle. Voyons un peu quelle littérature circulait à cette époque parmi le peuple de Louis XIV, à côté de *Phèdre* et de *Cinna*.

Un paysan conduisait un jour quelques agneaux à la boucherie; heureusement pour eux saint François se trouva sur le chemin. Aussitôt que le troupeau l'aperçut, il poussa de lamentables bêlemens. Le saint demanda au villageois ce qu'il allait faire de ces animaux. « Leur couper le cou, » répondit celui-ci. Le bon saint François ne put se contenir à cette cruelle image, ni résister aux douces supplications de ces innocens; il laissa son manteau à l'insensible berger, en échange des agneaux qu'il emmena à son couvent, où il leur permit de vivre et de paître à leur aise.

Au milieu de ce petit troupeau, il y avait une brebis que le saint affectionnait particulièrement; il se plaisait à lui parler et à faire son éducation. « Ma sœur, lui disait-il, rendez grâce » à votre créateur suivant vos petits moyens. Il est bon que » vous entriez quelquefois dans le temple, mais prenez garde » que ce n'est pas comme votre bergerie, et tenez-vous-y » humblement. Ne marchez que du bout des pattes, fléchissez » les genoux, enfin donnez l'exemple aux petits enfans. Mais » surtout, ma chère sœur, ne courez jamais après les béliers, » n'allez pas dans la boue, mais broutez tout doucement l'herbe » de nos jardins, et faites attention à ne pas gâter les fleurs qui » doivent orner nos autels. »

Telles étaient les leçons de saint François à sa brebis. Cette intéressante créature y réfléchissait en son particulier, et les pratiquait si bien qu'elle était l'admiration de tout le monde. Un religieux venait-il à passer; la brebis chérie de saint François courait à lui, et lui faisait une profonde révérence. Quand elle entendait chanter dans l'église, elle arrivait droit devant l'autel de la sainte Vierge, et la saluait par un doux bêlement; quand la cloche annonçait les sacrés mystères, elle baissait la tête en signe d'adoration: « Oh! béni animal, s'écrie l'auteur, » tu n'étais pas une brute, mais un docteur; tu es un reproche

» pour les mondains qui vont à l'église pour se faire voir , et
 » non pour prier. Je sais, ajoute-t-il, que les huguenots riront ,
 » et diront que c'est un conte de nourrices ; mais qu'ils disent
 » ce qu'ils voudront , l'hérésie sera détruite , la foi prévaudra ,
 » et la brebis de saint François sera toujours en honneur. »

Dans une autre occasion , saint François proposa cet arrangement à un loup : que le pays lui fournirait des provisions s'il voulait ne plus le ravager. Le loup consentit volontiers à ces conditions , et depuis lors cet aimable quadrupède gratifia saint François d'une compagnie assidue. Beaucoup de saints ont pris plaisir à s'associer des animaux. Le chien de saint Roch et le pourceau de saint Antoine sont célèbres ; mais cette confraternité avec les loups et les brebis à la fois semble particulière à saint François d'Assise.

La plupart de ces légendes se retrouvent aussi dans nos premiers drames , et même *les Fils ingrats* de Piron coïncident avec l'une d'elles. Avant *la Pie voleuse* , il y avait le corbeau de l'abbé de Corbie , dont l'histoire mériterait bien d'être rapportée. Calderon a fait une pièce sur le purgatoire de saint Patrice. Malone croit que le prologue de la charmante comédie de Shakspere, *the Taming of the Shrew* ⁽¹⁾ vient des *Histoires admirables* de Goulart traduites en français par Grimstone. Les grands poètes étrangers ne dédaignèrent pas les sources populaires , comme les nôtres.

DUNLOP'S *History of Fiction* ⁽²⁾.

(1) La méchante femme mise à la raison.

(2) Nous devons cet article à F. Dazur , auteur de *MARIE OU L'INITIATION*.

(Note du Dir.)



LA VIEILLE PORCELAINE,

OU

NOUS ÉTIIONS PLUS HEUREUX.

J'ai toujours eu une prédilection d'enfant pour la vieille porcelaine. — Que c'est beau, la vieille porcelaine! — Lorsque je visite une grande maison, ce n'est pas la galerie de tableaux que je vais voir, je prie qu'on m'ouvre le cabinet où se trouve la porcelaine de Chine. Si vous me demandez d'où vient cette préférence, il me sera impossible de vous le dire; à moins cependant que nos premiers goûts et nos premiers plaisirs ne soient les plus vifs de tous. A quelle époque de ma vie les petites soucoupes d'un blanc bleuâtre et les petits mandarins chinois sont-ils entrés dans mon imagination, et ont-ils charmé ma pensée? Je ne pourrais fixer la date de ce mémorable événement. Ma mémoire ne l'a pas gardé: c'est un souvenir antérieur à la conscience de moi-même, et qui se perd dans un vague poétique. L'amour de la vieille porcelaine est aussi âgé que ma pensée.

(¹) L'auteur de ce fragment est Charles Lamb, celui de tous les écrivains anglais modernes qui a le plus approché de la manière délicate et du style original de Sterne. La REVUE DE PARIS a déjà publié un article traduit de Charles Lamb, LE PARENT PAUVRE.

Je sais bien que vous pouvez avoir des objections contre mes petits bons hommes bleuâtres et rebelles aux lois de la peinture et du dessin, — ayant de si singulières prétentions à la gravité magistrale, — flottant comme des anges dans un espace indéterminé, — et se jouant, libres comme l'air, dans ce petit monde qui n'a pas de perspective ni d'horizon; — une tasse à thé, — oh! je sais tout cela: — mais j'aime à revoir mes vieux amis. — L'artiste n'a pas observé les lois de la distance; — tant mieux, nous ne les perdrons pas de vue. Qu'ils soient sur la terre ou dans l'air, peu m'importe! L'artiste prévoyant a jeté sous leurs pantoufles chinoises une ou deux couches de bel azur qui signifie sans doute: « N'ayez pas peur, ils ne tomberont pas. »

Oui, je les aime, quoi que vous puissiez dire, ces petits messieurs aux figures de femme, et ces petites femmes plus féminines que leurs messieurs!

Voyez ici! ce jeune mandarin si poli et gracieux, qui offre une tasse de thé à sa mandarine, à deux lieues de distance tout au moins! Bravo, mon bel artiste, vous avez compris la poésie chinoise! — C'est bien le respect d'un mandarin pour sa dame; — c'est bien à cette distance qu'il doit se tenir. — Puis une autre beauté, ou la même beauté (nous n'y regardons pas de si près, dans le royaume des porcelaines) descendant d'une petite nacelle de fée, et prête à poser son petit pied mignon à six milles de là, sur une montagne toute bleue.

Un peu plus loin, si le plus près et le plus loin existent dans ce monde, ce sont chevaux bleus, pagodes bleues, fleurs bleues qui dansent une belle contredanse bleue dans l'empire aérien.

Et encore — une vache et un lapin, de même taille tous les deux, — tous les deux endormis au pied d'une petite fleur qui les abrite, et éclairés par l'atmosphère transparente du Cathay.

C'est là ce que je disais autrefois à ma cousine Brigitte, pendant que nous savourions tous deux notre thé hyson, à la vieille mode, sans le colorer d'une seule goutte de crème. Je venais d'acheter de vieilles porcelaines, vieilles comme le temps, et c'était la première fois que nous nous en servions.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à Brigitte que cet achat nous aurait semblé bien coûteux autrefois, et que maintenant nous étions à même de nous passer ces petites fantaisies, et d'être heureux sans nous gêner. Je ne sais quel nuage passa sur le front de Brigitte. Je suis très-habile, voyez-vous, je suis très-prompt à discerner ces nuages sur le front de Brigitte.

« Oh ! nous étions plus heureux alors, dit-elle ; — et je voudrais bien revenir à ce temps où nous étions moins riches ; c'était le bon temps. — Je ne vous parle pas d'être pauvre tout-à-fait, mais il y a un juste milieu entre la pauvreté et l'opulence. Certes nous étions plus heureux. — Un achat maintenant n'est pour nous qu'un achat ; c'était un triomphe autrefois. — Comme nous débattions le pour et le contre ! que de peine j'avais à vous faire consentir à une folie ! Comme nous discutions les moyens de nous indemniser d'un autre côté, d'économiser ceci, d'économiser cela ! Les choses que nous achetions avaient bien plus de valeur lorsque l'argent avait du prix pour nous.

» Vous portiez un certain vieil habit noir qui s'en allait de toutes parts : vos amis en étaient honteux. Ils vous en faisaient des reproches graves. On n'en voyait plus que la corde, et vous le portiez toujours, pour acquérir ce vieil in-folio de Fletcher et Beaumont (1) que vous me rapportâtes un jour si joyeux, si content, si enivré ! Vous vous souvenez bien qu'il nous fallut une semaine entière pour nous déterminer, et que nous passâmes plus de vingt fois devant le vieux volume, et qu'enfin ce fut à onze heures du soir, après une promenade à Islington, que vous prîtes tout-à-coup cette grande résolution. Le vieux libraire vous entendit frapper. Sa boutique était fermée, il grommela entre ses dents, acheva d'enfoncer son bonnet de nuit sur ses oreilles, descendit lentement le vieux volume en s'éclairant avec son bougeoir, et souffla doucement la poussière qui couvrait sa précieuse relique. Vous m'avez raconté tout cela et je m'en souviens. Vous embrassiez le volume comme une mère embrasse son enfant, et quoiqu'il fût onze heures et demie, vous voilà tournant les feuillets, *collationnant* (vous

(1) Auteurs dramatiques qui vécurent au commencement du dix-septième siècle.

disiez ainsi , n'est-ce pas ?), et rattachant avec de la colle à bouche un feuillet qui s'était détaché ; car vous ne vouliez pas même attendre au lendemain.

» Je vous dis que nous étions plus heureux quand nous étions pauvres. Maintenant que nous appartenons au beau monde et que vos habits noirs sont si bien brossés , en êtes-vous aussi honnêtement fier que vous l'étiez de ce pauvre vieil habit noir, noir-gris-bleu-brun-jaunâtre , auquel vous restâtes fidèle un bon mois après l'époque de sa mort naturelle ? Il s'agissait d'apaiser les scrupules de votre conscience et de vous indemniser de 14 shellings : c'était 15 shellings , je crois , que vous aviez aventurés comme un prodige. Aujourd'hui vous achetez tous les livres qui vous font envie , et ils ne vous causent pas la moitié autant de plaisir. Et vos vingt excuses , apologies , précautions oratoires , pour vous faire pardonner l'achat d'une vierge de Léonard de Vinci ! Vous n'aviez dépensé que 18 shellings ; et vous étiez bien honteux ; — vous regardiez la gravure , — puis votre bourse vide , — puis votre bourse vide — et la gravure. — Nous n'étions pas en fonds dans ce temps-là. — Ah ! ma foi , c'était le bon temps.

» Nous avons aussi de jolies promenades , un petit panier pour nos repas , les jours de fête. — Maintenant tous les jours se ressemblent , et nous n'avons pas de jours de fête. — C'était du veau froid et de la salade tout simplement. Nous nous arrêtions dans quelque petite auberge ; nous regardions attentivement la maîtresse de la maison ; — nous cherchions à lire son caractère sur sa figure , et , sans nous consulter mutuellement , nos regards se demandaient : « Nous fera-t-elle payer bien cher ? est-ce une bonne femme d'hôtesse ? » — Tantôt c'était une vieille , insolente et bavarde , tantôt une bonne mère de famille , qui nous souriait. — Mais de toutes les façons nous étions bien ensemble , et nous avons des sourires l'un pour l'autre. — Aujourd'hui il nous faut une voiture , des laquais , un attirail. — On entre dans une belle auberge , on commande le meilleur dîner , on n'examine pas la carte et l'on ne s'amuse guère. — Vous me dites tous les jours que vous ne pouvez aller au spectacle qu'en étant bien sûr d'une loge de face. Vous souvenez-vous de nos économies d'un mois pour aller voir *la Bataille d'Hexham* , et *le Siège de Calais* , et le Bannister , et

M^{me} Bland ? il nous en coûtait un shelling ; nous étions à la troisième galerie. Vous saviez très-bien que vous n'auriez pas dû m'amener là , et que le lendemain notre shelling nous ferait faute ; et moi je ne vous en aimais que mieux. — Le rideau se levait ; toutes nos pensées appartenaient à Rosalinde et à Juliette , et nous étions aussi bien à la galerie que partout ailleurs. Tous nos voisins écoutaient et ne nous troublaient pas ; car la moindre interruption leur eût fait perdre le fil de la pièce. — C'est là ce que vous me disiez pour me consoler et soulager mon amour-propre blessé.

» Tout cela s'est évanoui. Nous étions bien heureux quand nous pouvions nous procurer ce que nous appelions des primeurs ; des fraises quand elles n'étaient pas tout-à-fait communes ; des petits pois avant que le peuple pût les acheter. Tous deux , de notre côté , nous cherchions à persuader à l'autre que tout le blâme nous appartenait.

» Oh ! je sais bien ce que vous aller me dire : que dans ce temps-là , notre budget n'était pas satisfaisant , et que nous avions bien de la peine à joindre les deux bouts. Nous étions fort embarrassés quand venait le trente-et-unième jour de décembre , — et vous vous frottez le front en disant : « Comment ai-je pu dépenser tant que cela ? — Non , nous n'avons pas pu dépenser cela ! » — Ou bien : — « Il est impossible que l'année prochaine nous dépensions autant. » Cependant notre mince capital s'en allait décroissant , et nous projetions , nous rêvions , nous cherchions mille moyens de diminuer nos dépenses ; et nous finissions toujours par nous confier à l'avenir avec ce bon espoir de la jeunesse qui dit toujours : « Ah ! bah ! cela ira mieux. » — Vous ne dites plus jamais cela , et quand finit la vieille année , nous n'avons plus de comptes à régler , plus d'espoir à fonder sur l'année nouvelle. »

Ainsi parla ma cousine Brigitte.

Brigitte est ordinairement très-économe de ses discours : aussi quand elle s'avise d'être éloquente , jamais je ne l'interromps. Cependant je ne pouvais pas m'empêcher de sourire en voyant apparaître devant moi ce fantôme de félicité passée. — Ces pauvres 100 livres sterling de revenu dont elle faisait un Pactole de bonheur ! Elle ne pensait pas , la pauvre Brigitte , que nous étions jeunes alors , que maintenant nous nous faisons

vieux ; et que c'était en nous, dans notre ame encore naïve , dans nos sens prêts à jouir de tout , qu'était la source de notre félicité.

Et sans lui répondre, je la priai de vouloir bien regarder ce joli petit Chinois, avec son ombrelle assez large pour couvrir une maison, et ce gros mandarin joufflu ; et cette autre petite Chinoise, demi madone et demi idiote, qui met si légèrement le pied dans ce petit pavillon d'un bleu pâle.

ÉLIA (¹).

(¹) ÉLIA est le pseudonyme adopté par l'auteur anglais. Nous devons cette traduction à M. Ph. Chasles, que nous nommons ici pour avoir l'occasion d'annoncer un article plus important de lui sur les FEMMES GRECQUES, qui paraîtra dans notre volume de janvier. (*Note du Dir.*)



D'UN COMMENCEMENT DE RÉACTION

CONTRE LA LITTÉRATURE FACILE,

A L'OCCASION DE LA

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

DE M. PANKOUCKE.

Il n'est personne qui ne remarque en ce moment l'espèce de discrédit sourd où commence à tomber la littérature facile. Je sais des écrivains à la mode qui en sont fort effrayés, et qui pensent prudemment à se retourner vers la littérature difficile avant que la critique sérieuse n'ait entrepris la révision de certaines gloires qui déjà n'ont plus même ce son argenté où tant de jeunes gens de talent se sont laissés prendre. Il ne manque pas de signes qui témoignent de cette révolution dans le goût du public, et les écrivains qui en sont le plus menacés ne sont pas les derniers à s'en apercevoir. Déjà certains livres ne se vendent plus. Les libraires, ces flatteurs ardents de toute réputation qui promet, qui l'exploitent, la pressent, la poussent de besogne tant qu'elle rapporte, mais sitôt qu'elle baisse, l'abandonnent et la renient, les libraires ne donnent plus le même prix de certaines denrées qui se sont payées fort cher, et, dit-on, ils ne sont pas chez eux quand on leur apporte certains manuscrits. Le rôle de faire anti-chambre aurait passé

des libraires aux auteurs ; et n'était la presse *pittoresque*, vaste refuge des auteurs en décadence, qui offre les invalides, avec petite paie, à toutes les gloires éconduites par les libraires, quelques-unes en seraient réduites, pour subvenir au nécessaire, à entreprendre en grand le *prospectus* qui n'avait fourni jusque-là qu'à leurs menus plaisirs. Triste résultat, prédit par les gens graves, mais qui, Dieu le veuille, n'est pas irrémédiable !

Il y a un symptôme très-significatif de ce commencement de réaction, c'est que les plus beaux noms de la littérature facile commencent à être admirés en province. Or, à un mouvement de hausse en province répond simultanément un mouvement de baisse à Paris. Il en est des réputations faciles comme des modes. Le jour où une mode a pénétré en province, vous pouvez dire qu'elle est tombée à Paris. Le jour où les salons provinciaux inaugurent un écrivain, les salons parisiens s'en moquent ou n'en parlent plus ; le jour où la lithographie d'un grand homme est expédiée pour les cabinets de lecture des petites villes, ce jour-là elle disparaît de la fenêtre des marchands de gravures de la capitale. Que de fois il m'est arrivé, voyageant à l'un des bouts de la France, de voir les jeunes gens s'y échauffer pour telle ou telle réputation déjà fort éclopée à Paris ! « Ils ne savent pas, me disais-je, qu'ils l'achèvent en l'admirant ! » La province, qui lit peu et lentement, qui n'est point chauffée par les coteries de Paris, qui a des besoins littéraires médiocres, la province ne se fournit de livres à la mode que tard, quand le prix en est baissé, quand les libraires qui font la commission en ont retiré et ramassé de partout les exemplaires lacérés et salis : la province ne connaît les belles couvertures jaunes que par les journaux. Ces livres donc, tout gras de pommade, d'huile ou de chandelle, selon qu'ils ont été lus sur une table à toilette, ou sur une table de cuisine, ou bien coupés à la main, aux premières et dernières feuilles par les lecteurs qui ne sont curieux que du commencement et de la fin, arrivent sur le tapis vert des cercles de province pour y exciter des admirations posthumes ; mais pendant que dure le maquignonage des libraires-commissionnaires, pendant le trajet par le roulage, le bruit que ces livres faisaient à Paris a été couvert par le bruit d'autres livres, lesquels vont

avoir à leur tour leur semaine ou leur mois de vogue. Ce qui est vrai de chaque nouveau livre est vrai de ceux qui les font ; quand la province s'en occupe, ils sont morts à Paris, ou ils vont mourir. Être très-connu en province, c'est le coup de grâce d'un auteur ; de même que c'est le coup de grâce d'un morceau de musique de descendre du premier étage dans la rue, et du piano de Pape dans l'orgue de Barbarie. Malheur donc à tous ceux dont la province commence à dire : Ils sont amusans ! Heur à ceux dont elle dit : Ils sont trop sérieux ! Heur surtout à ceux dont elle ne dit rien !

Il est bien entendu que je ne parle ici que de la littérature facile. Mais qu'est-ce que la littérature facile ?

Je ne veux nommer personne, non par peur de me faire des ennemis, je craindrais bien plutôt de paraître en chercher, mais parce que j'ai des amis dans la littérature facile, et des amis dont j'aime la personne, parce qu'elle vaut mieux que leur position, et le talent, parce qu'il vaut mieux que leur gloire. Mais je n'ai aucune répugnance à définir la littérature facile toute besogne littéraire qui ne demande ni études, ni application, ni choix, ni veilles, ni critique, ni art, ni rien enfin de ce qui est difficile ; qui court au hasard, qui s'en tient aux premières choses venues, qui tire à la page et au volume, qui se contente de tout, qui note jusqu'aux moindres bruits du cerveau, jusqu'à ces demi-pensées, sans suite, sans lien, qui s'entrecroisent, se poussent, se chassent, dans la boîte osseuse ; produits moléculaires, résultats tout physiques d'une surexcitation cérébrale que les uns se donnent avec du vin, les autres avec la fumée du tabac, quelques-uns avec le bruit de leur plume courant sur le papier ; éclairs, zigzags, comètes sans queue, fusées qui ratent, auxquelles des complaisans, dont j'ai été quelquefois, ont donné le nom conciliant de *fantaisies*. Au premier rang, le roman, ce cadre banal de tous les bavardages, où se ruent tous ceux dont la pensée n'est pas encore ferme, qui n'ont de vocation pour rien, qui flottent entre des rêveries qu'ils prennent pour des goûts, et des malaises qu'ils prennent pour des antipathies, bons jeunes gens pour la plupart, qui écrivent en attendant qu'ils aient la force de penser, qui écoutent toutes les petites ébullitions de leur cerveau encore mou, et se croient des poètes individuels

depuis qu'on leur a dit qu'il y avait des littératures individuelles, pouvant s'imposer au public par ce raisonnement-ci : Je sens ! donc j'ai raison ; — le roman, qui prend toutes les formes et se recommande de tous les titres pour avoir des lecteurs de surprise ; le roman qui couvre de son ridicule moyen âge, de ses jeunes filles minces et longues, de ses diables, de ses anges, de ses tombeaux, de ses coups de poignard, les vitres des cabinets de lecture ; le roman épuisé, haletant, aux abois, ne sachant plus sur quelles vignettes ni sur quelles pancartes spéculer, ni par quels costumes attraper les passans ; le roman qui vous crie en suppliant : « Je suis au bout de mes inventions, ami lecteur ; il faut me passer les scènes d'alcôve les plus cachées ; il faut que vous entriez avec moi sous les draps du lit ; il faut que vous me laissiez vous faire les honneurs, non plus du visage, non plus de la gorge, non plus des blanches épaules de ma maîtresse, non plus de ses mains potelées, non plus de ses jambes fines et fortes, tout cela est usé, mais de quelque chose que je n'ose pas vous dire, ami lecteur, parce que vous me mépriseriez. Vous m'avez passé l'adultère, le concubinage, l'amour lascif et effréné ; vous m'en avez laissé prêcher les charmes et développer la morale ; vous avez souffert que je misse le pied dans la sainte institution du mariage que je ne connais pas ; vous avez toléré mes jeunes femmes souillant le lit où elles ont été mères, et renversant dans leurs ébats impurs le berceau de leur enfant ; vous m'avez permis d'en faire des victimes de la société, des cœurs trafiqués et vendus par la famille, des natures détournées violemment de leur fin qui est d'aimer, des veuves du mari qu'elles n'ont pas entre les bras du mari qu'elles ont ; vous avez supporté mes orgies, mes gaspillages historiques, mes innombrables portraits dans le style des passeports, mes descriptions de boudoirs à faire envie aux tapissiers, mes détails de toilette à en apprendre aux marchandes de modes ; c'est beaucoup, ami lecteur, et recevez-en toute ma reconnaissance, mais, hélas ! ce n'est pas encore assez. Toutes mes toilettes sont fripées, tous les secrets de mon érudition sont éventés, tous mes héros et toutes mes héroïnes sont du domaine public, toute ma garde-robe est râpée, et je me meurs faute d'avoir de quoi dire ; encore une licence, ami lecteur, pour que je vive un an, six

mois, jusqu'à ce que la nécessité me force à redevenir honnête pour être nouveau. Vous me mépriserez, mais vous m'acheterez. » Voilà où en est le roman. Qui est ce qui ne voit qu'il est à bout de ressources, qu'il se meurt de banalité, qu'il tire la langue, comme dit énergiquement le peuple, qu'il n'a plus assez des mystères de la chambre, et qu'on ne peut prolonger sa vie qu'en lui livrant ceux du lit? Dans tous ces portraits de femme à l'œil humide, au sein agité, qui aiment quiconque n'est pas leur mari, ne sentez-vous pas une certaine gêne, un regret de n'en pouvoir dire plus, une impatience contre ces derniers scrupules qui défendent, non plus la morale, il y a déjà long-temps qu'elle est de côté, mais ses dernières apparences? Oh! si le roman pouvait déchirer cette gaze qui le sépare du nu! Il la fait du moins aussi claire qu'il peut, sinon qu'il veut. Qui donc le retient? Ce n'est pas le lecteur, espèce molle, curieuse de détails libertins, qui laisse aller à vau-l'eau la morale et le goût, pourvu qu'on l'amuse; c'est quelque chose de plus sérieux, qui veille sur l'honneur des nations aux époques les plus relâchées, et empêche qu'on ne prononce les derniers mots, je veux dire la convenance, plus forte que la morale, dont elle n'est pourtant que le voile, police des civilisations avancées, que tout le monde fait sans le savoir, quoique chacun, pris isolément, soit prêt à la sacrifier pour le triste plaisir de lire une scène lascive.

Ce n'est pas que le roman soit immoral de propos délibéré, ni qu'il veuille séduire la société par les moyens qu'on prend pour séduire une femme. Non, vraiment. Le roman n'a pas plus la méchanceté que la portée de Lovelace. Le roman n'est pas un Méphistophélès, qui veut faire damner toute notre génération et l'emmener avec lui en enfer. Encore une fois, non. Il y a dans ses intentions autant d'honnêteté qu'il y en a peu dans ses produits. Personne n'est plus persuadé que moi des vues inoffensives du roman. On cite de jeunes romanciers frais et blonds, à la physionomie indécise, d'où l'on ferait sortir, en les pressant, le lait de BERQUIN et de LA MORALE EN ACTION, qui font du vice raffiné et expérimenté, comme les maîtres de l'art. Le roman est donc simplement une industrie épuisée, qui a commencé par la fin, c'est-à-dire par les grands coups, par les passions furieuses, par les situations folles, et

qui, ayant fait hurler ses héros dans tous les sens, tourné et retourné de cent façons le thème banal des préliminaires de la séduction, épuisé toutes les postures sur le *canapé-séduction*, comme dit si spirituellement Jules Janin, ne sait plus que peindre qui n'ait été peint mille fois, et demande qu'on lui permette de dire les choses qui ne doivent pas être dites, *infandu*, sous peine de mourir d'inanition. C'est comme pour les morts de ses héros et héroïnes, il en est arrivé à ne plus savoir comment les faire mourir, tant toutes ces morts par le suicide, par les noyades, par le charbon ou par les maladies nobles, l'anévrisme, la phthisie pulmonaire, ont été employées de fois et tripotées ! Je sais des romanciers qui, ayant amené leurs personnages à ce point qu'il leur faut mourir, sous peine d'être les plus couards des personnages de roman, et qui, ne sachant pas de quelle façon neuve les faire finir, ont été consulter de belles dames à ce sujet, remettant entre leurs blanches mains le droit de choisir le genre de mort qui leur sourirait le plus ; et comme ces belles dames ne voulaient pas prendre la responsabilité de retirer du monde des êtres si beaux, si parfumés, *au regard si profond, au front si pur*, et qu'au contraire elles demandaient grâce pour eux, ces romanciers les ont tout simplement déportés dans les forêts vierges de l'Amérique, et les ont laissés vivre, faute de pouvoir leur donner une mort qui ne fût pas un plagiat, soit d'une mort employée par d'autres, soit d'une mort de leur propre invention.

La seconde branche de la littérature facile, c'est le *conte* : le conte, c'est quelque chose qui n'a pas la force d'être un roman. Ah ! s'il était possible de l'allonger, de l'amincir, de l'étendre à l'infini, comme une feuille d'or sous le marteau du batteur, il n'y aurait pas de contes ; on les laisserait à Voltaire : il n'y aurait que des romans ; mais le conte contemporain n'est pas une feuille d'or. Il y a des contes d'hommes et des contes de femmes. Les contes d'hommes sont les bâtards du roman ; on y trouve en petit toutes les belles nouveautés du roman, des amours dont l'intrigue se noue plus rapidement et se dénoue plus vite, grande économie pour le lecteur ; des héros qui causent moins longuement ; moins de descriptions, moins de changements de scènes : mais n'en sachez pas gré au conte ; encore une fois, ce n'est pas sobriété de sa part : c'est impuissance.

Du reste, on y fait aussi la guerre au mariage; mais dans le roman c'est la grande guerre; dans le conte, c'est la petite guerre. Les contes de femmes sont de pâles imitations des contes d'hommes. Chaque femme prend le genre d'un homme, copie ses tournures, remâche son imagination, rumine ses phrases. Les contes de femmes seraient une excellente critique des contes d'hommes, s'ils n'étaient pas faits sérieusement et avec une âpreté féminine de publicité et de vogue : ils prouveraient qu'il n'est pas besoin d'être homme pour faire des contes d'hommes; mais ils prouvent seulement qu'il y a des femmes qui admirent et qui envient le talent de nos conteurs : c'est une gloire pour ceux-ci, à défaut d'autre. Qui est-ce qui n'a pas des nausées de ces contes de femmes? Je n'ai point l'honneur de connaître nos conteuses; je les crois toutes belles, toutes attachées à leurs devoirs, toutes bonnes mères, bonnes femmes ou bonnes filles. Mais pourquoi donc voit-on tant d'amour charnel dans leurs contes? pourquoi, quand elles parlent du bonheur de l'amant, ont-elles toujours l'air de regretter de n'être pas de ses maîtresses? pourquoi, quand l'amant donne un baiser de flamme, un baiser long (style de conte), pourquoi semblent-elles si désappointées de ne pas l'avoir reçu sur leurs joues? J'aurais compris une entreprise littéraire de jeunes dames, de jeunes mères, puisqu'il y a des dames et des mères qui ont du temps de reste, après les soins donnés au mari et à l'enfant; de jeunes filles, puisqu'il y a des parens qui permettent à leurs filles de cultiver la littérature amoureuse; j'aurais compris, dis-je bien, une entreprise toute morale, toute de réaction contre les contes et les romans des hommes, une espèce de contre épreuve de cette société que les hommes font toute haletante de passions absurdes, tout étendue sur les canapés et les causenses, toute divaguante de propos d'amour, toute prosternée aux pieds des femmes; — j'aurais compris des femmes défendant leurs maris, des mères parlant du bonheur d'être mères, des jeunes filles protestant contre le prétendu don de séduction inhérent aux moustaches et aux gants glacés; j'aurais compris de la psychologie de foyer domestique, puisqu'on veut à toute force de la psychologie, qui nous initiât à ces chastes mystères de tendresse, à ces sollicitudes infinies, à cet esprit du cœur, à tous ces charmes de la li-

berté dans le devoir, que je ne doute pas que ces dames ne connaissent et n'apprécient. Mais faire du conte un peu moins hardi seulement que les contes d'hommes, dire les mêmes choses avec une réserve gênée, avec le regret de ne pouvoir les dire aussi crûment, quel triste rôle ! Au lieu d'invectiver ces misérables maris qui ont le tort de mettre à l'abri des désordres du cœur de frêles et faciles caractères, au lieu de déclamer virilement contre leur tyrannie, se contenter, parce qu'on n'ose pas plus, de les piquer à coups d'aiguilles de tapisserie ; substituer à leur tyrannie le despotisme de l'homme à moustaches et à gants glacés, type du séducteur disponible, qui colporte son amour brûlant partout où il y a une ame solitaire qui cherche l'ame sa sœur (style de conte), c'est-à-dire partout où il y a une honnête femme à déshonorer, — ce n'est pas là une tâche de femme, quoique je ne doute pas non plus qu'on ne puisse la faire très-innocemment. On s'est beaucoup moqué du bon M. Bouilly pour ses contes honnêtes, où la vertu a si peu d'esprit et où les mères sont plus ingénues que les filles, et on a eu raison ; mais n'est-il pas plus beau d'un homme, qu'on dit d'ailleurs plus spirituel que ses contes, de se faire bête pour servir la morale, que de femmes, que je crois pleines d'honnêteté, de se faire spirituelles avec l'esprit des hommes pour la ruiner ? Il est vrai que ce bon M. Bouilly a peut-être aidé, sans le vouloir, à ce résultat, lui dont les livres ont été dans les mains de toutes ces dames aujourd'hui conteuses ; car il faut un peu d'esprit même à la morale ; et, disons-le à regret, M. Bouilly était homme à la faire prendre en grippe à toutes ses élèves. Les contes plus spirituels que moraux de nos dames sont peut-être une réaction contre les contes plus moraux que spirituels du bon M. Bouilly.

La troisième branche de la littérature facile, c'est le drame, le drame qu'on dirait écrit au sortir d'un dîner, entre le directeur du théâtre et l'actrice en renom, sur un bout de la table à boire, que sais-je ? peut-être sur les épaules nues de l'actrice, lesquelles auraient servi de pupitre, comme font celles du chef des eunuques dans *la Révolte au sérail* ; le drame flanqué de ses théories et de ses préfaces outrecuidantes qui condamnent au péché de sottise et d'ignorance quiconque résiste à l'admirer ; le drame selon l'art, le drame grand préfacier, dont

apparemment les spectateurs ne sont nombreux que dans les annonces , puisqu'il est réduit , malgré sa superbe , à s'accoler au drame selon le métier , au drame simplement et franchement industriel , pour faire à deux meilleure foire ; le drame où l'on n'est pas en sûreté si l'on n'y montre, non point patte blanche, mais petite barbe de bouquetin et cheveux plats recouvrant les oreilles ; le drame expliquant ses plagiats , comme Molière et Shakspeare , les deux plus grands noms du théâtre et de la poésie , expliquaient leurs emprunts ; le drame jaloux , hautain , dépité , qui se plaint des intelligences qui résistent , comme il pourrait se plaindre des bourses qui se ferment , qui fait des appels à la gloire comme on pourrait faire des appels de fonds , qui aime mieux que ses amis le louent en surfaisant ses recettes qu'en exagérant ses mérites littéraires ; le drame dont nous voyons les maîtres se prendre de querelle , et se reprocher par des voix tierces , ceux-ci leur insuccès , ceux-là d'avoir volé des pièces à de jeunes vocations provinciales , à la descente de diligence , tout de même , en vérité , que des marchands de drogues trop nombreux pour la localité qu'ils exploitent , qui se prendraient aux cheveux sur la place et se disputeraient les chalands à coups de poings ; le drame auquel je ne puis pas pardonner , pour mon compte , d'avoir gâté de belles facultés poétiques , jeté hors de leur voie des imaginations de solitude et de silence , couvert les harmonies d'une belle lyre des notes lamentables de M. Piccini , et fait exhaler je ne sais quelle odeur de coulisse au plus vigoureux talent de notre temps.

Au reste le drame en est arrivé aux mêmes extrémités que le roman. D'abord , comme système d'application en grand des machines de théâtre et des décors , le machiniste ni le décorateur ne peuvent plus rien pour lui. On lui a fait tout ce qui était possible. Il demandait des vaisseaux à trois ponts, et des mers où des vaisseaux à trois ponts pussent tirer assez d'eau ; on lui a donné ces vaisseaux et ces mers. Il demandait des prisons, de cachots, des églises souterraines tendues de deuil, tout un Paris du moyen âge, des places publiques de Londres, la Tour de Londres, la Tamise, la Seine, des illuminations à l'italienne, des bourreaux rouges dans le lointain, des cloches sonnant matines ou minuit , selon le cas ; on lui a tout donné.

Il demandait à entrer dans les villes par la brèche ; on lui a fait des murs de bois peints en pierre, qu'on pouvait jeter bas avec des pioches véritables. Le drame n'a certes pas à se plaindre de toutes ces industries secondaires qui ont fait si peu pour Corneille, Racine et Shakspeare. Mais toutes ces industries sont à fin de moyens. En second lieu comme art d'intéresser, d'attirer le spectateur, ce qui n'est que son second caractère, le drame attend comme le roman qu'on lui permette de montrer ce qui n'a jamais été montré. Il lui a déjà été beaucoup permis et beaucoup pardonné en ce genre. On l'a laissé enlever les filles et les femmes, les emmener en chaise de poste, les déposer toutes tremblantes dans une auberge, et là, pour mieux préparer les voies, rassurer ces pauvres créatures, leur demander pardon, puis leur prendre les mains, les serrer, les baiser ; après les mains de ces pauvres femmes, femmes de maris que nous connaissons, nos propres femmes, disait-on, on lui a abandonné leurs visages pâles et couverts de larmes qu'il a eu la licence de sécher avec ses lèvres ; puis, les choses s'échauffant, on a dit au drame : « Je vois tout ce qu'il vous faut : voici un fauteuil à dos ; voici un éteignoir pour éteindre les chandelles, voici un flacon d'eau de Cologne en cas de besoin.... » et le drame a tout disposé, tout préparé, dans la personne d'un garçon intelligent ou d'un domestique sûr ; mais cela fait la toile s'est baissée, parce que le drame a craint les sifflets de tous les maris de la salle et de tous ceux qui sont les fils de ces maris, et de tous ceux qui sont nés d'une mère, et de tous ceux qui ont une jeune femme, et de tous ceux qui ont une jeune fille. Si le drame n'a pas tout fait, il a tout dit. Il a eu des tête-à-tête entre des bourgeois et des bourgeoises, entre des favoris et des reines, tels qu'on aurait pu croire que ces gens-là sortaient du boudoir, et ne faisaient que de se rajuster. Il a étalé, comme le roman et le conte, des amours effrontés, libidineux, où c'est bien le corps qui parle au corps, et non pas l'âme à l'âme ; où l'homme a des appétits d'animal, et non l'animal des délicatesses d'homme. Mais tout cela n'est pas encore assez : il faut que le drame puisse tout faire, comme il peut tout dire. Qu'on lui permette au moins de faire entendre certains cris qui ne soient pas les cris des femmes en couche de Plaute ou de Térence, et il y aura là tout un avenir de recettes et de salles

combles, comme on appelle les salles où l'on peut aller aux premières loges par la protection d'une ouvreuse.

C'est contre ces trois branches de la littérature facile que la réaction commence, et félicitons-en tout le monde. On est saturé de ces mœurs prétendues contemporaines, de ces brutales amours du Midi qui violent et qui poignent, transplantées dans notre monde tempéré, où les passions sont plus décentes que violentes, pour quiconque sait regarder et voir. On ne veut plus de ce style qui est à tout le monde et qui n'est à personne, de cette langue sacramentelle, où les mots s'appellent les uns les autres, où *œil* appelle *bleu*, *front* appelle *pur*, *doigt* appelle *effilé et long*, *ame* appelle *profonde*, et ainsi de suite, langue qui est faite avant toute pensée, terre vague où paît en liberté tout le troupeau des imitateurs, gamelle où le dernier venu a aussi bonne part que le premier. Quels talens ne nous a pas gâtés la littérature facile? Je dirai bien volontiers les plus ingénieux, les plus féconds, les plus riches de ce temps-ci. Tel excellait dans l'ode, et emportait les âmes au pays de ses rêveries sur les ailes de sa strophe puissante, ou bien pleurait et faisait pleurer à toutes les mères des larmes exquises sur le sort de la jeune fille frappée au sortir du bal par le froid mortel du matin, ou bien encore faisait mouvoir au souffle de sa magnifique prose toutes les pierres de nos vieilles églises, qui s'est attelé à je ne sais quel drame sans vergogne, et l'a traîné sur les planches battues du mélodrame, devant un public dont les mieux disposés lèvent les épaules à cette lutte impie d'un homme supérieur contre sa vocation, d'un poète contre sa muse. Tels autres ont gaspillé dans de méchants contes, et dans des romans qui ne sont que des contes délayés, un instinct dramatique que des habitudes plus consciencieuses auraient pu mûrir et développer pour la scène. Tel qui a le don si rare de l'ironie poignante et acérée, et qui aurait pu, dans des compositions profondes, fustiger l'égoïsme de notre temps, s'est dévoué à une effrayante fabrication où son talent énervé et alongé n'a plus été que le savoir-faire d'un arrangeur de scènes. Celui-ci avait le don, rare aussi, d'aimer à savoir, de compiler avec intelligence, de retrouver l'allure et les profils des générations passées; il a noyé sa précieuse érudition dans je ne sais quel lavage de

petits détails et d'arrangemens prétendus dramatiques qui lui ont ôté son relief d'érudit, en augmentant peut-être sa vogue de débitant. Il y en a un que je vais nommer, contre mon dessein, parce que j'aime de cœur sa personne et son talent, et à qui je déplairai peut-être, mais pour le temps seulement qu'il lira ceci, j'en suis sûr, parce qu'il n'y a pas d'écrivain plus gâté qui soit plus vrai avec lui-même : c'est Jules Janin. Jules Janin avait, lui, le plus rare de tous les dons, celui d'un style qui lui appartient, style vif, pétulant, plein de couleurs naturelles, pénétré de jour et de lumière, un de ces styles limpides où la pensée s'aperçoit, passez-moi la comparaison, comme dans un bocal de cristal le petit poisson rouge qui y nage ; il avait de l'esprit de bon aloi, un sentiment fin et gai du ridicule, un rire facile et long comme celui d'un enfant, un instinct d'observateur peu profond, je le crois, et sans conscience de lui-même, mais auquel le hasard donnait quelquefois une singulière justesse ; il avait une verve joviale ; il avait l'immense, l'inappréciable mérite de faire admirablement justice des sottes réputations, des poètes sans poésie et des prosateurs sans prose, de tout écrivain enrichi à mal écrire ; mérite pour lequel j'aurais voté qu'on le nourrit au Prytanée, aux frais de l'état, quoiqu'il l'eût sans savoir comment, et, je parie, sans avoir lu une page des auteurs qu'il a tués ; il avait bien d'autres choses encore : mais pourquoi parlé-je au passé ? Hélas ! hélas ! la littérature facile a fait tant de mal à Jules Janin, que déjà, pour bon nombre de gens, faut-il le dire, la justice que je lui rends passera peut-être pour une flatterie que je lui fais. Que n'a-t-elle pas tiré de lui, cette grande et insatiable fabrique d'écriture que j'appelle la littérature facile ? Elle l'a sucé jusqu'à la moelle des os. Elle était là à sa porte, dès le matin, en cabriolet de bourgeois ou de place, ne le laissant pas dormir, et venant lui arracher sa pensée avant qu'elle fût éclos, le prendre au sortir du lit et l'emporter je ne sais où, avant qu'il eût mis ses chausses. S'il était malade, s'il disait : « Laissez-moi, revenez demain, » elle se ruait sur son pupitre, elle fouillait son portefeuille, elle ne voulait pas pour aucun prix s'en retourner à vide, elle lui prenait ses notes commencées, ses titres d'articles, ses projets de contes, et son nom, avec un blanc-seing,

quand il n'y avait que cela à prendre. Ou bien encore, elle s'asseyait à sa table, sur son fauteuil, elle prenait sa plume, elle la trempait dans son encre, et elle lui disait : « Dicter, j'écrirai. » — Et Jules Janin impatienté lui jetait son bonnet de nuit, et la littérature facile ramassait ce bonnet, et le secouait, pour voir s'il n'y avait pas quelque conte au fond. Et voilà comment son nom, si populaire, a été lu sur toutes les couvertures, sur tous les prospectus, dans toutes les annonces. Jules Janin s'est laissé tout enlever; il a permis qu'on le déshabillât, qu'on le pressurât, qu'on lui emportât toutes ses hardes, tant il est bonne personne, et tant il était difficile, même avec plus de raison qu'il n'en a, de ne pas prendre l'empressement famélique de cette exploitation pour les exigences de la gloire. Pauvre grand écrivain de petites choses, ils l'auraient mis dans le pilon, ils l'auraient broyé, s'ils avaient pu, pour tirer de sa poussière toutes les paillettes d'or qui y seraient restées. Son délicieux talent n'y a pas encore péri : mais à quoi cela tient-il ! Jules Janin est jeune; il n'a pas encore trente ans. Si au lieu d'être né en l'an deux ou trois de l'empire, il fût né seulement sous la république, nous chanterions déjà les psaumes des morts sur le talent de Jules Janin.

C'est que le talent d'un écrivain ne se mesure pas au bruit qu'il a fait, mais aux services qu'il a rendus, à l'idée qu'il a établie ou servie. Jusqu'ici les services de Jules Janin ont été négatifs; il a révisé quelques réputations oubliées, il a troublé quelques quiétudes académiques, c'est peu de chose; il rappelle toutes les semaines au Vaudeville, dans de charmans feuilletons, qu'il est mortel, et que la gloire du vaudevilliste marche en progression inverse de ses profits : mais c'est peu de chose encore. Son talent est fait pour une plus belle tâche que la prospérité des éditeurs de littérature facile, et l'achalandage des cabinets de lecture. Je ne conçois pas, pour mon compte, un style sans un emploi à sa hauteur; je ne conçois pas une langue originale qui ne fasse que tuer des académiciens et empêcher des vaudevillistes de se croire immortels; Janin aura donc son emploi; quelque jour il trouvera son joint; son style ira à l'idée qui lui est échue, et c'est parce que je l'espère de tout mon cœur que je dis que son talent serait déjà mort, si, au lieu d'être à l'âge où l'on se réveille,

et où, comme le serpent, on peut encore changer sa vieille peau contre une nouvelle, il était à l'âge où l'on se continue sans s'augmenter, et où, comme l'ours, on diminue sa graisse en la léchant; — et cet âge n'est pas loin du premier, surtout dans ce temps si vite et si dévorant; que Jules Janin y songe!

Mais déjà nous avons des preuves qu'il y songe. Jules Janin a été professeur, Jules Janin sait ce que vaut un bon livre; tout le premier il a été troublé dans cette gloire de similor que lui a faite la littérature facile. Il cherche donc quelque tâche sérieuse où se prendre de nouveau et raviver son talent qui se répète et se pille, faute d'un fonds d'idées qui le renouvelle. Il a déjà essayé de la biographie, de l'histoire, et la REVUE DE PARIS a publié de lui, dans ses dernières livraisons, un article important où l'on voit bien une pensée incertaine, dépaysée, qui ne se sent pas suivie du public de la littérature facile, et une plume forcée d'attendre la pensée, tandis que jusque là c'était la pensée qui attendait la plume, mais où l'on voit aussi ce style que Jules Janin a reçu du ciel, l'ingrat! cet instrument de communication si souple, si populaire, avec lequel il joue si souvent, comme un enfant avec une arme à feu, sans en connaître la puissance. Jules Janin va se convertir! Quelle meilleure preuve voulez-vous que j'aie de la réaction que je signale, que j'ai vu venir avec joie, et à laquelle j'applaudis de toutes mes forces, quoiqu'elle doive moins profiter à moi, inconnu, moi, que certains grands hommes de la littérature facile vont traiter d'obscur Zoïle, — de la même bouche pourtant dont ils me salueraient *grand écrivain* si je changeais ma thèse, — qu'à ces grands hommes eux-mêmes qui ont pu pécher impunément parce qu'il leur a été donné de pouvoir se repentir glorieusement?

Déjà cette réaction se fait vivement sentir dans la critique. Il n'y a pas un seul journal sérieux et lu qui soutienne la littérature facile, si ce n'est peut-être par des complaisances, amorce à laquelle ne se prend plus le public. Encore ces complaisances sont-elles anonymes. Mais la critique qui se nomme est devenue sévère; les plus discrets et les plus liés commencent à regimber. On s'était d'abord montré encourageant et plein de faveur pour tous ces talens bouillans qui ne demandaient à la critique qu'un

peu de relâchement pour s'ouvrir des voies nouvelles et lui payer son indulgence par des chefs-d'œuvre. La critique a tout accordé ; elle a fermé les yeux sur le tapage de camaraderie des débuts , parce qu'elle les savait accompagnés pour la plupart de pauvreté honorable et de travail ; elle n'a pas relevé certains quolibets d'écoliers émancipés contre les grands noms de notre littérature difficile , quoiqu'elle eût dû peut-être dès ce moment-là donner sur les doigts de ces génies étourdis qui , avant même d'avoir la vogue, se permettaient de siffler la gloire ; on a glissé sur tout cela : propos d'enfans d'esprit, se disait-on, à qui les espérances ont tourné la tête ; ivresse de débutans applaudis qui prennent les violons d'un orchestre pour les trompettes de la renommée, le lustre d'une salle pour le soleil, un parterre curieux de nouveautés pour le monde. D'ailleurs dans ce temps-là la critique était indulgente, comme tous les pouvoirs flattés. Les grands hommes disaient au journaliste : *mon cher ami!* Des gens d'un goût sûr et d'études solides non-seulement faisaient taire leurs doutes pour ne pas troubler le premier élan de toutes ces muses nouvellement échappées, mais même leur préparaient officieusement les voies dans un public rétif et incrédule, analysaient, éclairaient, complétaient au besoin leur idée, réclamaient même, au nom de la liberté de l'art, contre le despotisme des modèles ; honnêtes critiques auxquels on donnait la chaise d'honneur aux lectures, qu'on invitait aux répétitions, qu'on régalaient d'éloges et d'eau sucrée, auxquels on écrivait des *petits mots* obligeans, sur papier odorant, et avec des complimens si forts, des brevets de génie si catégoriques qu'ils en éprouvaient, comme il arrive, moins d'orgueil que de modestie. Sauf cette petite partie de mensonge, inévitable dans une société civilisée, et dont on n'était dupe de part ni d'autre, tout était loyal entre la critique et l'auteur. L'auteur luttait avec courage contre les répugnances du public et ses hésitations, plus difficiles à emporter que ses répugnances ; la critique prêtait son aide désintéressée à l'auteur, mais sans lui inféoder son suffrage à tout jamais. On s'entendait pour demander la liberté, sauf à se séparer le jour où l'on différencierait sur l'usage à en faire. La critique voulait bien prendre sa part des tribulations de l'auteur pauvre, labourant son sentier à travers une littérature constituée et un

public endormi sur elle; elle voulait bien recevoir au besoin une partie des coups portés à l'auteur, mais non pas prendre sa part de responsabilité des abus du succès, ni porter la livrée de l'auteur devenu haut et puissant seigneur. L'union a peu duré. L'art étant devenu la littérature facile, et la quantité ayant été préférée à la qualité, la solidarité n'était plus possible entre la critique et l'auteur qu'aux termes qui règlent les sociétés de commerce; mais, comme il n'est pas plus aisé pour la critique qui se respecte de faire de la littérature facile, sous une raison sociale, avec profits et dépens communs, que de l'admirer avec profit tout d'un côté et dépens de l'autre, chacun a repris sa position naturelle et son rôle de choix; la critique a critiqué, et l'auteur a fabriqué. Pour la branche de la littérature facile qui a nom *drame*, les écrivains distingués qui s'occupent du théâtre, et nommément les spirituels critiques qui l'examinent au *Journal des Débats*, au *Temps*, au *National*, à la *Revue de Paris* et ailleurs, sont déjà parvenus, pour certains ouvrages, à retenir chez eux des spectateurs qui auraient eu le tort de se faire les commanditaires bénévoles d'opérations où il n'y a de bénéfices que pour un. Quant aux deux autres branches de la littérature facile qui ont nom *roman* et *conte*, on peut voir que les écrivains dont l'opinion est, à tort ou à raison, le plus comptée, se refusent depuis long-temps à analyser tout livre qui portera la pancarte de cette fabrique. Mais aussi voilà tous les grands hommes qui accusent les critiques de désertier l'art, et s'en vont semant par le peuple des bruits d'injustice inouïe, d'ingratitude criante. Ingrats de quoi? — Les critiques ne se souviennent-ils donc plus que les grands hommes leur ont dit : *mon cher ami!*

Voilà ce que j'avais sur le cœur et ce que j'ai dû dire, poussé par ma conscience et par bon nombre de gens comme moi blessés de ce scandale, comme moi fidèles de la grande religion littéraire de la France. Cela n'avance pas beaucoup la question du drame possible, de la poésie réservée à l'avenir, je le sais, et n'ai point la prétention de la résoudre, ni de me soucier à l'avance des appétits littéraires de ceux qui viendront après nous, ayant pleinement dans le passé de quoi satisfaire les miens; mais si j'ai soulevé avec amertume la question incidente de ce qui se fait maintenant en drame, en roman, en

conte, en toutes les divisions et subdivisions de la littérature facile, c'est parce qu'il y a un côté par où la morale est blessée. Outre que je crois fermement que, s'il y a quelques chances d'avenir littéraire pour notre pays, ces chances sont toutes dans la moralité des écrits et dans la conscience littéraire (je n'ai dû et voulu parler que de celle-là) des écrivains. Au reste, j'ai dit tout cela à mes risques et périls. Ou bien on me traitera d'homme médiocre, à petites vues, — qui ne peut guère être une injure dans ce glorieux temps-ci; d'envieux: — oui, comme peut l'être un malade, des belles santés fleuries de certains grands hommes et du parfait état de leurs voies aériennes; d'ingrat: — ce serait bien mérité; car j'ai été appelé *mon excellent ami* ce qui est bien plus fort que *mon cher ami*; ou bien on fera semblant de ne m'avoir pas lu, ou si l'on daigne faire mention de moi, on estropiera mon nom, d'autant plus qu'on en saura mieux toutes les lettres. Quoi qu'il arrive et quoi que puisse souffrir mon amour-propre, j'en serai complètement dédommagé par le plaisir d'avoir soulagé bon nombre d'hommes de goût, d'écrivains qui font de la littérature difficile et ne peuvent se faire imprimer, comme notre éloquent Michelet, que sur du papier de gazette allemande, — et quelques honnêtes gens.

La REVUE DE PARIS me permet d'expliquer dans un second article comment je rattache un commencement de réaction contre la littérature facile à la *Bibliothèque latine-française* de M. Pankoucke.

NISARD.



L'ANGE DE SAINT-JEAN.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

X.

« Ose le dire que tu n'aimes pas cet homme... »

Cette parole retentissait encore aux oreilles de Marguerite comme la voix de Dieu interrogeant le fils du premier homme!... Dans son égarement, elle avait fui sans savoir seulement où elle allait... Ce qu'elle cherchait, elle l'ignorait!... Ce qu'elle voulait, elle ne pouvait le dire!... Dans ce moment, pour ne pas mourir, il lui fallait seulement sortir de cette chambre... de cette maison. . où cette femme l'avait mise à la question devant sa conscience, en la forçant à l'interroger, et où cette conscience, déjà troublée, avait répondu :

« Oui, j'aime cet homme!... »

Elle courut sans s'arrêter jusqu'aux Tuileries... Cette rue de Castiglione, avec ses arcades sombres que la lune, alors dans son plein, rendait encore plus obscures, lui faisait peur à parcourir. Lorsqu'elle fut arrivée à la grille du jardin, elle s'arrêta... La nuit était une belle nuit d'été... calme et odorante près de ces orangers en fleurs, de ces massifs de roses dont un vent tiède promenait le parfum... Marguerite s'appuya contre la grille, et posant son front brûlant sur les barreaux, elle pleura!... Dans ce moment, un homme passait... Il fut frappé de la taille élégante de la jeune fille.

« Voulez-vous que je vous conduise chez vous, mon enfant? » lui dit-il...

Elle tressaillit!... Et se retournant vivement, elle lui fit voir un ravissant visage couvert de larmes... Il pensa que c'était une scène préparée; mais comme l'actrice qui la jouait était merveilleusement belle, il n'en fut que plus disposé à courir l'aventure, et il prit aussitôt Marguerite par la taille, en l'attirant brusquement à lui... Elle fit un cri perçant.

« Va faire ton métier plus loin! » dit d'une voix rude la sentinelle qui était près de la grille.

La détresse de Marguerite devint terrible!... Elle poussa un second cri... Tout-à-coup des pas rapides se firent entendre dans la rue Castiglione.... Un homme en sort... il regarde autour de lui... Un moment lui a suffi pour reconnaître celle qu'il cherche. Il s'élançe, d'un bras nerveux il la dégage et la presse contre lui, de l'autre il indique à cette homme la route qu'il doit suivre. L'homme s'éloigne sans résister et même sans prononcer un mot... car il y a dans ces deux êtres qu'il laisse derrière lui quelque chose qu'il ne peut comprendre, mais qui lui impose et le fait taire.

« Oh! Marguerite, quelle imprudence! dit Georges quand ils furent seuls... Comment comptez-vous assez peu sur moi pour quitter ainsi ma demeure au milieu de la nuit?... Revenez, Marguerite... Et si vous voulez m'abandonner... demain il sera temps...

Marguerite se dégagea des bras de Georges, s'éloigna de lui... Sa vue était troublée... sa marche chancelante. Quand elle eut fait quelques pas, elle fut contrainte de s'arrêter... Georges la rejoignit.

« Où voulez-vous aller? lui dit-il. Il est tard!... Revenez... revenez, je vous en supplie, Marguerite!... »

Puis, comme si un souvenir l'avait frappé :

« Serait-ce Louise qui vous empêcherait de rentrer chez moi?... Voulez-vous qu'elle en sorte à l'instant?... »

Marguerite se jeta sur ses mains et les lui serra convulsivement.

« Mon Dieu!... mon Dieu! voulez-vous donc me faire mourir? s'écria-t-elle avec égarement... Chasser votre femme!... la chasser pour moi!... pour moi!... Oh! Georges, que vous

ai-je fait pour me proposer une pareille indignité? Vous me méprisez donc bien?... »

Et le regardant avec effroi, elle s'éloigna de lui avec une telle rapidité qu'il eut peine à la suivre... Ses pas n'étaient plus chancelans... c'était presque une course... Enfin elle arriva sur la place Louis XV... Là elle s'arrêta à l'entrée des Champs-Élysées, et s'appuya contre un arbre, car elle était toute palpitante :

« Pourquoi me suivre? dit-elle à Georges d'un ton sévère. Ne puis-je aller où bon me semble? Que signifie cette obstination? Laissez-moi, je veux être seule.

— Vous ne le pouvez pas à cette heure, Marguerite, » lui dit-il avec émotion, car à sa parole brève et saccadée, à la couleur pourprée de ses joues, à sa main brûlante qu'il venait de prendre, Georges avait reconnu une fièvre ardente... La pauvre *paquerette* avait plié sous la violence de l'orage du soir.

« Marguerite, répéta Georges en essayant doucement de l'entraîner... Ne voulez-vous pas venir avec moi?... »

— Jamais! murmura-t-elle d'une voix faible... Jamais je ne rentrerai dans cette maison. »

Et de la main elle indiquait de loin celle de Georges.

« Mais que voulez-vous faire! s'écria-t-il au désespoir, car vous êtes malade, Marguerite... Vous souffrez? »

— Beaucoup! répondit-elle en portant sa main brûlante à son front, plus brûlant encore. Mais tant mieux! poursuivit-elle avec un sinistre sourire, j'ai toujours demandé à Dieu de mourir jeune; peut-être va-t-il me faire cette grâce...

— Et c'est vous qui me dites de telles paroles, Marguerite? lui dit Georges... N'avez-vous donc aucune peur en me parlant ainsi? »

Elle leva sur lui ses yeux tout voilés de larmes, et ne put que joindre les mains en murmurant doucement son nom... Mais dans ce regard tremblant, et cependant profond... dans ce nom échappé à ces lèvres frémissantes, il y avait tant d'amour... un amour si passionné, que le cœur du jeune homme fut envahi tout-à-coup par une de ces joies du ciel qu'il faut deviner quand elles sont inconnues... C'est ainsi qu'ils demeurèrent quelques instans... lui dans son extase... elle appuyant sa tête fiévreuse contre la dure écorce d'un arbre, et le regardant toujours.

Tout-à-coup une voiture traversa rapidement la place et les rendit à eux-mêmes.

« Marguerite , dit Georges , vous ne pouvez demeurer ainsi à l'air de la nuit dans l'état où vous êtes !... Vous ne pourrez non plus aller chez vous , c'est trop loin... Mais laissez-moi vous conduire ici près , chez ma sœur... Vous savez combien elle vous aime ?... Venez... donnez-moi votre bras. »

Elle hésita... mais un seul moment... Elle était malade... presque abandonnée au milieu de la nuit , seule , avec un homme qu'elle devait craindre..

« J'irai , dit-elle... mais je marcherai seule. »

Ils entrèrent alors sous les beaux ombrages des Champs-Élysées par le côté qui borde les jardins de la rue du Faubourg-Saint-Honoré , car la sœur de Georges demeurait près de l'avenue Sainte-Marie. Les lilas , les acacias , les syringas , alors en pleine fleur , embaumaient l'air , tandis que la lune éclairait la route que suivaient Georges et Marguerite. Oh ! c'était une nuit d'enchantement !.... Pendant quelques instans ils marchèrent en silence.... mais bientôt Marguerite chancela , et , pour la seconde fois , fut contrainte de s'appuyer sur Georges. Alors il prit son bras , et , presque malgré elle , il le passa sous le sien , et puis il lui parla , car maintenant son cœur ne pouvait contenir tout ce qu'il éprouvait.

« Marguerite , lui dit-il , jamais vous n'auriez entendu de ma bouche ce que cette femme , *qui n'est pas la mienne* , au reste , mais que je ne reverrai jamais , m'a forcé ce soir à dire devant vous... Je vous aime ! Marguerite... Maintenant vous le savez... vous l'avez entendu... je vous aime beaucoup !... Je vous aime à être malheureux toute ma vie , si vous ne m'aimez pas !... Et vous le savez mieux que personne... je suis déjà bien malheureux !... J'ai tant souffert !... Voulez-vous me faire plus de mal que Louise ?... plus de mal que la mort lorsqu'elle m'a pris mon pauvre enfant !... Marguerite , répondez-moi... Quelquefois j'ai cru que vous m'aimiez aussi ?... que vous m'aimiez comme je vous aime ?... Me suis-je trompé ?... Dites , Marguerite... n'est-ce pas que vous m'aimez ?... »

La jeune fille ne pouvait répondre... elle se sentait mourir... Ils arrivaient alors sur la pelouse qui est devant le jardin de l'Élysée... la lune éclairait en plein le visage de Marguerite ,

et Georges le vit avec effroi couvert d'une pâleur de mort... Elle tremblait et pleurait, et ses joues ressemblaient à celles d'une belle statue de marbre sur laquelle seraient tombées quelques gouttes de pluie... Georges la fit asseoir sur la barrière qui est au bord des jardins, et la soutint dans ses bras, car elle était tremblante.

Puis il poursuivit d'une voix plus basse et comme craintive :

« J'ai souvent rêvé que ma vie pourrait être si heureuse avec vous, si vous m'aimiez, Marguerite !... Mon Dieu ! que j'ai souvent fait un pareil songe quand je vous voyais venir à moi avec mon fils sur vos bras !... Pauvre Georges ! comme il vous aimait aussi lui, cher petit ange ! »

Ce souvenir évoqué rompit toute barrière entre le père et la mère, par le cœur du pauvre enfant, également regretté par tous deux. Marguerite appuya sa tête sur l'épaule de Georges, et leurs larmes se confondirent... Dans ce moment, tout était chaste et pur dans une pareille étreinte... Mais deux cœurs jeunes et pleins d'amour battaient vivement dans la poitrine du jeune homme et de la jeune fille... Marguerite eut l'instinct de son danger sans le comprendre... Elle repoussa Georges, et se leva en disant faiblement :

— Allons, mon cousin.

Depuis qu'ils étaient ensemble dans cette marche nocturne, ce nom n'avait pas été prononcé. Georges tressaillit en l'entendant; son front s'assombrit, et il retint Marguerite au moment où elle se levait pour continuer sa route.

— Écoutez, lui dit-il, voici le moment de vous apprendre un secret qui ne doit plus en être un pour vous... Marguerite, je ne suis pas votre cousin; car je ne suis pas, devant Dieu, le mari de votre cousine... Mon mariage n'a pas été béni à l'église.

Marguerite ne put retenir un cri; il venait du cœur, il était de joie. Dans les idées pieuses de la jeune fille chrétienne, il n'était qu'un mariage, celui que bénissait un prêtre. Dans le moment où elle apprit que celui de Georges n'était pas ainsi sanctifié, elle vit le ciel ouvert; puis tout-à-coup une réflexion vint arrêter sa joie: elle regarda Georges d'un air de doute.

« Vous vous êtes mariés à Saint-Sulpice, dit-elle d'un ton sévère; Louise l'a dit à ma mère.

— On avait arrangé la chose de cette manière pour vous tromper toutes deux. On savait que M^{me} Bernard ne pouvait marcher, et si vous y fussiez venue on aurait dit qu'on s'était trompé de jour. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire, Marguerite ? ajouta-t-il d'un ton de reproche.

— Ah ! dit-elle en pressant son pauvre cœur de ses deux mains, c'est que je sens là une joie qui me fait autant de mal qu'une douleur. »

Et le jeune homme l'ayant attirée à lui, elle se laissa tomber dans ses bras, en lui souriant au travers de ses larmes, et en attachant sur lui un regard où la félicité du ciel, mais aussi sa pureté, étaient empreintes. Ils demeurèrent ainsi appuyés l'un sur l'autre sans parler... Que se seraient-ils dit ? Ce fut la douce voix de Marguerite qui se fit d'abord entendre.

« Georges, dit-elle en étendant la main vers l'orient, que teignait alors une large bande de pourpre, voici le jour !

— Oh ! reste ainsi, dit Georges d'un ton suppliant..... reste encore ! »

La jeune fille reposa sa tête sur la poitrine de Georges... Elle aussi était heureuse de ce seul bonheur de l'âme ; et cet instant payait bien des mois de souffrances !... En sera-t-il toujours ainsi ?

XI.

. Le 15 d'août de l'année 18.., jour de la fête de l'Assomption, la petite église de Saint-Jean retentissait, comme à toutes les cérémonies saintes, du chant des prêtres et de celui des fidèles ; la foule s'inclinait devant la procession qui entra dans l'église et offrait ce jour-là une pompe inaccoutumée ; car la confrérie du Rosaire avait fait don à la chapelle de la Vierge d'une riche et belle image de Notre-Dame de Lorette ⁽¹⁾.

Derrière un pilier, dans la partie la plus sombre de l'église, une jeune fille était à genoux sur la pierre ; à côté d'elle, mais

(1) La petite église de Saint-Jean, dans la rue du faubourg Montmartre, n'a pris que depuis peu le nom de Notre-Dame de Lorette.

debout, était un jeune homme qui évidemment ne priait pas, mais dont la contenance était convenable. Une fois, un gémissement domina le chant sacré; alors le jeune homme se pencha vers la jeune fille, et lui parla bas... Que lui dit-il?... quel charme eurent ses paroles? La jeune fille pleurait: — elle ne pleura plus; — elle gémissait: — elle ne gémit plus... Ah! c'est que sa magie était celle du cœur, et qu'un cœur l'entendait.

Ce jeune homme et cette jeune fille, c'étaient Georges et Marguerite.

Bien des semaines, bien des mois même s'étaient écoulés depuis le jour où Marguerite avait reposé sa tête sur le cœur de Georges. Depuis ce temps une nouvelle vie avait été révélée à la jeune fille; elle vivait dans une existence tout enchantée; oublieuse du monde entier, elle ne voyait qu'un seul être, dont à son tour elle était l'univers. Ses amis lui firent des reproches; elle les écouta avec douceur, avec respect, mais sans cesser d'aimer. Ses protecteurs la menacèrent de l'abandonner; elle fut affligée, car ils lui étaient chers; mais elle aima toujours! Son amour était son existence; et puis comment aurait-elle pu avoir seulement la pensée d'abandonner Georges?... Georges qui l'aimait aussi comme sa vie, lui. Non, non, Georges et Marguerite étaient unis pour toujours: c'était une âme dans deux corps.

Le jour où elle pria dans Saint-Jean, elle était passée, vers le soir, devant l'église, au moment de la bénédiction. Depuis qu'elle vivait dans son heureuse région d'amour, elle n'osait plus aller à la messe à Saint-Jean. Le curé lui avait refusé l'absolution, et l'avait repoussée avec anathème. La pauvre enfant, toujours pieuse, quoique coupable, avait été pleurer et prier aux pieds d'un autre autel. Mais le jour de l'Assomption, en passant devant cette église, si long-temps son asile, pour ainsi dire, Marguerite ne put résister au désir d'y entrer et d'y prier un moment. Il était tard; elle espérait n'être pas vue, et Georges consentit à y entrer avec elle. Elle ne voulait que faire une prière; mais lorsqu'elle entendit ces chants, ces cantiques, qu'elle-même entonnait jadis la première d'une voix fraîche et pure; lorsque cet encens, ces cierges, toute cette pompe vint à passer devant elle comme un reproche vivant,

alors son cœur se serra , elle ne put s'empêcher de gémir. Ce fut alors que Georges se pencha vers elle ; il l'appela : elle leva la tête ; tous deux se regardèrent , et dans ce nom SEUL , prononcé par une voix d'amour , dans ce regard où se fondaient deux âmes , fut toute la magie qui calma la douleur de Marguerite. Elle se leva après une dernière prière , et suivit Georges hors de l'église sans y laisser un regret. Je l'ai dit , son amour était sa vie.

Georges continuait à travailler dans l'atelier de menuiserie où il avait eu précédemment de l'ouvrage. Sa conduite était encore plus régulière depuis qu'il s'était séparé de sa femme qu'avant de quitter sa maison. Quant à Marguerite , jamais elle n'avait peut-être montré une plus grande activité de travail , plus de soins à remplir ses devoirs d'ouvrière. Tous deux vivaient ainsi , s'aimant et travaillant. Il y avait dans cette conduite naturelle une grande et positive vérité , c'est que le vice lui était étranger.

Un jour , Georges partit de bonne heure pour se rendre à son atelier : cet atelier était situé dans l'allée des Veuves , près de la maison de la sœur de Georges. Il entra chez elle un moment , et laissa passer l'heure. Lorsqu'il arriva chez son maître , tous ses compagnons étaient rassemblés , et discutaient vivement ensemble. En approchant de l'atelier , dont la porte était ouverte , Georges crut entendre prononcer son nom et puis ENCORE UN AUTRE NOM. Il s'arrêta ; mais , pensant qu'il faisait une action basse en écoutant sans être vu , il entra dans l'atelier. Aussitôt chacun se tut , et la discussion cessa.

« Il me semble , dit Georges d'un ton sévère , qu'on ne s'occupe de moi que quand je n'y suis pas. Pourquoi ne pas continuer devant moi ce qu'on disait en mon absence ? »

Et il promenait un regard provocateur autour de lui... Tous se taisaient.

« Allons , allons , dit le maître ouvrier , laissons cela , et à l'ouvrage. »

Il distribua alors celui de chacun , et les ouvriers se mirent au travail ; mais Georges était attentif à tout autre chose. Il y avait parmi ses camarades le frère d'une jeune fille qui demeurait dans la même maison que Marguerite , et qui avait été amoureux d'elle. Repoussé , comme on peut le penser , ce

jeune homme était devenu son ennemi et celui de Georges. Toujours il le trouvait dans sa route, et il se passait peu de semaines sans qu'ils eussent une querelle. Georges avait cru reconnaître sa voix, et la manière insolente dont Laurent Dulong le regardait depuis qu'il était entré le confirmait dans ses soupçons.. Bientôt il n'en put douter; car il entendit le nom de Marguerite, auquel était jointe une épithète injurieuse. Georges attendit encore, et lorsque les ouvriers quittèrent le travail pour déjeuner, il fut se placer dans la porte par où devait passer Laurent Dulong, et, se croisant les bras, il dit d'une voix ferme ;

« Laurent Dulong, si tu n'es pas un lâche, tu vas répéter devant moi ce que tu disais ce matin lorsque je suis entré; car j'ai reconnu ta voix; et d'ailleurs, ajouta-t-il, parmi tous ces honnêtes garçons, il n'en est pas un qui serait capable d'attaquer autrement qu'en face. »

Laurent Dulong se troubla et voulut nier; mais aussitôt un murmure partit du groupe de ses camarades.

« Eh bien ! dit-il enfin, c'est vrai j'ai parlé de toi, Georges Artaux; j'ai dit... que tu avais tort... que... ta femme... mais, poursuivit-il avec plus d'assurance, ce n'est pas encore tant de toi que je parlais que de cette malheureuse qui t'a perdu... »

— Laurent, s'écria Georges d'une voix de tonnerre, ne parle ni de moi ni d'une autre si tu veux avoir la paix ! »

Mais Laurent Dulong avait été trop loin pour reculer.

« Tu ne m'empêcheras jamais de dire, et de dire à haute voix encore, s'écria-t-il à son tour, que Marguerite Bernard, cette hypocrite qui a si long-temps usurpé l'estime des honnêtes gens, qu'on a appelée l'ange de notre paroisse, eh bien ! que cet ange en est devenu à présent le démon... qu'elle fait honte à tous ceux qui ont connu sa pauvre et honnête mère... Voilà ce que tu ne m'empêcheras jamais de dire, Georges Artaux ! »

Georges était pâle, il tremblait de fureur; il s'élança sur Laurent Dulong, et il l'aurait certainement frappé de mort dans ce moment; mais les autres compagnons se mirent entre eux et les séparèrent. Georges lui cria :

« Si tu veux voir une autre année, Laurent, retiens ta langue. Songe à ce que je te dis là... retiens ta langue. »

Il était si tremblant qu'il fut contraint de s'asseoir.

« Je me moque de toi et de ta maîtresse , dit Laurent , et les menaces ne m'empêcheront pas de signer le premier sur une pétition qui va être présentée à monsieur le curé par tous ceux de la maison pour lui demander de rayer Marguerite Bernard de la confrérie du Rosaire. Elle ne s'y montre plus , c'est vrai ; mais c'est une honte que son nom y soit toujours seulement. »

Comme il parlait encore, Georges, qu'on empêchait de s'approcher de lui, lui lança un rabot qu'il tenait à la main, et qui lui aurait fendu la tête s'il l'avait atteint. Laurent répondit par des injures d'autant plus amères sur Marguerite qu'il voyait bien que Georges n'était vulnérable que par elle. Enfin la dispute prit un tel caractère que le maître fut contraint de venir. Sa présence fit taire Laurent; et Georges parut ensuite se contenter des excuses de mauvaise grâce que le maître exigea que Laurent lui fit, après s'être fait rendre compte de l'affaire; mais Georges avait été si violemment ému qu'il fut obligé de quitter l'atelier bien avant l'heure fixée.

« Ma journée ne comptera pas , » dit-il en sortant au chef d'atelier.

Le lendemain matin , les ouvriers étaient réunis comme la veille , à l'exception de Georges Artaux et de Laurent Dulong.

« Georges Artaux est encore bien en retard aujourd'hui, dit le chef d'ouvriers ; et voilà aussi Laurent Dulong qui se dérange. Il faut que je dise au patron de mettre ordre à cela , parce qu'il ne s'agit pas de dire : — Ne me donnez pas ma journée. L'ouvrage ne se fait pas , après tout. »

Dix heures sonnèrent , et les deux ouvriers ne parurent pas. A midi, M^{me} Dulong , la mère de Laurent , vint elle-même à l'atelier demander si l'on avait vu son fils ; la veille il n'était pas rentré.

« C'est singulier, dirent ses camarades ! » et ils se regardèrent aussitôt, comme pour se communiquer une même pensée. La mère suivit les yeux du chef d'atelier.

« Que voulez-vous dire ? lui demanda-t-elle.

— Ah ! rien... Seulement écoutez donc , madame Dulong , Laurent se dérange-t-il quelquefois ?

— Jamais , dit la mère.

— Eh bien ! il y a commencement à tout. Rentrez chez vous, mère Dulong ; votre fils y est peut-être déjà. »

La mère s'en fut sans être fort inquiète. Mais après son départ, les ouvriers se regardèrent encore. Plusieurs avaient servi.

« Georges Artaux et lui se seront battus, » bien sûr, dit le chef d'atelier, vieux soldat qu'on appelait *Marengo*.

Puis, comme si un duel eût été pour lui une fête, il sourit et dit tout bas en rabaissant sa planche :

« Ce damné Georges !... c'est un brave garçon tout de même... Il aurait dû venir me chercher pour être son témoin.... Laurent aussi, ce n'est pas l'embarras... Mais j'aime mieux Georges... »

— Pas moi, dirent plusieurs ouvriers ; il est sournois, il ne rit jamais ; c'est un mauvais compagnon.

— Bath ! Bath ! dit Marengo, vous ne le connaissez pas. Je l'ai vu au feu, moi !... C'est un garçon solide, allez ! »

Il y avait dans la maison un gros chien des Pyrénées, avec lequel jouaient tous les ouvriers. Comme il était fort doux, on ne l'attachait pas. Dans ce moment, il entra dans l'atelier avec quelque chose dans sa gueule, qu'il traînait plutôt qu'il ne jouait avec. C'était un objet assez gros et tout souillé de fange.

« Allez coucher, Rolland ! » cria Marengo ; et il repoussa du pied ce que tenait le chien.

« Oh ! oh ! dit-il en le soulevant, c'est une belle casquette, ma foi !... Eh ! mon Dieu ! regardez donc, vous autres. » Les ouvriers s'approchèrent. « C'est la casquette de Laurent ? » s'écrièrent-ils.

Elle était non-seulement souillée de boue, mais toute tachée de sang ; vers le milieu il y avait deux entailles profondes faites par un instrument tranchant. Marengo laissa retomber la casquette, son front se plissa et ses sourcils se froncèrent. Personne ne parlait ; ce fut un moment d'affreux silence.

« Ce n'est pas possible ! dit-il enfin ; deux casquettes peuvent se ressembler... »

Et il la releva encore. Mais cette fois il la jeta avec fureur hors de l'atelier. Le nom de Laurent était écrit dans la forme.

Il était deux heures, et Georges n'avait pas paru. Le chef

d'atelier fut parler à son maître, puis, après s'être habillé, il sortit sans dire où il allait. Ses ouvriers l'aimaient beaucoup; cependant ayant voulu emporter la casquette de Laurent ils s'y refusèrent, disant qu'elle devait rester comme pièce importante dans le cas où cette affaire serait véritablement ce qu'elle paraissait être.

Ce fut vers le faubourg Montmartre que Marengo dirigea ses pas. Le brave homme aimait Georges; il connaissait et vénérât Marguerite; il avait servi avec son père, et son cœur souffrait à la seule pensée de ce qu'il n'osait encore soupçonner. Avant de faire aucune déposition, il voulait voir Georges et l'entendre surtout. Cette affaire s'offrait, il est vrai, sous de sinistres couleurs, mais Marengo était un honnête homme qui ne connaissait qu'une loi, celle de l'honneur; et elle lui défendait de condamner un autre homme sans preuve.

Il monta lentement les quatre étages qui menaient chez Marguerite, puis il frappa à sa porte. On ne fit aucune réponse; il frappa une seconde fois, toujours même silence; il frappa plus fort, une voix tremblante dit d'entrer.

Alors la porte s'ouvrit, et il parvint jusque dans la seconde chambre. Marguerite y était seule. A la vue du vieux soldat elle parut troublée. Elle voulut lui dire quelques mots, mais ses lèvres seules remuèrent sans former aucun son. Elle tremblait, et sa pâleur ordinaire était encore redoublée. Elle fit pitié au vétéran.

« Où est Georges, mademoiselle Marguerite? lui demanda-t-il doucement.

— Georges! s'écria-t-elle, Georges! n'est-il pas chez vous?

— Non, il n'est pas à l'atelier; et vous savez bien qu'il ne peut pas y être, ajouta Marengo en fixant un regard sévère sur elle.

— Moi, s'écria-t-elle encore, moi! et comment puis-je savoir?... »

Mais sa douce voix s'éteignit dans un sanglot; et se tordant les mains elle se renversa sur sa chaise en gémissant comme pour mourir.

» Mon enfant, reprit Marengo, il faut pourtant me dire où est Georges; et cela, voyez-vous, par intérêt pour lui, car la chose est sérieuse. »

Marguerite se retourna vivement vers lui et elle allait l'interroger elle-même lorsqu'une grande rumeur se fit entendre dans l'étage au-dessous. Quelques instans après le tumulte augmenta, on criait, on pleurait, puis on monta rapidement l'escalier. La porte de Marguerite fut presque enfoncée, et plusieurs personnes, à la tête desquelles étaient le frère et la mère de Laurent Dulong, se précipitèrent dans la chambre.

C'est que, lorsque le matin Marengo était sorti de l'atelier, les ouvriers s'étaient consultés sur ce qu'ils avaient à faire; et le résultat de leur conférence avait été de chercher autour de la maison, mais particulièrement dans les *ruines*-neuves de la ville de François I^{er} s'ils ne trouveraient pas d'autres indices que celui qu'avait rapporté le chien. Le chien n'avait été absent que quelques minutes; le lieu où il avait trouvé la casquette ne pouvait donc être loin. Ils ne furent pas long-temps sans trouver ce qu'ils cherchaient. Arrivés dans le milieu du terrain, ils découvrirent, dans la partie la plus épaisse d'un petit taillis qui n'avait pas encore été abattu, les traces évidentes d'une lutte récente entre deux hommes. Le terrain était marécageux; la terre, toute marneuse et mêlée de sable, était d'une couleur particulière, et cette couleur était mêlée à quelques traces sanglantes sur la casquette de Laurent Dulong.

Mais une preuve terrible et plus accusatrice qu'aucune autre fut trouvée à quelques pas plus loin par l'un des camarades de la victime: c'était un ciseau de menuisier extrêmement fort, et que chacun des ouvriers reconnut pour appartenir à Georges. La veille, en s'en allant, il avait emporté avec lui plusieurs de ses outils. Le manche était plein de sang.

Les camarades de Laurent Dulong décidèrent à l'instant qu'ils ne pouvaient garder plus long-temps le silence; deux d'entre eux firent leur déposition chez le commissaire de police du quartier, et deux autres furent trouver le frère de Laurent. Telle était la cause de ce qui se passait.

« Mes amis, s'écria le jeune Dulong en s'adressant à ceux qui le suivaient, voici une fille qui peut dire où est Georges Artaux; quoi que ce soit que cet homme ait pu faire, cette fille est sa complice, et je l'accuse. »

Marguerite s'était levée; elle retomba sur sa chaise en joignant les mains, et pâle comme la mort.

« Malheureuse ! lui cria une femme frénétique de douleur en la secouant rudement pour la forcer à se lever, qu'as-tu fait de l'assassin de mon fils ?... où est-il ?

— Veux-tu bien répondre ? » dit le jeune Dulong.

Marguerite tomba sur ses genoux en murmurant :

« Georges Artaux n'est pas ici. »

Mais aussitôt un cri général retentit dans la chambre ; par terre , à côté du fauteuil où Marguerite était assise , on vit un mouchoir tout sanglant et des traces de sang encore fraîches ; le jeune Dulong se précipita sur le mouchoir, il le déploya, il était marqué d'un G. et d'un A. C'était le mouchoir de Georges.

XII.

Georges Artaux fut arrêté par la gendarmerie dans les bois de Fosse-Repose , comme il cherchait à gagner la route de Normandie pour atteindre un port où il avait le dessein de faire venir Marguerite. Puis tous deux seraient partis pour Philadelphie , où Georges avait des parents.

Il n'avoua rien au premier interrogatoire. Marguerite , qui lui fut confrontée , fut admirable comme la plus ferme et la plus courageuse des femmes. Il s'agissait de la vie de Georges , dès lors elle ne devait pas faillir. Pendant les débats , qui furent longs , elle ne se démentit jamais , ni dans son assurance , puisqu'elle devait contribuer à le sauver , ni dans son active sollicitude pour lui , puisqu'elle devait adoucir sa terrible position. Chaque matin à peine la prison était-elle ouverte que Marguerite était au guichet et demandait son entrée. Elle arrivait auprès du prisonnier comme un ange de consolation , lui souriait à son réveil avec un regard d'espoir lorsqu'elle venait de passer la nuit pour achever de l'ouvrage ; et lorsque la mort était dans son ame , souvent elle amenait le sourire sur les lèvres pâles du prisonnier , et pour achever de l'entretenir d'illusions d'espérance , elle contraignait sa voix à chanter pour lui. En effet qu'y avait-il à craindre pour Georges puisque Marguerite chantait ? Mais quand une fois la lourde porte se fermait derrière elle , quand elle revoyait ce ciel que Georges ne revoyait plus , que peut-être il ne reverrait qu'une fois en-

core, alors la malheureuse enfant se sentait défaillir ; elle s'arrêtait, car elle serait tombée ; elle s'appuyait contre le parapet d'un quai ou d'un pont. Puis elle regardait couler l'eau, et d'horribles tentations la soulevaient souvent de terre ; puis elle retombait. Que serait devenu Georges ?

J'attendrai, disait-elle avec un affreux sourire.

Enfin les preuves devinrent tellement fortes que Georges lui-même ne put nier plus long-temps. Son avocat l'avait au reste seul empêché jusqu'alors de révéler la vérité ; mais lorsqu'il vit qu'une plus longue dénégation lui donnait une apparence honteuse et méprisable de mensonge, il avoua qu'il était le MEURTRIER de Laurent Dulong, qu'il l'avait tué pour venger l'insulte qu'il avait voulu verser sur la tête d'une femme qui était un ange de vertu et de pureté, et qui n'avait encouru le blâme du monde que pour l'avoir aimé. Mais elle n'a rien su de ma résolution, poursuivit-il, et ne doit être impliquée en rien dans cette affaire.

Le jour où le jury s'assembla pour la dernière fois, Marguerite alla dès le point du jour solliciter les juges. Sa beauté, sa douleur, cette vertu, cette pudeur native qui reposaient toujours sur son front, lui donnaient une expression irrésistible, et plusieurs jurés, qui avaient également compris le beau caractère de Georges Artaux, se rendirent au tribunal presque résolus à donner leur voix pour la grâce. Malheureusement, des circonstances aggravantes furent développées au dernier débat : la sortie de Georges avant la fin de la journée, le ciseau emporté par lui, furent présentés, ainsi que le lieu du meurtre, comme autant de preuves de préméditation. Cette terrible circonstance admise, la grâce n'était plus possible ; aussi à l'unanimité les jurés prononcèrent-ils... LA MORT.

XIII.

En entendant prononcer cette parole Marguerite elle-même se regarda comme condamnée. Dès ce moment elle ne vécut que dans un autre monde, mais où elle devait guider, consoler celui qui vivait de son ame comme elle vivait de la sienne. Pendant tout le temps qui précéda le supplice, son existence ne peut être expliquée ; elle n'était en rapport qu'a-

vec un seul être humain. Assise près de Georges, elle le regardait et ne voyait que lui. Son regard se perdait dans le sien. Seulement quelquefois un bruit de la terre venait frapper son ame dans ce sommeil rêveur où elle était plongée. Oh ! alors c'était un épouvantable réveil ; une douleur aiguë, brûlante, à pousser des cris. Elle entourait alors de ses deux bras la tête de Georges et la serrait contre sa poitrine, où battait un cœur déchiré ; elle couvrait de baisers ses yeux, son front, ses cheveux ; puis sa tête à elle retombait sur l'épaule du jeune homme, et en se sentant pressée par lui contre ce noble cœur qui n'avait battu que pour elle, Marguerite souriait de nouveau et se remettait à rêver.

Mais un jour il fallut enfin qu'un terrible réveil succédât à cette léthargie. Georges dut mourir. Marguerite assista à ces affreux momens qui rendent plus amer encore le dernier de tous. Dans ce jour d'épreuve elle fut plus qu'elle-même ; on voyait qu'elle aussi était sûre de mourir. L'amour de Georges, cet amour toujours aussi passionné l'enveloppait tout entière et l'isolait du monde, et son bruit ne lui parvenait plus que comme un bourdonnement lointain que d'ailleurs elle ne devait plus entendre.

« Dieu, disait-elle à Georges, a compté mes jours avec les tiens. »

Ce fut elle qui l'exhorta, ce fut avec elle qu'il pria Dieu de lui pardonner, ce fut avec elle qu'il alla au lieu du supplice, ce fut son regard que rencontrèrent ses derniers regards.

C'était la veille de Noël ; il neigeait, et cependant la place de Grève était couverte de cette foule avide et curieuse qui va voir tomber la tête d'un homme comme elle va voir une fête. Peu à peu cette foule s'écoula, la place devint solitaire et sombre. L'Hôtel-de-Ville avec ses noires arcades se détachait comme un drap mortuaire sur cette neige blanche dont une large place en pourpre révélait celle où venait de tomber une tête humaine. Chacun fuyait maintenant, car on n'avait plus à contempler les angoisses et l'agonie de la victime mourante ; on fuyait, et on laissait seule sur cette terre trempée d'un sang bien aimé la pauvre fille pour y pleurer et mourir. Pauvre Marguerite ! oui, elle était encore là, et onze heures sonnaient à l'horloge de la ville ; elle était là depuis le moment où le fil

de sa vie avait été brisé, la malheureuse enfant ! et pourtant elle n'était pas tombée en même temps que cette tête chérie ! Pauvre Marguerite ! elle grelottait de froid et ne le sentait pas. Elle brûlait au contraire.

Tout-à-coup elle tressaille : c'est minuit qui sonne au-dessus d'elle. Elle lève la tête, regarde, et voit cet œil ardent qui, fixé sur elle, semble lui montrer sa route en projetant au loin devant elle une ligne rougeâtre. Marguerite reçoit en ce moment une première secousse qui l'enlève à son sommeil de mort. Pour la première fois elle reconnaît le lieu où elle se trouve. Un souvenir vague, mais horrible, mais affreux, se dresse devant elle ; elle pousse un cri perçant qui fait retentir les vieilles voûtes qui l'entourent ; elle fuit, elle court, elle s'élanche dans les rues désertes qui sont autour de la Grève ; elle reconnaît, par une sorte d'instinct, le chemin de sa demeure, elle le suit, et elle arrive, délirante de fièvre et de douleur, devant la petite porte de son église !...

... Oh ! quels souvenirs se retracent à elle, l'infortunée ! Dans un seul instant tout ce monde fantastique dans lequel elle a vécu depuis plusieurs semaines s'évanouit sur les marches de pierre de la pauvre église de Saint-Jean. Elle entend des chants, voit briller des flambeaux ; elle avance, elle entre dans l'église. Le prêtre est à l'autel, il officie. C'est la messe de minuit. Marguerite avance toujours, mais elle a peur. Elle se cache, elle s'agenouille derrière un pilier qui est auprès de la chapelle de la Vierge. Oh ! quelle pensée vient briser le cœur de la jeune fille ! C'est là que quelques mois auparavant elle priait pour Georges ; c'est là que quelques mois auparavant Georges était auprès d'elle. Et où est-il maintenant ? Ce n'est plus lui qui accueille et qui console le gémissement déchirant qui répond à cette pensée.

Lorsque le soir le sacristain fit le tour de la chapelle avant de fermer les portes, il vit une femme étendue sur la pierre. Cette femme était morte ; il souleva sa tête, la regarda : c'était l'ange de Saint-Jean qui était venu mourir dans son église.

DISCOURS DE M. CH. NODIER,

PRONONCÉ LE 26 DÉCEMBRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

L'honneur d'être admis parmi vous , et de faire entendre ma faible voix dans cette enceinte où a retenti celle de tant de grands hommes , était trop au-dessus de mes espérances pour que je fusse préparé à le reconnaître dignement par mes paroles. La longue étude que j'ai faite de l'art et des ressources du langage ne m'a pas fourni des expressions assez vives et assez puissantes pour peindre les sentimens que votre bonté m'inspire , et je ne l'avais pas prévu dans mon avenir , ce moment glorieux où je dois regretter de n'être pas assez éloquent pour ne pas paraître ingrat. L'indulgence qui a daigné accueillir mes titres littéraires et les couronner d'un si haut prix peut seule faire grâce aux efforts inhabiles de ma reconnaissance , et me tenir compte d'une pensée profondément empreinte dans mon cœur , quoique je ne sache la manifester que par des démonstrations imparfaites. La langue du bonheur ne m'a jamais été bien familière ; j'en suis presque aujourd'hui à mon apprentissage , et c'est une des innombrables choses qu'il m'était réservé de venir apprendre auprès de vous.

Le choix que vous avez bien voulu faire de moi , messieurs , a sans doute acquis dans les actes de l'Académie l'autorité de la

chose jugée , et les abnégations de la modestie manqueraient de bienséance dans un homme qui a été honoré de vos suffrages. Quelques-uns de mes travaux vous ont paru dignes de la plus éminente des récompenses , et le témoignage éclatant que vous leur avez rendu sera désormais à mes yeux la mesure de leur valeur. Cependant je ne me fais pas assez d'illusion sur mes droits pour méconnaître dans l'arrêt de votre justice un secrète faveur dont le mystère pourrait bien vous avoir échappé à vous-mêmes ; et comment l'amitié serait-elle restée tout-à-fait étrangère à la détermination de cette illustre assemblée , où j'ai le bonheur de compter tant d'amis ? C'est un de vous ⁽¹⁾, messieurs, qui m'a ouvert la carrière des lettres , qui a encouragé mes premiers pas dans cette voie difficile , et qui m'a rendu l'étude plus chère que tous les plaisirs , par la douce autorité de ses leçons. C'est un de vous ⁽²⁾ qui m'affermis dans les essais de l'enseignement, quand j'étais repoussé d'une chaire nomade, et proscrite comme moi par l'intolérance des partis. C'est un de vous ⁽³⁾ qui me rappela de l'exil, et qui me redonna une patrie. Plusieurs ont été mes émules et m'ont vu heureux de leurs triomphes. Tous ont été mes maîtres et m'ont vu fier de leurs conseils. Non , messieurs , ce n'est pas à moi seul , ce n'est pas seulement au zèle assidu de quelques travaux utiles que je dois la gloire de prendre place au milieu de mes modèles ; je la dois aussi à des sympathies qui me sont plus précieuses que mes succès , et en m'enlevant cette croyance , vous me forceriez à répudier la plus flattense de mes vanités.

Ah ! si vous me permettiez de lui donner un plus libre essor dans une circonstance qui l'explique du moins , et qui l'excuse peut-être , je m'efforcerais de rassurer la conscience de mes juges , et réclamant l'aveu anticipé de quelques-uns des hommes célèbres dont ils occupent si justement la place. En effet, Messieurs, je ne peux arrêter mes regards sur vos rangs sans me rappeler que je les ai vus remplis par une autre génération , où j'ai admiré d'autres talens et chéri d'autres amis, car je suis parvenu à l'âge où le cœur entretient déjà plus de tendres affections parmi les morts que parmi les vivans. — La Harpe ne dédaigna pas de m'éclairer des lumières

(1) M. Droz.

(2) M. Arnault.

(3) M. Étienne.

de cette dialectique ingénieuse et savante qu'il faudrait offrir pour modèle à tous les critiques, si des préventions contradictoires n'en avaient pas deux fois obscurci l'éclat. — Volney m'enhardit et me soutint dans l'investigation pénible et cependant délicieuse de cette belle science de la parole qui se lie à toutes les sciences humaines pour les enrichir et pour les expliquer. — Chénier m'admit souvent à la confidence de ses vers, et sa plume, ordinairement moins humble, corrigea quelquefois les miens. — Suard, dont j'étais né le voisin dans une des plus antiques et des plus illustres de nos cités, m'a fait plus d'une fois goûter le charme de ces causeries ravissantes, où revivaient avec tant de grâce l'atticisme élégant et l'exquise politesse d'une littérature patricienne. — Le bon Sicard et le noble Ségur accueillirent mes essais. — Collin et Legouvé me reçurent en partage de la fidèle amitié qu'ils avaient conservée à mon père... Et je sens qu'il faut que je m'arrête à cette pensée, car elle vient d'absorber toutes les autres ! J'ai nommé mon père, qui ne m'entend plus ; mon père, dont les yeux se sont fermés dans les larmes sur ma destinée incertaine ; mon père, dont l'espoir du bonheur qui me comble aujourd'hui n'a pu consoler les derniers momens ! Ah ! puisse du moins un rêve heureux en porter l'image à son sommeil !

Pardonnez-moi, messieurs, si quelques émotions douloureuses viennent se mêler à la joie qui devrait remplir aujourd'hui mon ame tout entière ! C'est de ce mélange que la vie de l'homme se compose, et il n'est point, hélas ! de prospérité si achevée qu'elle ne soit corrompue par quelque secrète amertume. Pourquoi m'en défendre d'ailleurs dans cette solennité, dont le retour est toujours accompagné d'un souvenir de deuil, et où la première obligation que vous imposiez à ceux qu'honore votre choix est l'accomplissement d'un devoir funèbre !

Les éloquents paroles du directeur de l'académie au tombeau de M. Laya ne m'ont pas laissé une longue tâche à remplir. Le nom de mon respectable prédécesseur est lui-même un éloge assez complet de son talent et de sa vie. La gloire littéraire de l'homme de goût qui a recueilli avec une chaste admiration les préceptes des maîtres de son art, qui les a pratiqués avec une invariable fidélité, qui les a transmis deux fois à deux générations studieuses, tantôt par ses exemples, et tantôt par ses leçons, cette gloire fondée sur de sages écrits, et qu'avouera l'estime équitable de la

postérité, ne peut soulever dans ses travaux réguliers et modestes aucune des questions animées et souvent orageuses de la critique. L'existence de l'homme de bien qui a placé tout son bonheur dans un constant exercice de la vertu est peu sujette d'ailleurs à ce choc d'événemens et à ce tumulte de contrastes qui fournissent de longs détails à l'histoire. Vouée à de paisibles études et à des saines doctrines, elle brille de tout l'éclat d'un siècle, mais elle brille comme la surface de ces fleuves au cours grave et doux, bienfaisant et majestueux, qui déploient leurs eaux transparentes sur une pente insensible, et qui doivent une partie du charme dont ils embellissent la nature à leur calme et à leur limpidité.

Le trait distinctif de la biographie de M. Laya, c'est celui que vous avez signalé par une heureuse expression dans le vénérable Ducis, *l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère*. — Et que pourrait-on ajouter à l'éloge de l'écrivain éloquent et sensible dont chaque ouvrage fut une bonne action? — C'est peu pour lui d'accomplir une composition, souvent élégante, et quelquefois vigoureuse, s'il n'en voit résulter une induction morale dont l'effet peut contribuer au bonheur de la société. — Dans *les Dangers de l'Opinion*, il lutte contre le préjugé cruel qui flétrissait de la honte d'un coupable une famille innocente. Dans *Jean Calas*, sa plume, destinée à combattre tous les genres de fanatisme, livre à l'horreur publique les fureurs de l'intolérance religieuse. — Dans *Falkland*, il sonde avec Godwin les replis les plus cachés d'un cœur bourré de souvenirs vengeurs, et il met le remords à nu pour en épouvanter le crime. — Dans des écrits d'une moins grande portée, dans des pages presque fugitives, on le retrouve encore inspiré par cette philanthropie sans faste qui était la règle de ses ouvrages comme celle de ses mœurs. Telle est cette excellente *Epître à un jeune Cultivateur nouvellement élu Député*, qui ne saurait être méditée avec trop de soin par tous les hommes que le suffrage de leurs concitoyens élève à la direction des affaires du pays. Napoléon regrettait, dit-on, que le grand Corneille n'eût pas vécu de son temps pour en faire un ministre d'état. Heureux le peuple, enfin éclairé sur ses précieux intérêts, qui regrettera que l'écrivain philosophe n'existe plus, pour le compter au nombre de ses mandataires! Le véritable ami du peuple, c'est le sage.

Mais le titre immortel de M. Laya, celui qui révèle dans le littérateur modeste le ressort d'une âme forte, celui qui atteste à la

fois l'élan d'une verve hardie et le dévouement d'une intrépide vertu, celui qui a fait dire à un roi spirituel et judicieux qu'en ouvrant ses rangs à M. Laya, l'Académie avait acquitté la dette de la France entière, vous l'avez nommé avant moi, Messieurs, c'est le drame de *l'Ami des Lois*, œuvre héroïque, œuvre magnanime, dont l'auteur livrait sans crainte sa pensée à l'émeute souveraine et sa vie aux bourreaux. *L'Ami des Lois* fut représenté le 2 janvier 1795, aux acclamations d'une foule transportée qu'un seul éclair de la vérité éternelle venait consoler un moment de ses malheurs. Vous savez, Messieurs, quelle récompense était promise alors aux accens d'une muse courageuse et sincère. Les sphynx de ce temps-là ne souffraient pas avec patience qu'on osât leur arracher le mot terrible de leurs énigmes. Aussi ces derniers cris de nos mourantes libertés, quelques tendres et suppliantes paroles de modération et de pitié, suscitèrent des excès où se manifestait assez tout ce qu'on pouvait attendre d'une république sortie, les bras rouges de sang, des massacres de septembre. La consternation régna dans Paris. La commune souleva pour la première fois, sans masque, sa tête hideuse et menaçante au-dessus de tous les pouvoirs qui conservaient quelque apparence de légalité. La convention, non encore décimée, mais déjà soumise par l'audace, présenta un spectacle tout-à-fait nouveau dans l'histoire des grandes assemblées politiques. Elle suspendit pendant trois jours le procès d'un roi de France pour libeller l'acte d'accusation d'un poète. Le plus populaire des tribuns de la Montagne s'écria vainement que c'était perdre trop de temps à une comédie, quand le salut du peuple attendait, pour être consommé, la représentation d'une tragédie sanglante. La faction, impatiente de victimes, ne renonçait pas facilement au plaisir atroce d'en saisir une de plus en passant, et le généreux Laya fut mis hors de la loi qu'il avait invoquée, par les tyrans qui l'avaient faite. Il ne parvint pas sans peine à sauver sa tête proscrire, long-temps réclamée par une voix formidable qui ne faisait d'appel qu'à la mort, et qui trouvait toujours la mort docile à ses commandemens : c'était la voix de Marat.

Ce respect des formes classiques et des doctrines éprouvées que je viens de remarquer en M. Laya forme le caractère le plus distinctif de l'académicien; car il est l'objet véritable de l'instruction académique. L'essor d'un esprit progressif qui s'élançe dans l'ave-

nir est l'acte individuel d'une pensée solitaire, et les académies, loin de le réprimer dans ce qu'il a de sublime, en retirent au contraire une gloire toujours nouvelle, qui s'accroît à chaque siècle. Il ne faut donc pas craindre qu'elles désavouent l'œuvre du temps, sanctionnée par l'usage; qu'elles repoussent l'œuvre du génie, consacrée par une admiration réfléchie; car le jour où ceci arriverait, elles cesseraient d'être elles-mêmes, et trahiraient leur destinée; mais leur but, comme autorité littéraire, est essentiellement conservateur; mais elles n'y seraient pas moins infidèles le jour où, entraînées par l'aveugle ferveur du changement, elles livreraient leurs lois et leurs dieux au sort d'une tentative incertaine, sans avoir reconnu si le terrain où l'on entreprend de les conduire n'appartient pas aux barbares. Arrivées à la suite des règles établies, au milieu d'une littérature illustrée par des chefs-d'œuvre qu'il paraît impossible de surpasser, elles furent préposées à la défense de la littérature et des règles comme une garde tutélaire. Protectrices vigilantes des acquisitions du passé, elles attendent de la seule postérité l'aveu solennel qui peut agrandir leur domaine. Elles ne récusent pas sans doute le jugement de l'avenir; mais elles ne le préviennent point. En présence du siècle qui fonde quelque chose peut-être, mais qui détruit pour fonder, elles n'ont d'obligation que de maintenir. C'est une assez noble tâche, et l'Académie l'a très-bien comprise.

Je devais cette profession de foi à l'Académie; je la devais aux lettres françaises, puisque je suis souvent cité parmi les écrivains qui ont donné quelques gages à l'esprit d'innovation. Cette accusation est grave, messieurs, dans le sein d'une assemblée dont je viens de définir et d'honorer, autant qu'il était en moi, le glorieux ministère; mais il n'est pas dans mon caractère de l'éluder par de timides défaites où l'on chercherait plutôt les concessions d'un candidat qui s'humilie que la résipiscence d'une opinion qui s'éclaire. Mon opinion n'a point changé; elle est aujourd'hui ce qu'elle était dans le jeune enthousiasme de mes études classiques; elle est ce qu'elle a été dans l'application de mes théories littéraires à la composition de mes ouvrages, et je ne crains pas de la professer sans détours. J'ai souscrit aux efforts de l'esprit d'innovation, messieurs; je l'approuve et je le défends; mais je vous prie de me permettre de développer ma pensée et de faire ma part.

Oui, messieurs, je suis partisan de cette innovation nécessaire,

de cette innovation irrésistible, qui se conforme, obéissante, aux progrès reconnus de l'intelligence sociale; qui procède, comme une émanation naïve, des innovations pratiques de la civilisation; qui seconde par une expression bien faite ou par une forme heureusement appropriée à sa nature, l'énonciation d'une idée utile et populaire qui n'a pas encore de nom, qui prête l'éclat et la vie d'une création nouvelle à tout ce qui porte un sceau de nouveauté et de création dans les conceptions de l'homme; et tel est le génie des sociétés qu'aucune révolution fondamentale ne peut s'opérer dans leur antique organisation qu'un mouvement analogue ne s'opère en même temps dans leur parole. Ce phénomène indivisible est une des lois de l'espèce. Il n'y a rien à lui opposer.

Oui, messieurs, je suis partisan de cette innovation éclairée, de cette innovation réparatrice qui proteste contre l'oubli dédaigneux où deux grands siècles de notre littérature ont injustement laissé les siècles antérieurs, qui dispute à la poussière du moyen âge les titres méconnus d'une de nos plus belles gloires nationales, qui exhume laborieusement, pour les rendre à la lumière, ces chefs-d'œuvre de délicatesse, d'ingénieuse simplicité, de merveilleuse imagination, de magnifique éloquence, dont les peuples les plus perfectionnés se seraient enorgueillis, et qui leur rend le même culte que les artistes de la renaissance aux dieux ressuscités de Polydore et de Praxitèle. Étrange innovation, si c'en était une, que cette innovation du passé, qui ne construit pas, mais qui répare, et qui borne son ambition bienfaisante à relever des ruines sublimes pour en illustrer les souvenirs de la patrie!

Oui, messieurs, je suis partisan de cette innovation conquérante, de cette innovation cosmopolite, qui ne tient pas dans un injuste mépris les productions du génie de l'étranger, qui s'enrichit avec joie des inventions qu'elle admire, sans s'informer de leur origine, qui ne soumet pas un génie exotique au tarif chicanier de la douane littéraire, qui revendique au contraire comme sien tout ce qui est grand et tout ce qui est beau, parce que le génie n'appartient pas en propre à une région privilégiée, mais à l'humanité tout entière, qui appelle tous les talens à ses fêtes nationales, qui convoque toutes les muses à ses concerts! Le Parnasse d'une nation vraiment civilisée est ouvert, comme le Panthéon d'Alexandre Sévère, aux grands hommes de tous les pays.

Oui, messieurs, je suis partisan de cette innovation aventureuse

elle-même qu'une confiance trop tôt déçue égare à la recherche du nouveau, loin des sentiers tracés par l'expérience et par le goût. Elle marche dans des ténèbres où la lumière ne sera peut-être jamais faite, mais elle marche. Elle n'arrivera pas où elle va, je le crois, mais il lui reste assez de temps pour revenir sur ses pas, tenter une autre carrière et la fournir jusqu'au bout. Telle est du moins l'espérance que j'en ai conçue et à laquelle je ne renoncerais pas sans douleur. Il faut rappeler le génie qui se trompe, messieurs, il faut lui tendre les bras : il ne faut pas le proscrire ! Le génie est trop rare pour qu'il soit permis de le traiter comme un banni obscur et méprisé. L'ostracisme qui le frappe est une calamité publique ! S'il s'obstinait cependant, contre mon attente, à franchir toutes les bornes raisonnables et légitimes de la forme et de l'invention, s'il arrivait à l'abîme qu'il peut déjà mesurer sans s'amender de son erreur et sans discerner ses périls, la poésie aurait alors des pleurs bien amers à répandre, car je doute que la poésie eût jamais perdu davantage ; et vous ne me blâmeriez pas d'accorder à tant d'infortune quelques regrets respectueux. Les enfans mêmes savent le juste châtement de ce prince téméraire qui exposa ses ailes de cire aux feux trop voisins du soleil, mais il est admirable d'avoir approché du soleil, et Icare a donné son nom à la mer où il est tombé.

J'attacherai peu d'importance dans ce genre d'innovation à ces témérités purement matérielles qui n'intéressent que l'apparence la plus extérieure d'un ouvrage d'esprit. Je ne m'irriterai point contre la fantaisie d'un rythme inaccoutumé, s'il rachète sa bizarrerie par quelques avantages qui flattent mon oreille ou mon esprit, s'il est d'ailleurs naturel, harmonieux, pittoresque, et surtout correct. Je ne me piquerai pas enfin d'être moins indulgent qu'Horace pour quelques taches légères dans une composition que relèveront de toutes parts des beautés éblouissantes. Mais ici se bornera cette condescendance déjà bien vaste et bien facile qu'on ne saurait cependant refuser aux essais d'une époque de transition. On ne me verra donc pas approuver l'innovation audacieuse qui violerait à plaisir les lois de notre belle langue, et qui se ferait un jeu sauvage de la remplacer par un idiome de convention étranger à toutes les grammaires. On ne m'accusera point, je l'espère, d'avoir prêté la faible autorité de mon exemple à cette innovation plus dangereuse encore qui va jusqu'à menacer les principes de la mo-

rale universelle, et dont j'ai le premier anathématisé le funeste délire, en signalant, il y a douze ans, à la critique de mon temps, l'invasion et les progrès d'une école frénétique. Renfermé par choix dans des études solitaires qui me réduisent le plus souvent au commerce des anciens, je ne sais rien aujourd'hui de ce pernicieux abus de l'art d'écrire, ou plutôt de quelque facilité qui tient lieu d'art, que par la terreur et l'indignation qu'il a soulevées. Il est du moins consolant de penser qu'aucun talent vrai ne restera souillé de ces excès, même quand il aurait été entraîné un moment à les partager par la fougue des passions ou par l'approbation corruptrice des méchants. Les talens vrais peuvent s'égarer, mais ils ne peuvent pas se perdre, parce qu'il n'y a point de talent vrai hors d'une bonne conscience. Le mépris des mœurs publiques, des affections généreuses et des nobles sentimens a pu gâter quelques beaux-esprits d'une portée médiocre, mais il n'a jamais fait tort d'un grand homme à l'admiration et aux respects de postérité.

Et comment ne serait-il pas juste et vertueux, le poète qui comprend sa mission, le poète qui se reconnaît assez de forces pour l'accomplir? Comment pourrait-il oublier qu'aux jours malheureux où nous sommes, et quand les croyances ébranlées par l'ignorante malignité des sophistes ont perdu leur autorité salutaire sur la multitude, c'est dans ses nobles mains que la providence des sociétés a placé le sacerdoce? Par quelle insigne méprise plongerait-il dans l'abîme le voi de sa muse créée pour les cieux? Hélas! il ne renoncerait pas à la plus vulgaire des qualités de son ame, sans abdiquer une des parties essentielles de son génie; car c'est un caractère religieux et solennel, c'est un caractère auguste et sacré que celui dont la nature a investi les grands écrivains! c'est un ministère d'élection qui leur donne le sceptre des âges! Notre vieille mythologie nationale avait figuré leur empire par cet Hercule gaulois qui tient tous les peuples enchaînés à sa parole, et ce pouvoir sublime de l'éloquence, ne nous y laissons pas tromper sur la foi de quelques exceptions dont le temps a déjà fait justice, il n'appartiendra jamais qu'à des mœurs innocentes et austères.

Le poète dirait-il pour se justifier qu'il n'a fait que céder à l'exigence brutale d'un siècle avide de ce genre d'émotions? Dieu le garde à jamais d'une humiliation aussi honteuse! Qu'importe le caprice féroce des siècles mauvais? qu'importe leur suffrage ou leur blâme, leur faveur ou leur colère? La fin des civilisations ainsi que

leur commencement a des Bacchantes pour les Orphées, je le veux croire, et Laya le savait ! Eh bien ! cela est encore une consécration ! C'est une destinée différente pour le poète, mais ce n'est pas une moindre destinée ! Il y a des apothéoses sanglantes, et le ministre des sacrifices a distribué pour le moins autant de palmes que le ministre des triomphes. Oh ! qu'alors une chaste lyre est un précieux trésor, et que les victimes sont belles quand elles sont pures !

Je le répète, messieurs ! hors de la ligne des devoirs moraux de l'homme, il ne faut plus chercher le talent. Il n'y est pas ! et s'il pouvait s'y trouver une fois par un déplorable hasard, il vaudrait mieux que la littérature n'existât point, il vaudrait mieux qu'elle n'eût jamais existé ! La littérature est l'interprète des nobles sentimens. Elle est faite pour diriger les nations dans leur marche et non pour les suivre dans leurs égaremens ! Elle porte un flambeau qui éclaire, et non une torche qui dévore ! — Le sage qui vous a légué le devoir touchant de répartir ses bienfaits appréciait avec justesse l'alliance du sublime instinct qui produit les beaux ouvrages et de celui qui produit les belles actions. — Le génie et la vertu, c'est peut-être la même chose.

Je n'ai pas craint, messieurs, de vous ouvrir toute mon ame, et elle n'a pas un mystère que je ne vous eusse révélé avec la même sincérité. Je sais que votre haute raison ne s'informe pas des vaines nuances de l'opinion, et je serais peu tenté de hasarder mes pas sur cette cendre ardente et mobile, si le dernier devoir qui me reste à remplir aujourd'hui ne me forçait à y passer en courant. — Après bien des combats obscurs dont ma vie civile porte encore les profondes cicatrices, je crois savoir enfin, et faites grâce à mon scepticisme si vous ne l'approuvez pas, que la plupart des secrets de la politique se résument pour le peuple en orgueilleuses déceptions que les hommes de notre temps ont follement substituées à d'autres chimères, pour conserver des motifs apparens de se haïr et de se déchirer. J'ai placé le dernier asile de mes jours fatigués bien loin de cette arène trompeuse ; j'ai appris à fuir le présent pour le passé, pour l'avenir peut-être ! Et c'est sans doute à ce désintéressement complet de position que j'ai dû l'avantage d'esquisser quelques scènes de l'histoire avec une candeur qui m'a quelquefois tenu lieu de talent ; mais en m'isolant des choses humaines par mes théories, je suis resté homme par tous les sentimens qui attachent l'homme

à l'humanité. J'ai perdu des illusions en grand nombre ; je n'ai point perdu d'affections. J'aime tout ce que j'aimais , et vous ne reconnaîtriez pas en moi le confrère que vous avez cru vous donner, si vous me trouviez capable de sceller cette gloire unique de ma vie par les basses palinodies d'un transfuge. Non , messieurs , ma mémoire reconnaissante ne sera jamais infidèle à la vieillesse et à l'exil. Je sais trop , pour tomber dans cette indignité, qu'il n'y a point de crime plus lâche que la trahison , et point de trahison plus impie que celle qui renie l'infortune. Là cependant finissent les devoirs de l'homme , et je ne méconnais point les devoirs du citoyen qui se soumet avec respect aux pouvoirs établis par le suffrage des nations, et affermis par l'invisible main qui les dirige à son gré. Heureux de vivre à une époque unique dans les annales du monde , où il n'y a ni courage à braver la puissance royale , ni faiblesse à la défendre , je rends hommage sans effort à l'autorité protectrice qui laisse le droit de franchise à mon cœur ; et il n'en coûte rien à mon indépendance de révéler dans un prince honnête homme le modèle de toutes les vertus privées , le protecteur des lettres et le modérateur des partis.

CH. NODIER ,
de l'Académie-Française.



RÉPONSE

DE

M. LE DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE.



MONSIEUR,

L'orateur romain, en disant que la gloire de l'homme de lettres consistait surtout à composer des ouvrages utiles et dignes d'être lus, avait marqué la place réservée à M. Laya dans l'estime de la postérité. Le caractère d'un noble dévouement au bien public, d'une généreuse audace dans la manifestation de ses sentimens, est si fortement empreint dans son drame de *l'Ami des Lois*, que la critique la moins indulgente a dû respecter jusqu'aux défauts d'une œuvre de gloire et de courage défendue par la réputation d'un homme de bien.

Vous avez satisfait avec tant de justice et de talent à l'obligation qui vous était imposée d'acquitter notre dette envers votre prédécesseur, que je craindrais, en voulant ajouter quelque chose à l'éloge que nous venons d'entendre, d'affaiblir l'impression que vous avez laissée dans tous les esprits du mérite et du caractère du vertueux Laya.

Ainsi, sans nous arrêter plus long-temps sur l'idée affligeante d'une perte dont votre présence au milieu de nous adoucit l'amer-

tume, je me hâte de reporter l'attention publique sur les titres qui vous désignaient depuis long-temps aux suffrages de l'Académie.

Tour à tour moraliste, romancier, historien et philologue, vous n'attendez pas de moi l'analyse de ceux de vos nombreux ouvrages auxquels une apparente frivolité a procuré cette vogue populaire qui n'est pas toujours la mesure exacte du talent qui les a produits.

En me bornant à rappeler les succès de *Jean Sbogar*, de *Trilby*, de *Thérèse Aubert*, du *Peintre de Saltzbourg*, et de plusieurs autres romans, également remarquables par l'intérêt, la grâce et l'originalité, je m'arrêterai plus particulièrement sur celles de vos productions moins connues du public, et qui cependant vous donnaient des droits plus directs à nos suffrages.

Il appartenait à l'Académie-Française, instituée plus spécialement pour la conservation et le perfectionnement de la langue, d'apprécier à leur juste valeur ceux de vos écrits où vous vous êtes proposé le même but.

D'Alembert avait dit qu'un bon dictionnaire de notre langue était l'ouvrage le plus utile et le plus philosophique dont une société littéraire pût doter son pays. Vous paraissez imbu de cette vérité, monsieur, dans votre *Examen critique des Dictionnaires*, et la malice de quelques-unes de vos observations, où l'Académie aurait pu voir une censure injuste de son propre ouvrage, ne l'a point empêchée de vous tenir compte des choses utiles qu'elle a trouvées dans le vôtre.

Sous le titre trop modeste de *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque*, vous avez traité avec une érudition tout à la fois profonde et spirituelle quelques-unes des questions bibliographiques et littéraires les plus importantes dans l'histoire des livres. Ce volume, rempli de recherches précieuses, d'observations dictées par le sens le plus droit et la critique la mieux éclairée, a pour but de ramener au goût des bonnes et fortes études une jeunesse ardente trop disposée à croire que l'imagination suffit à tout, et à nier que la raison soit un lien nécessaire entre le génie qui invente et le talent qui exécute.

Il n'a fallu rien moins que l'édition critique que vous avez publiée de l'*Élégie de Philomèle*, pour donner de la vraisemblance à l'opinion de quelques érudits qui ont attribué ce petit poème à l'auteur des *Métamorphoses*. Les notes dont vous l'avez enrichi

suffiraient pour vous assurer un rang parmi les plus habiles scolastes.

Une seule remarque suffit à l'éloge de votre *Dictionnaire des Onomatopées* : vous étiez encore sur les bancs d'un collège quand cet ouvrage, au moment où il venait d'être publié, fut aussitôt mis à l'usage des lycées et distribué en prix à vos jeunes camarades.

Si l'on consent à adopter sans un nouvel examen le singulier paradoxe de Buffon, s'il est vrai que *le style soit l'homme lui-même*, il est peu d'écrivains auxquels on puisse faire une application plus directe qu'à vous, monsieur, d'un principe que l'expérience, il faut en convenir, a souvent mis en défaut. En décomposant votre style, on y trouve en effet cette imagination brillante, cette naïveté spirituelle, cette sensibilité vraie, cette ironie piquante, en un mot toutes les qualités de l'esprit et du cœur dont se composent votre caractère et votre talent. Sous votre plume, la grâce et l'élégance de l'expression donnent un prix à la pensée la plus vulgaire; et, lors même que l'on pourrait vous reprocher en quelques endroits une sorte d'affectation néologique, on trouve à l'examen que le terme nouveau que vous essayez d'introduire a son excuse, ou du moins son prétexte, dans une élégante euphonie et dans la difficulté de rendre avec le mot commun votre pensée tout entière. *Vous osez heureusement*, suivant l'expression d'Horace; l'originalité de l'idée vous semble comme à Rivarol *mendier* une expression nouvelle. On aurait bien désiré peut-être que vous lui fissiez moins souvent l'aumône.

Ce qu'on appelle le génie de notre langue n'est autre que le génie des grands écrivains qui en ont fait usage; l'un d'eux en a fixé le caractère principal dans cette ingénieuse réflexion : « Ce » n'est pas le besoin, a dit Fontenelle, c'est le plaisir de vivre en » société qui semble avoir réuni les Français en corps de nation; » et c'est dans cet esprit que s'est formée leur langue. » Les Français ne parlent pas seulement pour s'entendre, mais aussi pour se plaire : de là cette clarté continue, ce choix dans les expressions, ces convenances dans les mots et dans les images qui font le charme du style de nos grands écrivains. Ce charme, on le retrouve souvent dans vos principaux ouvrages.

Le sentiment le plus vif du ridicule, le coup-d'œil le plus prompt à le saisir, l'expression la plus propre à le peindre, vous appelaient dans la carrière de la critique, et vous l'avez parcouru

rue, monsieur, sans renoncer à ce caractère de bienveillance qui vous dicta des excuses pour toutes les erreurs, de l'indulgence pour toutes les opinions, et des éloges pour tous les rivaux.

A ce don d'une critique sans amertume, plus rare encore que le talent, vous joignez cet esprit voltairien qui met en mouvement celui des autres ; cet esprit communicatif qu'on ne peut mieux caractériser qu'en lui donnant le nom d'un homme qui seul est une époque dans les annales de l'esprit humain.

On a pu remarquer que le titre de quelques-uns de vos ouvrages n'est souvent pour vous, monsieur, comme pour Montaigne, qu'un moyen d'introduire en fraude, si j'ose parler ainsi, quelques-unes de ces vérités hardies que le prudent Fontenelle tenait si serrées dans sa main.

Cette indépendance d'opinions et de sentimens, cette hardiesse de pensées a fait de vous, sous tous les gouvernemens, un zélé partisan de la liberté de la presse, et l'on peut s'en convaincre dans ces tablettes de *Jean Sbogar*, où vous exposez avec tant de force et de logique vos théories de liberté, les plus hardies peut-être qui aient encore été écrites. Le gouvernement d'alors vous les pardonna : il n'en voyait pas la portée. Mais il n'en fut pas de même de votre réclamation en faveur des *Exilés de 1815*. Vous parliez de principes à l'esprit de parti ; vous parliez de clémence au pouvoir de droit divin, on crut vous faire grâce en saisissant votre écrit et en défendant aux journaux d'en faire mention.

La presse libre est incontestablement la plus forte protection contre les caprices et les passions du pouvoir arbitraire ; toute amélioration dans la science du gouvernement vient d'elle. La critique la plus amère, la satire même, lui sont permises lorsqu'elles ont pour objet de flétrir des actions malhonnêtes que la loi ne saurait atteindre, et sur lesquelles l'opinion publique mise en mouvement par la presse peut seule exercer une utile censure.

La mesure était comblée, la presse était muette, et la restauration achevait de détruire ce *palladium* des libertés nationales, lorsque l'Académie-Française poussa le cri d'alarme. La reconnaissance publique n'oubliera pas sans doute que c'est du sein de cette assemblée que sortit la première protestation légale contre la violation des libertés de la presse et de ses droits constitutionnels.

Le même sentiment qui dictait en d'autres temps à l'Académie-Française l'énergique réclamation qu'elle osa faire entendre en fa-

veur de la liberté de la presse ne lui commande-t-il pas aujourd'hui de signaler l'abus qu'on en peut faire, et qui tendrait à la rendre odieuse par ses propres excès?

La presse est une arme légale que l'on porte en plein jour, dont on se pare avec orgueil. Il est glorieux de l'employer au service de l'état, il est honorable de s'en servir pour venger son honneur, il est juste d'en faire usage pour sa défense personnelle : la presse est une épée, la licence est un poignard, ou, pour me servir de vos propres expressions, « la liberté de presse est une muse, la licence de la presse est une furie. »

Si la presse sans garanties devient de l'arbitraire entre les mains du pouvoir, elle dégénère en licence entre les mains du peuple. Mais où trouver cette garantie contre des excès également dangereux ! Dans la loi même qui en proclame la liberté illimitée. C'est quelquefois violer l'esprit d'une loi, a dit Voltaire, que de ne pas en transgresser la lettre. En effet, qui oserait soutenir que la loi qui garantit la libre circulation des idées ait voulu se priver du droit de punir la manifestation de la pensée qui peut compromettre l'existence physique ou morale de la société tout entière, de la famille ou même d'un seul individu. Je ne crois pas qu'on puisse citer parmi les défenseurs les plus zélés de la liberté de la presse un seul publiciste qui n'ait rangé l'abus qu'on peut en faire au nombre des plus grands fléaux dont l'ordre social puisse être affligé.

Et pourtant, messieurs, n'hésitons pas à le dire, il faut plus de courage aujourd'hui pour attaquer les excès de la presse, qu'il n'en fallait sous la restauration pour défendre ses droits. On n'avait à craindre alors que les rigueurs honorables d'un pouvoir absolu ; maintenant on court le danger plus grand de se voir calomnié dans ses intentions, outragé dans sa conduite, ou diffamé dans son honneur. Traduit calomnicusement au tribunal de l'opinion publique, c'est trop souvent en vain qu'on invoque les souvenirs du passé, les services qu'on a rendus, les témoignages d'estime et d'amour qui vous furent prodigués jadis par les mêmes hommes qui vous persécutent aujourd'hui. Vous vous défendez de l'injure par des raisons, devant un public ingrat ou frivole, qui se plaît à voir briser ses propres idoles, ne fût-ce que pour se débarrasser d'une dette d'admiration ou de reconnaissance qu'il nie avec la même ardeur qu'il avait mise à la contracter.

J'ai pu croire, messieurs, que ces observations sur la liberté de la presse auraient quelque poids dans la bouche d'un homme qui a passé quarante ans de sa vie à la défendre en présence de toutes les tyrannies, et qui s'est vu trois fois jeté dans les fers en expiation d'un pareil crime : je puis espérer du moins que ces observations ne paraîtront pas déplacées en parlant de l'estimable confrère que nous regrettons, et en répondant à celui qui vient occuper sa place. Tous les deux ont donné des gages honorables de leur fidélité au principe conservateur de la véritable liberté de la presse.

L'Académie est heureuse d'associer à ses travaux un collaborateur animé des sentimens dont elle s'honore ; car vous pensez comme elle, monsieur, que les qualités de l'homme de lettres, à l'époque où nous vivons, sont inséparables des vertus du citoyen, que sa gloire consiste à remuer ces armes engourdies dans un repos que toute innovation inquiète, que toute agitation fatigue, à éveiller les passions généreuses en leur donnant pour mobile l'amour de la patrie, et pour exemple les grands hommes qui l'ont illustrée. Vous pensez comme nous, monsieur, que l'homme de lettres digne de l'honorable mission que la société lui confie doit s'occuper à refréner dans les factions qui s'agitent autour de nous cette activité dévorante qui tendrait à ébranler par des secousses en sens divers les fondemens de l'ordre social, et qui, dans sa haine aveugle pour des principes qu'elle affecterait de confondre avec les abus et les préjugés, demanderait effrontément à l'anarchie les bienfaits d'une sage réforme.

Après vous avoir exprimé les sentimens de l'Académie, qu'il me soit permis, monsieur, de me féliciter du hasard qui me procure, pour la seconde fois dans le cours de cette même année, l'honneur de présider l'Académie-Française dans une solennité où elle me donne un ami pour confrère. C'est un devoir si doux à remplir que celui qui nous autorise à louer solennellement l'homme que nous aimons, à manifester en public notre admiration pour ses talens, notre estime pour son caractère, et notre amitié pour sa personne !

Ce bonheur, je vous le dois, monsieur, et c'est une dette du cœur dont je m'acquitte avec une bien vive satisfaction.

DE JOUR,
de l'Académie-Française.

LES VIEUX ROMANS.

§ IV.

LES PREMIERS ROMANS ANGLAIS. — L'EUPHUES DE LYLIE.

Pendant les règnes des Henrys et des Édouards, la nation anglaise fut surtout amusée par des fables chevaleresques. Les romans français sur Arthur et ses chevaliers continuèrent à être les compositions les plus populaires sous les Plantagenets. Au temps d'Édouard IV, les prouesses de la chevalerie prirent une forme anglaise dans LA MORTE ARTHURE, compilation des plus fameux romans de la Table-Ronde, tandis que les inventions romanesques sur l'histoire de Troyes et les héros classiques étaient traduites et imprimées par l'infatigable Caxton. ARTHUR DE BRETAGNE et HUON DE BORDEAUX furent *translatés* par lord Berners, sous Henry VIII, et firent avec LA MORTE ARTHURE les délices de l'Angleterre pendant toute la période des Tudors. Le siècle d'Élisabeth vit la mode s'attacher aux traductions et imitations des romans espagnols fondés sur les aventures des Amadis et des Palmerins. L'un des types de cette classe de fictions est « la fameuse, délectable et plaisante Histoire du renommé Parismus, prince de Bohesme. » Cet ouvrage, écrit par Emmanuel Ford, et imprimé en 1593, fut si populaire, que le savant M. Dunlop le cite sur une treizième édition en caractères gothiques.

A cette même classe appartiennent l'ORNATUS ET ARTISIA , par le même E. Ford , et LE PHÉANDRE , ou LE CHEVALIER VIERGE , par Henri Roberts , imprimé en 1595. Cependant le véritable génie de la chevalerie s'était évaporé , et ces productions n'offrent plus qu'une image effacée des rudes combats et des hardies prouesses de Lancelot ou de Tristan. Un nouvel état de société avait succédé aux anciennes mœurs , et la nation anglaise recevait avidement les innombrables traductions et imitations des *nouvelles* italiennes. LE PALAIS DU PLAISIR de Paynter , L'HEPTAMERON , et les ADMIRABLES HISTOIRES de Grimstone , procuraient aux lecteurs d'élite les mêmes jouissances littéraires que leurs ancêtres avaient trouvées dans le RECUEIL DES HISTOIRES DE TROYES et les LÉGENDES d'Arthur. Les hauts faits des paladins , les atrocités et les intrigues de la nouvelle italienne sont aujourd'hui des sujets bien négligés , les romans de Walter Scott ressemblent bien peu aux vieux romans de chevalerie , les romans de Fielding et de Richardson ressemblent encore moins aux nouvelles italiennes ; mais n'oublions pas tout ce que l'imagination féconde de Spencer dut aux premiers , tout ce que Shakspeare et les auteurs dramatiques ses contemporains durent aux seconds.

Lorsque la nation anglaise , sous Élisabeth , s'amusait encore des derniers reflets littéraires du roman de chevalerie et prenait goût aux premières importations des conteurs italiens , une nouvelle espèce de roman fut inventée , nouvelle en effet par le mauvais goût et l'affectation du style. Le premier produit de ce genre fut L'EUPHUES , de John Lyly , auteur né en 1553 , dans le comté de Kent , et venu très-jeune à la cour , où , protégé par la reine Élisabeth , il espéra long-temps et toujours en vain d'obtenir la place de directeur des fêtes de Sa Majesté. Ce fut pendant son séjour à la cour d'Angleterre que Lyly composa son roman d'EUPHUES , que quelques critiques ont prétendu à tort être une satire de la phraséologie , ou jargon particulier des grandes dames sous ce règne. Ceux qui ont lu LE MONASTÈRE , de Walter Scott , n'ont pu oublier le beau chevalier Percy Shafton , le type des petits-maitres de l'époque , parlant la langue de L'EUPHUES , comme le style à la mode , et vantant Lyly comme l'Homère du jour ; L'EUPHUES était une composition sérieuse , l'expression écrite des

conversations de la cour, à moins de supposer que ce fût la vogue de cet ouvrage qui mît son style en circulation, à peu près comme en France les romans de M^{lle} Scudéry firent adopter par *les précieuses ridicules* du siècle les emphatiques complimens qu'échangent les Cyrus et les Oroondates :

Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
M'ont conté tout Cyrus dans leurs longs complimens.

L'ouvrage de Lylie, qui fut publié en 1580, est divisé en deux parties, dont la première a pour titre EUPHUES, et la seconde EUPHUES ET SON ANGLETERRE.

Euphues, gentilhomme athénien, distingué par l'élégance de sa personne et la vivacité de son esprit, par son caractère amoureux et son humeur volage, arrive à la cour de Naples, « qui était plutôt, dit Lylie, le tabernacle de Vénus que le temple de Vesta, plus digne d'un *athée* que d'un *Athénien*. » Euphues s'y lie d'amitié avec Philautus, gentilhomme napolitain, qui le mène souper chez sa maîtresse Lucilla, ou *la gente dame*, comme elle est appelée dans le cours du roman. Elle reçoit Euphues si froidement qu'il demande si c'est l'usage en Italie de recevoir *étrangement les étrangers*? Malgré cette réception défavorable, Euphues s'amourache de Lucilla, et après souper, en véritable Athénien qui a lu LE BANQUET DE PLATON, sans doute, il prie la dame de lui permettre de prononcer un discours sur cette question : « L'amour est-il causé plutôt par les perfections de l'esprit que par la beauté du corps? » Chacun ses armes, Lucilla ses beaux yeux, Euphues son éloquence. Aussi Euphues parle si bien sur ce sujet délicat, que « Lucilla devient infidèle à Philautus. » C'est peu de chose, que l'action d'un roman dont le héros commence ainsi par prouver qu'il a la langue bien pendue; mais en revanche, nous avons maintes dissertations et maintes conversations entre Euphues et sa maîtresse, sur divers sujets, et entre autres sur la constance en amour qu'Euphues entreprend de démontrer à Lucilla, en lui rappelant que « quoique la rouille creuse » l'acier le plus dur, elle ne saurait ronger l'émeraude; que « quoique le caméléon change de couleur à l'air, la salamandre garde la sienne dans le feu. » A tout cela, que répond

Lucilla?—rien; mais en vraie femme qui n'aime pas à être battue dans la discussion, elle oppose le fait à la parole, et traite Euphues comme elle a traité Philautus, en le quittant pour revenir à celui-ci. Ces malheureux amans s'étant rapprochés, Euphues écrit « sa lettre rafraîchissante à Philautus et à tous les tendres amans. » La lettre écrite, il retourne à Athènes, d'où il envoie diverses épîtres à ses amis de Naples, et un système complet d'éducation de sa façon qu'il intitule modestement EUPHUES ET SON ÉPHOEBE.

Au commencement de la seconde partie du chef-d'œuvre de Lylie, Euphues, ayant rejoint Philautus, part avec lui pour faire un voyage en Angleterre, où ils arrivent après avoir rencontré épisodiquement un ermite qui leur fait un *conte*, et y ajoute d'excellens avis.

En Angleterre, Lylie nous donne quelques détails curieux sur les mœurs et le gouvernement du royaume sous Élisabeth. Walter Scott n'a pas lu inutilement cette partie du livre. A Londres, Philautus devient amoureux d'une dame nommée Camille, et n'étant pas, à ce qu'il paraît, aussi sûr de son éloquence que son ami, il va consulter un magicien pour savoir comment il doit faire pour réussir. C'est donc le magicien qui subit le premier flux de sa faconde; car Philautus, devenu fort discoureur à l'école d'Euphues, débite au savant homme tous les fameux exemples d'amour exalté qu'on trouve dans l'histoire ancienne et la mythologie. Le magicien lui riposte avec l'érudition de son métier, c'est-à-dire avec tout ce qu'il sait des philtres et des potions amoureuses, mais on ne s'attend pas peut-être à sa conclusion modeste: « Hélas! mon fils, quoiqu'il y ait eu maintes personnes assez perverties pour chercher de pareils moyens d'inspirer l'amour, il n'y en eut jamais d'assez malheureuses pour les trouver. » Jugez du désappointement de notre gentilhomme napolitain! Que fait-il alors? Il écrit une lettre: Camille reste insensible; Philautus en écrit une seconde; mais dans celle-ci, en vrai héros de roman de 1833, il menace de se tuer, et signe: *A toi toujours, quoique bientôt jamais.*

L'auteur nous laisse intrigués par ce galimathias pour nous entretenir d'Euphues, qui est rappelé soudain à Athènes, d'où il envoie, à l'usage des dames de Naples, ce qu'il appelle le

MIROIR D'EUPHUES POUR L'EUROPE. C'est une flatteuse description de l'Angleterre, qu'il regarde comme le miroir où les autres peuples doivent se tourner pour s'habiller. Euphues ne ménage pas son éloquence pour louer la cour d'Élisabeth, la beauté, les talens et surtout la chasteté de la reine, ainsi que les vertus des dames anglaises, « ne ressemblant pas aux dames italiennes, qui boivent du vin avant de se lever, pour se donner dès couleurs. » Quelques voyageurs modernes ont fait payer cher ce compliment aux belles compatriotes de l'auteur, en les accusant de sortir de table avant les hommes, non pour aller préparer le thé, mais pour s'humecter de quelques petits verres d'eau-de-vie en petit comité. Nous apprenons enfin par une lettre que Philautus a oublié et Lucilla et Camille pour une troisième maîtresse, M^{me} Flavie, qui consent à se laisser épouser. « Alors, dit Lylie pour conclure, » Euphues se livra à l'amour de la solitude, résolu d'aller vivre dans quelque lieu désert et sauvage. En conséquence, il » prit congé de ses amis, leur recommandant que si quelques » nouvelles ou lettres leur parvenaient à son adresse, ils n'aient qu'à les lui faire tenir au mont de Selexsedra et je » l'y laisse *muser* ou invoquer les *muses*. »

L'antithèse dans les mots et les idées, l'affectation absurde d'une intarissable érudition historique et mythologique, enfin une surabondance de comparaisons et de métaphores, voilà ce qui caractérise ce bizarre roman, qui est à la prose des écrivains anglais de cette époque ce que la prose de La Calprenède et de M^{lle} de Scudéry est à celle de Pascal. Lettres, conversations, discours, tout est dans le même style. Après avoir vanté les agrémens personnels d'Euphues, Lylie s'écrie en moraliste : « Les plus fraîches couleurs se fanent le plus vite. — Le rasoir le mieux aiguisé s'émousse le premier. — Le drap le plus fin ne tarde pas à être piqué des teignes, et la dentelle est plus tôt tâchée que la grosse toile. » Nous avons vu des auteurs de nos jours qui, dans une même phrase, ont comparé l'*art*, ce grand mot, à une racine, à un instrument de musique et à une brosse à friction. Eh bien ! Lylie comparait, lui, l'amitié au vers luisant, à l'encens et à la rose de Damas. En vingt-cinq lignes d'une lettre, Philautus compare aussi son heureux rival au musc, au cèdre, à une hirondelle, à une

abeille, à une araignée. Lucilla, la gente dame napolitaine, après avoir dit à ses adorateurs qu'il y a plus de dangers en amour que de lièvres sur le mont Athos, récite les noms de toutes les femmes de l'antiquité trompées par des étrangers; telles que Didon, Ariadne, etc. « Il est commun et déplorable, continue-t-elle, de voir la simplicité tomber aux pièges de la finesse, et ceux qui ont le plus de puissance s'aider de plus de malice. L'araignée tisse sa toile invisible pour prendre les mouches; — le loup se donne l'air benin pour dévorer l'agneau; — le faucon fond sur la perdrix.... J'ai ouï dire que le taureau attaché à un figuier perd sa force, — que toute une troupe de daims reste ébahie si elle sent une pomme, et que le dauphin est attiré au rivage par les sons de la musique. Donc, si le daim sauvage est pris avec une pomme, le papillon timide avec une fleur et le léger dauphin avec une note harmonieuse, faut-il s'étonner que les femmes se laissent séduire à la mélodie du langage des hommes? »

L'auteur, comme ses personnages, n'a d'autre soin que d'arrondir ses périodes ou d'aiguiser ses phrases de jeux de mots. Ce sont des contrastes perpétuels d'expressions, de monotones accumulations d'images, des *cascatelles* de syllabes ou de molles périodes. En France et en Angleterre, les poètes satiriques nous révèlent que maint esprit ingénieux a plus d'une fois tenté de ressusciter, mais en vain, cette singulière littérature. Nous ferons connaître les imitateurs contemporains de Lylie.

HISTORY OF FICTION.



D'UN COMMENCEMENT DE RÉACTION

CONTRE LA LITTÉRATURE FACILE,

A L'OCCASION DE LA

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

DE M. PANKOUCKE.

§ II.

Ce qui m'a fait rattacher à une affaire de classe une déclaration de foi contre la littérature facile, à une traduction des grands écrivains de Rome une attaque contre les grands écrivains de la France de 1833, c'est, d'une part, que j'avais à signaler dans les collèges une petite réaction de même nature que celle qui s'accomplit dans le public; c'est, d'autre part, que j'ai cru qu'il n'y avait pas de meilleure lecture à conseiller, après celle des grands écrivains de la France de 1833, que celle des grands écrivains de l'ancienne Rome. Si cette liaison paraît un peu forcée, c'est tant pis pour moi.

Parlons d'abord de la petite réaction universitaire.

Il y a eu celle des élèves; il y a eu celle des professeurs.

Pour les élèves, les choses avaient été fort loin, en fait de prosélytisme littéraire. Entre autres petits résultats de la révo-

lution de juillet, une espèce d'insurrection avait éclaté, dans les collèges, contre le despotisme des auteurs classiques. Depuis que certains chefs de l'école facile avaient eu l'heureuse idée de mêler à la question littéraire une question de liberté, et de présenter l'ancienne foi classique de la France comme un reste de la société féodale détruite en 1789 et en 1830, comme une petite tyrannie qui s'était conservée seule dans l'abatis de toutes les autres tyrannies, les écoliers avaient cru s'associer à une tâche libérale, et faire tout à la fois une œuvre politique et littéraire, en se déclarant les champions de la littérature facile. D'ailleurs, les attaques, au moins irréfléchies, de je ne sais quel parti semi-industriel, semi-littéraire, contre la longueur du temps consacré aux études grecques et latines; le décri lancé contre les anciennes méthodes d'enseignement; l'accumulation de cinq à six langues et de cinq à six sciences, apprises simultanément, recommandée et prêchée par de grands philosophes qui croient que le cerveau de l'homme augmente d'étendue, et ses facultés de nombre, en raison directe des acquisitions intellectuelles de l'humanité; toutes ces choses, bonnes tout au plus comme renseignemens, mais non comme enseignement, n'avaient servi qu'à faire entrer dans les collèges l'excellente philosophie de nos drames, et la morale non moins respectable de nos romans. Le temps consacré par le réglemeut aux mathématiques, à la physique, à la chimie, à l'anglais, à l'allemand, à l'italien, était donné à la lecture des chefs-d'œuvre de la littérature facile, et d'autant plus libéralement que le réglemeut lui avait assigné un emploi tout contraire.

Et l'enthousiasme était monté si haut, qu'un professeur ne pouvait plus guère tenir sa classe qu'à la condition de donner son avis, et un avis au moins obligeant, sur les plus réputés de ces chefs-d'œuvre. Il fallait, sous peine d'abdication, que des hommes nourris d'Homère et de Virgile se fissent les commentateurs et les scoliastes bénévoles du style de *la Tour de Nesle*, de la morale d'*Antony*, de l'intelligence dramatique du *Roi s'amuse*. Les plus doux cédaient au torrent, et j'en sais qui poussèrent la tolérance jusqu'à donner à leurs élèves, pour matière de vers latins, les monologues de Triboulet. On ne pouvait, disaient-ils, sauver l'institution du vers latin qu'en

forçant la langue de Virgile et d'Horace à prêter ses centons aux vers français du *Roi s'amuse*. D'autres ne voulant pas nier les maîtres, car c'eût été nier leurs études, et se déclarer eux-mêmes idiots disciples, ou, tout au moins, bouches inutiles, mais n'osant pas non plus les imposer à l'indifférence bruyante de leur classe, essayaient de transiger, et s'engageaient à composer leurs leçons, moitié de la poésie de Racine, moitié de la poésie de 1833. Quelques-uns, plus intraitables dans leurs croyances, ou manquant de cette habileté difficile qui consiste à se mettre à la tête d'une innovation qu'on ne peut empêcher, et à paraître l'adopter pour la mieux gouverner, s'attaquèrent de front aux petites sympathies de leurs élèves, et y perdirent, celui-ci son temps, celui-là son crédit, un autre sa santé. On m'a parlé de démissions données par suite de guerre ouverte entre des professeurs classiques et des élèves gagnés aux beautés de la littérature facile.

J'ai dit que le vers latin ne se pouvait plus faire admirer dans certains collèges que sous le costume arlequiné de Triboulet, et son grelot à la main. Ailleurs, il était tout-à-fait proscrit. Cet excellent exercice de classe, que je prends très-volontiers le ridicule de défendre, le plus favorable peut-être à des imaginations de quinze ans, parce qu'en même temps qu'il les développe, il les règle, et parce qu'en leur laissant l'espace libre pour la pensée, ou ce qui s'appelle *pensée* à quinze ans, il les retient et les limite par la loi du mètre; le vers latin, où Pétrarque et Dante prirent le nombre et l'énergie du vers italien, était abandonné au petit nombre qui vise aux prix du concours, *machines à prix*, comme les appellent avec dédain les mauvais écoliers, devenus dès le début excellens écrivains dans la littérature facile. Quant au *discours français*, on le voulait bien conserver, mais à une condition, c'est qu'il admit des interlocuteurs, des dialogues, un peu de mise en scène, beaucoup de couleur locale, les écoliers et les jeunes moyen âge, à barbe pointue, étant les juges-nés de la couleur locale. On consentait volontiers à faire du Walter Scott, à décrire le lieu de la scène, le costume des personnages, à donner leur signalement, à faire apparaître des gens inattendus, qui viennent on ne sait d'où, dire aux personnages du drame qu'ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce

qu'ils font , comme cela se voit fréquemment à la Porte-Saint-Martin ; mais pour du discours de simple raisonnement , où l'on fait parler des caractères connus dans des situations naturelles , c'était de la besogne servile , besogne de la restauration et de l'empire , écrasée irrévocablement sous les pavés de juillet.

Les choses en étaient venues à un tel point , et l'université allait lancer dans le monde un si grand nombre de metteurs en scène et de broyeurs de couleur locale , qu'il a bien fallu prendre des mesures de discipline pour préserver le pays d'une conscription annuelle de quelques centaines de grands écrivains. Pour parler plus sérieusement , on s'est aperçu que l'affaiblissement des études entraînait un affaiblissement proportionné dans les intelligences ; que cet éclectisme polyglotte qui reconnaît d'admirables modèles sous tous les degrés de latitude , et jusque sous les deux pôles ; que cet esprit de libéralisme littéraire qui laissait pénétrer dans les collèges la littérature contemporaine , et réclamait pour les poètes dramatiques de 1833 la libre concurrence avec les poètes dramatiques des dix-septième et dix-huitième siècles , dans l'admiration et l'éducation des jeunes gens ; que cette suppression presque complète du *vers latin* et cette modification notable du *discours français* , converti en une sorte d'apprentissage du métier de dramaturge ; que toutes ces belles libertés , en un mot , pervertissaient de jeunes esprits bien doués , et faits pour les choses difficiles ; qu'une telle diversité énervait les intelligences , au lieu de les étendre ; que l'éducation des esprits comme celle des âmes devait être quelque peu exclusive pour être forte ; et que , comme on ne formait pas de jeunes âmes en mêlant aux leçons de morale qu'on leur donne des analyses pittoresques de tout ce qui est le contraire de la morale , de même on ne formait pas de jeunes esprits en leur jetant pêle-mêle avec des œuvres de goût et de raison éternelle des œuvres au moins douteuses , qu'on ne peut connaître impunément que quand on est nourri et saturé des premières ; que l'enseignement n'était pas institué dans le but de dégager , de faire éclore , par toutes les voies d'émancipation et d'incubation intellectuelles , les rares génies qui peuvent être cachés dans quelque coin de la classe , sous la figure maigre et indécise d'un adolescent , mais bien

pour ouvrir et activer l'immense majorité des natures ordinaires qui couvrent les bancs des collèges, et pourvoir les moins bien doués d'un instrument de défense qu'il est toujours bon d'avoir parmi les hommes, j'entends le bon sens : on est donc venu au secours des études abandonnées, on a renforcé l'enseignement du grec et du latin, réforme importante dont il faut savoir gré à M. Guizot, lequel peut bien être diversement jugé comme ministre politique, mais doit être, pour ce service et pour d'autres, félicité et soutenu comme chef de l'université.

Au reste, en même temps que ces mesures étaient prises, la réaction commençait tout doucement parmi les élèves. Ce qui fait que la littérature facile ne peut pas tenir long-temps, même dans l'opinion des écoliers, c'est précisément sa qualité de littérature facile. Le premier livre qu'on lit fait illusion, surtout au collège, d'abord parce que c'est du fruit défendu, ensuite parce que ce style sauteur, impertinent, ce libertinage de sujets et de langage, ces femmes faciles épiaut au passage le premier jeune homme souffrant et mécontent qui sort du collège, et lui offrant pour le consoler leur cœur, et des boucles de blonds cheveux, et l'honneur de leurs maris ; toutes ces justifications brûlantes de ce qui est crime ou délit, même en police correctionnelle ; tous ces plaidoyers contre le précepte : *Fais ce que dois!* remplacé par celui-ci : *Fais ce que veux!* sont de piquantes distractions à l'art décent des Grecs et des Latins, à leur philosophie si calme et si peu remuante, à leur langue si châtiée. Mais au second, cette illusion est déjà moins forte ; au troisième, on s'aperçoit que tous ces livres se ressemblent, que toutes ces femmes, c'est la même femme ; que tous ces styles, c'est le même style ; que toutes ces *individualités* si rogues et si préfacières sont des banalités ; qu'une telle langue est au fond de tous les écritaires, et une telle littérature chez tous les marchands de papier ; que pour atteindre à certaines réputations il faut seulement savoir faire certains sacrifices ; qu'il n'est que d'oser pour faire, et d'oser encore pour réussir ; que pour arriver à noyer cinq à six beautés équivoques de style ou de pensée dans un volume de sottises ou dans cinq actes de drame ridicule, la vraie difficulté est bien plutôt de faire la partie de sottises du roman, et les quatre

actes et demi de drame ridicule, que de trouver les quelques beautés qui y sont perdues, — par la raison que pour les unes il ne faut qu'un talent ordinaire, et que pour les autres il faut une audace qui le soit peu. Le quatrième qu'on lit vous donne des haut-le-cœur, et on jette là l'auteur et le livre. Il est défendu de durer à une littérature qui peut se passer de travail. Otez à la poésie le mystère de l'inspiration, au roman l'étude délicate et longue des passions domestiques, au drame la gloire laborieuse d'avoir combiné ses créations et ses moyens d'effet avec les convenances éternelles de l'art, à toutes les littératures enfin le mérite de la difficulté vaincue, et l'écrivain n'est plus qu'un industriel dont la marchandise, courue un moment, n'aura bientôt plus d'acheteurs, comme toute marchandise qui n'est pas de première nécessité. Or, c'est ce que comprennent bien vite même les écoliers, pour peu qu'un professeur habile les mette sur la voie. Nous avons tous, écoliers ou hommes, cette justice et bonne foi avec nous-mêmes, que nous n'estimons, en fait d'ouvrages littéraires que ceux dont nous nous sentons incapables. La gloire, c'est cet aveu de la masse sur quelques esprits privilégiés. Mais nous faisons peu de cas d'un écrivain qui n'a sur nous que l'avantage de plus oser que nous, et la vogue, c'est précisément la réputation que fait la masse à cette sorte de courage. C'est un petit et triste génie que celui dont chacun dit, non point : « l'a qui le peut ! » mais « le peut qui l'ose ! » Reste, j'en conviens, une certaine supériorité de courage du côté de celui qui ose ; mais moyennant un peu d'argent, le public se tient quitte avec cette façon de génie ; et, au bout de quelques années, le niveau de la médiocrité universelle pèse également sur celui qui a osé comme sur celui qui n'a pas osé. Je suis injuste ; leurs destinées sont différentes ; l'un est enterré dans le cimetière, l'autre dans la *Biographie universelle*.

Pour les professeurs, il n'y a pas eu réaction, parce qu'il n'y avait pas eu entraînement dans les sens contraire. Sur le fond des choses, il ont été, dès l'origine, du même avis que tous les gens d'un goût éclairé et large ; favorables à toutes les expériences tentées avec conscience et talent, très-désireux de voir ces essais tant promis de rajeunissement de la langue du dix-neuvième siècle par la vieille langue du seizième ; puis, inquiétés

bientôt dans leurs espérances, et déjà désenchantés par ces prédications de système, injurieuses aux gloires passées, qui accompagnaient les essais contemporains; puis, comme il s'y mêla vers la fin, à tort ou à raison, je ne sais quels bruits fâcheux d'argent, de caisse, de travaux difficiles et glorieux quittés pour des besognes lucratives, voyant la poésie ouvrir boutique et spéculer sur sa bizarrerie, ils se dégoûtèrent de cet industrialisme littéraire, tristes et aigris comme on doit l'être quand on se croit dupes. C'est là l'histoire de tout le monde. Seulement il a fallu pendant quelque temps que les professeurs s'abtinissent d'attaquer; car la jeunesse des écoles et des collèges ayant été investie exclusivement par les génies contemporains du droit de juger leurs ouvrages, les professeurs se devaient de garder leur chaire du scandale de contradictions trop inégales entre des hommes faits et des enfans; car ces juges institués de par le poète et le romancier avaient toute la ferveur de magistrats qui veulent de l'avancement. Ainsi que je l'ai dit, les professeurs ont laissé faire; quelques-uns ont transigé; d'autres ont résisté, risquant leur dignité pour leurs principes; les plus sages, et c'était la majorité, comptant sur l'effet du temps, sur les changemens de la mode, sur les retours des esprits les plus prévenus, ont attendu que l'ardeur de leur jeune auditoire se fût calmée pour examiner paisiblement les causes de la décadence des idoles, et faire profiter les vrais dieux de la première vivacité du désenchantement. La vérité est que les études grecques et latines sont en ce moment florissantes. En même temps, et dans toutes les chaires où l'enseignement peut, sans dommage pour sa gravité, mêler le présent au passé, la littérature exploitée de 1833 est ruinée dans l'esprit de la jeunesse française, soit par des analyses directes où tout périt, forme et fond, soit par des omissions dédaigneuses, soit par le silence. — J'ai donc bien choisi mon temps pour recommander des traductions et des traducteurs. Une réaction appelle des réhabilitations; je vais commencer par réhabiliter le latin.

Et voilà comment la *Bibliothèque latine-française* de M. Pankoucke a pu être l'occasion d'une déclaration de principes contre la littérature facile.

De tous les genres de littérature sérieuse et difficile, la tra-

duction est peut-être le seul qui ne se soit pas renouvelé dans ce siècle-ci, et qui ait échappé à l'espèce de réforme, bonne ou mauvaise, qui a modifié plus ou moins gravement tous les autres. La traduction est restée en dehors du mouvement littéraire; les traducteurs ont renoncé volontairement au titre et au renom d'écrivain. On fait de la traduction pour son compte, pour savoir mieux l'auteur de son choix. Si quelques-uns consentent à tirer ces travaux modestes des ombres du cabinet, et à leur laisser voir le grand jour, c'est parce qu'ils ne craignent rien pour leur repos et leur modestie d'une publicité toute spéciale, qui n'a point le relief, mais qui n'a pas non plus le tracas de la véritable publicité littéraire. Tel est l'état des choses, à très-peu d'exceptions près, en ce qui regarde la traduction et les traducteurs de cette époque.

Cette sorte d'abdication ou d'abnégation du genre et de ceux qui s'y exercent encore dans le silence peut tenir à deux causes principalement :

Premièrement, l'infériorité littéraire attachée, à tort ou à raison, à ce genre d'ouvrage ;

Deuxièmement, l'état stationnaire des formes de style plus spécialement adaptées à la traduction. On sent d'avance que cette seconde cause est presque un effet de la première. Je vais entrer dans l'une et l'autre avec quelque détail.

Sur le fait d'infériorité littéraire, il ne peut y avoir qu'un avis. Mais pourquoi cette infériorité? C'est que la traduction a cessé d'être un travail difficile : on le croit du moins, et cela suffit. C'est, en outre, qu'elle n'a plus sa part dans l'action générale que toutes les branches de la littérature exercent simultanément sur l'époque contemporaine.

La traduction a cessé d'être difficile, parce qu'elle se fait avec des traductions. C'était une rude tâche quand il fallait à la fois débrouiller le sens de l'auteur et le commenter pour le traduire. On conçoit qu'une telle besogne ait dû rapporter dans un temps de la gloire ou au moins de l'importance. Retranchez d'une traduction la difficulté d'entendre, vous en ôtez la seule originalité qu'il y ait. Le premier qui a deviné la pensée de l'écrivain a été inventeur : il a eu un mérite de création. Il a fait une découverte dans le domaine des esprits ; et pourquoi ne lui en saurait-on pas le même gré qu'au savant

d'une découverte dans le monde des corps? Par un triple effort, il a pénétré dans une langue qui n'était pas la sienne, il a aperçu une vérité dont il était séparé par des siècles, et il l'a transportée dans la langue de son pays et de son temps. Ce n'est pas là une œuvre de premier venu; il faut une intelligence choisie pour y atteindre: aussi les premiers traducteurs furent de grands esprits, très-propres aux grandes affaires. Une traduction mettait un homme dans le gouvernement; une traduction menait aux grandes dignités ecclésiastiques, on concluait naturellement qu'un homme assez pénétrant pour deviner dans les anciens historiens les intérêts de la politique et les mobiles des actions particulières devait être très-entendu aux choses du gouvernement, tant spirituel que temporel. Plus tard, le moins qu'une bonne traduction rapporta, ce fut un fauteuil à l'Académie.

Aujourd'hui ce n'est plus de même. On peut traduire, comme je l'ai dit, d'après des traductions déjà faites; et puis les commentaires sont innombrables. L'Allemagne a versé sur le monde savant des volumes de scolies où sont entassés tous les sens possibles, probables, vraisemblables, bons, mauvais; où l'on a tout éclairé, illustré, annoté, complété; où l'on a parachévé les vers, fini les hémistiches, corrigé les fautes de quantité, épuisé toutes les variantes; travail immense, indigeste, avec de merveilleux efforts d'intelligence, des traits de lumière éblouissants, des exhumations inattendues, et aussi des niaiseries, comme dans tout travail âpre et plein de foi où le sens critique est moins éveillé que le sens admiratif. Mais ces niaiseries mêmes vous servent tout autant que les meilleures explications: elles vous font entendre une chose par son contraire, le vrai sens par un contre-sens; elles vous obligent à un petit effort de contradiction qui vous fait entrer dans ce que vous cherchiez; elles vous arrêtent utilement là où vous n'auriez fait sans doute que glisser. Outre que vous ne trouvez pas une difficulté sur laquelle il n'y ait non-seulement le pour et le contre, mais plusieurs pour et plusieurs contre; car ces commentateurs, glossateurs, scoliastes, en même temps qu'ils donnent leur sens réfutent et même plaisantent celui d'autrui, si bien que vous n'avez plus qu'à balancer les autorités et à faire un choix; travail de second ordre, il faut

bien le dire. Voilà les services qu'on tire des commentateurs, pour ce qui est d'entendre et d'être fixé sur le sens. Non moindre est l'aide des traductions déjà faites, pour ce qui est de rendre. Là où vous jugez que la version de votre prédécesseur est, comme on dit, bien réussie, avec de légers changemens de mots, un équivalent, un synonyme, avec un *point et virgule* substitué à *deux points*, que sais-je ? avec ces riens qui effacent un plagiat, vous vous appropriez sa phrase et en faites votre bien. Là, au contraire, où votre prédécesseur a été pâle et timide, vous renforcez le ton, vous vous enhardissez, vous donnez un peu au siècle, et vous êtes facilement nouveau. Et de même que dans les commentateurs, les absurdités vous aiguissent l'esprit, et vous font faire par le contraste d'heureux efforts de pénétration, de même, dans les traductions déjà faites, les inexactitudes d'autrui, en vous sautant aux yeux, vont font piquer d'exactitude, et les faiblesses vous excitent à être fort. L'ouvrage de votre devancier sert comme de brouillon à votre ouvrage : vous ne composez pas ; vous mettez au net : ou bien encore c'est comme si vous relisiez vos propres épreuves sur papier imprimé. Alors tout se voit clairement, tout éclate ; les fautes courent au-devant de vous ; les faiblesses et pâleurs du style vous affadissent le cœur ; les moyens de vous en garder et les tours de phrase, soit pour dire bien ce qui est mal dit, soit pour dire aussi bien, mais autrement, ce qui est bien dit, jaillissent de ce papier imprimé, la seule conscience de beaucoup d'écrivains qui n'en ont pas dans le manuscrit.

Outre ce premier tort d'être devenue plus facile, la traduction, ainsi que je l'ai dit, a encore celui d'être en dehors du mouvement littéraire de l'époque. Jusqu'ici elle y avait été mêlée activement, elle y avait joué un rôle, elle faisait presque partie de la littérature militante. Son histoire, depuis l'origine des lettres françaises, est aisée à tracer. Avec Jacques Amyot elle marche à côté de Montaigne ; la traduction et la littérature originale vont de front. Toutes deux travaillent de concert pour la langue : la traduction verse les tournures grecques et latines dans le vieil idiome franc ; la littérature originale en retourne et combine les richesses indigènes ; l'œuvre se fait et se consume par leur effort simultané. Il n'y a pas

de hiérarchie intellectuelle où l'écrivain original occupe le premier rang et le traducteur le second : tous deux sont au même rang , parce que tous deux sont également bons pour l'œuvre de l'époque , qui est de faire la langue nationale. Ce n'est que la postérité qui s'avisera de donner des places et de mettre le traducteur au-dessous de l'écrivain original. Pour les contemporains qui attendent une langue , les deux hommes se valent , comme deux ouvriers du même édifice. Il faut regarder combien l'époque d'Amyot et de Montaigne était préoccupée de langage , de style , de formes , pour s'expliquer comment le premier a eu la même importance littéraire que le second. Les idées , au contraire , occupaient très-peu. Montaigne pensait pour son compte , et très-souvent pensait tout seul. Ce ne fut pas son scepticisme qui fit sa gloire : ce fut sa langue.

Plus tard , entre Louis XIII et Louis XIV , la traduction marche encore de pair avec la littérature originale. Qui vient le premier après le grand Corneille ? C'est Brébeuf , le traducteur de *la Pharsale*. Brébeuf , poète de talent , accusé souvent d'exagérer son modèle là où il l'avait affaibli , Brébeuf était un personnage. Mazarin traitait avec Brébeuf et lui faisait de magnifiques promesses , sauf à ne pas les tenir ; Mazarin était un des flatteurs de Brébeuf. Brébeuf avait la faveur publique. Dans ce temps-là on aimait l'enflure espagnole : Brébeuf caressa doublement le goût contemporain , en traduisant un auteur enflé et un auteur espagnol ; car Lucain était d'Espagne et de cette famille espagnole des Sénèque , qui fit tourner à la bravade stoïcienne et au tour de force la langue si saine de la Rome d'Auguste. La gloire du traducteur Brébeuf faisait presque ombrage à Boileau.

Regardez au commencement du dix-huitième siècle. Y a-t-il une existence littéraire plus honorée , plus influente , plus digne que celle de l'abbé d'Olivet ? Il est vrai qu'il joignait à son titre de traducteur ceux d'éditeur et de grammairien ; mais c'est par ses traductions surtout que d'Olivet fut un homme de lettres considérable. La traduction alors était employée , comme toutes les autres branches de la littérature , à fixer la langue française. Le savant d'Olivet faisait passer la belle phrase de Cicéron dans cette langue si réglée et si libre pour-

tant que parlait le dix-septième siècle. Dans ce troisième âge d'or de la littérature universelle, de cette littérature qui fleurit en Grèce et en Italie, qui imposa tour à tour sa langue à l'univers, car l'univers parla d'abord la langue de la Grèce, puis la langue de Rome, et parle maintenant la langue de la France; dans cette reproduction admirable de la raison pratique, de la philosophie, du goût anciens, par les grands hommes du dix-septième siècle, génies si évidemment frères de ceux d'Athènes et de Rome, l'abbé d'Olivet semblait représenter la littérature romaine. La traduction était intimement liée au mouvement intellectuel de l'époque, à ce majestueux concert de bon sens, d'imagination, de belle et harmonieuse poésie, de prose simple, active, purgée de longueurs et d'équivoques et comme ramassée pour la lutte politique et sociale qui allait s'engager, et dont elle devait être la formule universelle.

Enfin, vers la dernière moitié du dix-huitième siècle, voilà la traduction qui se fait agressive, guerroyante, dans la main de Marmontel, traducteur de Lucain. *La Pharsale* de Brébeuf avait eu une destinée toute littéraire; celle de Marmontel aura une destinée toute philosophique. Du temps de Brébeuf, on lit la traduction de Lucain pour sa poésie exagérée, pour ses amplifications espagnoles, pour son luxe de détails, pour son esprit de mots, pour son énergie de muscles, bien différente de l'énergie de nerfs. Du temps de Marmontel, on lira la traduction de *la Pharsale* pour ses vertus guindées, pour ses lambeaux de stoïcisme contradictoire, pour sa tension philosophique, pour ce vague républicanisme qu'il conciliait avec des flatteries à Néron, — chose qui devait être si bien comprise de la philosophie du dix-huitième siècle, si caressante pour les trônes qu'elle démolissait; — enfin pour ce singulier amour de la liberté, que Lucain pousse jusqu'à regretter que Rome ait joui pendant sept cents ans d'un bien qu'elle devait perdre en un jour. Là encore la traduction travaille à l'œuvre du siècle, traduction inexacte d'ailleurs, mensongère, comme presque toute l'érudition de ce siècle, qui supprime ce qui ne peut servir ni directement ni indirectement au but, qui tronque, qui falsifie, qui exagère, qui affaiblit, selon le besoin de la cause. Mais cette infidélité, si ridicule sous le point de vue littéraire, est une preuve de

l'importance de la traduction. C'est un des nombreux instrumens de destruction qui battent en ruines la monarchie héréditaire de la féodalité. La traduction est sur la brèche avec toute la littérature originale. Marmontel enrôle Lucain, bon gré, mal gré, dans la réforme; il l'écourte, il lui coupe sa longue robe traînante, toute chargée d'épithètes et de synonymes; il retrouse ce Romain pour le grand combat de la philosophie française.

C'a été le dernier beau jour de la traduction en prose, quoiqu'on ait beaucoup traduit depuis lors, et même beaucoup mieux traduit qu'au temps de la grande importance de la traduction. De nos jours, elle semble s'être retirée du monde, et elle se tient à l'écart du mouvement littéraire de notre époque. Fidèle à la vieille langue du dix-septième et du dix-huitième siècle, elle ne veut pas, pour être un peu plus à la mode, renoncer à ses traditions sévères. La traduction a abdiqué toute influence contemporaine; elle s'est séparée de la littérature militante, et a réduit volontairement ses prétentions de publicité au simple monde des connaisseurs et des gens spéciaux, monde peu nombreux et qui en tout temps pourrait bien tenir tout entier dans une chambre. Aussi la traduction ne mène plus à rien; c'est à peine si, ajoutée à d'autres titres, elle aide une réputation littéraire; mais il ne lui est plus donné de faire à elle toute seule ni une réputation ni une fortune. C'est pour cela qu'il faut beaucoup de courage et d'amour de la chose pour faire des traductions, et beaucoup de désintéressement pour en éditer. Il s'est pourtant trouvé dans notre époque, dans ce temps de littérature facile, des professeurs modestes, forts, qui ont résisté à la tentation des succès aisés, et ont fait des traductions d'auteurs latins, comme on fait un devoir, sans prétention, pour être utiles et non pour être nommés. Il s'est trouvé en même temps un libraire instruit, bon latiniste, riche, qui, comme tous les libraires, a gagné beaucoup d'argent avec de bonnes et de mauvaises choses, et qui a consacré le gain des mauvaises choses à une fondation pieuse, la *Bibliothèque latine-française*. C'est au concours de ces professeurs et de ce libraire que nous devons un précieux monument. L'œuvre se fait en silence, œuvre ignorée, peu soutenue, à peine mentionnée de temps en temps dans les annonces, à laquelle, sauf quelques exceptions dont je m'honore d'être, la

presse quotidienne a manqué, mais qui peut-être sera plus comptée quelque jour à notre génération que bon nombre de ses gloires les plus originales et les plus bruyantes.

Il y a quelques années, quand le mouvement littéraire qui a abouti à la littérature facile était un incident sérieux, l'esprit de réforme et d'innovation qui s'était attaqué à toutes les branches de la littérature s'inquiéta même de la traduction. On voulait l'attirer dans le mouvement, la sortir de l'ombre scolaire où elle affectait de se tenir cachée, et l'amener, comme tout le reste, au grand jour, sur la place publique, pour y soutenir sa part de lutte contre le passé. Là, comme ailleurs, les systèmes se mirent en avant : au lieu de traduire de prime abord, où arrêta quelle était la meilleure manière de traduire, on fit des traités, on rédigea des ordonnances, et on ne traduisit pas. Mais ces systèmes, proposés de bonne foi, avec chaleur, avaient leur côté intéressant. Dans ce temps-là, tous les esprits de quelque valeur étaient fortement préoccupés de cette idée qu'il fallait que le siècle eût sa littérature. Chacun donnait ses vues ; on s'interrogeait, on se répondait, on s'entrechoquait de toutes parts pour faire sortir de cette mêlée la littérature du siècle. Dans ce temps-là, l'orgueil, l'outrecuidance, défauts toujours choquans, avaient quelque chose de respectable, à cause de l'ardeur réelle et de la bonne volonté qui étaient dessous : le succès, et quel succès ! a rendu à chaque chose son vrai caractère. Deux systèmes de traduction furent débattus un moment, pour être oubliés bientôt après.

Dans le premier, le traducteur devait rester fidèle à la langue de la traduction, et, pour cela, sacrifier l'auteur traduit à toutes les délicatesses de cette langue, modifier, atténuer, et, au besoin même, omettre sa pensée, si cette pensée ne pouvait être rendue qu'au détriment de la grammaire et des vocabulaires. C'était l'ancien système; c'est ainsi qu'on traduisait du temps que la traduction faisait partie essentielle de la littérature contemporaine, et que les traducteurs traduisaient au profit de la langue nationale. On juge que dans ce système, la périphrase, les équivalens, les pour ainsi dire devaient jouer un grand rôle; on tournait autour de la pensée originale, on l'élaguait ou on la développait selon le besoin, mais rarement on l'attaquait à vif, rarement on la transportait au bout de la plume, dans toutes

ses couleurs naturelles , de la langue originale dans la langue de la traduction. Les auteurs traduits étaient tout français, par leur allure prudente et circonlocutoire ; ils étaient contemporains d'Amyot , de d'Olivet , de Marmontel ; ils n'avaient que l'originalité de parler plus pertinemment de choses qu'ils avaient vues de plus près ou même pratiquées.

Dans le second système , le traducteur devait tout simplement retourner la thèse, et sacrifier la langue nationale à l'auteur traduit. La traduction , disait ce système , n'a pas pour objet d'affubler un ancien du costume moderne, un latin de l'habit français, mais de forcer la langue qui traduit à se prêter à toutes les innovations, surcharges qui peuvent aider cet ancien , ce Latin, à paraître dans sa véritable allure, avec son propre costume à lui, avec tout ce qui le distingue essentiellement d'un moderne ou d'un Français. Il ne s'agissait pas de fondre une langue dans une autre, ni d'altérer l'originalité locale d'un auteur, pour lui donner une fausse parenté philosophique avec ceux de la langue du traducteur ; mais, au contraire, d'ajouter une langue à une autre langue, de montrer une diversité de l'esprit humain, de faire des anciens les devanciers et non les contemporains des modernes. Après tout, une langue, et surtout la langue française, n'était pas un idiome dont chaque mot a un sens sacramental, et où il n'y a de bon que ce qui a été dit, d'exprimable que ce qui a été déjà exprimé. Les langues sont des mondes, tout s'y trouve pour tout ; un homme ne peut pas être condamné, par la différence de langage, à ignorer ou à ne pas comprendre ce qu'a pu penser un autre homme. L'esprit humain étant un, toute langue riche et grande doit pouvoir s'approprier tous les produits de cet esprit, en quelque lieu et dans quelque idiome qu'ils aient été manifestés. Permettre à des académies, à des corps savans, ou même à cette puissance vague et impersonnelle qu'on appelle le *génie d'une langue*, de dire d'une tournure non consacrée par l'usage : « Ceci est mauvais ; » ou d'un mot marié à un autre, contre les rites et coutumes : « Ceci est un adultère, » c'était borner les moyens de communication qui doivent rapprocher de tous les points du monde et du temps les esprits de tous les âges et de toutes les races ; c'était mettre le boisseau sur la lumière.

Ce système était au moins spécieux ; et pour mon compte j'avais été saisi de son côté neuf et remuant , jusqu'au point de le défendre , avec la restriction pourtant qu'il ne fallait porter une main téméraire sur la langue de la traduction que pour le cas de quelque beauté éclatante à laquelle elle refuserait des mots consacrés , et, si je puis dire, une formule légale. Mais cette restriction seule était la critique du système. Car s'il est permis de violer la langue pour un cas , pourquoi ne le serait-il pas pour cent ? L'exception même en étant fort rare et plus timide n'en sera que plus choquante. Pourquoi ce privilège pour certaines beautés seulement , et qui sera juge de ces beautés ? Si les langues ont un génie propre , des scrupules qu'il a fallu convertir en lois , des délicatesses qui sont devenues des règles de grammaire, des convenances enfin qui n'ont jamais été des empêchemens pour les grands écrivains , mais qu'il leur a été glorieux de respecter , y a-t-il une beauté assez éclatante pour lui sacrifier ces règles qui n'ont pas empêché les grands hommes , et pour détruire ce *critérium* d'après lequel la postérité a distribué les renommées ? Les langues sont, comme les nationalités , un peu exclusives et égoïstes ; mais c'est cet esprit même d'exclusion et d'égoïsme qui sauve les unes comme les autres. Il semble que les langues aient le pressentiment de leur décadence , tant elles s'entourent de défenses , et se hérissent de prohibitions contre l'esprit de paresse et de facilité malheureuse qui tend à les dénaturer. A la fin , elles sont débordées ; on perce l'obstacle , on se rue dans le sanctuaire ; les langues tiennent bon tant qu'elles n'ont pas une littérature , et la meilleure qu'il leur est donné d'avoir ; mais , après cela , elles lâchent pied , et se laissent enfoncer par les barbares qui mettent à sa place une infinité de langues individuelles. C'est un résultat inévitable , mais que la critique ne doit pas aider ; et ce serait l'aider que de permettre à la traduction de pratiquer de mauvaises intelligences dans le vieil et vénérable idiome français , sous prétexte d'y vouloir faire entrer des beautés d'une langue étrangère. En ceci le gain ne vaut jamais le dommage ; car le gain , c'est l'acquisition d'une beauté exotique , et par conséquent toujours suspecte ; et le dommage , c'est un coup porté à l'unité de la grande langue , et à la foi de ceux qui croient aux renommées qu'elle a faites.

Après tout, combien y a-t-il de beautés étrangères vraiment dignes de ce nom, qui ne puissent être, sinon reproduites, du moins indiquées dans une traduction restée fidèle au génie de la langue ? Et pour ne parler que du latin, où savez-vous des choses vraiment belles qui résisteraient à une traduction française ? Je ne veux rien dire de ces délicatesses infinies, de ces richesses de nombre et de rythme, de ces mouvemens de la phrase latine si favorisée par l'inversion, de ces coupes qui se portent capricieusement à tous les pieds du vers, de ces périodes si larges, si profondes, qui peuvent recevoir dans leur sein plusieurs phrases incidentes, sans que le fil de la pensée principale s'y égare, sans que le discours en soit ralenti ; toutes qualités extérieures, et pour ainsi dire matérielles de la langue latine, qu'il serait absurde de vouloir transporter dans la nôtre. Mais si l'on entend par beautés des traits de caractère, des cris de passion, des nuances de sentimens, de hautes vérités philosophiques, des faits d'histoire politique ou sociale, des préceptes moraux, admirablement exprimés par des mots qui semblent n'avoir été faits que pour la pensée ; s'il s'agit de ces choses qui font partie du grand enseignement de l'espèce humaine, et qui n'en pourraient être retranchées sans qu'il en résultât un vide notable dans le domaine des acquisitions de l'esprit, je ne sache pas qu'il y ait une seule de ces beautés à qui notre vieille langue ne soit disposée à prêter de son fonds une formule claire, colorée, si besoin est, qui l'ajoute au trésor de notre littérature, sans l'enlever à la littérature qui en a l'honneur, et sans lui rien ôter de son parfum local.

Pour les auteurs du siècle d'Auguste, je crois qu'une bonne traduction est possible dans la langue du siècle de Louis XIV. Il y a entre les grands esprits de ces deux époques des ressemblances si profondes, des intimités si étroites, qu'elles rendent très-praticable, par des mains habiles, la reproduction des chefs-d'œuvre latins par la langue des chefs-d'œuvre français. Ce qui fait le caractère des deux époques, ce n'est pas l'imagination lancée à l'aventure, luxuriante, qui est venue avant les préceptes, avant la fixation des langues, avant l'art : celle-là est le propre des littératures primitives ; ce n'est pas non plus l'imagination épuisée, désespérée, des époques de décadence.

qui, n'ayant plus d'idées à remuer, se jette au hasard dans d'impuissans remaniemens de langue, et retourne tous les mots, dénature tous les sens consacrés par ses devanciers ; — c'est l'imagination mûre et contenue, qui a la conscience non-seulement de ce qui est bon et mauvais, mais de ce qui est bien et de ce qui est mieux, qui choisit entre ses richesses, qui se surveille, qui se craint, qui sait se sacrifier, selon le besoin, aux intelligences où elle doit aller ; c'est un admirable équilibre de toutes les facultés de l'esprit, et dont aucune ne sommeille ni ne manque à son rôle. Pour qui étudie simultanément les grands écrivains de Rome et de la France, il semble que c'est le même esprit qui parle par deux voix différentes. Toutes ces belles intelligences travaillent par les mêmes procédés ; leur pensée naît, se développe, se fixe de la même façon : bien plus, c'est la même pensée, ou, si vous voulez, le même dépôt de vérités pratiques et applicables, avec plus d'additions que de variantes dans les écrivains de la France. Ce sont ici et là deux grands foyers d'enseignement pour l'homme ; ici et là se sont formées, par la même élaboration, deux langues auxquelles il sera donné d'être universelles, autant que peuvent l'être des choses purement humaines. Ces grands hommes sont les maîtres de l'esprit ; ils ont reçu de Dieu le même mode d'enseignement ; leur génie a été calculé non pour être le plus individuel possible, mais au contraire le plus général. Cette analogie que vous trouvez entre les procédés intellectuels des deux époques, entre le mode de formation et d'émission de la pensée, vous la trouvez aussi entre les procédés d'écrire, entre les combinaisons de mots, lesquels sont disposés, choisis et triés, toujours pour être accessibles au plus grand nombre d'intelligences. Chaque tournure, chaque forme de style tend à ce but providentiel : aller le plus loin et au plus d'esprits possible. Sous les différences matérielles des deux langues, la réflexion découvre les ressemblances de composition les plus délicates. Les styles, comme les esprits, sont frères ; et non-seulement la reproduction de l'un par l'autre est possible, mais le plus souvent l'un n'est que la traduction fidèle de l'autre. Il y a dans nos seuls prosateurs de quoi attaquer tout à la fois et toutes les hardiesses de la prose de l'ancienne Rome et toutes les finesses de sa poésie.

Mais ce que je crois vrai des écrivains de la belle époque latine ne l'est plus des écrivains de la décadence. Pour la prose, une traduction est encore possible, mais à la condition de laisser à l'original bon nombre de formes de style, au moins bizarres, pour lesquelles notre langue sévère n'a pas de formes équivalentes. Je doute qu'avec tout le talent du monde, une traduction pût rester fidèle au génie de la langue française, et entrer dans toutes les brusqueries de la phrase de Sénèque, et non pas même traduire, mais indiquer son esprit de mots, ses contrastes prétendus de pensée, qui sont, dans le fait, déterminés par des ressemblances d'orthographe entre les mots, par des désinences communes, que sais-je ? par des rimes, car la rime est mère de bon nombre de soi-disant pensées chez certains prosateurs aussi bien que chez certains poètes. Pour la prose de Tacite, tant et si justement vantée, mais qui l'est surtout par la raison qu'on n'a pas lu Sénèque avant de lire Tacite, et qu'on ne lit pas du tout les contemporains de Tacite, Quintilien, Pline-le-Jeune, ce qui diminuerait un peu l'admiration, en montrant combien il y a de phrases et de formules toutes faites dans cette belle prose, la difficulté n'est pas moins grande ; mais là du moins, la pensée, toujours importante, soutient le traducteur, et peut justifier même des témérités, parce que la langue d'un grand pays ne doit pas, pour un scrupule, refuser de s'approprier une pensée utile. Mais pour la poésie de l'époque de décadence, toute traduction ne peut être qu'une analyse pâle et abrégée de l'original. C'est que, sauf quelques pages, cette poésie n'a guère été qu'une superfluité littéraire, une poésie sans but, un art qui avait survécu à son emploi, un procédé qui ne trouvant plus où s'appliquer, s'était réduit à vivre de ses ressources matérielles. Rome ayant donné, dans le temps qui sépare Lucrece d'Ovide, tout son fruit poétique, fruit transplanté de Grèce, et mûri sous le même soleil, que reste-t-il à l'époque de la décadence ? Il lui reste pour tout fonds d'idées d'aller prendre à la Grèce ce que l'époque d'Auguste lui avait laissé, à savoir ses moindres nippes mythologiques ; il lui reste, pour toute forme, d'altérer la langue des devanciers là où elle est forcée de repasser sur leurs traces, et là où elle exploite son petit fonds d'idées, de faire une infinité de petites langues spirituellement barbares, et tout-à-fait

à la hauteur de leur emploi. Mais pour traduire tant de langues, la langue une du dix-septième et du dix-huitième siècle est tout-à-fait avare; elle se ferme impitoyablement à cette poésie de petits effets et de grand appareil. Chose singulière! la langue française est peu généreuse; elle ne donne que pour recevoir, à la différence de la France qui donne pour donner, et aime de préférence les affaires où il y a gain pour autrui et perte pour elle. Contradiction qui n'est qu'apparente. La France ne peut garder son universalité, comme puissance politique, comme instrument de la civilisation universelle, qu'en gardant l'intégrité de sa langue; la langue française est comme la phalange macédonienne qui va par le monde, serrée et ramassée; il ne faut pas qu'elle s'éparpille et se divise en sept ou huit langues individuelles, si elle ne veut pas que le monde la désapprenne, de même qu'il ne faut pas que la phalange se rompe, si elle ne veut pas que l'Asie se reconnaisse, et détruise en détail ce qu'elle n'a pu entamer en masse.

L'un des caractères de la langue française, c'est d'être toujours logique. Et ici je n'entends pas seulement logique d'une phrase à l'autre, dans le cours du raisonnement, mais encore logique d'un mot à l'autre dans la même phrase; logique dans les métaphores, dans les images, c'est-à-dire dans les choses même où le bon sens est presque moins nécessaire que l'imagination. Il est de principe dans notre langue que les métaphores soient suivies; et, par exemple, si on tire une comparaison d'un phénomène physique, il ne faut pas que ce phénomène prenne l'emploi et fasse les effets d'un autre. S'il s'agit de feu, il faut que le feu, qui a commencé par brûler, ne finisse pas par mouiller; de la pluie, qu'elle mouille, mais qu'elle ne brûle pas; il faut que chaque chose conserve les qualités et propriétés auxquelles on reconnaît qu'elle diffère d'une autre chose. Eh bien! dans les poètes de la décadence, cette logique des détails est détruite à chaque instant; telle métaphore tirée du feu conduit aux effets de la pluie, et réciproquement. Telle comparaison qui commence par des germes mis en terre, par des semences, finit par des orages; de sorte que c'est un grain de blé qui produit une tempête, et le vent qui produit la moisson. Quelquefois le sujet sur lequel roule toute la comparaison s'empare des effets spécialement et scientifiquement

attribués à deux ou trois sujets différens , de telle façon que la même chose mouille , brûle , sème , tonne , etc. , etc. , etc. La langue de Lucrèce et de Virgile ne se serait pas prêtée à toutes ces inconséquences ; comment voudrait-on que la langue française s'y prêtât ?

Cette même langue française n'admet pas de mots vagues et admet peu de synonymes ; il n'y a guère d'exemples de deux mots pour une seule et même chose ; il n'y en a pas d'un mot n'ayant pas un sens déterminé. Or , dans les poètes de la décadence latine , les mots vagues et les synonymes sont innombrables ; c'est presque toute la langue. Et ces mots-là ne sont pas de ceux qu'on trouve dans toutes les langues , peu déterminés parce qu'ils sont peu employés , ou qu'ils ont cessé de l'être , ou bien parce qu'aucun écrivain de génie n'a fixé souverainement leur sens dans la langue , mots rares ou mots démonétisés , qui ont perdu leur empreinte en passant par toutes les mains ; non , ce sont les mots les plus précis , non-seulement de la langue Latine , mais de toute langue humaine , le mot , par exemple , qui veut dire *la mort* , ce fait assez précis et assez universel , j'imagine. Eh bien ! dans les poésies de la décadence , la mort n'est pas la mort , c'est tantôt ce qui la cause , et tantôt ce qui la précède ; c'est une blessure mortelle , c'est un poison ; la mort , c'est l'approche de la mort ; si bien que l'homme sur la tête duquel le poète a écrit *mors* est encore en vie.

Et qu'on ne pense point que ces significations , si arbitrairement transportées d'un mot à un autre , servent à exprimer des nuances délicates : ce n'est point le besoin de la pensée qui les suggère au poète , c'est tout simplement le besoin du mètre. Il dépend d'un spondée ou d'un dactyle que la mort soit la mort ou une simple blessure ; un pied de plus , un pied de moins , décident du sens des mots ; le rythme a ses licences ici , comme , dans d'autres décadences , la rime ; c'est le double fruit de la paresse et de la facilité , du travail lâche et du travail vite , ces deux caractères des talens marquans des époques de décadence. L'esprit du poète est peu exigeant ; pourvu que son oreille soit flattée , et que son trait final , celui qui doit clore la période poétique , soit amené à bonne fin , c'est assez. Quant au lecteur , il en prend peu de souci. Le poète de la décadence

n'a que des admirateurs et des ennemis ; les uns pour lesquels il fait toujours trop bien , les autres pour lesquels il fait toujours trop mal. Les lecteurs viendront plus tard ; mais le poète n'est point préoccupé des scrupules d'une lecture silencieuse, calme, loin du bruit des admirateurs et des ennemis. Il est trop dans le présent pour penser à l'avenir.

Une telle poésie , traduite dans une langue sévère , ne peut pas conserver ses défauts , parce que le traducteur ne veut pas se faire barbare pour rester fidèle à des défauts , ni la plupart de ses beautés , parce qu'elles sont dans le même style que ses défauts. Aussi rien n'est plus pâle qu'un poète de la décadence latine dans une traduction vraiment française. D'un poème entier qui dans le texte latin sera si précieux , si scintillant , dont toute l'originalité sera dans des chocs de radicaux et de terminaisons , dans des épithètes qui ne vont pas au sujet , dans des images déraisonnables , dans des métaphores qui avortent ou qui jurent , il ne reste que le canevas. Et que ce canevas est peu de chose ! que ce fond est léger ! Un ignorant peut s'en convaincre par un fait tout matériel : qu'il ouvre deux écrivains latins des deux époques traduits en français page pour page. Dans le poète de l'âge d'or la traduction tient plus de place que le texte ; dans le poète de la décadence le texte tient plus de place que la traduction. C'est que dans l'un le style est tout au profit des idées , et qu'il n'est permis à aucun traducteur d'omettre des idées , dût-il allonger la version pour les y faire entrer toutes ; au lieu que dans l'autre , tout étant de l'esprit de mots , d'ingénieuses inconséquences , de piquantes absurdités , le traducteur aime mieux s'abstenir que risquer d'être inconséquent sans être ingénieux , absurde sans être piquant , comme il arrive à toute traduction qui viole la langue avec hésitation et scrupule , et qui n'a pas , si je puis dire , cette verve de parti pris qui fait le mérite de l'original. Je ne verrais guère de traduction possible des poètes latins de la décadence que dans les langues individuelles de la littérature facile , parce que ces langues savent se passer à merveille de logique , de métaphores suivies , d'images vraies , de mots déterminés , et qu'elles admettent une synonymie illimitée , où le premier mot venu tient l'emploi du mot propre , et où le droit de souveraineté individuelle que s'attribuent ces langues prévaut contre

la grammaire , et au besoin contre l'orthographe. Mais les écrivains à qui appartiennent ces langues savent-ils assez le latin ?

Les traducteurs que M. Pankoucke s'est associés dans son utile entreprise sont presque tous professeurs , hommes d'université , et par conséquent fidèles à la langue des dix-septième et dix-huitième siècles. Ils ont appliqué cette langue aux meilleurs écrivains de Rome aussi bien qu'aux auteurs de décadence. Mais ce qui convient parfaitement aux premiers ne convient guère aux seconds , par les raisons que j'ai données. On peut très-bien , même avec peu de latin , et seulement avec les plus vagues souvenirs des études de collège , comprendre à l'aide de ces traductions non-seulement la pensée , mais les mérites de style des écrivains de la belle latinité , tandis qu'il faut avoir beaucoup de latin , et surtout de courage pour retrouver les écrivains de l'époque de décadence sous ces canevas exacts , mais froids , qui en sont l'explication bien plus que la traduction , mais qu'il serait impossible , ainsi que je l'ai dit , de colorer sans dommage pour la langue française. Ne pourrait-on pas conclure de cette impossibilité qu'une littérature qui ne peut passer dans une langue saine et universelle , sans la dénaturer , est au moins une littérature inutile , et que ce qui ne peut pas être traduit en bon français au dix-neuvième siècle ne mérite guère d'être connu ? Assurément on serait en droit de tirer cette conclusion , à ne regarder les littératures que par leur côté pratique et applicable ; mais je conviens qu'elle serait trop absolue , à prendre ces mêmes littératures sous le point de vue de la science , pour laquelle tout ce qui se peut savoir est nécessaire.

Cependant , dans la *Bibliothèque latine-française* , il y a d'ingénieux efforts de traduction pour accoutumer la langue de Bossuet , de Voltaire , de Chateaubriand , aux minces génies de Stace , de Valerius Flaccus , de Lucain ; mais ces efforts font plus d'honneur aux traducteurs que de bien à l'original. Je puis citer parmi ces traducteurs M. Rinn , l'un de nos professeurs les plus distingués. M. Rinn a trop peu fait pour la collection de M. Pankoucke. Ses deux premiers livres des *Silves* de Stace , outre le mérite d'une grande exactitude , sont écrits dans un style ferme et souple à la fois , qui ferait désirer de

M. Rinn des choses originales. L'ingénieuse révision du Juvénal de Dussault par M. Jules Pierrot offre aussi des parties où la traduction a pu s'approcher aussi près que possible de l'original sans innovation ni étrangeté.

Pour les traductions des auteurs de l'époque d'Auguste, j'ai remarqué des morceaux d'Horace dont M. Chasles a très-bien rendu la finesse philosophique et la poésie simple et déshabillée. M. Chasles n'est point professeur, il écrit avec éclat dans les journaux et Revues; il a beaucoup de souplesse et de ressources dans le style, ce qui, joint à l'exercice, à l'habitude de la publicité, qui donne peu à peu celui de la clarté, lui inspire, comme on dit, beaucoup de choses heureuses. Or c'est là tout le génie des traductions. Le Térence, par M. Amar, professeur modeste, isolé, qui, s'il était moins savant et plus entendu, aurait plus de renom qu'il n'en a, est simple et élégant. M. Artaud a pu trouver dans la belle langue de Napoléon de quoi rendre avec netteté et fermeté celle de César, cet autre grand écrivain de ses propres choses.

Enfin, parmi les prosateurs de l'époque de décadence, il faut louer beaucoup le *Plin l'Ancien* de M. Ajasson de Grand-sagne, prodigieux travail de patience et de goût, avec des annotations de vingt savans; le *Tacite*, par M. Pankoucke, le seul homme de France qui fût en état de courir la Germanie et l'ancienne Bretagne pour retrouver les traces d'un écrivain dont il a fait son dieu lare, et qui pût lui élever un petit temple avec un culte spécial, comme faisait Silius Italicus pour Virgile; le *Quintilien*, par M. Onizille, chef de bureau à l'intérieur, à ce que je vois sur la suscription, et excellent latiniste, lequel emploie les loisirs de sa place à lutter contre la phrase léchée, raturée, pesée à la balance, du critique latin qui défendit le goût avec le plus d'esprit, la raison avec le plus de subtilité, et la belle latinité avec le plus de recherche; triste, mais glorieux exemple de l'impuissance des meilleurs esprits pour arrêter une littérature sur le penchant de la décadence! Il semble que les derniers qui protestent pour elle soient les derniers qui l'achèvent! C'est qu'aux époques de décadence, les intelligences sont tellement perverties qu'on ne peut entreprendre de les redresser qu'en leur empruntant quelques mots de leur langue. Or cette concession, nécessaire,

sous peine de n'être pas compris, est le dernier coup porté à la langue qu'on veut défendre. Les esprits entraînés oublient par quoi vous différez d'avec eux, et marquent avidement par quoi vous leur ressemblez. Ajoutez que dans tout écrivain distingué, quelque austérité de goût qu'on lui suppose, la passion de la publicité étant plus forte que la passion pour les modèles, il arrive que la première lui inspire ses meilleures choses, ce qui est toujours au détriment de la seconde, et que là où il montre le plus de talent il fait le plus de mal à sa cause. C'est ce qu'on peut dire de Quintilien. Ses meilleurs morceaux sont ceux où le goût aurait le plus à reprendre.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la traduction a perdu quelque peu de son mérite de difficulté vaincue; mais il s'en faut que, pour avoir de moins les grosses difficultés, la traduction soit devenue de la besogne facile. Outre un grand nombre de passages dont le sens n'a jamais été bien déterminé, et pour lesquels, conséquemment, les grosses difficultés subsistent comme au premier jour, la traduction a eu, pour ainsi dire, à se renouveler complètement, en devenant plus désintéressée, plus littéraire, en s'ôtant toutes les facilités de falsification, de suppression, de circonlocution, qu'elle s'était données aux époques où elle se mêlait plus à la littérature active et quotidienne. Aujourd'hui, la traduction est plus occupée d'être fidèle à l'auteur, que de venir en deuxième ou troisième rang aider le mouvement littéraire d'une époque. Elle se fait avec plus de recueillement et de silence; ce n'est plus une besogne d'entraînement, d'ambition, de gros profits, au bout de laquelle on rêve une pension ou un fauteuil; c'est une besogne de goût, de solitude, un travail doux, qui se fait lentement, un peu tous les jours, et qui est un repos eu égard aux occupations principales. De là plus de profondeur dans la traduction, et plus de cette exactitude patiente, ingénieuse, châte, que nous apportons à tout travail désintéressé de publicité bruyante, et pour lequel nous voulons l'agrément de notre conscience avant tout autre.

C'est sous ce rapport surtout que la *Bibliothèque latine-française* est une excellente collection. Monument d'études modestes, de travaux humbles, mais qui n'en honore que plus notre époque de littérature industrielle; entreprise unique, en

ce temps-ci, car elle appauvrit l'éditeur et n'enrichit pas les traducteurs, ce qui ne l'empêche pas de se grossir tous les mois d'un ou de deux volumes. Sans doute il y aurait à redire à quelques volumes; il y aurait à chicaner sur des sens; mais de telles entreprises sont dignes de tout éloge, par cela seul qu'elles sont. Quelque jour, si les enfans de M. Pankoucke y devaient faire fortune, il serait temps alors de leur indiquer quelles améliorations on pourrait opérer, et quelles fautes corriger dans une seconde édition.

NISARD.



LES SORCIÈRES ESPAGNOLES.

Valence , 1830.

Les antiquités , surtout les antiquités romaines me touchent peu. Je ne sais comment je me suis laissé persuader d'aller à Murviedro voir ce qui reste de Sagonte. J'y ai gagné beaucoup de fatigue, j'ai fait de mauvais dîners , et je n'ai rien vu du tout. En voyage on est sans cesse tourmenté par la crainte de ne pouvoir répondre oui à cette inévitable question qui vous attend au retour : « Vous avez vu sans doute..... ? » Pourquoi serais-je forcé de voir ce que les autres ont vu ? Je ne voyage pas dans un but déterminé ; je ne suis pas antiquaire. Mes nerfs sont endurcis aux émotions sentimentales, et je ne sais si je me rappelle avec plus de plaisir le vieux cyprès des Zegrís au Généralife que les grenades et l'excellent raisin sans pépins que j'ai mangés sous cet arbre vénérable.

Mon excursion à Murviedro ne m'a point ennuyé pourtant. J'ai loué un cheval et un paysan valencien pour m'accompagner à pied. Je l'ai trouvé (le Valencien) grand bavard, passablement fripon , mais en somme bon compagnon et assez amusant. Il dépensait prodigieusement d'éloquence et de diplomatie pour me tirer un réal de plus que le prix convenu entre nous pour la location du cheval ; et en même temps il soutenait mes intérêts dans les auberges avec tant de vivacité et de chaleur qu'on eût dit qu'il payait la carte de ses propres deniers. Le compte qu'il me présentait tous les matins offrait une

terrible suite d'itens pour raccommodages de courroies, clous remis, vin pour frotter le cheval, et qu'il buvait sans doute, et avec tout cela jamais je n'ai payé moins cher. Il avait l'art de me faire acheter partout où nous passions je ne sais combien de bagatelles inutiles, surtout des couteaux du pays. Il m'apprenait comment on doit mettre le pouce sur la lame pour éventrer convenablement son homme sans se couper les doigts. Puis ces diables de couteaux me paraissaient bien lourds. Ils s'entrechoquaient dans mes poches, battaient sur mes jambes, bref, me gênaient tellement que pour m'en débarrasser je n'avais d'autre ressource que d'en faire cadeau à Vicente. Son refrain était : « Comme les amis de Votre Seigneurie seront contents quand ils verront toutes les belles choses qu'elle leur apportera d'Espagne ! » Je n'oublierai jamais un sac de glands doux que Ma Seigneurie acheta pour rapporter à ses amis, et qu'elle mangea tout entier avec l'aide de son guide fidèle avant même d'être arrivée à Murviedro.

Vicente, quoiqu'il eût couru le monde, car il avait vendu de l'orgeat à Madrid, avait sa bonne part des superstitions de ses compatriotes. Il était fort dévot, et pendant trois jours que nous passâmes ensemble j'eus occasion de voir quelle drôle de religion était la sienne. Le bon Dieu ne l'inquiétait guère, et il n'en parlait jamais qu'avec indifférence. Mais les saints et surtout la Vierge avaient tous ses hommages. Il me faisait penser à ces vieux solliciteurs consommés dans le métier, et dont la maxime est qu'il vaut mieux avoir des amis dans les bureaux que la protection du ministre lui-même.

Pour comprendre sa dévotion à la bonne Vierge il faut savoir qu'en Espagne il y a Vierge et Vierge. Chaque ville a la sienne et se moque de celle des voisins. La vierge de Peniscola, petite ville qui avait donné naissance à l'honorable Vicente, valait mieux, selon lui, que toutes les autres ensemble.

« Mais, lui dis-je un jour, il y a donc plusieurs vierges ? »

— Sans doute ; chaque province en a une.

— Et dans le ciel, combien y en a-t-il ? »

La question l'embarrassa évidemment, mais son catéchisme vint à son aide. « Il n'y en a qu'une, répondit-il avec l'hésitation d'un homme qui répète une phrase qu'il ne comprend pas.

— Eh bien ! poursuivis-je , si vous vous cassiez une jambe , à quelle vierge vous adresseriez-vous ? A celle du ciel ou à une autre ?

— A la très-sainte Vierge Notre-Dame de Peniscola , apparemment (*por supuesto*).

— Mais pourquoi pas à celle du Pilier à Sarragosse qui fait tant de miracles ?

— Bah ! elle est bonne pour des Aragonais ?

Je voulus le prendre par son côté faible , le patriotisme provincial.

« Si la vierge de Peniscola , lui dis-je , est plus puissante que celle du Pilier , cela prouverait que les Valenciens sont de plus grands coquins que les Aragonais , puisqu'il leur faut une patronne si bien en cour pour que leurs péchés soient remis.

— Ah ! monsieur , les Aragonais ne sont pas meilleurs que d'autres ; seulement nous autres Valenciens nous connaissons le pouvoir de Notre-Dame de Peniscola , et nous nous y fions trop quelquefois.

— Vicente , dites-moi : ne croyez-vous pas que Notre-Dame de Peniscola parle valencien au bon Dieu quand elle prie *Sa Majesté* de ne pas vous damner pour vos méfaits.

— Valencien ! Non , monsieur , répliqua vivement Vicente. Votre Seigneurie sait bien quelle langue parle la Vierge.

— Non , en vérité.

— Mais latin apparemment. »

... Les montagnes peu élevées du royaume de Valence sont couronnées souvent de châteaux en ruines. Je m'avisai un jour , passant auprès d'une de ces masures , de demander à Vicente s'il y avait là des revenans. Il se mit à sourire , et me répondit qu'il n'y en avait pas dans le pays ; puis il ajouta , en clignant l'œil de l'air d'un homme qui riposte à une plaisanterie : « Votre Seigneurie sans doute en a vu dans son pays ? »

En espagnol il n'y a pas de mot qui traduise exactement celui de revenant. *Duende* , que vous trouvez dans le dictionnaire , correspond plutôt à notre mot de lutin , et s'applique comme en français à un enfant espiègle. *Duendecito* (petit duende) se dirait très-bien d'un jeune homme qui se cache

derrière un rideau dans la chambre d'une jeune fille pour lui faire peur, ou dans toute autre intention. Mais quant à ces grands spectres pâles, drapés d'un linceul et traînant des chaînes, on n'en voit point en Espagne et l'on n'en parle pas. Il y a encore des Maures enchantés dont on conte des tours aux environs de Grenade, mais ce sont en général de bons revenans, paraissant d'ordinaire au grand jour pour demander bien humblement le baptême qu'ils n'ont point eu le loisir de se faire administrer de leur vivant. Si on leur accorde cette grâce, ils vous montrent pour la peine un beau trésor. Ajoutez à cela une espèce de loup-garou tout velu que l'on nomme *ei velludo*, lequel est peint dans l'Alhambra, et un certain cheval sans tête ⁽¹⁾ qui ce nonobstant galope fort vite au milieu des pierres qui encombrent le ravin entre l'Alhambra et le Généralife, — vous aurez une liste à peu près complète de tous les fantômes dont on effraie ou dont on amuse les enfans.

Heureusement l'on croit encore aux sorciers, et surtout aux sorcières.

A une lieue de Murviedro il y a un petit cabaret isolé. Je mourais de soif, et je m'arrêtai à la porte. Une très-jolie fille, point trop basanée, m'apporta un grand pot de cette terre poreuse qui rafraîchit l'eau. Vicente, qui ne passait jamais devant un cabaret sans avoir soif, et n'ae donner quelque bonne raison pour entrer, ne paraissait pas avoir envie de s'arrêter dans cet endroit-là. Il se faisait tard, disait-il; nous avons beaucoup de chemin à faire; — à un quart de lieue de là il y avait une bien meilleure auberge où nous trouverions le plus fameux vin du royaume, celui de Peniscola excepté. Je fus inflexible. Je bus l'eau qu'on me présentait, je mangeai du gazpacho préparé par les mains de M^{lle} Carmencita, et même je fis son portrait sur mon livre de croquis. Cependant Vicente frottait son cheval devant la porte, sifflait d'un air d'impatience, et semblait éprouver de la répugnance à entrer dans la maison.

Nous nous remîmes en route. Je parlais souvent de Carmencita, Vicente secouait la tête. « Mauvaise maison ! disait-il.

— Mauvaise ! pourquoi ? Le gazpacho était excellent.

(1) El caballo descabezado.

— Cela n'est pas extraordinaire, c'est peut-être le diable qui l'a fait.

— Le diable ! Dites-vous cela parce qu'elle n'épargne pas le piment, ou bien cette brave femme aurait-elle le diable pour cuisinier ?

— Qui sait ?

— Ainsi... elle est sorcière ? »

Vicente tourna la tête d'un air d'inquiétude pour voir s'il n'était pas observé ; il hâta le pas du cheval d'un coup de houssine, et tout en courant à côté de moi il haussait légèrement la tête, ouvrant la bouche et levant les yeux en l'air, signe d'affirmation ordinaire à des gens qu'on serait tenté de croire silencieux à la difficulté que l'on éprouve pour en tirer une réponse à une question précise. Ma curiosité était excitée, et je voyais avec un vif plaisir que mon guide n'était pas, comme je l'avais craint, un esprit fort.

« Ainsi elle est sorcière ? dis-je en remettant mon cheval au pas. Et la fille, qu'est-elle ?

— Votre Seigneurie connaît le proverbe : *Primero p...; luego alcahueta, pues bruja* (1). La fille commence, la mère est déjà arrivée au port.

— Comment savez-vous qu'elle est sorcière ? qu'a-t-elle fait qui vous l'ait prouvé ?

— Ce qu'elles font toutes. Elle donne le mal d'yeux (2), qui fait dessécher les enfans ; elle brûle les oliviers, elle fait mourir les mules, et bien d'autres méchancetés.

— Mais connaissez-vous quelqu'un qui ait été victime de ses maléfices ?

— Si j'en connais ? J'ai mon cousin germain, par exemple, à qui elle a joué un maître tour.

— Racontez-moi cela, je vous prie.

— Mon cousin n'aime pas trop qu'on raconte cette histoire.

(1) D'abord c..., puis entremetteuse, puis sorcière.

(2) *Mal de ojos*. Ce n'est pas le mal que reçoivent les yeux, mais que font les yeux ; c'est la fascination du mauvais œil. On attache souvent au poignet des enfans, dans le royaume de Valence, un petit bracelet d'écarlate pour les préserver du mauvais œil.

Mais il est à Cadix maintenant , et j'espère qu'il ne lui arriverait pas malheur si je vous disais... »

J'apaisai les scrupules de Vicente en lui faisant présent d'un cigarre. Il trouva l'argument irrésistible et commença de la sorte :

« Vous saurez, monsieur, que mon cousin se nomme Henriquez , et qu'il est natif du Grao de Valence , marin et pêcheur de son état, honnête homme et père de famille, vieux chrétien comme toute sa race ; et je puis me vanter de l'être , tout pauvre que je suis, quand il y a tant de gens plus riches que moi qui sentent le marrane. Mon cousin donc était pêcheur dans un petit hameau auprès de Peniscola , parce que, quoique né au Grao, il avait sa famille à Peniscola. Il était né dans la barque de son père ; ainsi étant né sur mer il ne faut pas s'étonner qu'il fût bon marin. Il avait été aux Indes , en Portugal, partout enfin. Quand il n'était pas embarqué sur un gros vaisseau , il avait sa barque à lui , et allait pêcher. A son retour il attachait sa barque avec une amarre bien solide à un gros pieu , puis il allait se coucher tranquille. Voilà qu'un matin, partant pour la pêche, il va pour défaire le nœud de l'amarre ; que voit-il?... Au lieu du nœud qu'il avait fait, nœud tel qu'en pourrait faire un bon matelot , il voit un nœud comme une vieille femme en ferait un pour attacher sa bourrique. « Les petits polissons se seront amusés dans ma barque hier soir, pensa-t-il ; si je les attrape , je les étrillerai d'importance. » Il s'embarque, pêche et revient. Il attache son bateau, et par précaution cette fois il fait un double nœud. Bon ! Le lendemain le nœud défait. Mon cousin enrageait, mais — Devine qui a fait le coup?... Pourtant il prend une corde neuve, et, sans se décourager, il amarre encore solidement son bateau. Bah ! le lendemain plus de corde neuve, et en place un mauvais morceau de ficelle , débris d'un câble tout pourri. De plus, sa voile était déchirée, preuve qu'on l'avait déployée pendant la nuit. Mon cousin se dit : « Ce ne sont pas des polissons qui vont la nuit dans mon bateau ; ils n'oseraient pas déployer la voile de peur de chavirer. Sûrement c'est un voleur. » Que fait-il ? Il s'en va le soir se cacher dans sa barque , il se couche dans l'endroit où il serrait son pain et son riz quand il s'embarquait pour plusieurs jours. Il jette sur lui,

pour mieux se cacher, une mauvaise mante, et le voilà tranquille. A minuit, remarquez bien l'heure, tout-à-coup il entend des voix comme si beaucoup de personnes s'en venaient courant au bord de la mer. Il lève un peu le bout du nez et voit... non pas des voleurs, Jésus! mais une douzaine de vieilles femmes pieds nus et les cheveux au vent. Mon cousin est un homme résolu, et il avait un bon couteau bien affilé dans sa ceinture pour s'en servir contre les voleurs; mais quand il vit que c'était à des sorcières qu'il allait avoir affaire, son courage l'abandonna; il mit la mante sur sa tête et se recommanda à Notre-Dame de Peniscola, pour qu'elle empêchât ces vilaines femmes de le voir.

» Il était donc tout ramassé, tout pelotonné dans son coin, et fort en peine de sa personne. Voilà les sorcières qui détachent la corde, larguent la voile et se lancent en mer. Si la barque eût été un cheval, on aurait bien pu dire qu'elle prenait le mors aux dents. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle semblait voler sur la mer. Elle allait, elle allait avec tant de vitesse que le sifflement de l'eau fendait les oreilles, et que le goudron s'en fondait (!) Et il n'y a pas là de quoi s'étonner, car les sorcières ont du vent quand elles en veulent, puisque c'est le diable qui le souffle. Cependant mon cousin les entendait causer, rire, se trémousser, se vanter de tout le mal qu'elles avaient fait. Il y en avait quelques-unes qu'il connaissait, d'autres qui apparemment venaient de loin et qu'il n'avait jamais vues. La Ferrer, cette vieille sorcière chez qui vous vous êtes arrêté si long-temps, tenait le gouvernail. Enfin, au bout d'un certain temps, on s'arrête, on touche la terre, les sorcières sautent hors de la barque et l'attachent au rivage à une grosse pierre. Quand mon cousin Henriquez n'entendit plus leurs voix, il se hasarda à sortir de son trou. La nuit n'était pas très-claire, mais il vit pourtant fort bien, à un jet de pierre du rivage, de grands roseaux que le vent agitait, et plus loin un

(1) Je n'osai interrompre mon guide pour avoir l'explication de ce phénomène. Serait-ce que la vitesse du mouvement produisait assez de chaleur pour fondre le goudron? On voit que mon ami Vicente, qui n'avait jamais été marin, n'employait pas fort habilement *la couleur locale*.

grand feu. Soyez sûr que c'était là que se tenait le sabbat. Henriquez eut le courage de sauter à terre et de couper quelques-uns de ces roseaux, puis il se remit dans sa cache avec les roseaux qu'il avait pris, et attendit tranquillement le retour des sorcières. Au bout d'une heure, plus ou moins, elles reviennent, se rembarquent, tournent le bateau, et voguent aussi vite que la première fois. « Du train dont nous allons, se disait mon cousin, nous serons bientôt à Peniscola. » Tout allait bien lorsque tout d'un coup l'une de ces femmes se mit à dire : « Mes sœurs, voilà trois heures qui sonnent. » Elle n'eut pas plus tôt dit cela qu'elles s'envolent toutes et disparaissent. Pensez que c'est jusqu'à cette heure-là seulement qu'elles ont le pouvoir de courir le pays.

La barque n'allait plus, et mon cousin fut obligé de ramer. Dieu sait combien de temps il fut en mer avant de pouvoir rentrer à Peniscola. Plus de deux jours. Il arriva épuisé. Dès qu'il eut mangé un morceau de pain et bu un verre d'eau-de-vie, il alla chez l'apothicaire de Peniscola, qui est un homme bien savant et qui connaît tous les simples. Il lui montre les roseaux qu'il avait apportés « D'où cela vient-il ? qu'il demande à l'apothicaire. — D'Amérique, répond l'apothicaire. Il n'en pousse de pareils qu'en Amérique, et vous auriez beau en semer la graine ici elle ne produirait rien. » Mon cousin, sans dire un mot de plus à l'apothicaire, s'en va droit chez la Ferrer : « Paca, dit-il en entrant, tu es une sorcière. » L'autre de se récrier et de dire : « Jésus, Jésus ! — La preuve que tu es sorcière, c'est que tu vas en Amérique et que tu en reviens en une nuit. J'y suis allé avec toi telle nuit, et en voici la preuve. Tiens, voici des roseaux que j'ai cueillis là bas. »

Vicente, qui m'avait conté tout ce qui précède d'une voix émue et avec beaucoup de chaleur, étendit alors la main vers moi, accompagnant son récit d'une pantomime convenable, et me présenta une poignée d'herbe qu'il venait d'arracher. Je ne pus m'empêcher de faire un mouvement, croyant voir les roseaux d'Amérique. Vicente reprit :

« La sorcière dit : « Ne faites pas de bruit ; voici un sac de riz, emportez-le, et laissez-moi tranquille. » Henriquez dit : « Non, je ne te laisse pas tranquille que tu ne me donnes un sort pour avoir à volonté un vent comme celui qui nous a me-

nés en Amérique. » Alors la sorcière lui a donné un parchemin dans une calebasse qu'il porte toujours sur lui quand il est en mer ; mais à sa place il y a long-temps que j'aurais jeté au feu parchemin et tout ; ou bien je l'aurais donné à un prêtre , car qui traite avec le diable est toujours mauvais marchand. »

Je remerciai Vicente de son histoire , et j'ajoutai , pour le payer de même monnaie , que dans mon pays les sorcières se passaient de bateaux , et que leur moyen de transport le plus ordinaire était un balai , sur lequel ces dames se mettaient à califourchon.

« Votre Seigneurie sait bien que cela est impossible , » répondit froidement Vicente.

Je fus stupéfait de son incrédulité. C'était me manquer à moi qui n'avais pas élevé le moindre doute sur la vérité de l'histoire des roseaux. Je lui exprimai toute mon indignation , et je lui dis d'un ton sévère qu'il ne se mêlât pas de parler des choses qu'il ne pouvait comprendre , ajoutant que si nous étions en France je lui trouverais autant de témoins du fait qu'il pourrait en désirer.

« Si Votre Seigneurie l'a vu , alors cela est vrai , répondit Vicente ; mais si elle ne l'a pas vu , je dirai toujours qu'il est impossible que des sorcières montent à califourchon sur un balai ; car il est impossible que dans un balai il n'y ait pas quelques brins qui se croisent , et alors voilà une croix faite ; et alors comment voulez-vous que des sorcières puissent s'en servir.

L'argument était sans réplique. Je me tirai d'affaire en disant qu'il y avait balais et balais. Qu'une sorcière montât sur un balai de bouleau , c'est ce qu'il était impossible d'accorder ; mais sur un balai de genêt dont les brins sont droits et raides , sur un balai de crin , rien de plus facile. Tout le monde comprend sans peine qu'on peut aller au bout du monde sur un tel manche à balai.

— J'ai toujours entendu dire , monsieur , dit Vicente , qu'il y a beaucoup de sorciers et de sorcières dans votre pays.

— Cela tient , mon ami , à ce que nous n'avons pas d'inquisition chez nous.

— Alors Votre Seigneurie aura sans doute vu de ces gens qui vendent des sorts pour toutes sortes de choses. J'en ai vu les effets , moi qui vous parle.

— Faites, lui dis-je, comme si je ne connaissais pas ces histoires-là; je vous dirai ensuite si elles sont vraies.

— Eh bien! monsieur, on m'a dit qu'il y a dans votre pays des gens qui vendent des sorts aux gens qui en achètent. Moyennant un bon sac de piécettes, ils vous vendent un morceau de roseau avec un nœud d'un côté et un bon bouchon de l'autre. Dans ce roseau il y a des petites bêtes (*animalitos*) au moyen desquelles on obtient tout ce qu'on demande. Mais vous savez mieux que moi comment on les nourrit... De chair d'enfant non baptisé, monsieur; et quand il ne peut pas s'en procurer, le maître du roseau est obligé de se couper un morceau de chair à lui-même... (Les cheveux de Vicente se dressaient sur sa tête.) Il faut lui donner à manger une fois toutes les vingt-quatre heures, monsieur.

— Avez-vous un de ces roseaux en question ?

— Non, monsieur, pour ne point mentir; mais j'ai beaucoup connu un certain Romero; j'ai bu cent fois avec lui (lorsque je ne le connaissais pas pour ce qu'il était, comme je le connais à présent). Ce Romero était zagal (1) de son métier. Il fit une maladie à la suite de laquelle il *perdit son vent*, de sorte qu'il ne pouvait plus courir. On lui disait d'aller en pèlerinage pour obtenir sa guérison; mais lui, disait: « Pendant que je serai en pèlerinage, qui est-ce qui gagnera de l'argent pour faire de la soupe à mes enfans? » si bien que, ne sachant où donner de la tête, il se faufila parmi des sorciers et autre semblable canaille qui lui vendirent un de ces morceaux de roseaux dont j'ai parlé à Votre Seigneurie. — Monsieur, depuis ce temps-là Romero aurait attrapé un lièvre à la course. Il n'y avait pas un zagal qui pût lui être comparé. Vous savez quel métier c'est, et combien il est dangereux et fatigant. Aujourd'hui il court devant les mules sans perdre une bouffée de son cigarre. Il courrait de Valence à Murcie sans s'arrêter, tout d'une traite.

(1) Le *zagal* est une espèce de postillon à pied. Il tient par la bride les deux mules de devant d'un attelage, et les dirige en courant lorsqu'elles sont lancées au galop. S'il s'arrête, la voiture lui passe sur le corps. Dans les nouvelles diligences on appelle improprement *zagal* un homme qui attache le sabot, aide à charger la voiture, etc: C'est le *cad* des voitures anglaises.

Mais il n'y a qu'à le voir pour juger ce que cela lui coûte. Les os lui percent la peau, et si ses yeux se creusent toujours comme ils font, bientôt il verra derrière la tête. Ces bêtes-là le mangent.

Il y a de ces sorts qui sont bons à autre chose qu'à courir... des sorts qui vous garantissent du plomb et de l'acier, qui vous rendent *dur*, comme l'on dit. Napoléon en avait un, c'est ce qui a fait qu'on n'a pu le tuer en Espagne; mais il y avait pourtant un moyen bien facile...

— C'était de faire fondre une balle d'argent, interrompis-je, me rappelant la balle dont un brave whig perça l'omoplate de Claverhouse.

Une balle d'argent pourrait être bonne, reprit Vicente, si elle était fondue avec une pièce de monnaie sur laquelle il y aurait la croix, comme sur une vieille pièce; mais ce qui vaut encore mieux, c'est de prendre tout bonnement un cierge qui ait été sur l'autel pendant qu'on dit la messe. Vous faites fondre cette cire bénite dans un moule à balles, et soyez certain qu'il n'y a ni sort, ni diablerie, ni cuirasse qui puisse garantir un sorcier contre une telle balle. Juan Coll, qui a fait tant de bruit dans le temps aux environs de Tortose, a été tué par une balle de cire que lui tira un brave miquelet, et quand il fut mort et que le miquelet le fouilla, on lui trouva la poitrine toute couverte de figures et de marques faites avec de la poudre à canon, des parchemins pendus au cou, et je ne sais combien d'autres brimborions. Jose Maria, qui fait tant parler de lui maintenant en Andalousie, a un charme contre les balles; mais gare à lui si on lui lâche des balles de cire! Vous savez comme il maltraite les prêtres et les moines qui tombent entre ses mains: c'est qu'il sait qu'un prêtre doit bénir la cire qui le tuera. »

Vicente en eût dit bien davantage si dans ce moment le château de Murviedro, que nous aperçûmes au tournant de la route, n'eût donné un autre tour à notre conversation.

ALBUM.

— Nous payons aujourd'hui une partie de notre arriéré aux romanciers. La semaine prochaine, nous parlerons de LA DANSEUSE DE VENISE, jouée jeudi au Palais-Royal, et empruntée, comme nous l'avions prévu, à la nouvelle publiée par M^{me} la duchesse d'Abrantès, dans la REVUE DE PARIS. Le Vaudeville a représenté aussi avec succès C'EST ENCORE DU BONHEUR, et le Gymnase les SUITES D'UNE SÉPARATION.

— Nous nous proposons de parler des discours d'ouverture des principaux cours du Collège de France, et d'entretenir nos lecteurs des leçons des professeurs. Cette semaine nous avons assisté au cours de M. Gérusez, suppléant de M. Villemain, dont le début a été brillant.

— CHRONIQUE LITTÉRAIRE. — Nous avons maintes fois, avec autant de courtoisie que possible, averti le petit monde de nos romanciers de leur médiocrité désespérante. Les trois quarts de leurs productions publiées cet été appartiennent aux annonces bien plus qu'à la critique. Enfin, depuis quinze jours, après un temps de repos, nous voyons apparaître quelques livres de ce genre, qui ne méritent pas tout-à-fait notre dédain. Sans doute il y a toujours de la marchandise mêlée ; mais deux ou trois mentions honorables ne sauraient être refusées à ces ouvriers de l'imagination. Ici nous pouvons reconnaître un commencement d'études plus sérieuses, là une bonne facture de style, qui, appliquée à une matière moins frivole, pourra faire un nom à l'écrivain. Nous ne parlons même

pas du PORT DE CRÉTEIL, de M. Frédéric Soulié, que nous avons distingué précédemment, œuvre de poète, expression variée d'un talent souple et vrai, qui d'ailleurs avait déjà fait ses preuves. Nous mettrons aussi à part JACQUES II A SAINT-GERMAIN, par M. Capefigue, connu jusqu'ici comme historien et publiciste; non que M. Capefigue nous ait donné là ce qu'on peut appeler un bon roman, une de ces larges compositions où toute une époque se grave dans la mémoire du lecteur, parce que le romancier a su habilement en personnifier la pensée dans une action romanesque, mais vraie : M. Capefigue n'a tracé que des esquisses. Exagérant le défaut du WAVERLEY de Walter Scott, il n'a pas assez condensé l'intérêt de sa fable. Tantôt trop impartial comme romancier, tantôt abusant du privilège qu'a le romancier de ne pas l'être, M. Capefigue se moque trop de tous les partis, ou charge ses portraits au point d'en faire des caricatures, comme par exemple celui du père Piters. Cependant il reste encore, après toutes ces critiques, un livre amusant, plein d'allusions et de rapprochemens curieux. Ne serait-ce qu'à cause du caractère de Sunderland, tracé d'une manière neuve, cet ouvrage justifierait, auprès des lecteurs sérieux, le grand succès qu'il obtient auprès des lecteurs plus légers, qui préféreront à coup sûr à cette analyse ingénieuse d'un grand politique quelques scènes de république souterraine, les amours du duc de Berwick, le bavardage des douairières et même le gros péché d'intention que M. Capefigue prête trop libéralement au confesseur de Jacques II.

Un romancier allemand, M. Spindler, obtient aussi une véritable vogue. M. Spindler avait déjà un si grand renom dans les cabinets de lecture lorsque parut son JUIF, que le traducteur d'un roman fort extraordinaire d'Hoffman, L'ÉLIXIR DE LONGUE VIE, imagina de l'attribuer à M. Spindler pour en assurer le succès. Aujourd'hui, LA NONNE DE GNADENZEL va donner à l'auteur du JUIF le dernier terme de la gloire des romanciers, la popularité. LA NONNE fait le bruit d'une composition de Walter Scott. En lisant ces deux volumes, j'ai compris bientôt ce bruit. L'auteur, bon allemand et bon protestant, s'est imaginé de peindre les désordres d'un monastère de religieuses. Ce que les auteurs de ROBERT-LE-DIABLE ont mis en ballet, M. Spindler l'a mis en roman. Tous ces tableaux, il paraît, ont encore des amateurs depuis la mort de M. Pigault Lebrun (si M. Pigault est mort, ce que j'ignore). Il est vrai que M. Spindler

a placé un ange de charité, de candeur et de grâce parmi ces démons embéguinés; puis il y a dans LA NONNE DE GNADENZEL une peinture très-chaude en couleur des mœurs du seizième siècle. Les Allemands sont juges assez difficiles sur ces matières, et LA NONNE a obtenu d'unanimes éloges en Allemagne. Nous devons par conséquent des remerciemens au traducteur français, M. Ledhuy, qui écrit avec facilité.

LE ZOHRAH de feu M. Morier est aussi un roman de bibliothèque; car c'est un tableau très-dramatique des mœurs persanes sous le schah Aga Mohamed. Ce n'est pas temps perdu de lire un pareil livre, d'ailleurs fort amusant, et qui n'a rien de la fadeur des imitations orientales. M. Morier avait vécu long-temps en Perse. Ses descriptions ne sont pas des croquis de fantaisie, mais des tableaux peints sur les lieux.

Il vient de paraître un pendant à ce beau roman de ZOHRAH. On peut lire du moins comme un roman, quoique ce n'en soit pas un, le nouvel ouvrage que publie M. L. Viardot : SCÈNES DE MŒURS ARABES. C'est une suite de tableaux dont quelques-uns sont dramatiques, et où sont adroitement amenées des citations de poésie arabe qui ont tout le parfum mauresque. Ce livre ne ressemble pas aux croquis de Florian. Ce qu'il y a de grâce un peu molle appartient au sujet; car la chevalerie arabe n'était pas toujours la lance au poing, elle abusait un peu des fleurs, des écharpes flottantes, de la musique langoureuse, etc.; mais toutes ces choses-là ne sont réellement fades que par l'imitation, et M. L. Viardot ne fait même pas de pastiches: ses scènes sont réellement, comme il le dit, de l'histoire anecdotique et descriptive.

Il est un autre ouvrage, ROME SOUTERRAINE, dont l'auteur, M. Charles Didier, a pris la forme du roman pour faire autre chose qu'un roman. Nature champêtre et monumens antiques, l'Italie visible est tout entière dans le livre de M. Didier, en même temps que ce qu'il appelle Rome souterraine. On a beaucoup parlé des carbonari, on a pleuré sur eux sans les connaître; tout à l'heure encore le sang a rougi la Romagne sans que nous ayons eu le secret des conjurés. M. Didier plaçant le foyer des conjurations à Rome, comme dans la ville reine de l'Italie, nous a fait descendre dans ces ames italiennes exaltées et dévouées qui rêvent la liberté et une vertu grandiose, poétique, inconnue en-deçà des Alpes. Nos petites sociétés des capitales, ces causeries sans intérêt, cette vanité

qui rapetisse tout, la vertu comme la religion et l'amour, toutes ces choses n'existent pas en Italie, dans l'Italie de M. Didier. Cependant à côté des hommes d'élite l'auteur nous a livré avec gaieté et avec verve les chefs ridicules qui pensent tenir à jamais le pays dans l'asservissement. Nous renvoyons le lecteur à la peinture excellente des Saufedistes. Nous citerons aussi toutes les scènes populaires où le peuple du Trastevere montre son naturel cruel et fier. Le grand savoir de ce livre n'est pas le savoir d'un savant, mais d'un penseur. La religion de la patrie, l'amour du beau et de l'humanité, y respirent à chaque page. L'auteur sans doute a déposé là de longues émotions, la foi de sa jeunesse, tous les sentimens que la société gêne, tous les rêves qu'un beau pays inspire. Peut-être que, comme bien des auteurs du jour, M. Didier place trop haut le peuple; car le peuple, si on peut parler ainsi, est homme, et homme inculte. Mais quand il peint dans Anselme le plébéien instruit, le plébéien fidèle à sa pauvreté, à sa noble ambition, qui va travailler pour les hommes en refusant les richesses, comme Socrate ou comme Béranger, il a donné un modèle pour l'Italie et un modèle pour la France. Mais nous ne pensons pas, comme l'auteur, que l'ambition soit sainte par sa nature; elle le devient par son but, par sa direction; de sa nature, elle est corruptible, car elle est mère de l'envie, et met à sa solde toutes les passions, quelquefois même les plus honteuses. Cet ouvrage aura de nombreux imitateurs; il s'adresse à la jeunesse; il plaira à tous ceux que l'atmosphère des villes étouffe; il nous apporte l'air pur des mers d'Italie, le parfum de ses fleurs, les rêves héroïques de ses enfans, les douleurs, la mort, le carnage des dernières luttes, et cet espoir éternel que le poète garde à la mère des nations. — 2 vol. in-18. Chez H. Dumont, libr., à Bruxelles.

Nous parlerons, la semaine prochaine, d'un roman important, LES FRANCS TAUPINS, du bibliophile Jacob, qui paraissent mercredi, et nous aurons à nous occuper aussi du BRASSEUR ROY, de MICHEL NOSTREDÂME, de PRIEZ POUR ELLES! DES DEUX EPOQUES, de DEUX COEURS DE FEMME, du SEIGNEUR DE BEAUJOLAIS, etc.

Quoique nous ayons commencé cette revue rapide avec l'intention de parler des seuls romanciers, il nous arrive le premier volume du NOUVEAU TABLEAU DE PARIS, qui mérite bien au moins quelques lignes. C'est le livre de plusieurs auteurs, parmi lesquels figurent déjà les noms de MM. Gozlan, H. Martin, Raybaud,

Michel Raymond, Vaublanc, etc., qui ont déjà porté bonheur à plusieurs entreprises du même genre. Celle-ci paraît encore mieux conçue qu'aucune des nombreuses imitations de Mercier. L'INTRODUCTION est un bon morceau d'histoire. PARIS PORT DE MER n'est pas seulement une poétique utopie, mais une philosophique appréciation de Paris passé, présent et futur. R. P. S.

— La première livraison des MÉMOIRES DE TALLEMANT DE RÉAUX vient de paraître. C'est à MM. Monmerqué, de Châteaugiron et Taschereau que nous devons cette publication importante, destinée à combler une de ces nombreuses lacunes qu'on a le plus à regretter dans la collection des Mémoires sur l'histoire de France. Tallemant nous introduit dans ces salons de Louis XIII et de la Fronde, que nous connaissons si mal. Le style des MÉMOIRES DE TALLEMANT quelquefois incorrect, mais toujours sans prétention, porte l'impression naïve de ce langage du dix-septième siècle tel qu'il existait avant que les chefs-d'œuvre de notre littérature fussent parvenus à le fixer. Quand Tallemant écrivait, les admirables PROVINCIALES venaient à peine de révéler les secrets de notre école française. La première livraison commence à Henri IV et finit au cardinal de Richelieu. Nous ne doutons pas du succès de ces curieux Mémoires.

— NOUVELLES DES THÉÂTRES. — Nous approchons de l'époque où la littérature d'étrennes va régner un moment sur l'horizon; les petits théâtres préparent aussi leurs pièces de revue. Le premier qui va se mettre en lice est le VAUDEVILLE, qui, par son titre, s'estimant le général de la troupe, le représentant plus que nominal du genre, veut faire une levée de boucliers contre le feuilleton. VAUDEVILLE ET FEUILLETON, ainsi s'appellera une pièce qui ne sera pas toujours une allégorie, et où nous verrons les critiques des grands journaux recevoir la fêrule *in propria persona*. Le Vaudeville a dit, comme dans la fable : Prouvons qu'il y a des peintres parmi les lions, et il a pris le pinceau dans ses griffes. Quant à nous, REVUE DE PARIS, nous figurerons dans ces Nuées d'Aristophanes, mais le Vaudeville étant reconnaissant, nous y jouerons un beau rôle : Momus nous y saluera comme sa providence, chargée de lui fournir des idées avec nos contes et nos nouvelles, des pièces entières même avec nos proverbes. Quand nous mettrons la

main dans notre poche, nous y trouverons tantôt la main de Momus et tantôt la main de la Belgique. La reconnaissance est la mémoire du cœur. A notre tour, nous nous souviendrons de vous, cher petit Momus, et dimanche prochain, pas plus tard, nous vous promettons un manifeste de M. Nisard sur la littérature facile, que nous ne connaissons pas encore parce que le manuscrit a été envoyé de confiance à l'imprimerie, mais où vous aurez probablement votre part.

En attendant, le PALAIS-ROYAL attire chaque soir la même affluence avec notre DANSEUSE DE VENISE, et vraiment, dans le rôle de Zerbi, M^{lle} Dejazet danse aussi bien qu'elle chante dans ses rôles chantans. Ce n'est pas une parodie de M^{lle} Taglioni, mais une *traduction*, et l'on sait que les traductions ne valent pas l'original. — Les VARIÉTÉS nous ont donné cette semaine LE SAUVEUR, pièce où Odry fait un Antinoüs, danseur émérite. L'idée de la pièce est fort bouffonne, quoique la pièce ne le soit pas. C'est une belle dame qui a été *sauvée* par un inconnu dont elle devient éprise sans l'avoir vu, et qu'elle cherche partout. On le trouve enfin. « Où est-il? où est mon sauveur? que je me jette dans ses bras, que je sois à lui, à lui seul. » Le sauveur ne répond à cette tendre reconnaissance qu'en aboyant... Le sauveur est un chien de Terre-Neuve. M. Lhéric joue le rôle du chien; mais on s'est défié de l'effet des aboiemens sur les aboyeurs du parterre, et on a imaginé de faire du *sauveur* un personnage muet. On lui fait bien parler politique, mais en pantomime. Cette scène a fait rire; mais dans le reste de la pièce, le pauvre chien muet est souvent triste comme un chien d'aveugle, excepté quand il donne un soufflet à M. Odry, qui reçoit ce coup de pate en homme d'esprit.

— Tel est le succès du nouveau ballet de l'Opéra que toutes les loges et presque toutes les stalles sont loués pour dix représentations. On répète activement de DON JUAN de Mozart.

— CHRONIQUE CRITIQUE. — Continuons à régler nos comptes avec les romanciers. Le temps presse; une nouvelle année commence, qui sait si on parlera encore en 1834 des romanciers et des conteurs de 1833?

Parmi les romans nouveaux et récents, il en est deux qui font et feront du bruit au-delà du cercle des cabinets de lecture. Le premier est LE BRASSEUR ROI, de M. le vicomte d'Arlincourt; le

second est l'ALMINTI, de M. Lemercier de l'Académie-Française. On voit, au soin avec lequel M. d'Arincourt polit maintenant ses périphrases, jadis inversives, qu'il vise à la succession du premier immortel qui se laissera mourir. Ce n'est plus cet écrivain qu'on pouvait comparer aux saltimbanques de la foire, faisant de prodigieuses pirouettes de style, marchant en arrière, ou voltigeant sans balancier sur la corde, tirant même la langue aux passans sur les tréteaux de la porte, pour être remarqué. Du tout : M. d'Arincourt aligne maintenant tous ses mots avec la régularité la plus académique. Il y a mieux : voici une fable assez bien composée, un dénouement digne d'un poète académicien, et supérieur même à celui de tous les romans publiés par les quarante, depuis que les quarante se sont mis à faire des romans. Eh bien ! ce n'est pas là-dessus que M. d'Arincourt a compté pour son succès. Son roman appartient à un genre créé par lui, au genre séditieux. Mais la scène se passe au quatorzième siècle ? Lisez 1830. Mais c'est la fameuse révolution de Gand ? Lisez révolution de juillet. Mais l'héroïne douairière s'appelle Bertrade, la *noble veuve* ? Lisez la duchesse de Berry. Et Néolie ? Lisez Mademoiselle ; ainsi de suite. Rien de piquant, pour peu qu'on s'y prête, comme cette mystification de tous nos procureurs du roi, en deux volumes in-8°. Avec ces allusions, appuyées de notes semi-érudites, la pensée séditieuse de l'auteur est, comme certaine dame de sa connaissance, *partout et nulle part*. L'usurpateur du roman est, du reste, un singulier calculateur : *il détruit tout pour tout saisir*, page 11. J'avoue que dans mon pauvre bon sens je commencerais, moi, par tout saisir, quitte à tout détruire ensuite quand j'en aurais assez ; mais avec du bon sens seulement on ne ferait peut-être que de très-mauvais romans, me dira M. d'Arincourt, et il aura contre moi la preuve de son succès, qui est incontestable, à la grande joie de son éditeur, M. A. Dupont.

Par la même raison, (je pourrais dire par la même *déraison*, comme dans une célèbre lettre de don Quichotte), M. A. Dupuy, libraire de M. Lemercier, vendra dix mille exemplaires d'ALMINTI. Cependant c'est un acte de conscience pour la critique de déclarer que ce n'est pas là un roman que tout le monde doit acheter et lire. Quand on pense à l'âge respectable de l'auteur et à sa *dignité* d'académicien, on a quelque peine à comprendre que M. Lemercier ait osé apostiller un pareil livre de son nom et de ses titres.

M. Lemercier nous a accoutumés à ses contradictions perpétuelles, à l'orthodoxie de ses leçons et à l'hérésie de ses ouvrages ; mais cette dernière contradiction , si c'est la dernière , et un peu trop sérieuse : il n'y a pas seulement dans *ALMINTI* le bizarre mélange de fort belles phrases classiques et d'une fable absurde , que ses confrères appelleront romantique ; il y a , par malheur , l'accouplement plus monstrueux d'une fort bonne morale en paroles et d'une révoltante immoralité dans les images et les détails. Nous voudrions imiter , envers un vieillard , la piété filiale de Sem et Japhet , qui jetèrent un manteau sur la nudité de leur père , plutôt que de le montrer au doigt avec les dédains moqueurs du troisième fils de Noé. Mais , au risque de passer , à l'Académie , pour des critiques aussi noirs que la postérité de Cham , nous avouons que M. Lemercier , mi-partie classique et romantique , mi-partie moral et licencieux , nous fait l'effet de ce pantin burlesque du bal de *GUSTAVE* , qu'une pirouette change tour à tour en paysan et en marquis. Si par hasard l'auteur d'*ALMINTI* a cru faire une parodie de certains ouvrages de cette jeune littérature qu'il trouve si désordonnée , la parodie est plus indécente que l'original , soit lorsque la consommation d'un inceste y est suspendue par un coup de tonnerre , soit lorsque c'est par un simple coup de pistolet que le crime avorte. L'auteur procède au reste par gradations : avant d'attenter à sa fille , son héros n'est qu'un adultère de bonne compagnie ; avant de faire des parties en loge d'opéra avec des danseuses de chair et d'os , il fait l'amour avec un spectre ; avant de vouloir violer l'innocence , il se fait séduire lui-même par des courtisanes ! Parce qu'on accuse quelquefois les académiciens d'impuissance , ils viendront faire les libertins pendant sept à huit cents pages. Fi donc ! messieurs. Souvenez vous que lorsque des enfans ingrats voulurent faire interdire Sophocle octogénaire , il répondit aux juges par la lecture d'*ŒDIPÉ A COLONNE*.

Ces vérités dites à un roman d'académicien , irons-nous maintenant faire de la sévérité envers de pauvres romans , peut-être un peu trop vantés ces jours-ci ? Irons-nous démontrer à M. H. Bonnelier que son *MICHEL NOSTREDAME* pouvait être mieux conçu et mieux conduit ; composition assez vivement colorée du reste , mais qui finit fort mélodramatiquement dans un caveau ? Certes il y avait à tirer meilleur parti de l'époque et du personnage : ce n'est pas là le Nostredame de nos traditions , et quant au style , quelques pages

passionnées, quelques descriptions assez fraîches, ne compensent pas ce qu'il y a de factice dans cette verve brûlante, ce qu'il y a de vide dans ces sentimens exaltés. Je demande la permission de préférer à cette œuvre, non sans mérite, un roman de femme, *EL ABANICO*, ou *L'ÉVENTAIL*, de M^{me} Bastide-Bodin. Ce qu'il y a ici de passionné est mieux senti; le style est plus faible, mais il a moins de prétention, quoiqu'il ait bien aussi ses grands mots. Il est aussi de justes encouragemens à donner à un autre jeune auteur, que je soupçonne être une femme, le romancier anonyme auquel nous devons *LE MANOIR DE BEAUGENCY*, et qui vient de publier *LES DEUX ÉPOQUES*, où il y a progrès. Je pourrais encore dire à M. A. Brot que *PRIEZ POUR ELLES!* est un progrès sur *AINSI SOIT-IL!* Mais si je louais beaucoup ce qu'il y a de vraie sensibilité, de brillante imagination dans ce roman, il faudrait avec la même franchise critiquer ce qu'il y a de faible, de mal observé, d'inconvenant même dans les scènes sur lesquelles l'auteur a le plus compté; enfin, j'hésite à parler de *DEUX CŒURS DE FEMMES*, par M. le duc d'Abrantès, parce que ce roman, qui serait bien avec toute autre signature, paraît avec un nom dont la critique doit être jalouse; nom deux fois diversement illustre, par l'épée et par la plume. Comme début, le livre du jeune héritier de cette double gloire annonce une riche imagination et une grande facilité de style. Il nous permettra de lui demander mieux encore.

Je voudrais conclure par mentionner au moins un *SEIGNEUR DE BEAUJOLAIS*, par M. C. Polycarpe; mais c'est un de ces livres qu'on oublie assez vite quand on ne les relit pas deux fois, et je m'en tiendra à la première. Je me souviens cependant qu'il y a dans ce volume une jeune paysanne qui se fait arracher cinq dents, qu'on transplante comme des marcottes dans une bouche de belle dame! Voilà où en est l'imagination de la petite littérature.

Terminons par la mention d'une dernière publication qui sort presque périodiquement des ateliers fashionables de MM. Guyot et Urbain Cané: *LE LIVRE ROSE*. Là encore ce sont les dames, *de jeunes dames*, dit galamment le second titre, qui se chargent de nous amuser par leurs *récits* et leurs *causeries*; jolie littérature coquette qui fait les yeux doux à la critique, auteurs en bas d'azur qui récitent et causent en chœur! Le second volume du *LIVRE ROSE* contient, entre autres friandises de *nouvelles* et de *causeries* un

petit conte moqueur de G. Sand. Ce conte vaut presque le *BEPPO* de Byron. Le talent de M^{me} Sand se plie à tout, et c'est toujours un beau talent. R. P.

— Chef de l'école des romanciers *moyen-âgistes*, le bibliophile Jacob a fait de bien mauvais écoliers; mais en dédommagement, il publie aujourd'hui *LES FRANCS TAUPINS*, en trois volumes, et promet dans sa préface de nous faire cent romans encore, pour peu que Dieu lui prête cent ans de vie. C'est un beau roman d'érudition que *LES FRANCS TAUPINS*; nous regrettons que, pour être fidèle en tous points aux mœurs qu'il retrace, le bibliophile ait quelquefois oublié que les demoiselles lisent aussi des romans, puisque quelques-unes en font. Il y a dans *LES FRANCS TAUPINS* une histoire de capitaine de Routiers qui donne des leçons de vieux langage, mais non de chasteté, aux écoliers drolatiques du bibliophile. — *LES FRANCS TAUPINS* ont paru vendredi à la librairie de M. Eugène Renduel; le même éditeur publiera mardi un charmant petit livre pour les étrennes, appelé *L'AMULETTE*, étrennes à nos jeunes amis.

— *DÉMÉTRIUS*, by Agnes Strickland. Un vol. in-12. Chez M. Baudry. — Les poètes se font rares en Angleterre; mais il n'y manque pas de poétesses (ce mot vaut bien *patronesse*, jusqu'à ce que M. Arnault, de l'Académie française, en ait fait justice). Miss Agnes Strickland tient une place honorable à côté de M^{rs} Hemans, de M^{rs} Norton, de Miss L. Landon, de Miss Hamilton, etc., qui sont les Muses à la mode de l'autre côté de la Manche. *DÉMÉTRIUS* est un beau plaidoyer en faveur de la Grèce moderne. Plusieurs *pièces mêlées* terminent ce joli volume.

— *ÉTRENNES LITTÉRAIRES*. — En addition à tous les beaux livres à vignettes dont nous avons parlé, M. Baudry, rue du Coq, a encore reçu le *BOOK OF BEAUTY* et *TURNER'S ANNUAL TOUR*; le premier est un choix de têtes de fantaisies et de portraits d'après nature, entre autres celui de lady Blessington, avec qui Byron a fait un volume de *CONVERSATIONS NON CRIMINELLES*; le second est un voyage en Normandie.

— *HISTOIRE DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES DES COMPAGNONS DE CHRISTOPHE COLOMB*. Trois volumes in-8°. Chez M. Ch. Gosselin, libraire.

— Ces trois volumes, réunis à l'HISTOIRE DE COLOMB, par Washington Irving, complètent l'HISTOIRE D'AMÉRIQUE, les deux derniers étant consacrés à une nouvelle vie de Fernand Cortez et de Pizarre. Il est peu de poèmes aussi *poétiques* et de romans aussi *romanesques* que cette histoire. L'éditeur nous a quelquefois donné, sans doute pour nos péchés, sinon pour les siens, plus d'un mauvais poème (je ne veux pas parler de NAPOLINE, que je n'ai pas encore lue); plus d'un mauvais roman (je ne veux pas parler des CONTES DROLATIQUES, que je ne lirai pas). Mais, certes, voici une indemnité, voici trois volumes qu'on peut acheter sans remords et lire sans ennui. — M. Ch. Gosselin s'est fait aussi l'éditeur d'un ouvrage en deux volumes, dont l'auteur est M. Aimé Martin; ce nom, qui rappelle tant de succès littéraires dans divers genres, est déjà une garantie pour les lecteurs. Son livre aura pour titre DE L'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE.

— HISTOIRE DES VILLES DE FRANCE, par M. Daniélo. Deuxième et troisième livraisons. — C'est encore une entreprise sérieuse, le résultat de fortes études. Nous espérons que l'auteur y sera encouragé. Nous avons remarqué dans ces deux livraisons une critique fort originale de Jules-César. Ce n'est pas une boutade comme la fameuse strophe de Rousseau contre les conquérans, mais l'analyse raisonnée de cette haute renommée historique.

— MANUEL DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE. Un vol. in-8°. — (A Strasbourg). C'est un précis, mais complet cependant, et à l'aide duquel on embrasse dans son ensemble l'Allemagne littéraire. C'est une traduction de l'allemand, mais ce que nous connaissons du traducteur prévient déjà en faveur de l'original. L'auteur est le critique Koberstein, le traducteur, M. Marmier, jeune homme de goût qui a voyagé en Allemagne et en a rapporté un riche trésor d'instruction. L'ouvrage allemand s'arrête à 1812; mais la traduction résume les diverses productions qui ont paru en Allemagne depuis cette époque.

— CHANSONS ET POÉSIES, par M. A. Saint-Gilles. 2 vol. in 32. — Je venais de relire les délicieux vaux-de-vire d'Olivier Boisselin, publiés par M. J. Travers, et qu'on trouve en un petit volume chez M. Lance, rue du Bouloy, lorsque les CHANSONS de M. Saint-Gilles

me sont parvenues ; la comparaison était dangereuse , et cependant j'ai à louer M. Saint-Gilles. Parmi les nombreux disciples de Béranger et de Désaugiers , ce chansonnier tient une honorable place. C'est un heureux mélange des deux genres que le sien. M. Saint-Gilles est du pays où Pétrarque a chanté. Il y a dans ses CHANSONS une verve méridionale qui prouve que la race des troubadours n'est pas éteinte.

— THÉÂTRE ITALIEN. — GIANNI DA CALAIS. — Il y avait une fois..... car on pourrait faire un conte du nouvel opéra-buffa , si , avant de devenir *libretto* italien , GIANNI DA CALAIS n'avait été un mélodrame de Paris , joué il y a vingt ans , alors que le mélodrame , si ambitieux depuis , se contentait de son domaine des boulevards , et laissait la tragédie impériale continuer glorieusement la tragédie de Corneille , de Racine et de Voltaire. Voici du moins le sujet de JEAN DE CALAIS , qui pourrait bien avoir été oublié par ceux qui l'ont vu dans ce temps-là... Hélas ! n'a-t-on pas oublié mainte tragédie de la même époque ?

Jean de Calais est un armateur qui un beau jour rencontre en mer une femme exposée seule dans un bateau à toute l'inclémence des vagues. Jean de Calais , en galant marin , la sauve du naufrage et l'épouse sans lui demander ni son nom de famille , ni son pays. Aux noms près , qu'il faut bien décliner à M. le maire , combien de mariages se font encore au hasard , comme celui-là , dans notre civilisation moderne ! Jean de Calais fait bon ménage avec son inconnue , et en a un fils , espoir de sa vieillesse ; mais en père prévoyant , il veut laisser au moins un petit héritage à sa postérité. Il arme donc son navire , et fait voile pour la Zélande ; l'histoire ne dit pas quel commerce lui fait préférer ce pays à un autre ; mais la femme de Jean de Calais , qui partage toutes les espérances de fortune du bon armateur , quoiqu'elle trouve l'expédition bien lointaine , fait seulement promettre à Jean de Calais qu'à peine débarqué en Zélande , il arborera , en guise de pavillon , son portrait à elle. Jean de Calais promet tout , et tient parole. Ce portrait attire l'attention des Zélandais : chacun croit le reconnaître : « N'est-ce pas le portrait d'Édith , le portrait de la fille du roi ! de cette pauvre princesse , qui , plutôt que d'épouser le méchant prince Roger , s'abandonna aux hasards de l'Océan dans une mauvaise barque de pêcheurs ? Courons raconter cet incident à son vieux père , qui ,

depuis sa disparition, ne cesse de pleurer sa fille. » Pendant que les plus pressés vont au palais, Jean de Calais, qui ne sait ce que signifie tout ce tumulte, exprime sa surprise à son lieutenant Rustan. Le lieutenant Rustan est encore un personnage très-discret; Jean de Calais ne sait ni d'où il vient, ni qui il est; il l'a accepté pour lieutenant comme il a accepté la belle Édith pour femme, sans prendre aucune information. Or Rustan, qui ne dit pas ses secrets, sait par cœur tous les secrets des autres. « Capitaine, dit-il, vous allez être mandé à la cour; le roi voudra vous parler; préparez-vous aux plus grands honneurs. De simple armateur, vous serez promu d'emblée au grade de grand amiral de Zélande pour le moins! » Jean de Calais croit encore que Rustan se moque de lui, que déjà Rustan a raison et sa prédiction se vérifie : les officiers du roi viennent chercher Jean de Calais qui se laisse conduire à la cour, où en attendant Sa Majesté il se promène dans les jardins avec Rustan. « Lieutenant, dit Jean de Calais, il ne me manque plus que ma femme pour partager ces honneurs, car sans elle je ne puis les accepter : je retournerai à Calais, m'offrit-on la couronne. — Votre femme? mais qui sait? elle est peut-être ici; faites seulement semblant de vous croire à Calais, figurez-vous que ce petit temple en rotonde, dédié à l'hymen, est votre maison; approchez-vous de la porte, et appelez Édith. » Jean de Calais, qui fait tout ce qu'on veut, se tourne vers le temple et appelle sa femme. Rustan serait-il un sorcier? Le temple s'ouvre, Édith en sort avec son fils.

L'histoire ne dit pas si Édith s'était cachée dans le navire de son mari ou si elle l'avait devancé en frétant elle-même un autre navire pour la Zélande. Jean de Calais ne s'en inquiète guère. Nous avons vu qu'il était très-peu questionneur de sa nature. Mais à peine a-t-il embrassé sa femme, on annonce le roi. « Cachez-vous tous les deux, dit Rustan, qui sait toute l'importance d'un coup de théâtre dans une reconnaissance. — Jean, vous viendrez le premier, puis vous, madame. » Jean se laisse faire; et quand le roi l'appelle, il vient. « J'ai vu votre pavillon, lui dit Sa Majesté; quelle est la femme dont le portrait y est peint? — Sire, c'est ma femme! — Votre femme? — Oui, sire. — Où l'avez-vous épousée? — A Calais. — Eh bien! monsieur Jean, je vous nomme le chef de ma flotte; mais partez et allez me chercher votre femme, qui est ma fille. — Votre fille, sire! je n'en savais rien, je vous jure; mais

elle est ici. — Ici? — Ici avec notre fils. — Ici? ah! où est-elle ma fille, ma fille bien-aimée? » C'était le moment. Édith sort du petit temple et tombe aux genoux de son père. Voilà Jean amiral, prince et gendre de roi. Un danger cependant le menace. Le prince Roger, jaloux de son bonheur, veut l'enlever et le déporter à Calais, mais Rustan est là pour veiller sur son capitaine et pour déjouer toutes les machinations du prince jaloux.

Voilà un abrégé du *libretto* et de l'histoire de Jean de Calais. C'est sur ce canevas que M. Donizetti, l'auteur d'ANNA BOLENA, a fait sa musique. Quoique chantée par Rubini et Tamburini, cette musique n'a pas paru d'une grande originalité. Nous sommes devenus très-difficiles depuis que M. Robert a su rassembler chaque année une troupe de mieux en mieux composée, et qui exécute tour à tour avec un ensemble si parfait les chefs-d'œuvre de Mozart, de Rossini et des meilleurs maestri modernes. En directeur habile, M. Robert a donc suspendu la seconde représentation de JEAN DE CALAIS pour mieux distribuer quelques airs et en faire ajouter quelques autres. Rien ne manquera donc au succès de JEAN DE CALAIS à la seconde représentation. Déjà, à la première, on a justement applaudi une espèce de barcarole ou air de matelot, que Tamburini chante au premier acte :

Una barchetta il mar solcando va ;

dans le second, l'air de Rubini :

Fasti? pompe? omaggi? onori,

et dans le troisième, le *finale*. M^{me} Ungher a secondé avec talent Rubini et Tamburini. Il n'a manqué à l'exécution, en un mot, qu'un peu plus d'ensemble dans les chœurs. Avec une tout autre troupe et une autre direction, ce serait un grand succès. M. Robert ne veut que des victoires complètes.

— CONCERTS. — La foule était grande dimanche dernier dans les beaux salons de M. Pape, où M. Cramer, le célèbre pianiste, a enthousiasmé les amateurs. Dimanche prochain, dans les mêmes salons, trois jeunes artistes déjà connus par différentes compositions, MM. Bessems, ancien violoniste à l'Opéra-Buffera; Servais,

premier violoncelle du roi des Belges, et Jules Déjazet, parent de notre spirituelle comédienne, donneront une soirée musicale, composée en grande partie de morceaux de leur composition, dont plusieurs ont produit un grand effet au dernier concert de M. Cramer. Les amateurs ne manqueront pas à cette réunion, pour laquelle on trouvera des billets chez tous les marchands de musique.

— M. Berlioz nous dédommagera aujourd'hui de tout ce que l'heure avancée nous priva d'entendre à son dernier concert. Cet artiste, qui n'est pas encore compris de tout le monde, a une originalité incontestable. C'est dans la salle des concerts du Garde-Meuble de la couronne qu'il donne aujourd'hui rendez-vous à tous ceux qui aiment une musique fortement accentuée. Nos meilleurs artistes veulent concourir à cette séance musicale, et on y entendra MM. Listz, Chopin, Osborn, Hiller.

— On fait déjà de grands préparatifs au théâtre du Palais-Royal pour les *bals d'artistes* qui vont avoir lieu tous les samedis du carnaval prochain. Le succès productif de ceux de l'an dernier a engagé l'administration à donner encore plus d'éclat aux fêtes de cette année. La salle, décorée par M. Cicéri, sera agrandie; le nombre des artistes de l'orchestre sera doublé. Véfour et Babin restent chargés des soupers et des mascarades. Enfin il y aura dans la salle autant de lustres et de bougies que d'étoiles dans le ciel! Le premier bal aura lieu le samedi 4 janvier.

— La société des sciences, arts et belles-lettres de Toulon vient de publier son bulletin trimestriel. C'est un recueil plein d'intérêt, où sont discutées de graves questions, et où l'on remarque aussi de la bonne poésie et même une romance avec musique.

— L'Académie royale des Sciences a décerné, dans sa séance du 18 novembre dernier, un prix de 5,000 francs à M. Colombat, de l'Isère, pour les ouvrages qu'il a publiés sur le bégaiement et sur tous les vices de la parole.

— Les ouvrages de M. Matter ont eu un beau et honorable succès en France; mais ils n'en ont pas moins en Allemagne, où nous

voyons qu'on publie une traduction de l'HISTOIRE DU GNOSTICISME et de l'ESSAI SUR L'INFLUENCE DES MOEURS SUR LES LOIS ET DES LOIS SUR LES MOEURS, dont nous donnâmes un fragment à l'époque où l'Académie décerna à l'auteur le prix Monthyon de 10,000 f.

— M. le marquis de Salvo, auteur de plusieurs productions ingénieuses, vient de terminer un ouvrage sur LA DIETTE ET LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE, qui ne peut manquer d'exciter la curiosité.

— Le roman de M. Eugène Sue, LA VIGIE DE KOAT-VEN, paraît depuis deux jours chez M. Vimont, rue Richelieu. 4 vol. prix : 30 francs.

— Le roman de M. le comte de Pastoret, RAOUL DE PELLEVE, a paru cette semaine chez M. Eugène Renduel.

— A peine si LES FRANCS TAUPINS ont paru en France, et ils sont traduits en allemand par un auteur distingué, M. de Chezy. Si le Bibliophile a été un peu gaillard dans le premier volume de ce roman-histoire, il faut lui savoir gré d'avoir peint dans les autres la belle Agnès Sorel sous de pudiques couleurs.

— LITTÉRATURE D'ÉTRENNES. — Voici le règne du joli, du mignon, du gracieux en littérature. Voici le moment où le madrigal et le bouquet à Chloris ont quelque chance de reprendre faveur. Pour que l'histoire, la philosophie, les belles-lettres (vieux style) puissent lutter contre les contes à mes filles, à mes petits garçons, et autres enfantillages, il leur faut le secours de Thouvenin ou de Simier. Mais les livres qui triomphent sont surtout ceux qui, sous leur élégant étui de carton gaufré, recèlent un Musée tout entier de jolies vignettes importées d'Angleterre, soit les keepsakes originaux qui décorent le magasin universel de M. Baudry, rue du Coq, soit leurs imitations semi-françaises dont M. Louis Janet a presque le monopole. Quelle providence que M. Louis Janet pour ces Apollons et ces Muses d'almanachs qui portent depuis trois ans le deuil de feu MERCURE, et à qui ne suffit plus le petit volume mesquin de MM. Treuttel et Wurtz ! Nous voyons là des génies qui doivent se trouver bien beaux sur un si beau vélin et à l'ombre de si belles gravures. Imprimés une fois l'année, ils ont le droit de se

comparer à cette splendide plante exotique, le *cactus speciosus*, dont la fleur de pourpre ne s'ouvre que sur le balcon d'une petite maîtresse, et n'est cultivée que dans des vases précieux comme l'or. Cette année, M. Louis Janet a fait une moisson assez complète de ces fleurs, dont quelques-unes ont un autre mérite que la rareté de leur floraison. Mais en éditeur qui connaît son public, il a surtout tenu à orner ses charmans annuaires de vignettes choisies parmi les plus belles des vignettes anglaises. Tous les bijoux de M. Louis Janet méritent une mention : 1° LE DIAMANT, vol. in-8°, avec seize belles gravures anglaises, tirées du *KEEPSAKE* anglais pour 1834 ; 2° LE LIVRE DE BEAUTÉ, souvenirs historiques sur les femmes les plus célèbres de la France, ouvrage tout national, orné de treize portraits ; 3° AUVERGNE ET PROVENCE, album pittoresque, orné de vingt-six vues du Midi de la France, extraites du *LANDSCAPE ANNUAL* de 1834 ; 4° LE *LANDSCAPE FRANÇAIS*, voyage pittoresque en France, avec gravures anglaises ; 5° LES ANNALES ROMANTIQUES, avec huit belles gravures anglaises ; 6° LE *KEEPSAKE FRANÇAIS*, orné également de gravures anglaises ; 7° LES NAVIGATEURS, HOMMAGE AUX DAMES, et une foule d'autres productions du même genre, qui toutes sont dignes d'être offertes au beau sexe et aux enfans, et que nos lecteurs pourront au reste apprécier eux-mêmes, dans le beau magasin que M. Janet ouvrira demain, lundi, rue Saint-Honoré, n° 202, au coin de la rue de Valois et de la place du Palais-Royal. Il y aura foule.

— TABLEAUX PITTORESQUES DE L'INDE, avec vingt-cinq gravures anglaises, d'après les dessins de W. Daniel. — C'est encore un *ANNUAL*, et des plus beaux sous le rapport des vignettes ; mais c'est mieux qu'un *Annual* ordinaire, car on y trouve pour texte la traduction fort bien faite du tableau piquant d'un pays inépuisable en merveilles. L'auteur anglais qui a décrit l'Inde sous la forme amusante d'un voyage est le révérend M. Caunter, qui ne le cède dans cette esquisse qu'au capitaine Basil Hall, qui lui aussi, dans ses *MÉMOIRES ET VOYAGES*, a peint quelques-unes des mêmes scènes. Mais *L'ORIENTAL ANNUAL* a pour ornement des vignettes tirées des précieux dessins de Daniel, l'artiste qui a le mieux compris et le mieux rendu le caractère particulier du paysage indien. De magnifiques exemplaires de *TABLEAUX PITTORESQUES DE L'INDE* se trouvent chez M. Bellizard et compagnie, rue de Verneuil, n° 1, et chez

M. Louis Janet. La soie, la moire, le velours, ajoutent encore à l'attrait extérieur de ce bijou littéraire.

— M. Eugène Renduel publie aussi son almanach, *L'AMULETTE, Etrennes à mes jeunes Amis*. — Chaque auteur de sa clientèle a voulu payer son tribut. M. Eugène Renduel a fait exécuter les plus jolies gravures, pour que le livre fût digne de son titre. Prix : 15 francs.

— JEAN-PAUL CHOPPART. 2 vol. in-12. — C'est un roman pour les petits garçons, qu'on trouve chez M. Allardin, éditeur, et qui vous divertira, je vous assure. L'auteur est un de nos plus spirituels critiques, et mieux encore ; mais je ne sais pas si ce livre n'est pas son chef-d'œuvre. Rien de commun entre Jean-Paul et tous les petits garçons dont les aventures nous poursuivent de leur monotonie désespérante. Jean-Paul est un vrai héros, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne.

— DEUX RÉPUTATIONS, par M. Macaire, 2 vol. in-8°. — Cet ouvrage, qui vient de paraître, est fort gai ; mais quelles mœurs et quel ton ! Le début de l'histoire est raconté, il est vrai, dans la cuisine par des laquais : ce n'est pas maladroit. Une marquise jette un chat aux jambes de son mari ; le chat, après avoir mordu les mollets du marquis, se sauve sur les gouttières. La dame veut rattraper son chat, et un marchand de peaux de lapins se dévoue pour courir sur les toits après le matou. Au retour, comme il a passé par la cheminée, il se laisse mettre dans un bain ; puis, quand il est dégrassé, il est accablé des bontés de madame. Le marquis trouve cela mauvais ; mais le marchand de peaux de lapins le plonge dans la baignoire et s'esquive. Il naît de cette aventure un petit marquis à la façon de *barbari* ; le petit marquis devient grand, etc. Vous avez dans la suite de cette histoire des scènes de cabaret, des scènes d'espionnage et autres, dites « de la vie positive », etc. tout ce qu'il faut enfin pour amuser l'antichambre. L'auteur en veut trop à l'aristocratie pour avoir daigné faire son roman pour elle.

— THE REPEALERS, roman de lady Blessington. — Parmi les dames anglaises les plus distinguées par leur beauté et leur esprit est lady Blessington, déjà connue par les CONVERSATIONS DE LORD

BYRON, et qui vient de publier un roman intitulé *THE REPEALERS*. C'est le tableau dramatique des dissensions actuelles d'Irlande et l'histoire des manœuvres de cette faction, qui, conduite par O'Connell, demande le rappel de l'Union. Écrire sur la question la plus grave qui doit agiter l'Irlande et l'Angleterre pendant bien des années, ce n'est pas facile, si l'on veut rendre justice à tous les partis. Lady Blessington est Irlandaise, et cependant elle a peint impartialement les mœurs de son pays et le caractère à la fois sauvage et oriental de ses compatriotes. Le nom d'O'Connell est le premier qui vous frappe dans un sujet semblable. Cet homme au corps robuste, à la voix mâle et sonore, qui d'un mot domine les masses de son pays, qui leur dit : Ne buvez pas, ne vous rassemblez pas, ne vous battez pas, et elles ne boivent pas, elles ne se rassemblent pas, elles ne se battent pas; cet homme qui conspire, qui nous dit qu'il conspire, mais qui conspire avec la loi et par la loi, est-il un patriote ou un traître? Tant de choses nous échappent dans l'histoire et dans les mœurs d'un pays que nous ne connaissons que de loin; les rouages d'un vieux gouvernement sont souvent tellement entravés par de vieilles choses difficiles, ou presque impossibles à détruire sans changer toute la machine; il y a tant de danger dans de si grands changemens, les maux et les biens enfin de tout système se trouvent tellement liés, que c'est avec moins de hardiesse que les politiques ordinaires que nous oserions juger deux hommes tels que M. Stanley et M. O'Connell; mais ne doit-il pas vous paraître étrange, à vous, à vous Français qui en ce moment reconnaissez toutes les minorités religieuses, une fois établies, même cette petite et méprisée minorité juive, ne doit-il pas vous paraître bien étrange que les catholiques irlandais (la grande masse, l'antique race d'Irlande) soient encore une espèce ilote dans leur pays, et paient les impôts qui soutiennent fastueusement l'Église anglicane, tandis que leur pauvre clergé, ce clergé pauvre et populaire, aimé du peuple parce qu'il est l'ami du peuple, reste seul oublié? Nous ne parlons pas de la justice; nous parlons de la politique, de la politique d'un gouvernement qui ne veut pas être bon, mais fort. Ne doit-on pas s'étonner quand le parlement anglais a passé un bill qui s'appelle réforme de l'Église irlandaise, que les catholiques ne s'y trouvent pas nommés, et que toute cette réforme se borne à régler les fonds d'une église surchargée de biens et de prêtres, et qui ne

manque que de croyans ? Qu'attendez-vous ? que M. O'Connell signale cet abus, qu'il en parle en termes énergiques, qu'il demande l'égalité entre les deux Églises ? Ne vous trompez point. Il n'en dira pas un mot ; il protestera seulement contre une telle égalité ; il ne demandera rien pour l'Église catholique : il ne voudra pas la voir payée de la misère de ces paysans qui seuls meurent de faim, pour lesquels il n'y a point de *loi des pauvres*. Non ; ce qu'il demande ôterait un bras à l'Angleterre, et réduirait son pays à une pauvre île qui ne peut, dans l'état actuel des choses, être indépendante, et qui, même indépendante, ne pourrait jouir que d'une misérable et mesquine indépendance. Nous savons fort bien que le rappel de l'Union est peint sous d'autres couleurs, que ce n'est qu'un dédoublement de gouvernement législatif qui est demandé, et que *l'union* du pouvoir doit se consolider par ce changement. C'est ce que M. O'Connell dit au parlement ; mais ce n'est pas ce qu'il dit aux masses ; ce n'est pas non plus ce qu'il pense ni ce qu'il peut penser. La chose ne serait guère possible sous d'autres constitutions et sous d'autres mœurs. Cette union ne serait guère possible entre deux gouvernemens distincts, si même leurs parlemens étaient aristocratiques et disciplinés. Mais mettre en présence deux assemblées qui vraiment représentent deux peuples et leurs passions, deux peuples long-temps en guerre clandestine !... La question d'Irlande donc doit être bien compliquée, quand des deux hommes en scène, l'un veut soutenir des abus erronés, l'autre demande des remèdes destructeurs. La question d'Irlande date, en vérité, de fort loin, et ne peut se traiter dans un article de critique. C'est lady Blessington qui nous y amène pour un moment. Nous en demandons pardon au lecteur, et nous l'engageons vivement à juger lui-même un de nos meilleurs romans modernes.

UN MEMBRE DU PARLEMENT ANGLAIS.

— HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par MM. Buchez et Roux. Cet ouvrage, publié par livraisons, n'en est qu'à la première, et ce n'est encore que l'introduction. On souscrit chez M. Paulin, libraire, place de la Bourse.

— BERTRAND ET RATON obtient un grand succès à la lecture ; la quatrième édition est sous presse.

— On nous écrit de Berlin : Le prince de Puckler Muskau vient de partir pour la Grèce et Constantinople. Ce voyage nous promet un ouvrage au moins aussi piquant que les *LETTRES D'UN DÉFUNT SUR L'ANGLETERRE ET L'IRLANDE*. En attendant cette suite des *LETTRES A JULIE*, le prince voyageur a laissé tout Berlin occupé de sa dernière publication, *TUTTI FRUTTI*, livre dont M. Cohen nous prépare la traduction.

— RÉCEPTION DE M. CHARLES NODIER A L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.— Nous serons courts aujourd'hui, quitte à y revenir, sur cette mémorable séance académique. Nous faisons mieux que d'en tracer le procès-verbal, nous donnons les discours qui l'ont rempli. Et puis, pour d'autres, l'impression des éloquents paroles du nouvel élu a pu être toute littéraire ; pour nous l'orateur était surtout un ami, et nous sommes encore sous l'influence de ces émotions plus intimes, dont l'expression, plus tendre que laudative, a d'autant moins de valeur pour le public qu'elle en a davantage pour celui à qui elles s'adressent. Cependant l'effet de cette éloquence du cœur a été si général, et la sympathie pour l'homme s'associait si naturellement à l'admiration pour l'écrivain, qu'on eût pu croire cette assemblée nombreuse toute composée d'amis intimes de Charles Nodier. Voilà certes un de ces choix qui font circuler une nouvelle sève de vie et de jeunesse dans le vieux corps académique, un de ces choix qui ôtent tout sens épigrammatique au titre d'immortels que prennent les quarante. Chateaubriand, Lamartine, Nodier, ces noms-là en pourraient absoudre beaucoup d'autres. Quel novateur serait assez injuste pour dire encore que les portes de notre Académie classique sont trop étroites pour les hommes d'un vrai génie ?

Répondre au discours du récipiendaire n'était pas facile. M. de Joly a trouvé cependant le secret d'être applaudi à son tour. Remarquez qu'il a osé dire des vérités au seul souverain de ce temps-ci qui ait conservé des flatteurs dans la république des lettres. Ces deux discours seront un texte pour nous dans un prochain examen critique de la carrière littéraire parcourue par Charles Nodier. N'oublions pas de dire que M. Tissot a terminé la séance par la lecture de deux idylles de Théocrite, où nous avons remarqué des vers qui rendent l'original avec bonheur.

— DIRECTION LITTÉRAIRE DE LA REVUE DE PARIS. — L'article de

M. Nisard sur l'espèce de réaction littéraire dont il a signalé les symptômes avec une critique si franche et si pleine de verve devait inquiéter quelques consciences et provoquer naturellement une polémique. Plusieurs réponses nous ont déjà été remises ou proposées, entre autres, par M. Jules Janin, par le bibliophile Jacob, etc. Le prochain volume de la REVUE DE PARIS contiendra la réponse de M. Jules Janin.

Jusque là il serait peut-être convenable que le directeur, comme représentant la pensée littéraire de la REVUE DE PARIS, restât intermédiaire passif dans une discussion qui peut être vive de part et d'autre. Cependant quelques questions personnelles lui ayant été adressées, non pas seulement cette fois-ci, mais dans d'autres circonstances analogues, on voudra bien lui permettre de donner un commencement d'explication sur l'étendue de sa solidarité dans les articles qu'il admet de confiance ou qu'il sollicite lui-même. La REVUE DE PARIS a toujours laissé à chacun de ses rédacteurs la plus large indépendance, indépendance dans la forme et dans la pensée, afin de respecter tout ce qui constitue l'*individualité* de chaque auteur, aujourd'hui que ce mot comprend tant de choses. On ne saurait rendre le directeur de la REVUE directement responsable d'un article signé que s'il déclarait ne pas vouloir accepter la défense après l'attaque. Il est tel article où le directeur peut être plus ou moins blessé dans ses principes ou dans ses opinions, et qu'il se croit tenu d'insérer par une juste abnégation de lui-même, la REVUE n'étant pas un homme, mais un être collectif. Quant à ceux-là même de ces articles qui exprimeraient sa pensée, le directeur n'en saurait non plus être solidaire; car il y aurait souvent vanité de sa part d'en partager l'honneur ou les périls. Le directeur ne peut répondre d'autres articles que de ceux qu'il signe, soit comme auteur, soit comme directeur, de ceux qui ne seraient pas signés, et il ajoutera, de ceux dont par hasard le signataire désavouerait la responsabilité. C'est faire assez large la part des réclamations au directeur; c'est laisser assez de marge à ces personnes qui, à tort ou à raison, voudraient voir un chef là où il n'y a qu'un confrère pour tous, et à celles dont l'humeur, si elles avaient de l'humeur, aimerait à s'en prendre à ce qu'on appelle en style de journal politique un éditeur responsable. En acceptant la mission qui lui fut confiée, le directeur de la REVUE DE PARIS, fort de ses intentions et de l'exemple de ses deux prédécesseurs, ne se dissi-

mula pas les petites tribulations qui l'attendaient dans notre littérature militante. Il dut se dire que pour diriger un journal, quelque obscur qu'il soit, il faut aujourd'hui n'avoir peur ni d'un coup de plume ni même de pire encore, si on pouvait le dire sans fanfaronnade. Heureusement il est rare qu'un homme d'honneur, même quand il a tort, n'ait pas affaire à un adversaire qui puisse prétendre au même titre, et alors, avec un peu de cette confiance chevaleresque toujours comprise en France, si toutes les explications ne sont pas sans péril, elles sont toutes honorables. Dans la présente occasion, si les lettres anonymes pouvaient compter, il aurait été reproché au directeur de la REVUE DE PARIS de s'être laissé attaquer lui-même, bien sûr que les forts horions ne tomberaient pas sur lui. Puisqu'on veut bien ne pas avoir oublié que le directeur de la REVUE a fait aussi, lui, ce que M. Nisard appelle de la littérature facile, il ne peut dire qu'il partage toutes les opinions littéraires exprimées avec tant de talent et d'éloquente franchise par M. Nisard; mais, tout en étant moins sévère peut-être, il éprouve le besoin de déclarer que, connaissant peu de littérateurs qu'il estime plus que M. Nisard, comme ami sûr, homme de candeur et de bonne foi dans ses affections et ses antipathies, c'est avec plaisir qu'il accepterait la solidarité de son article, si ceux qui ont voulu la lui imposer l'exigeaient, et si M. Nisard consentait à ce partage. Qu'on remarque l'heureuse coïncidence du manifeste de celui-ci avec ce que vient de dire M. Charles Nodier dans son discours de réception à l'Académie. Il y a ici une question de haute moralité outre la question littéraire; et d'ailleurs, selon le directeur de la REVUE, on n'est pas digne d'avoir des amis quand on n'ose pas se faire des ennemis. Son impartialité ne va pas au-delà.

Mais cette explication serait inutile si elle était toute personnelle. Son véritable but est d'aller au-devant de ces charitables personnes qui, s'empressant de prendre leurs conclusions sur un ou deux articles isolés, s'en iraient volontiers exagérant la *conversion* ou la *sagesse* de la REVUE DE PARIS, la représentant comme renonçant à ses proverbes si spirituels, à ses nouvelles si amusantes, se punissant enfin elle-même et ses abonnés de l'abus qu'on a fait de sa littérature en dehors de sa rédaction. Non certes, la REVUE DE PARIS ne répudiera ni ses succès ni les auteurs à qui elle les dut. La REVUE DE PARIS ne battra pas sa nourrice, l'imagination; elle saura se conformer sans doute à la réaction littéraire, si

réaction il y a ; elle admettra des articles de haute critique quand ils seront écrits avec conscience et talent ; elle sera d'autant plus sévère envers les littérateurs du deuxième et troisième ordre, qu'elle serait fâchée qu'on confondît leurs enseignes avec la sienne ; elle continuera à laisser à chacun la liberté de sa forme, de son allure, persuadée, ce que M. Nisard ne niera pas , qu'il y a souvent plus de poésie et de littérature difficile dans un conte que dans tout un roman , dans douze pages que dans un gros volume. Enfin, comme il s'agit d'éviter ici les vagues promesses d'un prospectus, la *REVUE*, qui termine justement l'année par un article d'un de ses conteurs les plus admirés, M. Pr Mérimée, espère en recevoir au moins deux autres avec la même signature, dans le courant du prochain trimestre ; la réponse de M. J. Janin sera encore une preuve de cette fidélité à nos précédens, avec toutes les modifications qu'exigeront les vicissitudes du goût et notre désir de marcher toujours en avant du mouvement littéraire. Nous saurons être graves dans l'occasion, défendre les intérêts du vrai, du bon et du beau, mêler l'*utile dulci*, l'*agréable au doux* des classiques, mais en laissant à d'autres le courage d'être lourds et ennuyeux, avec le dédommagement de nous traiter de frivoles.

Ainsi , dans le trimestre de janvier, notre seconde série contiendra, entre autres articles sur les littératures étrangères, « une histoire de la littérature anglaise, » « de théâtre espagnol comparé au théâtre de Corneille et de Molière, » une suite d'articles sur les femmes de Shakspeare ; l'analyse de quelques pièces anglaises peu connues, et, comme toujours, l'extrait ou l'imitation des meilleures publications des Revues et Magazines de la Grande-Bretagne, etc. Nous avons déjà annoncé des articles de réhabilitation littéraire sur les *ÉCRIVAINS DE PORT-ROYAL*, l'*HISTOIRE DE NOS VIEUX VOYAGEURS*, l'*EXAMEN CRITIQUE DE NOS HISTORIENS CONTEMPORAINS*, un article sur Machiavel par M. Avenel, etc. M. Nodier continuera pour nous ses *SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION*, et nous aurions déjà donné aujourd'hui *SAINT-JUST* et *PICHEGRU*, si nous ne donnions son discours académique. M. Matter, inspecteur général des études, a terminé pour nous un curieux article sur les *PRÊTRESSES* ; mais nous publierons d'abord un travail non moins curieux de M. Ph. Chasles, sur les *FEMMES ATHÉNIENNES*. Nous aurons encore la suite des *ÉTUDES SUR LE MOYEN ÂGE FRANÇAIS*, par M. Royer-Collard, etc. Il faut laisser quelque chose à l'imprévu, et nous taisons quelques-uns de nos articles ;

cependant nous avons déjà fait connaître que nous avons dans nos cartons un article de prose et de vers par MM. Méry et Barthélemy, les MÉMOIRES D'UN FLANDRIN, par un grave académicien, et une *nouvelle* de M. Loève-Weimars. Il nous en a été remis depuis une autre par M. Fréd. Soulié, dont la collaboration va nous devenir précieuse. Enfin la REVUE DE PARIS est ouverte à toutes les notabilités et à toutes les rivalités dans tous les genres, aux membres de nos académies, comme à M. Victor Hugo et à M. Alex. Dumas, à M. Scribe et à M. Théodore Leclercq, à M. Sue et à M. de Balzac, à M. Saint-Marc Girardin et à M. Sainte-Beuve, à M. de Latouche et à M. Ch. Rabou, à M^{me} la duchesse d'Abrantès et à l'auteur de LA MARQUISE, au bibliophile Jacob et à M. L. Gozlan. La liste de nos collaborateurs est si longue, que nous y renvoyons tous ceux qui s'intéressent à nous, pour y trouver bien d'autres noms, dont nous nous glorifierons toujours volontiers. Quelques hommes de lettres ont pu boudier quelquefois la REVUE DE PARIS, mais comme on boude une maîtresse, pour revenir à elle avec de nouvelles parures et de nouveaux présens. Nous oserions parier que nous aurons quelques-unes de ces surprises pour les étrennes de nos souscripteurs.

— Les bals de l'Opéra vont commencer le 4 janvier : le programme publié par tous les journaux a excité partout une vive curiosité.

— Ce soir les beaux salons de M. Pape seront remplis d'amateurs.

— Un concert a été donné cette semaine par M^{lle} Palmire Chéronnet, professeur de piano, dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville. Nos artistes les plus distingués s'y sont fait entendre. On a accordé de justes encouragemens au jeune Charles Dancla, premier prix de violon du Conservatoire. M^{lle} Chéronnet a exécuté, entre autres morceaux de musique, des variations de Hertz sur la *Marche d'Othello*. Le beau talent de cette gracieuse artiste lui a valu d'unanimes applaudissemens.

— Les bals des Variétés, qui depuis trois ans obtiennent une vogue si brillante, commenceront le 5 janvier prochain, et le nom-

bre en est fixé à quinze à cause de la courte durée du carnaval. On fait beaucoup de préparatifs pour embellir encore ces joyeuses réunions : la salle sera agrandie ; vingt lustres suspendus aux plafonds jetteront les plus vives lumières sur toutes les parties du bal et feront ressortir encore la variété des costumes. L'orchestre, dont la réputation est si bien établie, sera augmenté. Quarante de nos meilleurs musiciens, sous la conduite de M. Charles Tolbecque, exécuteront des quadrilles et des galops nouveaux composés par cet habile chef d'orchestre pour les bals des Variétés seulement. une communication a été pratiquée de la salle avec les vastes salons et les élégans cabinets du restaurateur Pétron ; de sorte que les amateurs pourront allier les plaisirs de la gastronomie aux plaisirs de la danse. On distribue d'avance, au théâtre, des cartes d'entrée et des coupons de loges.

— LES PRIMEVÈRES. — BIGARRURES. — Chacun de ces titres nous révèle deux nouveaux volumes de poésies, deux charmans volumes assurément, avec un parfum de salon et de bosquet tout-à-fait enivrant. LES PRIMEVÈRES sont de M. E. Lhôte. Désormais, les Muses ne compteront jamais sans ce jeune poète qui dit modestement : Il y a l'infini entre ce que je suis et ce que je voudrais être. En attendant que l'infini soit comblé, M. Lhôte est un joli poète romantique. LES BIGARRURES sont de M. E. Barateau : ici c'est une réputation faite. Je ne sais pas de romances plus *chantantes* et plus poétiques à la fois que les romances de M. E. Barateau. Je voudrais être musicien, exprès pour mettre en musique LES BIGARRURES.

— L'ABBÉ GUIRAND, par E. Rastoin-Brémond. 2 volumes in-8°, chez M^{me} Baudouin et Sylvestre fils, rue Thiroux, n° 8. — L'auteur est un déserteur de la science : nous connaissons ses travaux sur la botanique et l'archéologie. M. Rastoin se pose à son tour comme romancier. Ce qui pourra surprendre, c'est que le défaut littéraire du livre est dans les grandes dépenses de style et d'imagination que notre savant s'est cru obligé de faire pour se mettre à la hauteur de la muse facile. Il *poétise*, comme on dit, les plus simples détails, en analyse tous les sentimens avec la délicatesse du marivaudage allemand. Que d'esprit, que de descriptions dans ces deux volumes ! Ah ! monsieur Rastoin, la langue de Linnéc est plus

précise dans ses poétiques définitions. Il faut dire encore que le romancier-botaniste cueille les fleurs de sa rhétorique dans la Provence, cette belle contrée dont la principale richesse est en parfums. Nous nous trouvons dès les premières pages au milieu des orangers du Var. Il est vrai que le mistral souffle, car le romancier aime les contrastes; mais bientôt nous jouissons d'une coquette matinée de printemps. M. R.-Brémond ne décrit pas seulement la nature mais aussi les mœurs, et il a un vrai talent d'observation. Les événemens d'abord lents et embarrassés de cette histoire se succèdent enfin avec plus de rapidité. L'intérêt va croissant, le roman est sauvé! Pour l'abeille il y a du miel dans chaque fleur; pour un métaphysicien il y a un symbole sous la plus romanesque légende. Sous le roman de M. R.-Brémond se cache aussi une question d'ordre social très-importante. Mais vous ne l'apercevez qu'à la dernière page du livre; et c'est un de ces livres qu'on lit jusqu'au bout.

— La seconde livraison de la GALERIE BIOGRAPHIQUE, publiée par M^{me} la comtesse de Brady et M. Genevay, mérite nos éloges comme la première. C'est le même talent littéraire, et c'est la même perfection pour les gravures. Le prix de 60 centimes n'annonce pas tant de luxe à cet ouvrage, devenu important.

— Sans être taxé d'anglomanie, on peut appeler souvent l'attention sur le beau magasin de livres étrangers de la rue du Coq, n^o 9. Tant que *le droit des gens* littéraire ne garantira pas aux auteurs leur propriété au-delà des limites de leur pays natal, il serait injuste de ne pas encourager les représailles de la réimpression. On trouve chez M. Baudry les meilleurs livres des littératures étrangères édités par lui avec luxe et économie. On y trouve aussi les éditions originales, et enfin toute l'élégante famille des almanachs ou annuals anglais, allemands, américains, etc.

— Parmi les livres d'excellente et amusante morale qu'on peut recommander ces jours-ci, nous citerons une jolie édition du BRAHME VOYAGEUR, par M. F. Denis, ornée de vignettes, et formant un vol. in-18. M. Abel Ledoux en est l'éditeur. Prix: 4 fr. 50 centimes.

— Parmi les jolis et utiles livres d'étrennes, il faut signaler

LES JEUNES VOYAGEURS EN FRANCE, 6 volumes ornés de cartes coloriées, dont nous avons déjà donné l'annonce plus détaillée. On trouve cet ouvrage chez M. P. Ledoux.

— L'AMULETTE, de M. Eugène Renduel, est sans contredit le mieux composé de nos almanachs littéraires. C'est un cadeau charmant qui ne s'adresse pas seulement à la jeunesse ; les noms des auteurs étaient une garantie : elle ne nous a pas trompé. On trouve cet almanach chez M. L. Janet, avec tous les **KEEPSAKES** nouveaux.

— M^{me} Desbordes-Valmore, dont le talent plein de charme et de naturel exprime si bien les sentimens des enfans, publie, à l'occasion du jour de l'an, chez les libraires MM. Dumont et Charpentier, un ouvrage que l'on ne saurait trop recommander aux mères de famille. C'est le **LIVRE DES PETITS ENFANS**, leçons du premier âge.

— Parmi les nouveautés destinées à être offertes au jour de l'an, nous avons remarqué l'ouvrage que vient de publier M. Dumont, libraire au Palais-Royal, n^o 88, sous le titre de : **SCÈNES DU JEUNE AGE**, par M^{me} Sophie Gay. Cet ouvrage contient des nouvelles charmantes dédiées aux enfans de toutes les classes de la société, et qui seront d'aussi bonnes étrennes pour le fils de l'ouvrier que pour la petite fille du grand seigneur.

— M. de Truchet vient de publier une seconde édition de son curieux **TRAITÉ SUR LES CHEVAUX DE CAMARGUE**, en même temps qu'un **Mémoire non moins important sur le Desséchement des Marais d'Arles**. Il y a dans ces écrits d'un littérateur et d'un agronome distingué des renseignemens précieux pour la statistique du département des Bouches-du-Rhône.

— **LE VOYAGEUR POÈTE**, etc., par M. Furcy de Brunoy, rue des Vieux-Augustins, n^o 69. — C'est un petit volume où vous trouvez une grande variété : les souvenirs d'enfance de l'auteur, des chansons anti-romantiques, des descriptions, etc.

— **ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE**, par M. Bourgon, professeur d'histoire à la faculté de Besançon. 2 volumes in-12; prix : 6 fr.

A la librairie classique et élémentaire de L. Hachette , rue Pierre-Sarrazin , n° 12. — Le titre détaillé de ces deux volumes nous dispense d'une longue critique. C'est un résumé, un livre élémentaire ; les faits sont bien classés, les appréciations fort bien déduites.

— M. Eugène Renduel prépare une seconde édition du *MIROIR DES SALONS*, volume piquant, qui sera augmenté d'UNE SEMAINE A PARIS. L'auteur a terminé aussi un roman : *MARIA, ou soir et matin*.

— LITTÉRATURE ET CHOCOLAT. — Nous avons consacré un article à la littérature d'étrennes ; celui-ci vient le compléter. On nomme *bibliothèque* une cave bien fournie et bien rangée, les pièces de vin représentant les *in-folio*, les bouteilles faisant figure d'*in-octavo*, les flacons de *Palma-Christi* et de *Constance* imitant les livres rares. N'est-il pas aussi logique de comparer une fabrique de chocolats à une librairie ? Cette comparaison nous est venue en visitant la magnifique chocolaterie de MM. Debauve et Gallais, rue des Saints-Pères, n° 26, où l'approche des étrennes attire autant de monde qu'aux élégans salons de MM. Giroux et de Bossange père. En effet, MM. Debauve et Gallais l'emportent sur tous les éditeurs par le nombre, le luxe et le bon goût des productions que les amateurs s'arrachent tous les jours, et principalement à l'époque du jour de l'an. Les libraires seraient bien embarrassés de répondre de la qualité de tous les ouvrages qu'ils exposent en vente, et qu'on achète au hasard sur la foi du *titre*. Comme la chocolaterie est ici préférable à la librairie ! Chez MM. Debauve et Gallais, par exemple, la réputation du fabricant, réputation acquise en vingt années d'honorables efforts, donne au client toute garantie pour le mérite salutaire des produits *decette maison qui flaire comme baume dans toute l'Europe*, disait Louis XVIII, ce prince sage et spirituel, comme M. Nodier le désigne.

Le chocolat se prête merveilleusement à toutes les exigences de l'estomac le plus capricieux ; la littérature n'a pas plus de genres et d'espèces que le chocolat ; le magasin de MM. Debauve et Gallais est aussi riche en nouveautés piquantes que celui d'un libraire à la mode ; le *chocolat du Roi* est, pour ainsi dire, le

classique pur, en tablettes ou en bâtons, et ce classique exquis, approuvé par le goût et par toutes les facultés, tiendra toujours le premier rang pour la consommation habituelle, parce qu'on ne s'en lasse pas plus que de Racine et de Molière; c'est le vrai classique immuable et irréprochable contre lequel ne prévaudra aucune importation anglaise ou germanique; une ou deux vanilles ne lui ôtent pas ce caractère succulent d'ancienne tradition. Le cardinal Bracantio, qui excellait à préparer le chocolat, a composé sur ce sujet un art poétique que Boileau n'a pas surpassé. Le genre romantique commence au *chocolat au lait d'amandes*, et subit une foule de métamorphoses par le mélange du salep, du cachou, du tapioka. Le chocolat au lait d'amandes, que le maréchal de Richelieu estimait fort, a la douceur des plus doux vers, et le *chocolat stomachique* facilite la digestion, de même qu'une petite comédie sert de passeport à une grande pièce; le *chocolat analeptique au salep de Perse* a tout le parfum oriental des MILLE ET UNE NUITS; le *chocolat tonique au cachou* remplace très-agréablement les romans à forte dose de passion; le *chocolat exhilarant à l'ambre gris* produit sans danger l'effet du drame *antoniste*; le *chocolat antispasmodique à la fleur d'orange* vaut bien le roman intime et psychologique; le *chocolat au soconusko*, que Buchoz a baptisé *le mets des dieux*, est préférable à toute la *féerie fantastique*; le *chocolat à l'arome de café*, que Voltaire et Fontenelle ne connaissaient pas, a plus d'attraits que cent contes drolatiques; le *chocolat béchique au tapioka des Indes* est une nourriture aussi solide qu'un bon roman historique; enfin, le *chocolat blanc à l'arrow-root des Indes et à la théobromine* excite plus de curiosité et d'appétit que les annonces pompeuses de nos romanciers. Les *diablotins à la vanille* ne pervertiront jamais leur acheteur, et les *chocolats galans* sont permis par les mères à leurs filles. Avant la révolution, le chocolat était aristocrate: il alla des sœurs du régent aux déjeuners de M^{me} Dubarry; il servait aux marquises de Crébillon fils et aux seigneurs de l'Opéra; aujourd'hui le chocolat s'est fait populaire et vertueux: il devient inséparable du régime constitutionnel. Les destinées des lettres, hélas! ne sont pas les mêmes! Ces réflexions naissent naturellement en présence des chocolats de MM. Debauve et Gallais: combien de chefs-d'œuvres vantés que l'on rejette en les ouvrant! Mais une fois qu'on a dégusté ces chocolats si divers et si délicats, on n'en veut

plus d'autres. Quant à l'aspect de cet appétissant magasin, il est semblable à celui d'une librairie étincelante de reliures de soie, de velours, de maroquin, où les livres sont en habits de fête. Chez MM. Debauxe et Gallais, le bon ne dédaigne pas l'apparence du beau, et le chocolat a fait toilette pour recevoir la plus brillante société de Paris : ce ne sont que boîtes de cèdre et de laque, nécessaires de cuir de Russie et enveloppes dignes du contenu ; on dirait les rayons d'une bibliothèque divisée par matière, selon la méthode de Brunet ; mais dans une bibliothèque, certains volumes n'ont pas d'ordinaire d'autre mérite que leur rareté ; ici les chocolats le plus chers sont les meilleurs, et tout est délicieux, tout plaît aux dames. Faisons des vœux pour que la librairie n'ait plus rien à envier à la chocolaterie !

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Presque tous nos théâtres chantans ont terminé l'année par ces espèces de pièces-revues dans lesquelles le vieux petit vaudeville essaie de remuer ses grelots, et transforme ses acteurs et ses actrices en personnages de satire allégorique et quelquefois en caricatures vivantes. A la rue de Chartres, nous avons eu LE PRIX DE FOLIE ; aux Variétés, LE MAGASIN PITTORESQUE, etc. Il y a eu dans ces pièces quelques piquans couplets qui vivront aussi long-temps que tous les autres couplets de fin d'année. Il n'en est pas de même de LA CHANOINESSE du Gymnase, qui n'appartient en rien à la circonstance, et qui restera une des plus jolies comédies de M. Eugène Scribe. Nous aurons à parler aussi du REVENANT, joué à l'Opéra-Comique. — Voici depuis cette semaine la concurrence des bals de théâtre. Nous dirons dimanche si le programme de l'Opéra a tenu ses promesses.

— La pièce à succès sera, tout ce mois-ci au moins, l'ANGÈLE de M. Alexandre Dumas. S'il fallait faire la part des acteurs dans ce triomphe, nous ne louerions avec plaisir que M^{lle} Ida. On ne peut jouer avec plus de déceçce la maternité précoce d'une ingénue de quinze ans. L'exagération mélodramatique de M. Bocage a été fort applaudie. Lockroy a été fort convenable dans les deux derniers actes, et enfin M^{lle} Verneuil a eu quelques inspirations heureuses de maman coquette. — C'est le cas d'annoncer ici que le premier volume des œuvres dramatiques de M. Alexandre Dumas vient de paraître ; mais nous en reparlerons.

— Quoique ramené à Paris par ses fonctions de député, M. de Lamartine ne passera pas tout l'hiver sans donner signe de vie littéraire. Nous croyons qu'il compte publier son poème intitulé *LE CURÉ DE CAMPAGNE*.

— On a dit du discours de M. Ch. Nodier à l'Académie : « C'est un beau discours, plus beau qu'aucun de ceux qui ont été prononcés depuis long-temps ; mais enfin ce n'est qu'un discours d'académicien. » En vérité ! Fallait-il que M. Ch. Nodier parlât sur l'obélisque de Louqsor ou sur le roi Sésostris , à propos de son élection ? Quelques-uns auraient voulu aussi quelques épigrammes. A ceux-là nous révélerons indiscretement le mot de M. Raynouard , qui, en donnant sa voix au nouvel élu, avait dit : « Messieurs , nous devons nommer Charles Nodier à l'Académie par le principe de cette loi ancienne qui voulait qu'on épousât la fille dont on avait mis en doute la chasteté. » Ce mot fera peut-être médire quelquefois encore de notre sage Académie.

M. Drouineau vient de publier un roman , *L'IRONIE*, et un volume de vers , *LES CONFESSIONS*.

— *L'HOMME DE LETTRES EN ANGLETERRE*. — En terminant dans l'*ATHENÆUM*, sa biographie critique de la littérature anglaise, qui par parenthèses est un peu trop longue pour un catalogue et un peu trop écourtée pour une histoire littéraire, M. Allan Cunningham apprécie en ces termes les avantages dont jouit le talent poétique parmi ses compatriotes : « On m'a demandé quelle est l'influence dont jouissent les hommes de talent dans la Grande-Bretagne. C'est facile à dire en peu de mots. — Cette influence est nulle. Les directeurs de deux ou trois journaux politiques ont plus d'importance, aux yeux du pays et du gouvernement, que tous les poètes qui ont vécu depuis un demi-siècle. L'influence des hommes de talent.... on peut l'apprécier par leur histoire. Chatterton avale du poison parce qu'il manque de pain ; on refuse à Samuel Johnson les moyens d'aller rétablir sa santé par un voyage ; Burns, le jour de sa mort, n'avait ni un morceau de pain dans sa maison ni une pièce de monnaie dans sa bourse ; Crabbe meurt pauvre curé... aucune dignité ecclésiastique ne l'a distingué de la foule ; Walter Scott épuise sa santé à réparer sa fortune, et sa patrie refuse de racheter sa bibliothèque

des enchères ; Byron s'exile et expire en maudissant presque le nom anglais , glorifié par son génie ; Coleridge vient d'être privé de sa petite pension ; Wordsworth vit en vendant du papier timbré ; Southey reçoit tous les jours , comme poète lauréat , la valeur d'une pinte de petit vin de Sa Majesté ; Moore a trouvé que la poésie comme la vertu , devait être sa propre récompense à elle-même ; Hogg ronge un os de mouton en gardant les troupeaux , et Wilson professe la philosophie. »

Nous espérons que cette boutade ne servira pas de comparaison funeste à la littérature française , quand nos députés en seront à son chapitre , dans la discussion du budget.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Malgré la rivalité qui existe entre la politique et la littérature , nous ne nierons pas que l'éloquence de la tribune n'ait eu une semaine brillante ; mais la politique , à son tour , conviendra qu'on pourrait la trouver bien prodigue de ses paroles. Dans sa franchise , parfois un peu moqueuse , le président de la chambre n'a-t-il pas indirectement démontré à tous ces orateurs si abondans , si riches en développemens et en digressions , qu'ils finissaient par tomber dans les redites ? Qu'est-ce qu'une discussion qu'il faut résumer par l'éternelle histoire des causes de notre révolution de 1830 ? — Il est un début auquel nous applaudissons , celui de M. de Lamartine , qui est pour nous investi du double titre d'un beau talent et d'un noble caractère. Son discours contenait au moins des idées nouvelles sur une des questions les plus importantes de la civilisation moderne ; mais les poètes voient trop loin pour les prévisions d'une politique au jour le jour comme celle où nos hommes d'état se renferment assez volontiers depuis long-temps. *Sufficit cuique diei malitia sua* : leurs préoccupations ne vont guère au-delà de cette maxime évangélique. Arrivez avec des faits observés sur les lieux , avec des déductions qui embrassent un avenir un peu éloigné , vous êtes ironiquement salué du beau nom de poète , comme M. de Chateaubriand par M. de Villèle. Le temps court cependant : qui avait raison jadis de M. de Villèle ou de M. de Chateaubriand ?

En littérature , la question soulevée par M. Nisard continue à agiter le monde littéraire. Les chefs vont laisser quelque temps les champions moins exercés se défier dans l'arène ; puis ils reparaitront eux-mêmes pour décider l'issue de la joute qu'ils ont ouverte.

— ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE. — BALS MASQUÉS. — La question de savoir s'il y a encore des bals masqués possibles ne saurait être sérieusement agitée. Le goût en est développé depuis quelques années avec une remarquable récrudescence. De toutes parts les théâtres ouvrent leurs portes, et tous ont du public et des recettes. Le bal des Variétés n'est plus même un affaire de mode; il est devenu comme un temple où les fervens viennent avec fanatisme prendre part au carnaval. C'était une chose remarquable d'entendre, il y a quelques mois, un jeune homme, dans le célèbre procès des *cartes bizautées*, expliquer les immenses sacrifices qu'il avait faits pour avoir de l'argent d'un usurier, par la nécessité où il était de ne pas manquer une partie projetée pour le *bal des Variétés*. Si j'étais le propriétaire de ce bal, j'aurais voulu payer les dettes de ce jeune homme; car jamais prospectus pareil n'aurait été fait pour mon établissement.

Je sais bien cependant que la question n'est pas tranchée par la considération de ce grand succès; car, en définitive, il n'y a qu'une moitié de notre société, et la moitié la moins avenante, qui sacrifie ainsi sur les autels de Mardi-Gras. Les hommes seuls ont fait la fortune de ces réunions, où l'on ne rencontre que la *femme libre*, et où à peine de temps en temps une femme qui se respecte se glisse bien furtivement, dominée qu'elle est par un accès d'invincible curiosité. Le vrai restaurateur de l'institution des bals masqués sera celui qui parviendra à y ramener les deux sexes. L'Opéra vient très-habilement de le tenter.

Il serait ridicule de supposer que les femmes aient une véritable répugnance pour le bal masqué; rangé pour elles au nombre des plaisirs défendus, il doit plus d'une fois occuper leurs rêves; mais un besoin impérieux qu'elles ont, dans nos mœurs épurées, d'être honorées et respectées, les empêche de succomber à la tentation; quelque envie qu'elles aient d'assister à ce bal de l'Opéra, dont elles ont entendu conter tant de merveilles, elles n'y mettront pas le pied qu'on ne leur en ait fait un lieu honnête, et vous comprenez que les maris ne sont pas gens à les détourner de cette sage résolution.

Eh bien! mesdames, n'est-ce pas un lieu décent que celui où vous pouvez aller en loge, visage découvert, et comme des divinités placées en une sphère plus élevée, voir à vos pieds la fourmière des dominos s'agitant dans ses folles intrigues, sans que

vous y preniez part, sans que vous ayez à craindre qu'une des paroles aventurées qui en bas se disent à l'oreille monte jusqu'à vous? Mieux que cela, on a si bonne envie de vous avoir, on veut si peu vous prier de transiger avec vos principes, qu'on ne vous convie pas même à un bal masqué; il s'agit bien de bal, il s'agit d'un spectacle comme ceux que l'on voit à l'Opéra aux jours de loge. De bonne foi, trouvez-vous du mal à venir assister au *BOLÉRO* et au *ZAPATEADO*, dansés par les premiers sujets du théâtre de Madrid, en congé par suite de la mort du roi Ferdinand? Trouvez-vous du mal à voir un quadrille du ballet de *CENDRILLON*, ou le quadrille des costumes nationaux depuis François 1^{er} jusqu'à nos jours? non, sans doute. Eh bien! l'on ne vous demande pas autre chose; cela, qui vaut la peine qu'on se dérange, une fois vu, on ne vous retient plus, vous pouvez vous retirer, mais vous ne vous retirerez pas encore; car vous voudrez assister un instant au singulier spectacle que va vous présenter cette foule qui, une fois le bal ouvert, va courir dans tous les sens après le plaisir; car vous voudrez entendre la musique nouvelle, composée exprès pour la circonstance, exécutée par un orchestre puissant; puis qui sait? à la fin, vous mettrez un pied hors de votre loge, vous descendrez un étage, et si le plaisir de revêtir un costume dont vous n'eussiez jamais essayé a fait que vous ayez caché sous un domino votre gracieuse figure, vous ne verrez pas grand inconvénient à vous mêler un moment à la foule pour voir d'un peu plus près ces mœurs à vous inconnues; voilà précisément où l'on vous attendait, voilà le piège! Vous êtes allées au bal de l'Opéra, vous y avez montré votre tournure, sentant même sous ce masque, à ne pas s'y méprendre, la femme de bonne compagnie. Dix, vingt, trente femmes, ont fait comme vous; il n'en faut pas davantage pour réhabiliter les fêtes passées de mode. Grâce vous soient rendues, mesdames, votre exemple sera suivi!

Je m'étends longuement sur la pensée intime contenue dans la nouvelle direction donnée au bal de l'Opéra, et cela s'explique: la *REVUE DE PARIS* arrive si tard pour parler des magnificences dont retentissent depuis huit jours les journaux quotidiens! Certes, j'eusse aimé à être des premiers à parler du spectacle éblouissant que présentait, le jour de l'ouverture de ses bals, la salle de l'Opéra; mais quand déjà vingt autres en ont entretenu le public, dois-je avoir l'espérance de le voir bien empressé à écouter ma ver-

sion ? Quand je lui parlerai d'une enceinte étincelante de lumières, de draperies d'or et embaumée de fleurs ; quand je lui parlerai des danses gracieuses et étranges de l'Espagne, et de la monarchie française défilant dans les costumes divers que lui a imposés la mode depuis quatre siècles ; quand je lui parlerai des merveilleux accords de l'orchestre, du galop de M^{me} Germain Delavigne, de celui du prince de la Moskowa, de celui de M. Gide et de celui de M. Boïeldieu fils, que pourrais-je dire qui n'ait été répété sous toutes les formes ?

Boïeldieu fils ! ce nom nous rappelle une grande gloire et une grande infortune. Atteint depuis quelque temps d'une infirmité qui lui ôte le libre exercice de ses belles facultés musicales, Boïeldieu, l'auteur de LA DAME BLANCHE, paraît maintenant perdu pour la scène, et il n'a pu même, en cette occasion, prêter l'appui de son talent à l'administration de l'Opéra. Quand de tels hommes viennent à être ainsi frappés dans leur carrière, comme dans les républiques antiques, où les enfans des grands hommes étaient adoptés par la patrie, le pouvoir doit prendre soin de leur avenir, et il est sûr qu'il ne sera pas démenti dans cette sollicitude par le pays. Voilà finir tristement un article sur les plaisirs du canaval ; mais ainsi va le monde : les grandes joies à côté des grandes tristesses, le corbillard à côté du baptême, et sans aller si loin chercher mes exemples, le mercredi des cendres le lendemain du mardi gras !



TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages.

Les vieux romans (§§ I, II, III et IV) Dunlop's, <i>history of fiction</i>	5, 101, 181 et 245
La vieille porcelaine, par Élia.	188

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

Art dramatique. — § II. La tragédie de Sénèque, ou la tragédie de recette, par M. Nisard.	17
Le moyen âge français, par MM. Hippolyte Royer-Colard et Alex. Tenlet.	36
Ma jeunesse, par M. Alexandre Dumas.	54
L'Ange de Saint-Jean, par M ^{me} la duchesse d'Arbrantès,	70, 142 et 211
Rapprochemens historiques. — Les prétendans, par M. Jules Janin.	86 et 160
L'abbé de Cilly, par M. Eugène Sue.	109
Revue dramatique. — La révolte des femmes, par le Directeur de la REVUE DE PARIS.	127
La noblesse russe, par le Ch.	133
Une réaction littéraire, à l'occasion de la bibliothèque latine-française de M. Pankoucke, par M. Nisard.	194 et 251
Discours de M. Ch. Nodier à l'Académie française.	228
Réponse de M. de Jouy à M. Ch. Nodier.	239
Les sorcières espagnoles, par M. P. Mérimée.	277
Album.	288







